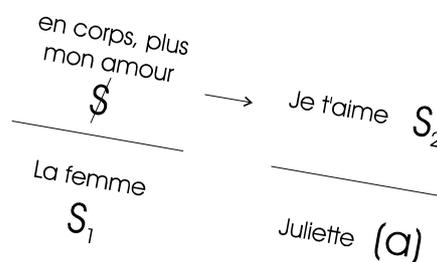
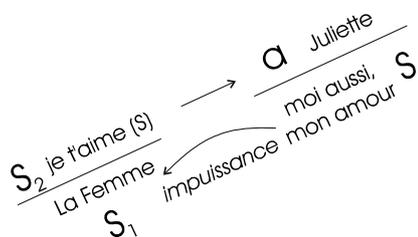


Comment les discours de l'amour se déclinent-ils aujourd'hui ?

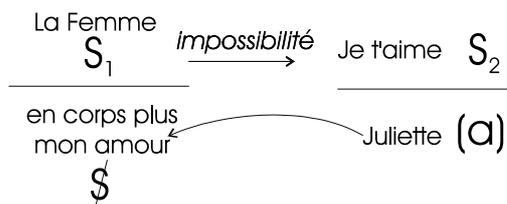
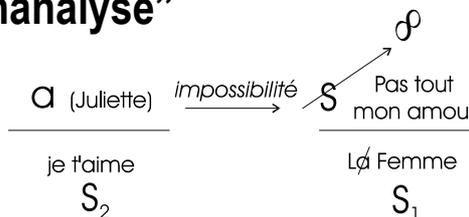
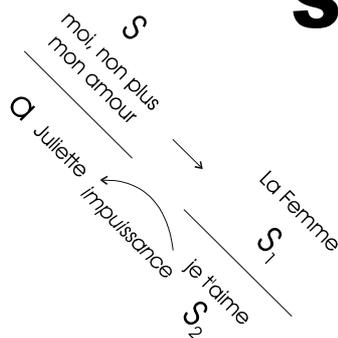
L'envers de la psychanalyse





COMMENT LES DISCOURS DE L'AMOUR SE DÉCLINENT-ILS AUJOURD'HUI ?

à partir du séminaire XVII
 "L'envers de la psychanalyse"



Séminaire de Psychanalyse 1998 - 1999

Association d'Études de
 Freud et de Lacan
 A.E.F.L.
 10 Boulevard Tzaréwitch,
 06000 Nice

Organisation de la publication:

Jean-Louis Rinaldini
 Elisabeth Blanc
 Bernard Richard

Transcriptions:

France Delville

CONTRIBUTIONS

Jean-Pierre BENARD Psychanalyste (Marseille)
Elisabeth BLANC Psychanalyste (Nice)
Daniel CASSINI Psychanalyste (Nice)
France DELVILLE Psychanalyste (Nice)
Christine DURA-TEA Psychologue (Nice)
Brigitte ERBIBOU (Nice)
Elisabeth GODART Psychanalyste (Marseille)
Roland GORI Psychanalyste, Professeur de Psychopathologie clinique (Université Aix-Marseille 1)
Houchang GUILYARDI Psychanalyste (Paris)
Jean-Paul HILTENBRAND Psychanalyste (Grenoble)
Gilbert LEVET Psychologue-Psychanalyste (Nice)
Jean-Jacques RASSIAL Psychanalyste, Professeur de Psychopathologie (Université Paris 13)
Jean-Louis RINALDINI Psychanalyste (Nice)
Jean-Pierre RUMEN Psychiatre-Psychanalyste (Ajaccio)
Edmonde SALDUCCI-LUTTRINGER Psychanalyste (Marseille)
Georges SAMMUT Réalisateur (Nice)
Christiane SCHONBACH Psychiatre-Psychanalyste (Nice)
Patricia VAZZONE Psychosociologue (Nice)
Jean-Michel VIVES Psychanalyste Maître de conférences (Université Nice Sophia-Antipolis)

Les textes présentés dans cette publication constituent la trace écrite, sans les débats pour la plupart, du séminaire de psychanalyse qui s'est tenu à la Faculté des Lettres de Nice durant l'année universitaire 1998/1999 organisé par l'A.E.F.L. (Association d'Études de Freud et de Lacan) rattachée à l'Association Freudienne Internationale. Les textes ont été en règle générale fournis par leurs auteurs, certains sont une retranscription des interventions et conservent par là même le caractère lié à l'oralité de l'exposé.

Couverture : Gustave Moreau, Œdipe et le Sphinx (détail)

SOMMAIRE

- 5 **JEAN-MICHEL VIVES**
LEURRE ET TROMPE-L'ŒIL DANS L'ART ET LA PSYCHANALYSE
- 17 **ELISABETH BLANC**
LES SEXOLOGIES
- 27 **GILBERT LEVET**
VEUX-TU NE PAS M'ÉPOUSER ?
- 33 **JEAN-LOUIS RINALDINI**
L'INTIME EN QUESTIONS
- 47 **HOUCANG GUILYARDI**
LA FRAPPE SYMBOLIQUE ET LE REMANIEMENT DE LA STRUCTURE
- 51 **JEAN-JACQUES RASSIAL**
LE DÉCLIN DES DISCOURS AMOUREUX
- 63 **CHRISTIANE SCHONBACH CHRISTINE DURA-TÉA**
LA BOURSE OU LA VIE
- 77 **ÉLISABETH GODART JEAN-PIERRE BÉNARD**
LE UN DE L'AMOUR
- 85 **EDMONDE SALDUCCI-LUTTRINGER**
LA FORMULATION DE CHARLES MELMAN DU DISCOURS DU COLONIALISTE
- 99 **JEAN-PIERRE RUMEN**
L'AMOUR EN SA CAGE
- 109 **PATRICIA VAZZONE JEAN-LOUIS RINALDINI**
LE DOUBLE JE/JEU DE LA CONSTRUCTION DU SUJET DANS LES GROUPES DE FORMATION
- 121 **ROLAND GORI**
LA CERTITUDE DE LA HAINE
- 135 **FRANCE DELVILLE**
DU NEUF DANS LA RELATION D'OBJET ?
- 151 **DANIEL CASSINI GEORGES SAMMUT FRANCE DELVILLE CHRISTINE DURA-TÉA**
EN ATTENDANT GODE
- 157 **BRIGITTE ERBIBOU**
LES NOUVEAUX DISCOURS AMOUREUX : LE COMPLEXE DE PORTNOY
- 161 **JEAN-PAUL HILTENBRAND**
POUR L'AMOUR, ENTRE L' § ET PETIT A IL N'Y A GUÈRE DE CHOIX

Jean-Michel Vives

Leurre et trompe-l'œil dans l'art et la psychanalyse

La position du clinicien, au cours du processus thérapeutique, a pu être décrite comme l'acceptation d'occuper momentanément la place du sujet-supposé-savoir, et ce, durant le temps nécessaire au déploiement et à la «résolution» du transfert. Cette attitude implique les notions de leurre, de semblant, voire de tromperie. Plutôt que de parler de leurre, j'aimerais reprendre cette question à partir du modèle du trompe-l'œil (différent du leurre qui se prend pour ce qu'il donne à voir, alors que le trompe l'œil, dans le même temps, convoque et détruit l'illusion) et montrer comment celui-ci nous permet de comprendre et de manier les mouvements de prise et déprise repérés dans la dynamique transférentielle.

**LACAN : ENTRE LEURRE
ET TROMPE-L'ŒIL**

«Le transfert n'est rien de réel dans le sujet, sinon l'apparition, dans un moment de stagnation de la dialectique analytique, des modes permanents selon lesquels il (le sujet) constitue ses objets. Qu'est-ce alors qu'interpréter le transfert ? Rien d'autre que de remplir par un leurre le vide de ce point mort. Mais ce leurre est utile, car même trompeur, il relance le procès»¹. Ainsi, dès 1951, J. Lacan dans *Intervention sur le transfert* articule la position de l'analyste, au cours du processus analytique, à l'acceptation d'occuper momentanément une place

particulière et introduit par là-même, la question du leurre en psychanalyse.

Ce questionnement peut être repéré tout au long de son enseignement. Ainsi en 1960 à l'occasion du Séminaire consacré au transfert Lacan affirmera, à partir de l'analyse du *Banquet* de Platon, que l'analyste est interrogé en tant que sachant.

C'est l'année suivante au début du Séminaire consacré à l'identification qu'il introduira la formule du sujet-supposé-savoir, pour autant, le transfert n'y est pas encore explicitement relié. Il ne le sera que deux ans plus tard, au cours du Séminaire intitulé *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*. C'est d'ailleurs juste avant d'aborder la difficile question du transfert, que Lacan (séance du 11 mars 1964), à partir du récit de la joute opposant les peintres grecs Zeuxis et Parrhasios, pointe incidemment une distinction entre leurre et trompe-l'œil. Cette distinction n'a que peu, semble-t-il, attiré l'attention des psychanalystes. Elle me paraît pourtant riche d'enseignements quant à la compréhension de la dialectique de la cure comme je m'attacherai à le montrer au cours de cet article.

Voici l'anecdote. Chacun voulant montrer l'étendue de son talent, les deux artistes décident de lutter sur le terrain de la représentation de la réalité en ce qu'elle permet de piéger le regard. Zeuxis choisit de dessiner sur un mur des raisins réalisés de telle sorte que les oiseaux viennent essayer de les picorer. Parrhasios pourtant triomphe de son adversaire en peignant sur la muraille un voile si ressemblant que Zeuxis, se tournant vers lui, lui dit « : Alors, et maintenant, montre-nous, toi ce que tu as fait derrière ça.»

Il est aisé de repérer dans l'opposition des œuvres des deux peintres, l'existence de deux niveaux très différents quant aux rapports établis entre l'objet représenté et le regardant.

D'une part, celui de la fonction naturelle du leurre, dans le cas de Zeuxis, qui nous renvoie à

¹ J. Lacan (1951) Intervention sur le transfert, dans *les Écrits*, 1966, Paris, Seuil, p.225.

la psychologie animale et au déclenchement des séquences instinctuelles - ici le besoin de manger -, et d'autre part, celui du trompe-l'œil, dans le cas de Parrhasios, qui renvoie lui à une dimension proprement humaine où vient s'inscrire le désir à travers l'activité pulsionnelle - ici le désir de voir visant à se satisfaire à travers l'activité de la pulsion scopique -. Nous ne sommes plus ici du côté de la psychologie animale mais bien du côté de la psychanalyse.

«Si des oiseaux, nous dit Lacan, se précipitent sur la surface où Zeuxis avait indiqué ses touches prenant le tableau pour des raisins à becqueter, observons que le succès d'une pareille entreprise n'implique en rien que les raisins fussent admirablement reproduits, tels ceux que nous pouvons voir dans la corbeille que tient le *Bacchus* du Caravage, aux Offices.(...) Il doit y avoir quelque chose de plus réduit, de plus proche du signe, dans ce qui peut constituer pour les oiseaux la proie raisin. Mais l'exemple opposé de Parrhasios rend clair qu'à vouloir tromper un homme, ce qu'on lui présente c'est la peinture d'un voile, c'est à dire de quelque chose au-delà de quoi il demande à voir.»¹

Cette opposition dégage très clairement la dimension de méprise imaginaire du leurre que l'on retrouve constamment dans le déclenchement des comportements instinctuels chez l'animal mis en évidence par les éthologues. Il suffit, en effet, de présenter une forme même grossièrement réalisée à l'épinoche pour que cette image déclenche le cycle de son comportement sexuel. De même il suffit de présenter à une pigeonne sa propre image sous la forme de son reflet dans une glace pour obtenir l'ovulation.

Est-ce ce leurre que Lacan repère comme nécessaire et actif au cours du processus analytique?

Je ne le crois pas. Car même si cette dimension imaginaire et leurrante n'est pas absente de la cure elle ne saurait, de toute évidence, en constituer le tout.

C'est ici que l'introduction du trompe-l'œil me semble apporter une autre dimension qui nous arrache au seul champ de l'imaginaire. En effet, il existe un projet éthique au cœur du trompe-l'œil, un au-delà de la prise imaginaire qui déjoue la fascination du leurre. Non seule-

ment leurre et trompe-l'œil ne se recouvrent pas mais à plusieurs égards ils s'excluent, comme s'excluent instinct et pulsion. Le leurre et le trompe-l'œil renverraient me semble-t-il, dans le cadre de cet exemple, d'une part à l'instinct et de l'autre à la pulsion. Or l'instinct ne saurait être un concept psychanalytique, en ce qu'il donne prise sur le monde comme si nous le connaissions, sans que nous sachions rien de lui; la migration des oiseaux en étant une des manifestations les plus spectaculaires. Au contraire, l'inconscient, en tant que corollaire du travail de la pulsion, est bien un lieu de savoir. Mais de ce savoir le sujet n'a pas connaissance, car il est écrit sous une forme inaccessible.

Comme le montre l'exemple de Parrhasios, le trompe-l'œil est un leurre troué par la dimension du désir et s'inscrit donc dans un registre qui déborde la seule dimension imaginaire.

Ces quelques remarques introductives auront, je l'espère, permis de montrer qu'il existe dans le champ de la psychanalyse une problématique, peu interrogée, concernant la dialectique leurre/trompe-l'œil. Son élucidation, aussi bien du côté du patient que de l'analyste, permettrait de formuler sous un nouvel angle ce qu'il en est de la dialectique de la cure et de ses enjeux.

LE TROMPE-L'ŒIL: UN MOT D'ESPRIT EN PEINTURE

Dans un premier temps je m'attacherai à définir le plus précisément possible leurre et trompe-l'œil, et pour cela je partirai d'exemples tirés de l'histoire de l'art.

Le leurre est à l'origine un terme de chasse, il s'agit d'un morceau de cuir rouge, en forme d'oiseau qui sert à faire revenir le faucon lorsqu'il ne revient pas droit sur le poing. En peinture, cette dimension liée au monde animal restera très présente dans tous les exemples donnés au cours de l'histoire. Nous avons déjà approché les oiseaux trompés par Zeuxis, mais il existe aussi le cas célèbre de Mignard (1612-1695) qui avait peint une perspective au fond de son domicile où était représenté un chat guettant une tortue. La fresque était si réussie, dit-on, que de nombreux chiens désireux d'attraper le chat s'y blessèrent et y laissèrent des traces de sang. De même, Jacques Rousseau peint une perspective si naturelle dans les jardins du château de Rueil que les oiseaux voulant passer à travers les arcades s'y fracassaient la tête dit la légende. Ces réalisations semblent réussir une

¹ J.Lacan (1964) *Le Séminaire* Livre XI Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse p102-103

imitation parfaite de la nature mais où seuls les oiseaux et les chiens sont attrapés. Les hommes eux, sont admiratifs, sidérés, séduits mais jamais émus ou bouleversés car le dispositif leur-rant leur en met plein la vue et tel est son but. Au mieux, découvrent-ils par l'intermédiaire du sang laissé sur l'œuvre par la bête blessée, la violence du dispositif de la représentation mimétique.

Le trompe-l'œil, lui ne fonctionne pas ainsi. Si Zeuxis prend le voile peint pour un vrai et demande à voir au-delà, il est certain que Parrhasios n'aura pas lui, comme les oiseaux, pris les raisins peints pour de vrais raisins. Ici se marque une différence essentielle entre leurre et trompe-l'œil. Si d'aventure le leurre «attrape» l'homme, une fois repéré il perd très vite sa dimension d'illusion. En fait nous pouvons dire qu'avec le leurre le regard est d'abord induit en erreur de la façon la plus réaliste et la plus poussée possible, rien n'y manque... Ceci nous place du côté de l'illusion tel que Freud a pu la décrire lorsqu'il fait intervenir comme essentiel à la croyance constitutive de l'illusion la participation du désir. Comme il le précise dans le chapitre 6 de *L'avenir d'une illusion* (1927): « Ce qui caractérise l'illusion c'est d'être dérivée des désirs humains ». Et l'homme, nos patients nous le rappellent chaque jour, ne demande qu'à être leurré lorsqu'il s'agit d'être confronté à la castration...

Le leurre se situe du côté de la fascination et permet d'éviter la confrontation au manque de l'objet. Son expression artistique permet l'émergence d'un lieu où la complétude narcissique serait perçue comme possible. L'anecdote concernant le faux atelier de peintre, que le président de Brosses avait pu, au XVIII^e siècle, admirer dans la Chartreuse de Villeneuve, et que l'on peut voir aujourd'hui au musée Calvet, présenté par le gardien sous le nom, évocateur de trompe-couillon, illustre me semble-t-il parfaitement cette thèse. Le président connaît tout d'abord un moment de complète illusion puis, au moment où il veut s'emparer d'un des dessins, il s'aperçoit que le tout n'est qu'un seul tableau entièrement peint à l'huile. Ici, la peinture parvient à faire croire qu'elle n'est plus peinture; elle réussit à se «neutraliser». Pour cela il faut que de l'objet représenté tout soit rendu, «rien ne manque!» s'exclame dans un premier temps le spectateur fasciné par ce type d'œuvre. Pour que ce but soit atteint, il faut que l'artiste s'absente, du moins faut-il que son style ne barre pas dans un premier temps l'illusion.

Ce qui s'impose ici, est plus de l'ordre de la figuration (Darstellung) que de la représentation (Vorstellung). «L'allemand Vorstellung implique la présence d'une image formant tableau au devant du sujet, alors que la Darstellung peut être comprise comme la mise en images de la pensée du rêve (sa «position» en un «ici», «stellung», «da»)¹. Ainsi la darstellung en actualisant une quasi-présence satisfait la visée du désir compris ici comme tendance à la réactualisation de la première présence secourable. L'exemple du Président de Brosses le montre bien, il n'est pas bouleversé par la rencontre avec l'œuvre. Il est amusé, séduit par la virtuosité de l'artiste et désirerait pouvoir acquérir l'objet moins parce qu'elle le touche que pour pouvoir «leurrer» d'autres personnes et s'amuser de leur prise et de leur surprise au moment de la révélation. Ce qui conduirait à un jeu de dupe où il maîtriserait la situation. Les enjeux narcissiques, moïques et imaginaires sont ici bien sûr au premier plan.

Cela ne se passe pas ainsi avec le trompe-l'œil dont les pouvoirs illusionnants sont sans cesse renouvelés même après avoir été reconnus, et ce, parce que l'illusion proposée n'est pas une suture venant réassurer le moi dans sa toute-puissance mais ouverture relançant le procès de la subjectivation. Il permet un étonnement toujours renaissant, car contrairement au leurre il offre au sujet la confrontation à une énigme : celle du désir et de sa cause.

Prenons l'exemple de ces fausses fenêtres peintes en trompe-l'œil sur les murs aveugles de certaines façades. Même si le spectateur sait que ces fenêtres - et peut-être justement parce qu'il le sait - sont fausses, à chaque passage il ne peut s'empêcher d'aller fouiller du regard ces ouvertures. Ça le regarde, et ça le regarde d'autant plus que l'artiste dispose souvent à une des fenêtres un personnage qui lui-même regarde le spectateur. Même si comme dans le cas du leurre l'artiste séduit le spectateur par sa maîtrise technique, au-delà, il l'étonne et capture son regard. Le regard revient sans cesse creuser la représentation, et sans cesse s'étonne d'éprouver autant de plaisir à se voir piéger. De fait, l'étonnement est oublié à chaque fois et ne suscite pas, lorsqu'il apparaît, le rappel de l'étonnement déjà survenu.

¹ P. Kaufmann (1993) L'apport freudien, éléments pour une encyclopédie de la psychanalyse, Paris, Bordas.

A partir de là nous pouvons affirmer qu'il ne suffit pas qu'une peinture obéisse aux lois de la perspective pour constituer un trompe-l'œil. Le trompe-l'œil semble se caractériser par une sollicitation particulière du regard qui est invité à voir au-delà et à y revenir. Pour avancer sur ce qui va créer ce désir d'y aller voir qui semble le caractériser je prendrai l'exemple de la célèbre voûte de la nef de l'église Sant'Ignazio réalisée à Rome en 1684 par le frère jésuite Andrea Pozzo, théoricien de la perspective et du trompe-l'œil.

Lorsque l'on s'avance jusqu'au disque de bronze serti dans le marbre du sol nous nous trouvons au lieu d'assignation du spectateur par l'artiste : l'illusion est alors complète. Hors de ce point, l'illusion disparaît ou devient imparfaite mais peut à nouveau être retrouvée avec un plaisir sans cesse renouvelé. À aucun moment le spectateur ne croit que ce qu'il voit est la réalité, le but du trompe-l'œil n'est pas ici d'attraper le spectateur mais de l'aspirer vers un espace infini, grandiose où le regard est déstabilisé. Dans la même église, Pozzo a représenté une scène de triomphe, celle où Saint Ignace reçoit sa triple mission : d'institution de la Compagnie de Jésus, d'expansion de l'Église sur la face du monde, de lutte contre l'Hérésie. Elle forme une vertigineuse construction ouverte qui s'élance vers le ciel où le regard est conduit inexorablement vers le point de fuite occupé par le christ en croix et au-delà vers l'infini de l'espace. Le regard et le sujet vacillent alors.

L'exemple du trompe l'œil baroque me semble être le plus proche du fonctionnement que j'essaie de repérer ici, et que je définirai dans un premier temps comme un certain rapport au vide de l'objet. En effet cette forme artistique du trompe-l'œil, particulièrement utilisée au cours de l'âge baroque, a sans doute porté à son paroxysme cette tension entre évocation et révocation de ce vide de l'objet inclus au cœur de la représentation. Que nous montrent, en effet, les saisissantes coupôles en trompe-l'œil des églises baroques? Une surcharge ornementale tourbillonnante composée de froissements d'ailes, d'étoffes aux reflets moirés, de regards qui conduisent le notre jusqu'au point central de l'œuvre où la vision se trouve destituée car débouchant sur le vide : il n'y a rien à voir. Ou plus précisément, c'est le rien qu'il faut voir, mais un rien somptueusement mis en forme sous de vibrants oripeaux. Avec une œuvre où la destitution du regard occupe une place centrale et par la création de formes exaltées qui

traduisent l'irrémissible tension entre le monde et la transcendance, le baroque tente de s'approprier ce qui ne cesse d'échapper à la figuration: l'irreprésentable du manque. Le trompe-l'œil ouvre sur l'absence et permet une expérience où s'éprouve le désir quand le leurre dans sa plénitude bouche l'horizon et permet au sujet sidéré de ne rien savoir sur ce qui oriente sa quête désirante. C'est toute la distance qui sépare le tableau admiré par le président de Brosses des coupôles baroques.

«Là où tu es sidéré, deviens dé-sidéré» semble proposer le trompe l'œil au sujet, pour reprendre une formule de A. Didier-Weill.¹

Le trompe-l'œil est à la fois glorification et mise à mort de l'objet, et ainsi participe à la violence du leurre et à l'humour du mot d'esprit. Sous le masque de l'opulence baroque et du triomphe du semblant de la représentation, apparaît une stratégie de la désillusion venant interroger les rapports de la représentation et du réel. À l'excès de la présence de l'image, au comblement du regard et du mouvement s'associent la fuite éperdue, le vidage des consistances dans les espaces vaporeux, nuageux où l'objet perd ses contours, où le regard lui-même se perd. En faisant proliférer les signes dans le vertige du sens perdu, le baroque construit une mimétique du rien. Il crée un vide par surcroît d'images et engendre la défaisance de l'ego (deshacimiento) décrit par saint Jean de la Croix. Cette absence, ce creux autour duquel s'organise le travail représentatif n'est autre que l'objet du désir. Le trompe-l'œil se révèle alors être la révélation humoristique de l'impossible comme tel: il manifeste dans le jeu représentatif ce que la représentation même est chargée de dissimuler. À savoir le réel du manque.

Il est difficile d'enfermer le trompe l'œil dans une définition trop précise car l'œuvre en trompe-l'œil, telle que j'essaie de l'approcher ici, implique sa négation et la négation de sa négation. En effet le triomphe de la représentation y est mis à mal car s'organisant et débouchant sur du rien mais en même temps ce rien est maintenu à distance par une effervescence représentative. Tout se passe comme si la destitution momentanée du travail représentatif qu'il effectue affectait jusqu'au processus de signification qui a le plus grand mal à rendre compte de ce pro-

¹ A. Didier Weill (1995) *Les trois temps de la loi*, Paris, Seuil.

cessus qui à la fois évoque et révoque l'objet cause du désir.

En cela le trompe-l'œil me semble pouvoir être rapproché du mot d'esprit. Chacun, par un dispositif qui lui est propre, met en cause la réalité. L'un met à mal la perspective et les lois qui la régissent pour débusquer l'inapparent tapi aux cœurs des apparences, l'autre permet l'expression, dans une forme socialement acceptable, du désir. De même, les deux possèdent cette qualité désidérante conférée par l'étonnement sans cesse renaissant. Nous l'avons déjà vu pour le trompe-l'œil qui sollicite le regard qui sans relâche fouille et cherche en vain à voir, il en est ainsi du trait d'esprit qui même colporté, répété conserve sa charge.

L'un comme l'autre connaissent aussi des points qui pourraient sembler communs avec la perversion mais sans cesser de s'en démarquer. En effet, là où le fétiche tente de nier le manque, le trompe-l'œil et l'humour en jouent. Ils visent à tenir à distance l'absence non en la déniaient mais en lui donnant une forme. Par le trop plein de la représentation et l'illusion momentanée de la toute puissance narcissique ils nous offrent une jouissance éphémère qui simultanément reconnaît l'interdit, ce qui les distingue irrémédiablement du montage pervers du fétichiste.

Le trompe-l'œil introduit la dimension du manque dans la présence. Il se différencie en cela du fétiche qui désigne mais masque simultanément le manque. Dans le cas de la perversion il y a reconnaissance de la castration maternelle, mais inacceptation, d'où l'apparition du fétiche : «Je sais bien mais quand même...» Grâce à l'objet bouche-trou, le pervers prend plaisir à ne pas voir ce qu'il sait. Dans le cas du trompe-l'œil, et ce contrairement au fétiche mais aussi au leurre, le plaisir survient à regarder qu'on ne sait pas: la représentation est trouée. Là où le fétiche désigne l'absence du pénis maternel pour aussitôt le combler par un objet, le trompe-l'œil, lui, dé-signé. Il décèle au cœur même du processus représentatif le manque de tout objet comblant. C'est à dire que dans le même instant il montre et met en forme le vide, permettant au sujet d'expérimenter, dans un désistement et un dessaisissement des signes et images auxquels il se croyait réduit, un autre rapport aux objets et au temps. Le trompe-l'œil se propose à la fois comme confrontation à l'absence de l'objet et comme réponse : il redonne un appui au regard. Il rejoue quelque chose de la confrontation à la castration sans

que se mette en place des défenses qui viendraient la dénier.

«En faisant pressentir une présence qui est en même temps absence, en désignant impérieusement un Au-delà que nul ne peut figurer, le trompe-l'œil évite aussi bien la représentation idolâtre que l'abstraction.»¹

LE SYMPTÔME EN PSYCHANALYSE : DU LEURRE AU TROMPE-L'ŒIL

Le fétiche peut être rapproché bien évidemment de la représentation idolâtre, en ce que le sujet idolâtre vient positionner à la place du dieu absent, un objet, une image. Le premier des commandements, que l'on se réfère à l'Exode 20/1-17 ou au Deutéronome 5/1-21, est «Je suis YHVH ton dieu qui t'ai fait sortir d'Égypte... Tu ne feras pas d'idoles...» Les autres commandements sont ici précédés d'un pacte symbolique. Le premier commandement, celui qui les résume tous, implique le refus de l'idole. Car l'idole est de l'ordre de la projection d'un Moi idéal qui préserve le statut imaginaire narcissique de plénitude et de toute-puissance. L'homme la fabrique à la hauteur de ses rêves narcissiques pour mieux s'y aliéner. Elle organise l'occultation de la castration. Le premier commandement invite donc le sujet à se déprendre d'un fonctionnement essentiellement imaginaire en creusant sans cesse sa finitude : il n'y aura pas d'image de Dieu, et jusqu'à son nom sera imprononçable. À la question de Moïse sur son nom, Dieu répond «Je serai ce que Je serai», refus de se laisser enfermer dans un nom propre, qui pourrait lui aussi constituer une idole. Ce que nous pourrions traduire par mon nom est altérité radicale. Le verset «Vous ne ferez pas avec Moi des dieux d'argent et des dieux d'or, vous ne ferez pas pour vous», montre bien que l'interdit de la représentation n'est pas posée pour plaire à Dieu, mais pour sauver l'homme de cette tentation de fétichiser la représentation. Pour conserver un rapport à l'infini, au processuel il convient de ne pas créer des objets de définition : conserver la béance pour qu'advienne le désir. Le baroque, par l'utilisation du trompe-l'œil, du mouvement suspendu, du clair-obscur, des torsades, des castrats ... réussit le tour de force de s'attacher à la repré-

¹ P.Charpentras (1971) «Le trompe-l'œil», dans *Effets et formes de l'illusion, Nouvelle revue de psychanalyse*, Paris, Gallimard, numéro 4, p.161-168.

sensation sans verser dans l'idolâtrie : l'image proposée est toujours trouée par un point de fuite qui la vide de sa consistance et empêche le spectateur de s'enfermer dans un point de vue unique.

Le leurre se situerait, lui, du côté de l'abstraction, du signe. En effet le signe est ce qui représente quelque chose pour quelqu'un¹, ce qui est bien le cas du leurre. Pour la pigeonne, son image dans le miroir, représente bien un partenaire sexuel qui va déclencher l'ovulation. Dans le champ de la psychanalyse, le signe-leurre me semble pouvoir être rapproché d'une des faces du symptôme. En effet un symptôme représente toujours, dans un premier temps, quelque chose pour celui qui en souffre. C'est même cette recherche du sens qui conduira le sujet en analyse. Nous retrouvons ici la passion de la causalité analysée avec pertinence par R. Gori². Le sujet certes consulte parce qu'il souffre mais aussi et surtout parce qu'il est capable d'attribuer une cause à cette souffrance, parce qu'il élabore une théorie personnelle venant rendre compte des causes de son mal-être. Au fur et à mesure que le patient interprète et se dit le pourquoi de ses troubles l'analyste devient peu à peu le destinataire du symptôme, voire sa cause. Ainsi une patiente enceinte disait au cours de sa cure « Je suis tombée enceinte et je suis persuadée que ma grossesse est liée à mon analyse ». Une autre rapporte « Je vous ai dit la dernière séance que j'avais une relation merdique avec mon ami et du coup je me suis disputée avec lui ». Un autre patient présentant au cours des séances des moments d'apnée pouvant aller jusqu'à 30 secondes les reliaient directement à mon silence. « Votre silence m'asphyxie » répétait-il après chacune de ses apnées. Dans tous les cas l'analyste se trouve en place de cause du symptôme et s'y trouve inclus. Cette recherche effrénée du sens dans l'Autre favorise l'installation et le développement du transfert, c'est ce que J. Lacan appellera le sujet-supposé-

savoir. Pour autant cette nécessaire dimension leurrante n'en est pas moins aliénante. La théorie élaborée par le patient sur sa souffrance permet encore une complétude narcissique, que l'on repère d'ailleurs très bien chez certaines personnes qui affirment ne pas avoir besoin de psychanalyse puisqu'elles savent d'où viennent leurs troubles ce qui - Freud l'avait très tôt repéré - ne les fait pas pour autant disparaître.

Il faudra donc moins s'attacher à la face signe, qu'à la face signifiante du symptôme. Pour reprendre ce qui constitue la main courante de ce travail, il s'agira de faire passer le symptôme d'une dimension leurrante à une dimension de trompe-l'œil.

« Le signifiant, selon la formule fréquemment répétée par Lacan, représente le sujet pour un autre signifiant. »³ Cette définition implique qu'un signifiant n'est signifiant ni pour le psychanalyste ni pour l'analysant mais pour d'autres signifiants. La face signifiante du symptôme indique que la souffrance qui s'impose à moi est un événement qui contrairement au signe n'est pas réductible à un sens. Il ne signifie rien et n'entre donc pas dans l'alternative d'être expliqué ou non. Le symptôme en tant qu'événement signifiant, n'appelle ni une supposition de l'analysant ni une construction de l'analyste. Le signifiant est Un parmi d'autres avec lesquels il s'articule. Le signifiant Un est perceptible par l'analysant et/ou l'analyste, les autres ne le sont pas, ce sont des signifiants virtuels autrefois actualisés ou non encore actualisés. C'est ici que s'instaure le procès de la signifiante au sens ou R. Barthes la définit : « La signifiante est un régime de sens, certes mais qui ne se ferme jamais sur un signifié et ou le sujet quant il écoute, parle, écrit, et même au niveau de son texte intérieur, va toujours de signifiant en signifiant, à travers du sens, sans jamais le clore. »⁴ A partir de là donner du sens n'est pas donner un sens car la signifiante, la dynamique de signification n'est possible que par un effacement, une rature du sens, la mise en place d'une absence. Cela peut se repérer cliniquement dans l'opposition lapsus / mot-d'esprit. A. Didier Weill cite un exemple parti-

¹ Cette définition est proposée par J.Lacan en 1961 au cours du *Séminaire* sur L'identification (non publié) est s'inspire directement de la définition établie par le logicien américain Ch. S. Peirce. « Un signe (...) est quelque chose qui tient lieu pour quelqu'un de quelque chose sous quelque rapport ou à quelque titre. » *Écrits sur le signe*, Paris, Seuil, 1978, p.121.

² R.Gori (1996) La preuve par la parole, Sur la causalité en psychanalyse, Paris, P.U.F.

³ J.Lacan (1966) *Les Écrits*, Paris, Seuil, p.819 et 840.

⁴ R.Barthes (1981) *Le grain de la voix*, Paris, Seuil, p. 197.

culièrement éclairant au sujet de cette problématique¹. Un patient au cours de l'analyse rapporte un lapsus et se demande pourquoi il ne pourrait s'agir d'un mot d'esprit. Il voit une femme séduisante descendant du train, embarrassée d'une valise trop lourde pour elle. Il se précipite pour l'aider et lui dit «permettez-moi de vous aider car vous semblez tellement embarrassée». Ici embarrassée vient donc à la place d'embarrassée. «Je crois, ajoute le patient, que si elle n'avait pas été aussi séduisante ma langue n'aurait pas fourché et je n'aurais pas rougi de honte». La parole adressée à cette femme aurait pu être un mot d'esprit si le désir du sujet de l'inconscient au lieu d'être dévoilé par un lapsus avait choisi de se dévoiler dans un mot-d'esprit. Cette différence fondamentale recoupe celle du leurre et du trompe-l'œil. A travers la réponse de l'Autre qui se manifeste soit par le rire comme entendant, soit par le regard questionnant comme regardant, le sujet apprend qu'il y a deux styles de dévoilement. Ou bien en rougissant sous le regard de l'Autre, le leurre proposé par le lapsus ne trompe personne, et le sujet en éprouve de la honte; ou il fait entendre une chose inouïe, sur laquelle le regard n'a pas de prise,- nous retrouvons ici le trompe-l'œil au sens fort du terme - car ce que montre le sujet ne s'inscrit pas dans le champ du visible.

Si nous reprenons ici le cas du patient présentant des apnées au cours des séances, nous pourrions repérer qu'il commença à s'extraire de la passion de la causalité et de la seule dimension leurrante du symptôme à l'occasion du récit d'un rêve. Au cours de ce rêve, le psychanalyste est représenté sous les traits de la mort, et le patient fait semblant d'être lui-même mort afin de lui échapper. Il tente de le leurrer. Au cours des associations l'analysant rattachera ces apnées au fait de jouer la mort au sens de mimer et de se jouer de. Persuadé d'avoir trouvé le sens du symptôme il s'attend à ne plus l'éprouver. Néanmoins au cours de la séance suivante il fait à nouveau son apparition, entraînant un moment de découragement chez l'analysant mais aussi un nouveau rêve. Il assiste, au cours de ce rêve, à la naissance de son frère cadet qui meurt à peine né. L'analyste relève alors la proximité de «apnée» et «à peine né», ce qui fait rire le patient et entraîne alors des associations explorant des directions très différentes :

¹ A. Didier Weill (1995) *Les trois temps de la loi*, Paris, Seuil, p.33-38

la rivalité fraternelle, les crises d'asthme du cadet, le silence de l'analyste rapproché du regard silencieux et méprisant du père, les bains avec sa mère où il jouait à la baleine, c'est à dire qu'il mettait la tête sous l'eau et regardait en apnée le sexe maternel, pendant que celle-ci faisait ses vocalises...

Au cours de la cure le signifiant apnée se verra ainsi articulé à une infinité de chaînes, le positionnant toujours différemment et proposant un sens sans cesse renouvelé. L'interrogation qu'amène ce déplacement constant est très différente de celle qui soulevait le problème de la cause du symptôme et instituait le sujet-supposé-savoir. Ici le patient n'interroge pas le «pourquoi», mais le «comment». Comment s'organise le défilé des événements de sa vie? Quel est l'ordre de la répétition? Prendre la souffrance du symptôme sous l'angle de la cause, c'est en faire un signe et le réduire à un leurre, c'est aussi le prendre au mot. Alors que se surprendre à subir ce même malheur à un instant propice, comme un trait d'esprit imposé par un savoir que j'ignore, c'est le reconnaître comme signifiant et le prendre à la lettre. Le leurre trop plein de sens est alors troué par une fuite du sens qui le transforme ainsi en trompe-l'œil.

Si nous tentons de donner une formulation métapsychologique à ce processus nous pourrions dire que cette dynamique permet que se présente une différence entre le sujet et le moi. Tout d'abord le moi se fige dans un énoncé, dans des significations, dans des représentations et dans un cadre d'images faisant le tableau d'une identité complète. Le trouage de cette identité et la possible mise en perspective du sujet s'effectue dans le lieu de l'acte de parole. Il ne s'agit ici ni d'images, ni de contenus qui constituent encore des tableaux mais de la mise en tension désirante qu'implique toute situation d'interlocution. Dans l'évidement des figures de la biographie, dans le travail de déconstruction des signes identitaires apparaît la dimension désirante attestant qu'il y a du sujet. Non au niveau des tableaux mais dans le vide qui fait effet de profondeur entre les plans du tableau, là où joue la signifiante avec le vide autour duquel se déploie la pulsion, avec le ratage du réel.

Le passage du symptôme-leurre au symptôme-trompe-l'œil, qui permettra éventuellement qu'il devienne caduque, pourrait alors se comprendre comme une mise à mal de la recherche du sens dernier venant rendre compte

de tout. C'est l'abandon de cette recherche effrénée qui permettrait de percevoir avec étonnement et parfois un sourire à la fois la surd-termination du symptôme et son irréductibilité à une seule cause. In fine, le sujet n'est jamais réductible à son symptôme ni aux signes identitaires qu'il peut mettre en avant.

Ce que Lacan avait repéré au cours du Séminaire XI : « Qu'est-ce qui nous séduit et nous satisfait dans le trompe l'œil? Quand est-ce qu'il nous captive et nous met en jubilation? Au moment où, par un simple déplacement de notre regard, nous pouvons nous apercevoir que la représentation ne bouge pas avec lui et qu'il n'y a là que trompe-l'œil. Car il apparaît à ce moment-là comme autre chose que ce qu'il se donnait, ou plutôt il se donne maintenant comme étant cette autre chose. (...) Cette autre chose, c'est le petit a.»¹

PORTRAIT DU PSYCHANALYSTE EN TROMPE-L'ŒIL

Après avoir interrogé la dynamique du leurre et du trompe-l'œil du côté de l'analysant à partir du symptôme, j'aimerais essayer de repérer son fonctionnement du côté de l'analyste. Le psychanalyste est-il leurre, trompe-l'œil ou successivement voire en même temps l'un et l'autre comme nous avons pu le voir dans le cas du symptôme.

La réponse apportée à cette question n'est pas sans importance car elle informera de façon conséquente les interventions du psychanalyste, mais aussi la représentation qu'il a de la finalité de la cure et donc la manière qu'il aura d'en penser la fin.

Ici, je crois, deux conceptions de l'analyse peuvent se repérer.

La première², s'appuyant sur une lecture, un peu rapide me semble-t-il, des textes freudiens

écrits entre 1904 et 1919³, situe le transfert essentiellement comme « méprise » à propos de l'objet et positionne le psychanalyste comme leurre auquel s'adressent des pensées et des affects qui sont en fait destinés à des objets infantiles inconscients. Le psychanalyste « détromperait » son patient par l'intermédiaire de l'interprétation. A la fin de l'analyse le leurre tomberait et le transfert cesserait. Dans ce cas, le patient est censé atteindre une fois pour toutes la vérité de son histoire et de ses désirs inconscients après que la tromperie du transfert, véhiculant dans la névrose de transfert toutes les résistances et défenses, aura été suffisamment dénoncée par l'interprétation.

Une telle vision de l'analyse propose au psychanalyste dans un premier temps d'occuper la place du leurre et il conviendrait dans la phase dite terminale de travailler à détromper le patient en lui livrant par exemple, selon S. Nacht, plus de réalité au sujet de l'analyste. Le processus est alors le suivant : nous rencontrons tout d'abord une première phase d'illusion suivie d'une seconde de désillusion conduisant à la fin de la cure, ce qui n'est pas sans rappeler l'enchaînement méprise-déprise repéré déjà à l'occasion de l'analyse de l'anecdote du Président de Brosses. Cette vision du processus analytique est certes séduisante, ne serait-ce que par l'optimisme qui la soutient, pourtant elle me semble présenter une difficulté de taille qui est d'impliquer un savoir préalable sur l'être de l'homme: le psychanalyste sait ce qui est bon pour son patient. Comme tout savoir celui-ci est d'ordre imaginaire et implique un lieu de maîtrise. Soit un détournement des procédures du savoir qui de savoir sur la réalité devient savoir sur le réel, sur l'être: soit détournement de révélation qui de révélation de quelqu'un devient révélation de quelque chose.

La seconde conception, qui s'étaierait sur les doutes exprimés par Freud après 1920⁴ ne verrait pas l'analyste s'attacher prioritairement au critère de l'interprétation et de la liquidation du transfert, du moins comme but à atteindre

¹ J.Lacan *Le Séminaire* Livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, Paris, Seuil, 1973, p.102-103.

² Il me semble que cette thèse peut être repérée chez J.Lagache (1955) *la psychanalyse*, Paris, P.U.F. ou chez S.Nacht (1963) *La présence du psychanalyste*, Paris, P.U.F.

³ S.Freud *La technique psychanalytique*, trad. fr. Paris, P.U.F., 1953, 8ème édition 1985.

⁴ S.Freud (1937) *Analyse terminée et interminable*, trad. fr. *Revue Française de Psychanalyse*, 1939, XI, 1, 3-38

dans le temps même de la cure. Certes la méprise existe mais elle est structurelle. L'objectif est alors moins de détromper l'analysant en lui interprétant combien il se trompe que de maintenir l'irreprésenté de l'inconscient, sa radicale altérité. Il y a un reste à jamais non reconnu. C'est la demande qui sera interprétée, par le repérage de son au-delà qui est demande d'amour, et de son en deçà qui est le désir, avec ce qui le caractérise son rapport à l'objet cause du désir. Nous retrouvons ici la situation instaurée par Parrhasios : il n'y a rien à voir ou c'est plutôt le rien qu'il faut voir. Et ce rien est lui-même à l'origine du désir qui s'articule dans une demande. «Qu'y a-t-il derrière ça?» demande Zeuxis qui désire voir, «Rien, mais c'est de ce rien que se soutient ton désir» pourrait répondre Parrhasios.

Ici, comme dans le cas du symptôme, l'analyste ne saurait fonctionner uniquement comme leurre au risque de se maintenir dans une position de maîtrise. Le discours qu'il produirait ne serait plus celui de l'analyste mais du maître dont Lacan a repéré¹ qu'il est soutenu par l'idée que de tout il y a savoir, que le savoir peut faire totalité. Avec comme conséquence que le maître soutient les hommes dans leur existence quotidienne, mais il ne les fait pas agir au sens propre du terme. Il les fait continuer à être ce qu'ils étaient. Le discours du maître en fait ne fait pas acte et un analyste qui fonctionnerait que sur ce modèle écraserait irrémédiablement le symptôme du côté du signe-leurre.

J.P. Winter² a bien montré cette implacable dimension de maîtrise qu'implique le leurre dans son analyse de la pièce de Shakespeare *La mégère apprivoisée*. Petruccio, qui désire apprivoiser Catharina la mégère, met en place une stratégie où il se propose comme leurre. Ce qu'il énonce ainsi au cours de l'acte IV, scène II: «Ainsi, j'ai commencé mon règne en profond politique, et j'espère arriver à bonne fin. Voilà mon faucon stimulé par les privations, et jusqu'à ce qu'il soit blessé, je ne veux pas le rassasier, car alors il ne serait plus attiré par le leurre.» Nous ne sommes pas étonnés de retrouver ici le domaine de la psychologie ani-

male et même si Petruccio n'est pas dupe du leurre proposé, il n'en évite pas pour autant la violence interprétative en imposant son savoir à l'autre. Petruccio se situe ici en place de maître et propose un conditionnement qui ne restera certes pas sans effets sur la personne de Catharina mais qui, pour autant, n'entraînera pas une réelle modification de son rapport au monde. Luciento, le beau-frère, vient d'ailleurs le pointer avec justesse à Petruccio, rempli de suffisance d'avoir remporté son pari, «Permettez-moi de trouver étonnant qu'elle se soit ainsi laissée tromper». Catharina a trouvé un maître un point c'est tout, ce qui est en place de cause du désir lui reste irrémédiablement étranger.

Cette place du maître n'est certes pas non plus tout à fait étrangère à celle de l'analyste en ce qu'en faisant le mort, il accepte d'occuper pour l'analysant la place de n'importe quel objet. Mais d'un objet susceptible de révéler - et en cela il se différencie du maître -, en chutant, la cause du désir du sujet. Dans «subversion du sujet et dialectique du désir»³, J. Lacan pose le fonctionnement de l'analyse comme surgissement pour l'analysant d'un «Che vuoi?» (Que veux-tu?) qui par la nature énigmatique du désir de l'analyste l'amène à affronter ce qu'est l'objet en cause dans son désir. Le patient tente d'abord de se constituer comme objet pour le psychanalyste, il tente de repérer où se situe la jouissance de l'analyste pour s'en constituer le pourvoyeur. C'est la non-réponse de l'analyste, cette mise à mal de la demande par le trouage du leurre qui va faire opérer au patient un déplacement qui se manifesterait par le surgissement du «Che vuoi?» et par là même introduira la question du désir et de sa cause. Le psychanalyste cesse alors d'être un simple leurre pour se constituer en trompe-l'œil.

Qu'est-ce qui permet ce passage pour le psychanalyste ?

C'est, je crois, une place centrale accordée chez lui au non-savoir. Freud a rappelé ce principe en plusieurs endroits de son œuvre, par exemple cette remarque à l'occasion de la publication du cas du petit Hans : «Le père de Hans pose trop de questions et pousse son investigation d'après des idées préconçues, au lieu de laisser le petit garçon exprimer ses propres

¹ J.Lacan (1969) *Le Séminaire* Livre XVII, L'envers de la psychanalyse, Paris, Seuil, 1991.

² J.P. Winter (1998) *Les errants de la chair*, Paris, Calmann-Lévy, p.160-173.

³ J.Lacan (1966) «Subversion du sujet et dialectique du désir», dans *Les Écrits*, Paris, Seuil, p. 793-828.

pensées. C'est pourquoi l'analyse devient obscure et incertaine.¹ » Il est clair ici qu'il ne s'agit pas de l'application d'un savoir constitué auquel il s'agirait d'initier le patient, mais de réinventer la psychanalyse avec et pour chaque patient. Freud indique là que ce qui spécifie le psychanalyste est moins le savoir qui est le sien que la position qu'il occupe par rapport à ce savoir. C'est une attitude essentielle que Lacan nomme le semblant. Mais il faut ici entendre semblant dans un sens différent de celui qu'on lui attribue habituellement qui consiste à «faire comme si», à «simuler». Le semblant positionné par Lacan n'est pas artifice, ce serait plutôt un rapport particulier par rapport à soi qu'une attitude affectée par rapport aux autres. Le semblant c'est faire table rase de toute idée préconçue. Ce qui, nous l'expérimentons quotidiennement, n'est pas simple. C'est pourtant, comme le répète Freud à différents endroits de son œuvre, le seul moyen d'assumer adéquatément notre rôle d'analyste. Ainsi dans *Psychanalyse* et *Théorie de la libido*² rappelle-t-il «L'expérience montra bientôt que le médecin analysant se comporte ici de la façon la plus appropriée s'il s'abandonne lui-même, dans un état d'attention en égal suspens, à sa propre activité d'esprit inconsciente, évite le plus possible la réflexion et la formation d'attentes conscientes, ne veut, de ce qu'il a entendu, rien fixer de façon particulière dans sa mémoire, et capte de la sorte l'inconscient du patient avec son propre inconscient». J.D.Nasio³ rapproche cet état du semblant, qu'il propose d'appeler aussi feindre l'oubli, de l'expression employée par Lacan «faire la dupe». Le semblant du psychanalyste n'est pas une attitude affectée mais une disposition subjective moins vis à vis de l'autre que vis à vis de soi-même rendant possible l'accueil de l'autre et par là même transformer le symptôme en un signifiant qui ouvre au savoir inconscient.

¹ S.Freud (1909) «Analyse d'une phobie chez un petit garçon de cinq ans (le petit Hans), trad.fr. dans *Cinq psychanalyses*, Paris, P.U.F.,p.137

² S.Freud (1922) «Psychanalyse» et «Théorie de la libido» dans *Œuvres complètes*, vol. XVI, trad. coll., Paris, P.U.F., 1991, p.187-188.

³ J.D.Nasio (1992) *Cinq leçons sur la théorie de Jacques Lacan*, Paris, Rivages, p.120-123.

En fait il s'agit bien ici de castration mais en premier lieu de celle de l'analyste. L'analyste uniquement en position de leurre serait du côté du maître, un analyste que la castration concernerait certes, mais dont le savoir viendrait tenir à distance ce point de non-savoir indiqué comme nécessaire, car le savoir-leurre est plein et ne saurait laisser de place à l'étonnement, à l'étrangeté et à l'altérité. Nous serions alors du côté de l'idole ou pire du fétiche... ce qu'évidemment ne saurait être la théorie analytique.

In fine, parler de psychanalyste en trompe-l'œil, c'est repérer comment, comme nous avons déjà pu le voir dans le cas de l'art, l'analyse débouche sur la confrontation à l'inévitable de la castration, non pour s'y arrêter mais pour en faire usage. Castration qui vient faire barrage à la jouissance, mais aussi la redistribue, la répartit. Cet accès à la castration passe entre méprise et déprise dans une reprise que nous pourrions repérer comme un processus de dé-sidération⁴. Le trompe-l'œil, à la différence du leurre, ne cesse de conserver son étrangeté et sa part de trouble. Le vide qu'il vise et inclut en lui-même fait que le trompe-l'œil entraîne une compréhension de l'analyse qui ne saurait être achevée une fois pour toutes mais réinterrogée dans toute nouvelle rencontre.

L'analyse ainsi appréhendée se révèle alors comme un savoir y faire avec la castration qui ne soit ni déni, ni dénégation, mais mise en place, à partir d'un artifice, d'un nouvel agencement de l'inconscient, d'un désir inédit.

A partir de là, la psychanalyse ne vise pas une guérison qui serait le retour à un état antérieur mais constitue un mode et une voie de reconnaissance de la vérité de l'inconscient, y compris dans ce qu'elle comporte d'insupportable et de dérangeant. Mais cette reconnaissance n'est pas sans conséquences sur la dynamique pulsionnelle et ouvre le procès de la subjectivation jusqu'alors difficile, voire impossible. Dans cette perspective, le psychanalyste ne vise pas la réparation du sujet par l'imposition d'un sens-leurre mais conduit son patient à se confronter à l'irréductibilité du manque inscrit au cœur même du sens - comme le vide l'est au cœur du trompe-l'œil - confrontation qui l'amènera à renoncer à structurer son monde pour le rendre conforme à une finalité préexistante.

⁴ Voir à ce sujet les très éclairantes analyses de A. Didier-Weill (1995) *Les trois temps de la loi*, Paris, Seuil, p.324-342

Pour autant comme le fait remarquer A. Didier-Weill¹ «si l'analyse (...) apprend à l'analysant à ne plus interpréter selon le sens d'une finalité illusoire, cela signifie-t-il (...) qu'à la fin d'une analyse le sujet (...) parce que désillusionné, serait conduit à cette position pessimiste faisant dire à Freud que la vie était un fardeau?» Je ne le crois pas car le fait d'être désillusionné n'entraîne pas, comme nous le montre parfaitement dans le cas de l'art l'exemple du trompe-l'œil, la perte de la possibilité d'être étonné et donc d'investir des objets. La différence est peut-être dans le fait que ces objets sont, à partir de là, investis pour ce qu'ils sont: non plus l'objet absolu du désir qui est manquant, mais des objets pour le désir. Un objet troué par le désir qui, comme le trompe-l'œil, permet au sujet de l'investir sans pour autant s'y aliéner et ce n'est qu'à cette condition que l'objet pourra se voir «élevé à la dignité de la Chose»² et donc ouvrir le chemin de la sublimation.

BIBLIOGRAPHIE

Barthes R. *Le grain de la voix*, Paris, Seuil, 1981.

Charpentras P. «Le trompe-l'œil», *Nouvelle revue de psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1971, numéro 4, p.161-168.

Didier Weill A. *Les trois temps de la loi*, Paris, Seuil, 1995.

Didier Weill A. *Invocations, Dionysos, Moïse, saint Paul et Freud*, Paris, Calmann-Lévy, 1998.

Freud S. *La technique psychanalytique*, trad. fr. Paris, P.U.F., 1953, 8ème édition 1985.

Freud S. «Psychanalyse» et «Théorie de la libido» in *Œuvres complètes*, vol. XVI, trad. coll., Paris, P.U.F., 1991, p.187-188.

Freud S. «Analyse d'une phobie chez un petit garçon de cinq ans (le petit Hans), trad.fr. in

Cinq psychanalyses, Paris, P.U.F., 1954, p. 193-198.

S.Freud «Analyse terminée et interminable», trad. fr. *Revue Française de Psychanalyse*, 1939, XI, 1, p.3-38.

Gori R. *La preuve par la parole, Sur la causalité en psychanalyse*, Paris, P.U.F., 1996.

Kaufmann P. *L'apport freudien, éléments pour une encyclopédie de la psychanalyse*, Paris, Bordas, 1993.

Lacan J. *les Écrits*, Paris, Seuil, 1966.

Lacan J. *Le Séminaire*, Livre VII, L'éthique de la psychanalyse, Paris, Seuil, 1986.

Lacan J. *Le Séminaire*, Livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, Paris, Seuil, 1973.

Lacan J. *Le Séminaire*, Livre XVII, L'envers de la psychanalyse, Paris, Seuil, 1991.

Lagache J. *La psychanalyse*, Paris, P.U.F., 1955.

Nacht S. *La présence du psychanalyste*, Paris, P.U.F., 1963.

Nasio J.D. *Cinq leçons sur la théorie de Jacques Lacan*, Paris, Rivages, 1992.

Peirce S. *Écrits sur le signe*, Paris, Seuil, 1978.

Winter J.P. *Les errants de la chair*, Paris, Calmann-Lévy, 1998.

¹ A.Didier Weill (1998) *Invocations, Dionysos, Moïse, saint Paul et Freud*, Paris, Calmann-Lévy, p.153

² J.Lacan (1959) *Le Séminaire*, Livre VII, L'éthique de la psychanalyse, Paris, Seuil, 1986, p.142-143

Élisabeth Blanc

Les sexologies

Comment les discours de l'Amour se déclinent-ils aujourd'hui ?

Il me semble qu'aujourd'hui les discours de l'Amour se déclinent à la manière de la sexologie, c'est à dire sur le mode d'un discours de la « Science » sur le sexe.

Ce discours suppose qu'existerait :

- Une sexualité normale, naturelle.
- Que cette sexualité implique un bon fonctionnement des organes sexuels.
- Que ce bon fonctionnement se ferait sans histoires.

Ce peut être alors un discours médical ou un discours psychologique ordonnant une médication pour rétablir un bon fonctionnement des organes sexuels lorsqu'ils seraient jugés défaillants ou préconisant des critères objectifs pour un bon comportement sexuel.

Mais aussi bien, c'est le discours intégriste d'inspiration morale ou religieuse, celui qui ordonne le bon comportement sexuel, essentiellement dirigé vers la reproduction, au sein du mariage.

Et aussi pourquoi pas, le discours économique, à tendance libérale qui veut « libérer » le sexe, car c'est un produit qui se vend bien et dont la valeur marchande ne cesse d'augmenter. Un bon produit.

Tous ces discours supposent qu'existe un bon comportement sexuel, selon des critères objectifs, mais on s'aperçoit très vite que la position subjective en est évacuée.

Tous ces discours des maîtres à penser le sexuel, l'hystérique va les faire voler en éclats. Elle va venir revendiquer une autre sexualité, revendiquer sa souffrance à l'égard de la sexualité.

lité. Ce que veut l'hystérique c'est une histoire d'amour.

Ce que dit, peut être, l'hystérique c'est qu'il n'y a pas de rapport sexuel normal mais qu'il y a des histoires d'amour, des histoires que chacun des partenaires se raconte pour lui, mais parfois aussi, ces histoires peuvent très bien s'accorder.

Je vais vous parler aujourd'hui de l'hystérique, du discours de l'hystérique.

L'hystérique va mettre en cause ce sexe là, dit « normal », elle va en causer à sa manière.

Sexologie est à entendre alors, non pas comme un discours sur le sexe et la sexualité mais à entendre comme discours du sexe, énoncé d'une position subjective.

Discours du sexe, au sens grammatical du génitif : ce que dit et ce que fait dire le sexe. Le sexe comme cause du discours d'un sujet parlant, ce qui engendre le discours et en marque l'origine.

Un sens génitif et pourquoi pas génital, mais certainement pas organique.

Cependant cet organe insiste, si j'ose dire, car depuis toujours il est lié à l'hystérie.

On a pensé très longtemps et d'une certaine manière, on le pense encore aujourd'hui, que l'hystérie était une maladie ou un trouble comportemental, dont l'origine était organique. Le mot même d'hystérie, comme chacun sait vient d'un mot grec qui signifie la matrice, l'utérus.

Déjà au XX^e s av. JC, on parlait de l'hystérie en ces termes. On a retrouvé dans des textes égyptiens des descriptions de symptômes hystériques. On attribuait ces symptômes à des migrations de l'utérus. Hippocrate a repris cette idée en disant que l'organe féminin, lorsqu'il est privé d'humidité, va la chercher en migrant au niveau du cerveau et que suivant les lieux où il se déplace, cela provoque différents troubles.

Voici encore la description qu'en fait Platon : « Chez les femmes, ce qu'on appelle matrice ou utérus est un animal au-dedans d'elles,

qui a l'appétit de faire des enfants et lorsqu'il reste un long temps sans fruit, cet animal s'impatiente et supporte mal cet état ; il erre partout dans le corps, il obstrue les passages du souffle, il interdit la respiration, il jette en des angoisses extrêmes et provoque d'autres maladies de toutes sortes ».

Ce texte est absolument magnifique, on dirait de la poésie, c'est à dire bien sûr qu'il faut le lire comme une métaphore. L'utérus est resenti comme un corps étranger et il se déplace.

Il s'agit donc de remettre l'utérus à sa place, et la femme aussi, bien sûr, car bien évidemment dans ce contexte, l'hystérie est réservée à la femme et cette femme a la fâcheuse idée de vouloir déplacer l'ordre des choses, l'ordre sexuel.

Revenons à ce mot sexe et à son étymologie.

Le mot sexe vient du verbe *secare* qui signifie couper, diviser. Le *sexus* étant le partage d'une espèce en mâles et femelles. Le sexe est une section, c'est ce qui fait coupure, qui vient marquer la différence entre un homme et une femme.

C'est du lieu de cette coupure que ça parle chez l'hystérique, homme ou femme, puisque cette coupure se situe entre les deux. Cette coupure du sexe est liée à une parole impossible. Ce que dit l'hystérique est une manière de recouvrir cette parole impossible mais cependant fondatrice de notre statut d'être humain, parlant, sexué et mortel, de la recouvrir par une histoire d'amour, hors sexe, mais dans laquelle le sexe est justement mis en question, non pas évacué mais mis en cause.

C'est du lieu de cette question sexuelle que ça parle et que ça crée (à entendre des deux manières) chez l'hystérique, car il y a à la fois une dimension créatrice et sacrée dans la parole de l'hystérique. (Exemple de la pythie).

Freud a assisté aux présentations de Charcot à la Salpêtrière, il a vu les belles hystériques se casser en deux, dans un arc de cercle caractéristique, mais le premier il s'est aperçu que ces femmes avaient quelque chose à dire, que ce qu'elles montraient là avait un sens mais que ce sens était impossible à dire.

Non seulement ce qu'elles montrent est impossible à dire mais elles montrent surtout qu'il y a un impossible à dire, ce qu'elles donnent à voir c'est la limite même de la parole.

Ce que montre l'hystérique c'est la cassure entre une parole impossible et un corps qui exprime sa souffrance.

Le coup de génie de Freud a été de comprendre que l'hystérique avait quelque chose à dire, que la résolution de ses symptômes passerait par la reconnaissance de cette parole impossible mais surtout, il s'est aperçu que moins il regardait et mieux il pouvait entendre ce que le corps exprimait et voilait sous la mascarade.

L'EVOLUTION DES THEORIES FREUDIENNES SUR L'HYSTERIE

L'évolution des théories freudiennes sur l'étiologie de la névrose hystérique a subi ce qu'Althusser appelle des ruptures épistémologiques. Freud est passé d'une hystérie de défense à une hystérie de conversion, d'un refoulement défensif à l'échec de ce refoulement, et surtout d'une théorie du trauma à une théorie du fantasme, une rupture dans la théorie de la représentation que Lacan va reprendre et conceptualiser avec le signifiant.

La rupture épistémologique est une faille dans l'évolution d'une pensée conceptuelle mais une faille créatrice qui n'abandonne pas tout à fait l'ancienne théorie mais l'éclaire différemment.

C'est donc une lecture de ces failles que je vous propose, c'est à dire une lecture hystérique.

LA THEORIE DU TRAUMA ET L'HYSTERIE DE DEFENSE

Freud s'est mis à écouter les hystériques, il les a allongées sur le divan et s'est installé à l'arrière sur son fauteuil afin que leur parole puisse s'exprimer sans donner à voir.

Ce qu'il entendait le stupéfiait, il n'était question dans l'histoire de ces patients que de viols, de séductions parentales, de traumatismes à caractère sexuel. Freud

Pense alors que l'hystérie est une névrose de défense du moi pour lutter contre ce traumatisme provoqué par un événement extérieur.

Affirmer à cette époque que l'hystérie, que la névrose en général a une étiologie sexuelle, qu'elle est provoquée par des séductions, au sein de la sacro-sainte famille, est proprement scandaleux.

On préfère y voir encore une possession diabolique comme à l'époque du Moyen-âge, do-

minée par le religieux, ou une déficience organique avec les progrès des théories scientifiques.

(Cette idée de possession diabolique est néanmoins intéressante si on la considère comme une métaphore, c'est à dire, si on la replace dans l'ordre du langage symbolique. L'hystérique est habitée par l'Autre, un Autre très remuant, cet Autre peut être le diable et on appellera l'hystérique sorcière ou alors le bon dieu et on l'appellera mystique).

Donc pour Freud, l'hystérique a subi dans son enfance un traumatisme d'origine sexuelle ayant entraîné une intense excitation qui n'a pu se décharger, se libérer étant donné le jeune âge de l'enfant. La trace de ce choc va agir comme un corps étranger sur le psychisme, c'est à dire que le moi ne va pas pouvoir l'intégrer.

Une trace, ce n'est pas un souvenir, Freud dit que l'hystérique souffre de réminiscences. La réminiscence est la trace psychique d'une représentation impossible. L'affect, lié à ce choc n'a pas été abrégé, c'est à dire n'a pas trouvé de décharge d'énergie par voie verbale ou somatique. Ce choc a été vécu passivement malgré l'intense excitation et sa représentation en est impossible.

Cette représentation va être refoulée, au sens d'isolée ; on ne peut pas dire qu'elle sorte de l'esprit car elle n'y est jamais entrée, elle va se déplacer sur le corps et cela de manière négative, c'est à dire que la partie du corps affectée par ce traumatisme va se trouver effacée, détachée du corps. Par exemple : si les yeux ont vu quelque chose de troublant, l'hystérique va devenir aveugle, si sa main a touché quelque chose qui l'a excitée, l'hystérique va perdre l'usage de sa main. Etc.

C'est la manière qu'a trouvé le moi pour se protéger et plus il se défend contre cette représentation, plus il l'isole et plus cette représentation devient pathogène.

Il va y avoir un conflit au sein du moi, d'un côté une représentation chargée d'affect (l'intense excitation) qui cherche à libérer son trop plein d'énergie, de l'autre la pression constante du refoulement qui en isolant cette représentation l'empêche d'écouler sa surcharge.

Avant Freud, Charcot et Janet ont reconnu une origine traumatique à l'hystérie et ils ont également élaboré une théorie de la représentation de ce trauma qui serait incompatible avec la permanence du moi.

Pour Janet, l'hystérie était une affection fonctionnelle liée à une constitution héréditaire, elle était dénommée soit « tuberculose psychique » soit « syphilis mentale », la représentation de cette affection va être dissociée, la partie affective va être effacée et s'inscrire par défaut sur le corps, mais une partie de cette représentation va être refoulée dans le subconscient, ce qu'il appelle « l'idée fixe subconsciente ».

Ce que Freud amène de révolutionnaire c'est l'idée que ce refoulement est d'origine sexuelle et que c'est parce que la cause est sexuelle qu'il y a refoulement.

LE FANTASME ET L'HYSTERIE DE CONVERSION

Devant la généralité des histoires de viols et de séductions parentales, Freud en est venu à s'intéresser plus à l'histoire elle-même, aux mots eux-mêmes et ce qu'ils décelaient qu'à la réalité de ces violences.

D'autre part, il avait constaté que l'enfant, loin d'être passif sexuellement, avait au contraire une intense activité sexuelle. L'idée qu'il avance alors de la sexualité infantile va paraître encore plus scandaleuse.

Sans renoncer à l'idée du trauma, Freud va développer une autre thèse, celle du fantasme. (1897 Lettre à Fliess, abandon de la neurotica).

Il estime alors que l'hystérie a sa source dans l'intimité de la vie psychique sexuelle des individus et les symptômes hystériques sont l'expression de leurs désirs refoulés les plus secrets.

Ce dont l'hystérique a le plus peur, ce qu'il ou elle, redoute le plus et qui est véritablement traumatique c'est sa propre sexualité car pour l'hystérique, l'idée de la sexualité est associée à l'idée d'une jouissance absolue, maximale : l'idée que son désir est mortifère, l'idée que l'inclination qu'elle éprouve pour l'un de ses parents puisse entraîner sa mort, l'idée que ses parents puissent venir répondre à son désir et que dans la satisfaction de ce désir elle en vienne à disparaître.

L'objet de son désir devient l'objet d'une jouissance totale dans laquelle tout son être va se trouver engagé. Aussi pour évacuer cette dimension de la sexualité qui est mortifère, pour se protéger contre ce danger, l'hystérique va élaborer, construire tout un système imaginaire, une fiction faite de souffrances et de cauchemars, il et le plus souvent elle, va se raconter

une histoire d'amour triste pour retarder au maximum la satisfaction de son désir.

Parallèlement, elle va désinvestir totalement les parties de son corps proprement sexuelles pour érotiser le reste du corps dans un simulacre de sexualité. (Elle va lâcher la proie pour l'ombre). Elle choisit le simulacre de la sexualité plutôt que la sexualité. Freud parle d'hystérie de conversion car l'ensemble des zones sexuelles est désinvesti.

Tout son corps veut séduire et s'offre au désir de l'autre mais dès qu'il y a possibilité de réalisation, son corps se rétracte, elle s'enfuit, disparaît, s'évanouit.

L'hystérique apparaît à la fois comme une allumeuse et une frigide mais l'histoire qu'elle raconte est en soi une question sur la sexualité et ses dangers, tandis que l'enveloppe imaginaire de son corps, dans sa beauté avec ses parures et son maquillage est là pour la protéger. La beauté pour combler le regard et empêcher le contact. Toucher ce corps c'est risquer d'atteindre ce qu'il cherche à voiler, à cacher : le réel de la sexualité et c'est l'être même de l'hystérique qui menace alors de se pulvériser, de voler en éclats.

L'hystérique n'est ni allumeuse ni frigide mais elle confond l'idée de plaisir qui est une limite à la jouissance avec ce qui serait une jouissance illimitée.

Comme dit L.Israel : « Le plaisir s'arrête à distance respectueuse de la jouissance ». Elle refuse alors le plaisir, ce qui la précipite dans la jouissance et cela provoque chez elle, une angoisse au niveau de son être, une angoisse de mort, de disparition, plus archaïque que l'angoisse de castration avec laquelle elle est cependant liée. Ce qui, pour elle, est proprement insupportable c'est la castration de l'Autre et le risque d'engloutissement de son être dans cette faille de l'Autre.

TRAUMA ET REFOULEMENT

Que signifie la castration de l'Autre ? Il faut se rapporter à ce que Lacan appelle le primat du signifiant.

Le primat du signifiant c'est d'abord le primat du non-sens, le primat d'un signifiant sans signifié : je suis qui je suis. C'est le non-sens de l'Être. Cette première parole a été brisée, cette cassure est l'effet du premier interdit, l'interdit du nom de Dieu, ce nom est imprononçable, c'est à dire qu'il y a là, au niveau de l'être un impossible à dire, une cassure radicale. Cette

cassure, qui est la cassure du langage, va ouvrir le champ de l'Autre, mais en même temps créer le manque à être. C'est dans ce lieu que se situe l'hystérique.

Ce premier interdit va entraîner tous les autres, c'est à dire tous les refoulements successifs imposés par la civilisation, les dix commandements et les symptômes assortis.

Pour se protéger, l'hystérique va se réfugier dans l'imaginaire. Elle se situe du côté de l'être, ce qui la rapproche parfois de la psychose mais non pas sur le versant réel mais sur le versant imaginaire, elle va être le phallus imaginaire, le paraître ou le parêtre.

Ce qui résulte d'un échec du refoulement ou plutôt d'un pseudo refoulement.

Comment se met en place le trauma sexuel ? Il se met en place du fait même du refoulement.

Il se met en place à partir de ce que Lacan appelle dans le séminaire I, la *pragung*, qui signifie la frappe et qui est l'effraction imaginaire.

L'effraction imaginaire va provoquer ce que Nasio appelle un arrêt sur image.

Une image surgit qui vient actualiser et faire rebondir une image du passé dont la représentation était impossible, qui avait donc été effacé mais dans la trace de cet effacement est venue s'inscrire cette nouvelle image, liée à un événement récent. (C'est le même processus dans le rêve).

Si une parole est émise à ce moment là, elle peut faire interprétation, c'est à dire coupure dans l'image et en même temps provoquer une première intégration symbolique et donner du sens.

Ce sens qui est un sens sexuel car il a un effet de coupure de l'image, va rétroagir, c'est à dire qu'il va donner un sens sexuel au premier événement et le rendre ainsi traumatique. C'est l'effet de sens qui le rend traumatique parce que ce sens est sexuel. (Sexuel, au sens de séparation, le sexuel c'est ce qui sépare l'homme, le parlêtre sexué, de Dieu, l'Être hors sexe et qui sépare l'homme et la femme. Le sexuel ressort de l'ordre du langage).

Dans l'ouverture, dans la béance créée par cet effet de sens, le sujet va se trouver confronté avec son désir, son manque à être.

L'hystérique se pose alors la question de savoir quel est l'objet du désir et où il se situe. Ce que dit l'hystérique c'est que le lieu naturel du

désir c'est le corps, pris dans son enveloppe imaginaire mais que là où on croit attraper l'objet il y a symptôme, il y a un trou.

Pour l'hystérique, l'objet de son désir qui se révèle à ce moment là, est confondu avec le trauma lui-même, avec le trou dans l'image, c'est le trouma comme dit Lacan.

Pour l'hystérique, le refoulement va s'arrêter à ce trou dans l'image.

Dans ce qui vient d'être creusé et que Lacan appelle le premier noyau du refoulement, vont pouvoir s'élaborer tous les refoulements successifs : « Ce qui va se détacher du sujet restera là, parlé quelque part, si l'on peut dire par quelque chose dont le sujet n'a pas la maîtrise, ce sera le premier noyau de ce qu'on appellera par la suite les symptômes ; le refoulement commence, ayant constitué son premier noyau, il y a maintenant un point central autour duquel pourront s'organiser par la suite les symptômes et les refoulements successifs, et du même coup, puisque le refoulement et le retour du refoulé c'est la même chose, le retour du refoulé ».

Or pour l'hystérique, le refoulement va s'arrêter à ce premier stade avec la constitution d'un symptôme imaginaire c'est à dire lié à l'image, un symptôme qui va faire signe.

Pourquoi cet arrêt du refoulement sur de l'imaginaire ?

Parce que pour l'hystérique, l'effet de sens n'est pas associé au semblant des mots propres à la structure du langage mais qu'il est lié au mensonge, c'est à dire à un faux-semblant imaginaire, non pas à l'ambivalence signifiante du langage mais à un leurre dans lequel elle va s'engluer et tenter d'engluer l'autre, le signifiant va s'arrêter au signifié du symptôme.

L'EXEMPLE DE DORA ET LA QUESTION DU MENSONGE

L'histoire de Dora (Ida Bauer) ressemble à un vaudeville. Les parents de Dora ne s'entendent pas, ils ont un couple d'amis, les K. Le père de Dora courtise Mme K et M.K courtise Dora (qui à l'époque a 14 ans) ; il y a entre Dora et son père, une très grande tendresse, elle est sa confidente et Dora déteste sa mère qui est indifférente et ne se soucie que de son ménage.

Face à l'indifférence de sa mère, Dora se tourne vers son père. Le père de Dora est séducteur, mais à l'égard de sa fille, il ne s'agit que d'amour paternel.

M.K est jeune et séduisant, Dora se laisse séduire. Son père encourage les manœuvres de M.K, d'autant que cela libère la relation qu'il entretient lui-même avec Mme K.

Cependant, un geste de M.K, un baiser et des paroles prononcées par lui vont venir faire effraction. M.K lui dit en parlant de Mme K : cette femme n'est rien pour moi. Dora réagit violemment, en giflant M.K et en s'enfuyant.

Le baiser vient faire contact et réveiller l'image de la séduction paternelle désirée et refoulée, et la satisfaction de ce désir est impossible, l'angoisse est trop forte et la pousse à s'enfuir. Angoisse et dégoût.

Freud nous dit : « Si Dora se sent incapable de céder à l'amour pour cet homme, si elle refoule cet amour au lieu de s'y abandonner c'est que cette décision ne dépend d'aucuns facteurs plus étroitement que de sa satisfaction sexuelle précoce et de ses suites, l'incontinence, la leucorrhée et le dégoût » (Freud p 65)

La représentation impossible de cette satisfaction se transforme en dégoût et en symptômes.

Cette réaction violente est-elle provoquée par le toucher ou par les paroles prononcées ?

Je dirais que c'est la conjonction des deux.

Effraction imaginaire et effraction interprétative.

Pour Dora, cette phrase a un effet de sens catastrophique, elle révèle le sens sexuel de leur relation c'est à dire son propre désir et rend d'une certaine manière possible la satisfaction de ce désir.

La satisfaction de son désir est impossible, insoutenable parce que cela la renvoie au mensonge de la relation parentale et à cette idée que la sexualité est une maladie : la syphilis transmise du père à la mère. La relation entre ses parents n'est qu'un mensonge, entre eux il n'y a que la maladie, et sa mère n'est rien pour son père.

Si la mère n'est rien pour le père, sa situation à elle devient dans l'après-coup terriblement dangereuse.

La représentation impossible dans laquelle elle va s'engouffrer est celle du rien, le rien de leur relation et le rien, la vacuité de la mère.

La place de la mère étant vide, n'étant pas occupée par le désir du père, il y a là un gouffre. La mère ne peut plus la protéger contre son propre désir et contre le désir du père.

Mme K qui était devenue son modèle identificatoire, en tant qu'elle était supposée détenir le secret de la féminité, posséder ce que la mère n'avait pas, puisqu'elle était l'objet du désir du père, Mme K est entraînée dans la chute puisqu'elle n'est rien pour M.K.

Ce n'est pas le désir lui-même qui est dangereux, s'il reste dans l'ordre imaginaire, protégé par une mère qui tient sa place, mais c'est la possibilité qu'il soit satisfait. Si la place de la mère est vide, par son indifférence, son manque de désir, elle risque de venir l'occuper soit en prenant sa place auprès du père soit en venant la combler en prenant pour sa mère la place du désir du père. Sans compter sur le risque réel de la satisfaction du désir, la syphilis dont elle perçoit les effets sur le corps de sa mère et qui provoque chez elle les mêmes symptômes et le dégoût de son propre corps.

Jusque là, son désir était soutenu par le fantasme d'une mère toute puissante, non trouée, ailleurs. Cette vacuité de la mère, ce rien, ce trou dans l'image ainsi révélé par les paroles de M.K. et le risque du toucher va la précipiter dans cette béance pour venir combler ce trou. Elle devient elle-même à la fois le rien et ce qui peut venir combler ce rien qui se traduit par des vertiges et des évanouissements.

Le mensonge qu'elle ressent dans le discours parental s'induit d'abord du silence de la mère, de son indifférence, de l'impuissance de son père à satisfaire la mère, du mensonge de leur relation de couple, auquel vient répondre le mensonge de ses propres constructions fantasmatiques impuissantes à restaurer une vérité acceptable pour elle.

Au-delà de la faillite de ce couple, ce qui est mis en question c'est le ratage du rapport sexuel qui ne peut être accepté et intégré dans des paroles.

Le ratage du rapport sexuel, c'est à dire cette différence irréductible entre l'homme et la femme séparés par le sexe ne peut être intégrée dans l'ordre du langage, que transposé dans cette limite que le langage dans l'appréhension de la chose, de l'objet pulsionnel.

La limite que met le langage dans l'atteinte de l'objet pulsionnel, le semblant des mots, crée de ce fait une distance, un espace dans lequel vient se loger l'objet du désir ou plutôt un objet pour le désir qui n'est plus l'objet pulsionnel,

qui est un objet que l'on peut atteindre, qui peut procurer du plaisir sans pour autant épuiser le désir.

Pour l'hystérique l'objet du désir c'est l'objet même de la pulsion, c'est à dire le trou, le rien, la chose innommable.

Ainsi ce que l'hystérique refuse c'est qu'il puisse y avoir un trou, un vide au lieu de l'Autre, c'est à dire la mère qui est le premier Autre du langage, celle à qui l'on s'adresse pour qu'elle vous donne la parole. Ce vide, ce silence de la mère est alors transformé en mensonge ou en secret, c'est à dire qu'elle n'y a pas accès et l'hystérique se retrouve alors projetée au lieu de l'Autre, dans cet impossible à dire montré par le symptôme. Elle se donne pour mission de transformer ce mensonge structurel en vérité visible. Elle va donner à voir la faille entre une parole et une jouissance, l'impossibilité d'atteindre directement l'objet pulsionnel, c'est à dire la limite même du langage.

Est ce l'indifférence de la mère qui rend le père impuissant à la satisfaire ou est ce l'impuissance du père qui rend la mère insensible ?

L'hystérique préfère sauver le père et rendre la mère responsable. L'hystérique éprouve alors à l'égard de sa mère une hostilité pouvant aller jusqu'à la haine. Elle va alors chercher dans d'autres modèles féminins cette autre femme susceptible de lui révéler le secret de la féminité, le secret du désir.

Cela relève bien sûr de l'imaginaire, l'hystérique va s'identifier à cette femme idéale, elle va l'incarner pour pouvoir ainsi restaurer l'image du père, le rendre désirant. Mais la personne que l'hystérique veut séduire, ce n'est pas le père mais l'image d'un père parfait, une image de perfection dans laquelle elle pourrait se reconnaître.

Son désir de désir insatisfait se conjugue avec la recherche de la perfection, elle veut que son corps ou son esprit soit l'image de la perfection pour qu'elle puisse le montrer à un maître (l'homme parfait) pour lui offrir l'amour parfait. On dit que l'hystérique fait l'homme c'est à dire qu'elle donne à voir l'image d'un père non castré, tout puissant, ou une caricature de femme. Mais il s'agit toujours d'une image hors sexe car la question de l'hystérique est

celle de savoir si elle est un homme ou une femme.

Ainsi tout en se confrontant à l'autre femme, la femme imaginaire, celle qui sait, qui a le secret de la féminité, l'hystérique va séduire tous les maîtres supposés savoir sur lesquels elle va pouvoir régner. Elle va les interroger jusqu'à ce que leurs paroles défaillent, jusqu'à atteindre la limite de la parole pour pouvoir mieux les enseigner sur ce que son corps exprime à son insu et qui vient signifier un impossible à dire. Ce faisant, l'hystérique va rendre le maître impuissant, d'où sa souffrance sans issue et sa quête perpétuelle.

Ce que l'hystérique dénonce à son corps défendant c'est le mensonge de tout savoir qui prétend dire le vrai, notamment le vrai sur le sexe et qui par-là révèle l'imposture de ladite vérité. L'hystérique va affronter les sexologues en tous genres, tous les maîtres prétendant déterminer un savoir sur le sexe et sur son corps, elle va épuiser la Médecine, elle va montrer son corps à la Science qui refusant de constater que son symptôme est avant tout un effet de structure va s'épuiser en diagnostics pour finalement rejeter l'hystérie dans la folie, le hors sens c'est à dire dans le champ de l'Autre.

DE LA REPRESENTATION AU SIGNIFIANT

L'hystérique dénonce le mensonge. Tout ce qu'on peut lui dire, elle n'y croit pas et la formule de Lacan : « les non dupes errent » lui convient parfaitement car ne pouvant croire, l'hystérique va errer. Elle va balancer constamment entre le simulacre qu'offre à voir son corps et le semblant des mots, entre le fait d'être elle-même en représentation et le fait qu'elle puisse, en tant que sujet, être représentée par un signifiant pour un autre signifiant.

Nous avons vu que dans la représentation, il y a deux éléments :

Un élément purement imaginaire, affectif qui dans le refoulement disparaît ou se transforme en affect ordinaire ou en angoisse traumatique car il fait retour sous forme de trouma, de trou dans l'image.

Et un élément de représentant de cette représentation, le vorstellung representanz Ce représentant va être refoulé et constituer le refoulement originaire : l'urverdrangung, ce que Lacan appelle le S1, signifiant premier ou signifiant maître qui est le signifiant symbolique.

Les autres refoulements, les refoulements successifs vont venir s'inscrire du fait de ce refoulement primordial et venir donner du sens. C'est ce que Lacan appelle la batterie des signifiants S2, le signifiant du sens.

De l'intervention de S1 surgit le champ de l'Autre par la béance qu'il crée et par la perte qui en résulte que Lacan appelle a, ce qui a pour effet la constitution du sujet, divisé par cette perte, \$ qui alors ne peut être que représenté par ce signifiant maître S1 pour les autres signifiants S2.

Pour dire les choses autrement : on ne peut appréhender la chose, l'objet pulsionnel que par la médiation du langage, cette première approche c'est S1, la médiation du langage c'est l'ouverture du champ de l'Autre, A, mais le langage est fait de mots qui dans leur polysémie nous renvoie à une signifiante c'est à dire à une pluralité de sens c'est S2 le savoir, la perte de sens, a, est dans l'ordre de la jouissance, qu'on peut écrire jouis-sens. Refuser cette perte de sens du semblant des mots c'est se maintenir dans la jouissance de l'objet pulsionnel.

A partir de ces quatre lettres S1, S2, a, \$, Lacan va élaborer quatre discours :

Le discours du maître :

$$\begin{array}{c} \text{Impossible} \\ \xrightarrow{\hspace{1cm}} \\ \frac{S1}{\$} \quad \frac{S2}{a} \end{array}$$

Le discours de l'hystérique :

$$\begin{array}{c} \frac{\$}{a} \quad \frac{S1}{S2} \\ \xleftarrow{\hspace{1cm}} \\ \text{Impuissance} \end{array}$$

Le discours de l'analyste :

$$\frac{a}{S2} \quad \frac{\$}{S1}$$

Le discours de l'universitaire :

$$\frac{S2}{S1} \quad \frac{a}{\$}$$

Dans le discours du maître, ou discours maître car c'est lui qui va induire les autres discours, le signifiant maître S1 est refoulé pour produire un savoir S2, il en résulte une perte de jouissance, a, qui entraîne la constitution d'un sujet \$.

En le faisant pivoter d'un quart de tour, on obtient le discours de l'hystérique, le savoir vient à la place de la jouissance.

Le discours du maître s'éclaire par régression du discours de l'hystérique, l'impossible se transforme en impuissance.

<u>agent</u>	<u>autre</u>
vérité	production

L'agent du discours de l'hystérique, c'est à dire ce qui va agir son discours c'est la coupure, \$. C'est du lieu de sa coupure, refoulée, qu'elle interroge l'autre, le maître, mais le savoir qu'il produit S2, la renvoie au rien de la perte, a, sa vérité, et crée une relation d'impuissance.

Cette coupure du sujet, sa division que Freud appelle la Spaltung, c'est ce qui vient séparer dans la structure de l'individu les sollicitations pulsionnelles des restrictions imposées par la réalité et qui met en place le désir de l'Autre.

C'est à dire que la Spaltung va constituer le désir du sujet en tant qu'il est posé dans la limite même du désir de l'Autre.

La position hystérique que Lacan qualifie de désir de désir insatisfait ou désir du désir de l'Autre constitue la position subjective par excellence, qui est au cœur de tout individu névrosé.

C'est de cette position subjective exacerbée que l'hystérique parle, qu'elle interroge l'Autre, c'est ce qui la soutient et qui dans le même temps est refoulé.

La coupure signifiante S1/S2 entraîne l'impossibilité pour le sujet d'atteindre directement son objet, il va alors réaliser son désir dans le rêve ou l'halluciner dans le fantasme, hors signifiante. Dans la formule du fantasme \$ a, est traduite l'impossibilité de la superposition sujet/objet qui ne sont reliés que par le poinçon. Le fantasme qui permet néanmoins au sujet de soutenir son désir.

$$\begin{array}{c} \text{Impossible} \\ \longrightarrow \\ \frac{S1}{\$} \quad \frac{S2}{a} \\ \diamond \end{array}$$

Pour l'hystérique la construction fantasmatique passe par le regard de l'Autre

$$\frac{a}{-\text{phi}} \diamond A$$

a l'objet substitutif ou métaphorique (le regard)

-phi sur quelque chose qui est caché, moins phi, sa propre castration imaginaire dans son rapport avec l'Autre A.

Pour l'hystérique, il y a une permanence supposée du regard de l'Autre, le regard c'est ce qui vient se mettre dans cette faille de l'Autre et elle s'offre en image de perfection pour donner à voir à ce regard qui vient soutenir cette image.

L'hystérique va se trouver projetée au lieu de l'Autre, au lieu délimité par le regard de l'Autre, elle va se faire phallus imaginaire.

Le Phallus est le signifiant de la différence qui autorise le désir, le signifiant du manque à être.

Le phallus devient imaginaire quand il est assorti d'un + ou d'un -, l'hystérique passe de - phi, la faille dans l'Autre envisagée comme sa propre castration imaginaire, sa frustration, son insatisfaction et même parfois elle se voit mutilée ou déchet, à + phi le symbole de toute puissance, de perfection. La frustration se retourne en sacrifice, elle devient admirable et retrouve ainsi la maîtrise.

Elle va osciller, errer sans cesse entre l'être et l'avoir (le phallus imaginaire) dans le paraître.

Elle va mettre en scène le phallus imaginaire dans tous ses rôles : elle va être l'autre femme porteuse du phallus, Mme K, le phallus lui-même, l'homme porteur du phallus, identifications de Dora dans tous ses états, elle veut être l'objet du désir qui viendrait unir enfin l'homme et la femme mais aussi bien elle se retrouve dans ce qui les sépare, l'hystérique prend place à l'intérieur du couple pour le faire éclater mais elle se veut également l'ensemble

de l'homme et de la femme réunis dans un amour total, la bulle ou la matrice de leur union. (cf. le film « La nouvelle Eve »)

Elle va sans cesse balancer entre le tout et le rien, sous le regard de l'Autre : le tout à l'ego, car aussi bien elle se voit comme déchet.

Elle donnera tout, elle fera don de sa personne dans une oblativité totale mais surtout admirable, mais cela n'ira pas sans provoquer des angoisses de disparition, elle ne se verra plus. Elle ne verra plus que du vide ou alors elle se verra coupée en deux, son corps halluciné, séparé d'elle.

On dit souvent que l'hystérique a besoin d'être reconnue, peut être pour qu'elle se sente soulagée de ce regard dévorant. L'hystérique est alors capable d'une grande créativité, sur une scène de théâtre ou sur la scène sociale elle sait être sublime. Elle saura déranger l'ordre public, la pensée unique, le confort moral.

L'hystérique n'est jamais là où on l'attend, elle est toujours là où ça dérange.

Arcanes ; L'hystérique, le sexe et le médecin
Masson

J.P.WINTER Les errants de la chair Calmann-Levy

J.D.NASIO L'hystérie ou l'enfant magnifique de la psychanalyse Payot.

BIBLIOGRAPHIE

S.FREUD Cinq psychanalyses. Fragments d'une analyse d'hystérie. Dora

J.LACAN Séminaires L'envers de la psychanalyse ; Le transfert leçon 19 avril 61 ; Les écrits techniques leçon 19 mai 54

C.MELMAN Nouvelles études sur l'hystérie. Clims/Denoel

L.ISRAEL La jouissance de l'hystérique

Gilbert Levet

Veux-tu ne pas m'épouser ?

J'ai intitulé mon propos de ce soir : « Veux-tu ne pas m'épouser » à partir d'un entretien avec un jeune couple.

Je partirai de ce que l'on peut entendre de ce qu'ils disent à propos du mariage, puis j'essaierai de faire un lien en cette période de PACS, enfin, d'en tirer certaines remarques en posant que la psychanalyse ça sert sur un divan mais ça peut aussi servir comme outil d'analyse de ce qui se passe dans ce monde.

Et je me référerai bien sûr à ce séminaire de Jacques Lacan, le séminaire XVII intitulé « L'Envers de la Psychanalyse » et à son analyse des quatre discours. Vous savez que ces quatre discours sont ceux du Maître, de l'Hystérique, de l'Universitaire et de l'Analyste. Ce séminaire s'appelle « L'envers de la Psychanalyse » justement parce que Lacan décrit le discours de l'Analyste comme l'envers du discours du Maître, envers par rapport à l'objet a :

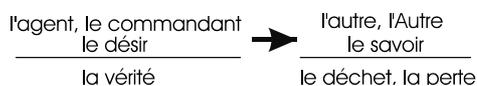
Maître

<u>S1</u>	<u>S2</u>
\$	a

Analyste

<u>a</u>	<u>\$</u>
S2	S1

Vous savez aussi que l'agencement de ces discours tourne autour d'une matrice qui pourrait s'écrire :



Dans le cas du discours du Maître, il faut le lire comme un moment. Ce moment où un Signifiant Maître, S1, entre en rapport avec un savoir, S2, qui est déjà un réseau de signifiants. Dès lors que ce rapport se fait, de là surgit un sujet. De ce mouvement, le rapport et le surgissement, se produit une perte, l'objet a, objet a qui n'a pas de contact avec le sujet mais qui le sous-tend. C'est l'époque où Lacan a commencé à appeler son objet a « le plus-de-jour », qui rapproche de la plus value économique, c'est à dire ce qui reste d'une production, qui n'est pas distribué mais réinvesti. Réinvesti ici dans le sujet sans que celui-ci, bien sûr, ne le sache ni le connaisse.

On peut mettre n'importe quel signifiant en place de S1. Par exemple, une dame me rapportait dimanche les propos de sa sœur dans ses rapports à son petit ami. Je cite les propos de la sœur : « C'est un garçon bien, il gagne 80.000 francs par mois ». Voilà, vous avez l'argent en position de S1. Vous sentez bien que cela renvoie pour elle à un réseau de signifiants, S2, et vous pouvez entendre quelque chose du sujet derrière cette petite phrase. Mais quelle est la perte ? Ici, on ne peut le savoir.

A l'inverse, dans le discours de l'Analyste, vous voyez que c'est l'objet a qui est l'agent, qui est aux commandes, et là je cite Lacan : « sa position est subjectivement celle de l'objet a, en tant que cet objet a désigne précisément ce qui, des effets du discours, se présente comme le plus opaque, comme depuis longtemps méconnu, et pourtant essentiel. Il s'agit de l'effet de discours qui est effet de rejet » (page 47).

Ce couple donc. Ils ont la trentaine, deux enfants et vivent en concubinage depuis 8 ans. Une remarque encore pour vous signaler que 40% des naissances en France le sont de parents concubins : il ne s'agit donc pas de quelque chose de marginal. Il y a un peu de tirage dans le couple parce qu'elle voudrait aujourd'hui se marier et que lui n'est pas très d'accord.

Je vais commencer par vous répéter leurs dires et peut-être donc leurs discours.

Elle dit d'abord que l'idée du mariage ne les a pas effleurés pendant des années. Quelles sont les raisons qu'elle avance pour réclamer aujourd'hui ce mariage ? Je les ai classées par rubriques. Il s'agit bien sûr d'un classement approximatif.

A) Dans le domaine de ses relations aux autres, domaine social, des conventions, et dans une certaine mesure de l'imaginaire social.

Vous allez voir que dans ce domaine tout y passe : les copines, les conventions, les enfants, maman et la normalité. Je cite :

- La plupart de mes copines ont la bague au doigt.

- Quand on s'est dit « oui » devant tout le monde, on se dédit moins facilement. (Ça c'est une phrase qui pourrait faire mourir de rire beaucoup d'hommes politiques dont le sport est de retourner leur veste).

- Je ne suis pas insensible non plus à l'aspect conventions sociales.

- Quant aux enfants, j'aimerais leur offrir une structure plus traditionnelle. Ne serait ce que vis-à-vis des copains.

- Quitte à vivre en couple autant être cohérent avec son mode de vie et présenter une façade lisse, une apparence de normalité.

- Ça remettrait les choses en place avec mes parents, et en particulier ma mère. Pour sa génération le mariage est une sorte de rite d'initiation au monde des adultes.

B) Dans le domaine de son intimité, de son image propre, de sa place en tant qu'objet de désir ou d'objet du désir :

- Ça me rassurerait aussi, moi qui doute depuis toujours de moi, qu'il me choisisse devant tout le monde.

- Le mariage reste un fantasme romantique que j'ai envie de vivre une fois dans ma vie.

- Ça ne me flatte plus, au contraire, ça m'énerve qu'on m'appelle « Mademoiselle ». Et elle rajoute : Mais allez faire comprendre cela à un type qui, marié ou pas, sera appelé « Monsieur ».

- Je n'ai pas envie de lui arracher un « oui » par K.O.

- Je ne peux pas m'empêcher de me demander pourquoi il ne veut pas de moi pour de vrai.

C) Dans le domaine de ce qui pourrait se rapprocher du symbolique, de ce qui pourraient s'entendre comme des signifiants :

- Ce que j'attends du mariage ? Rien et tout à la fois. Pour moi c'est se projeter ensemble dans l'avenir. J'ai l'impression que l'on vit notre relation au jour le jour.

- Le mariage, pour moi, c'est un engagement qui apporte une dimension supplémentaire. Le côté symbolique.

- La différence entre concubiner et se marier c'est que, dans le premier cas, on part du principe que ça ne peut pas marcher ; dans le second que ça peut marcher.

Peut-on parler ici d'un discours et si oui de quel discours ? Ou, plutôt peut-on parler de l'alternance de plusieurs discours ?

Dans les passages que j'ai classés dans le domaine social, le discours est souvent porteur de S1 ou de S2 en place d'agent, donnant là un discours du maître, ou du conventionnel.

Mais le plus souvent on voit apparaître le discours de l'hystérique que je vous rappelle :

$$\begin{array}{cc} \frac{\$}{a} & \frac{S1}{S2} \end{array}$$

La place de l'agent est occupée ici par le sujet et son désir. Dans ce discours, je reprends la phrase de Lacan : « Ce qui lui importe, à l'hystérique, c'est que l'autre qui s'appelle l'homme sache quel objet précieux elle devient dans ce contexte du discours » (page 37).

Vous voyez aussi qu'il n'y a peu de lien entre cet agent et le savoir S2, parce que celui-ci est ici en place de déchet.

Lacan, page 37 : « Ce qu'à la limite l'hystérique veut que l'on sache, c'est que le langage dérape sur l'ampleur de ce qu'elle peut ouvrir, comme femme, sur la jouissance ». La jouissance, c'est justement de cela dont il a peur son concubin.

Lui que dit-il ? En fait son discours est très différent. Si la tonalité générale de la jeune femme était celle du désir, celle de ce monsieur est sous le signe de l'angoisse.

A) En ce qui concerne l'imaginaire social et le conventionnel, il dit seulement :

- Ça ferait plaisir aux parents et aux enfants.

B) Il évoque largement l'aspect financier des choses, ce qu'elle n'a pas du tout abordé :

- En plus, elle ne se rend pas compte de ce que ça recouvre une telle opération au niveau intendance !

- En revanche c'est clair que ça nous simplifierait la vie sur le plan matériel.

C) Il parle beaucoup de sa peur du divorce :

- La sécurité. Quelle sécurité ? Quand on voit les statistiques du divorce !

- J'ai peur aussi que le mariage, en nous procurant une fausse assurance, en nous incitant à nous relâcher, gâche les choses

- J'ai peur aussi à l'idée de faire tout un ramdam autour d'un engagement qui peut se solder, à terme, par un divorce.

D) Enfin, il parle d'elle aussi avec des phrases qui me semblent essentielles dans son discours. Essentielles parce qu'elles marquent son incompréhension de sa femme sinon de la femme, qui n'existe pas comme chacun sait depuis Lacan et en même temps son incompréhension du désir de la femme :

- Je la croyais rassurée depuis la naissance des enfants.

- Un choix superflu pour moi. Même pour elle, qu'est ce que ça lui apporterait ?

Enfin, il évoque dans ses dires ce qui peut être analysé soit comme un refus de l'Autre, soit comme la peur de cet appel à l'Autre. J'ai envie de dire la peur de l'Autre du mariage à travers celui qu'il a connu de ses parents et donc à l'Autre de la mère :

- Je n'arrive pas à concevoir qu'on puisse s'engager par contrat à aimer une personne pour la vie.

- A côté, je trouve que l'union libre est une preuve d'amour bien plus grande. Je ne suis pas avec elle par obligation mais par choix.

- Le fond du problème, c'est que ça fait surgir en moi de vieilles angoisses. J'ai pas peur de m'engager, je le suis déjà, mais j'ai peur de me sentir étouffé.

Comment peut-on analyser son discours ? Vous avez remarqué que ses dires sont marqués par la peur. Il avance d'abord des arguments financiers mais sa peur s'articule surtout autour de l'amour et du mariage. Comme s'il était porteur d'un savoir. Un savoir sur l'amour et le mariage.

Il est dans la lignée de ces théoriciens de l'amour courtois, (comme le répète Lacan dans ce séminaire) qui disent qu'il n'y a pas d'amour dans le mariage.

Son S1 c'est le mariage, qui plonge dans un savoir sur ce mariage, S2, mais un savoir qui ne se sait pas. De là surgit un sujet mais un sujet angoissé et qui ne connaît pas la source de son angoisse.

Quelle peut être la source de son angoisse ? Je disais plus haut que cela pouvait être l'angoisse de la jouissance. Pourquoi ? Quand on parle « jouissance » il s'agit de faire le lien

avec l'objet perdu, il s'agit de faire le lien avec cet interdit, interdit marqué par la fonction paternelle. Mais à côté de cela et je reprends encore une fois Lacan, page 89 : « il s'agit d'une dominance de la femme en tant que mère, et mère qui dit, mère qui ordonne et qui institue du même coup la dépendance du petit homme ». « La femme donne à la jouissance d'oser le masque de la répétition (c'est bien de cela dont il s'agit pour notre angoissé !). Elle porte vers le plus de jouir, parce qu'elle plonge ses racines, elle, la femme, comme la fleur, dans la jouissance elle-même. Les moyens de la jouissance sont ouverts au principe de ceci, qu'il ait renoncé à la jouissance close, étrangère, à la mère ».

Notre concubin a-t-il renoncé à cette jouissance close, à cette mère ? Ce n'est pas sûr. Et il le dit d'ailleurs qu'il pensait être tranquille parce qu'il lui avait fait deux enfants. Cela nous montre les enfants comme protection du père, comme étant en première ligne. Le mariage, pour lui, ouvre sur une dimension symbolique où il ne veut pas prendre le risque d'aller.

Mon risque à moi c'est que l'on me dise : mais alors c'est le déclin de la fonction paternelle ! Je dirai pour l'instant qu'on ne peut sûrement pas tirer de conclusion générale sur un simple exemple.

Notre concubin est peut-être rejoint sur ce terrain par Brassens dans sa chanson intitulée : « La non-demande en mariage » :

Vous connaissez le couplet : J'ai l'honneur de ne pas te demander ta main. Ne gravons pas nos noms au bas d'un parchemin.

Citons quelques extraits de cette chanson :

Nous serons tous les deux prisonniers sur parole

On leur ôte bien des attraits/en dévoilant trop les secrets de Mélusine

Qu'en éternelle fiancée/ A la dame de mes pensées/ Toujours je pense.

Au-delà de ce cas précis, cet exemple m'a intéressé parce qu'il est survenu en pleine période de PACS, comme je vous l'ai dit. En fait j'ai essayé de vous amener jusqu'ici à faire un lien entre jouissance et mariage. Je vais essayer de garder ce fil conducteur avec ce qui ce passe ailleurs.

Le PACS donc. La situation est assez cocasse, je trouve. En effet, d'un côté on a de plus en plus de couples qui ne se marient pas, ce qui était impensable il y a seulement 30 ans. Et de l'autre côté, des couples qui eux n'ont pas droit au mariage et qui le réclament à corps et à cris.

Soit ! Les uns sont des couples hétérosexuels et les autres des couples homosexuels. Parce qu'il ne faut pas s'y tromper ceux que veut la majorité des couples homosexuels c'est un vrai mariage, avec les beaux costumes ou les belles robes blanches et Monsieur le Maire et, Oh ! , comble de l'horreur, Monsieur le curé. La pression étant de plus en plus forte il a fallu négocier et le résultat provisoire de cette négociation, c'est le Pacs. C'est à dire un pacte qui permet à un vrai couple homosexuel d'avoir quelques-uns des avantages financiers et du confort de vie des couples hétérosexuels, ça touche les baux d'habitation, l'héritage, la transmission d'une entreprise, etc. Le PACS, ce n'est pas encore un mariage, mais c'est un pas. Un pas de trop pour certains.

Car il a déjà une longue histoire. Il s'est déjà appelé le CUC, contrat d'union civile, puis le CUS, contrat d'union sociale, puis PIC, pacte d'intérêt commun, et enfin le PACS. Et comme il semble, à ce jour, remis aux calendes grecques, il aura probablement un autre nom.

Tout le monde a pu noter l'extraordinaire réticence, sinon la résistance que ce projet induit. Ce qui s'est passé à l'Assemblée Nationale en est une caricature. Mais on peut donner des détails : par exemple cette remarque faite à un député et rapporté par le journal Libération du 6 octobre : « Alors comme ça tu votes pour le mariage des pédés ». Autre exemple, un député a proposé dans un amendement que le couple homosexuel aille signer son PACS à la Direction des Services Vétérinaires du département ! Finalement c'est le Tribunal de Grande Instance qui a été retenu un temps, puis la Préfecture. Tout sauf à la Mairie, parce qu'à la Mairie il y a la représentation d'un grand Autre qui est Marianne, je devrais plutôt dire « Sainte Marianne » car elle remplace parfois une autre divinité dont je vous laisse donner le nom qu'il vous convient.

Il est tellement mal venu, ce PACS, qu'on décide de l'ouvrir à tout le monde : deux vieilles copines pour qu'elles paient moins d'impôt, le curé et sa bonne, deux frères agriculteurs.

Dans cette affaire on évite de parler de deux choses : d'une part de sexualité et d'autre part d'enfant - adopté ou non. En ce qui concerne la sexualité je donnerai la palme du bon goût à M. Pouliguen que je cite : « Deux lesbiennes qui vivent sous le même toit n'entretiennent pas systématiquement de relations sexuelles ». Non, elles font du tricot ! Même les psychanalystes y vont et je cite Tony Anatrella, psychanalyste

catholique : « En voulant légiférer, c'est l'homosexualité que l'on va légitimer et institutionnaliser à travers un contrat. Instituer l'homosexualité c'est légitimer la négation de la différence fondamentale à partir de laquelle toutes les autres deviennent possibles ».

C'est une bonne question : l'homosexualité nie-t-elle la différence des sexes ? Je n'en suis pas persuadé toujours car il existe de nombreuses formes d'homosexualité. C'est aussi souvent une question de choix d'objet.

Le problème me semble ailleurs. J'en veux pour preuve la personnalité des pourfendeurs de ce projet. En particulier Christine Boutin, celle-là même qui a tenu la parole durant 6 heures à l'Assemblée Nationale le soir de la débâcle du PACS. Elle est membre de la Sacrée Congrégation pour la Famille et de très nombreuses associations catholiques que certains qualifient d'intégristes. Elle manifestait quelques jours auparavant dans les rues de Paris avec des associations catholiques derrière des bannières qui disaient l'une « Satan l'a voulu, Jospin l'a fait » et l'autre « Vous rendrez compte à Dieu ».

Ce discours est le même que celui qui disait il n'y a pas si longtemps : « une femme honnête ne jouit pas ».

Bien évidemment de multiples facteurs entrent ici en jeu. Pour ne citer que celui de la jouissance il me semble que cet élément peut être évoqué ici. Parce que la jouissance, celle de la mère, a quelque chose qui fascine, au sens strict du terme, et ce, même au sein de notre mère l'Église. J'écoutai ce samedi un sociologue, Jacques MAITRE, qui parlait des grandes mystiques chrétiennes dans un propos qu'il avait intitulé « La nostalgie d'une symbiose originaire avec la mère dans la mystique affective féminine catholique ». Il y parlait en particulier de la position féminine du Christ pour ces femmes, qui, vous le savez ont été longtemps décrites par la psychiatrie comme de grandes hystériques. Vous savez, en regard de la jouissance, un Dieu maternant, même présenté comme un père, peut être entendu dans l'inconscient comme la grand-mère du monde. Lui donner des attributs masculins ne suffit pas. Ce rapport à la mère primitive est d'une telle prégnance, ce rapport fusionnel est d'une telle efficacité, que malgré un refoulement massif, il revient toujours. D'ailleurs les pathologies les plus graves que l'on puisse observer sont celles qui sont la conséquence soit d'un lien fusionnel que personne n'a pu dissoudre - la fameuse fonction paternelle - donc d'une promiscuité

avec la jouissance, soit d'une absence grave de ce lien.

Jean-Louis Rinaldini

L'intime en questions

J'aurais pu appeler mon intervention : le trait d'union et de l'usage qui en est fait en psychanalyse. Puisque j'ai choisi de parler de l'espace de l'intime, c'est-à-dire l'espace de l'entre où se déploient les dimensions de la vérité, du savoir et du sexe. Et pour cela je vais essayer d'articuler cette question telle qu'elle s'expose dans le social aujourd'hui avec la façon selon laquelle elle se déploie dans la cure analytique, pour l'analysant mais aussi en ce qu'elle concerne la pratique de l'analyste.

Alors, si nous commençons par regarder du côté de l'actualité, c'est-à-dire ce qui est mis en actes dans les discours médiatiques, évidemment là nous sommes servis !

Remarquons que le maître mot aujourd'hui c'est : Il faut rendre tout transparent, on fait à tout propos l'éloge de la transparence, il faut que ce soit lisible, visible, en pub vous allez voir ce que vous n'avez jamais vu ! Nous sommes comme le dit Paul Virilio dans une société de la monstration et non plus de la démonstration. On parle du droit de savoir. Vouloir tout savoir et tout voir, immédiatement et en direct (voir également la pub pour Europe 1 de P.Labro). Je voudrais citer Sylviane Agacinski qui écrivait récemment :

Prenons-y garde cependant: la vie n'est pas tout entière publique. La sphère privée, comme son nom l'indique, appartient à un champ qui doit pouvoir se séparer des autres et se soustraire à ce que Hannah Arendt appelait «la lumière impitoyable du domaine public». La vie privée, lorsqu'elle est protégée, est la possibilité d'un retrait à l'abri des regards: elle demande un espace où l'existence physique, avec ses besoins, ses plaisirs et ses souffrances, ne soit

pas en permanence exposée aux autres, un espace où les rapports intimes ou privés, à travers les échanges écrits ou oraux, par exemple, soient protégés des indiscretions. Aussi devrions-nous nous méfier de nos propres désirs de transparence. Un monde sans secret, sans retrait, serait un monde sans pudeur, dans lequel la limite entre le privé et le public disparaîtrait. Une société où l'on pourrait tout voir et tout montrer, au nom de la vérité, abolirait le respect auquel tous les individus ont droit. Il faudra faire un jour l'éloge de l'obscurité. Voilà qui me plaît assez et sert mon propos puisque j'essaierai d'aborder cette question du secret et de l'énigme dans la cure..

Mais pour commencer je vais rappeler quelques exemples qui font l'actualité comme on dit.

La question posée par l'affaire Clinton-Lewinsky (au-delà de toutes considérations politiques) et qui vaut bien au-delà du seul cas américain, c'est de savoir si le remplacement de la démocratie représentative par la démocratie d'opinion avec la montée en puissance du pouvoir judiciaire et du pouvoir médiatique est un progrès ? Je laisse de côté cette question mais je remarque que beaucoup ont ri de Clinton. Si les choses du sexe prêtent ainsi à rire c'est peut-être qu'elles donnent de la joie ?

Ce qui est en jeu c'est l'opposition entre « le sexe », qui ne relève pas de la vérité (mais de l'amour sous toutes ses formes), et « le droit », qui se prévaut de la vérité (rien que la vérité, et toute la vérité comme on dit...) alors qu'il relève de la gestion et du rangement, d'une logique où le formalisme juridique cherche à capter la vie, dans sa « vérité ». Vouloir pour Président un homme qui ne mente jamais, c'est vouloir un mort. Parce que Clinton se bat contre des tueurs. C'est sans doute pourquoi il nous émeut si l'on veut bien faire exception de toute considération politicienne. L'enquête semble écarter le sexe pour ne pointer que le mensonge, mais c'est pour mieux revenir au sexe et y dénoncer le mensonge de la liaison parallèle; on voit à

l'œuvre cette obsession d'un accord sexe et vérité, ou mieux: sexe et droit.

Autres exemples que je livre sans autres commentaires :

Le droit à la discrétion en matière de santé, par exemple, associé au secret médical imposé aux médecins, est loin d'être toujours respecté. A la faveur d'un entretien d'embauche ou d'un formulaire d'assurance, il arrive qu'on vous questionne pour savoir si vous suivez un traitement médical et lequel. On demande aux femmes si elles sont enceintes ou si elles souhaitent le devenir.

Tout récemment, dans un éditorial, le Monde s'interroge, pour savoir s'il ne serait pas opportun de réfléchir à nouveau sur le principe de « **transparence absolue** » en matière de santé des gouvernants, tel que François Mitterrand l'avait revendiqué pour lui-même et pour les Français, en 1981. L'exemple est pour le moins malheureux quand on connaît la suite.

A propos de l'ouverture, à la Library of Congress (LOC) de Washington, de la grande exposition «Freud, conflit et culture», qui célèbre le centenaire de la psychanalyse, eh bien dès décembre 1995, une pétition signée par 42 chercheurs indépendants, américains pour la plupart, a été adressée à James Billington, directeur de la LOC, et à Michael Roth, commissaire de l'exposition. Les signataires, parmi lesquels figuraient d'ex-chercheurs, critiquaient le caractère trop «institutionnel» du futur catalogue et réclamaient que leurs propres travaux y figurent. Et pour appuyer leur démarche, deux des organisateurs de cette pétition, fanatiques de l'antifreudisme (Peter Swales et Adolf Grunbaum), ont déclenché une campagne de presse virulente dans laquelle Freud était accusé, entre autres horreurs, d'avoir sexuellement abusé de sa belle-sœur et d'avoir inventé un charlatanisme incompatible avec la vraie science.

Apeurés par cette chasse aux sorcières, les organisateurs de l'exposition ont préféré l'ajourner, alors même que de nombreux journalistes et intellectuels américains manifestaient dans la presse leur hostilité à ce fanatisme. Comme quoi, comme le remarque un des personnages de Murphy Brown, une des séries les plus populaires de la télévision américaine, parfois un cigare n'est « qu'un cigare », et là pour le coup c'est celui de Freud !

Enfin le PACS qu'on ne peut pas passer sous silence, PACS que d'aucuns avaient voulu nommer Contrat d'Union Libre (!). Au fond, ce qui fait problème dans ce débat, c'est la recon-

naissance symbolique du couple homosexuel et non les droits qu'elle donnerait. Cela pose une foule de questions, nous avons parlé la semaine dernière. D'une part, on comprend que pour ceux à qui le mariage pèse et qui ne savent s'en délivrer cela puisse leur faire problème. Ils paient cher pour leur lien et voilà que d'autres pourraient en bénéficier à peu de frais puisqu'ils y voient à juste titre un clone du mariage, une façon de contourner la différence sexuelle. Cela dit est-ce que de les reconnaître va les rendre moins marginaux ? Et si un couple ne veut pas être « légitime » au sens de la loi quel sens cela a-t-il de le légitimer ? Et si la légitimité est un idéal que certains couples n'atteignent pas quel sens cela a-t-il de le leur donner ?

On pourrait multiplier les exemples et la noria des questions qu'ils posent. Mais mon propos n'est pas de développer des interprétations psy sur des phénomènes contemporains ce qui est toujours tentant par ailleurs. Mais plutôt de constater que l'intimité qui se décline sous les termes de transparence, du savoir, du sexe, de la vérité, occupe désormais le devant de la scène, qu'elle est l'enjeu de pouvoir, de récupérations médiatiques et financières et qu'après tout *l'intime en questions* c'est aussi et avant tout le fondement de la cure analytique, et que la psychanalyse subit par contre-coup ou par résonance, les avatars qui se déploient dans le champ social et dont nous parlions, ne serait-ce que par les discours qui sont tenus sur la psychanalyse mais aussi par la multiplication des thérapies qui se légitiment de son nom et qui n'ont que peu de chose à voir avec la mauvaise nouvelle apportée aux humains par Freud au début du siècle, à savoir : l'homme est porté par quelque chose de lui qui lui est étranger. Il n'est pas intégré à lui même, et cela à cause d'un écart intrinsèque qui s'appelle l'inconscient.

Commençons par établir un distinguo entre intime et intimité.

Cette distinction que j'introduis entre l'intimité et l'intime n'est absolument pas justifiée sémantiquement. En effet si on se réfère à l'étymologie les deux termes connaissent la même évolution. En effet, intime qui est emprunté au latin intimus, c'est ce qui est le plus en dedans, au fond, est d'abord employé pour qualifier une personne très étroitement liée avec une autre, puis est ensuite employé pour la vie intérieure, secrète, d'une personne. Les romantiques en développent l'idée de ce qui est strictement personnel et tenu caché aux autres, en particulier ce qui se manifeste par un contact

charnel des corps. Intimité suit la même évolution passant de ce qui est intérieur et secret au caractère étroit d'un lien. On voit donc apparaître cette idée du secret sur laquelle je reviendrai plus tard. Pour autant, que l'étymologie ne m'autorise pas à effectuer cette distinction entre intime et intimité, cela ne m'empêche pas de penser que nous pourrions nous, envisager de les distinguer, **l'intimité** caractérisant ce qu'il est convenu d'appeler le jardin secret d'un sujet, ou ce qu'il croit être tel, qui ne sera jamais dit même au risque d'une psychanalyse bien qu'une analyse doive le conduire à abandonner ce leurre, ce qu'il pense qu'il sait de lui, dont il pense avoir conscience et qu'il gardera au fond de lui et **l'intime** qui n'a plus rien à voir avec le sujet conscient de la psychologie mais qui se spécifie de l'inconscient, qui se spécifie d'être un lien comme effet du langage entre deux sujets, c'est-à-dire qui découpe, entame l'un et l'autre, un entre-deux en quelque sorte, ce qui ne signifie absolument pas un entre eux-deux. Ça ne signifie pas l'intervalle.

LE TRAIT D'UNION, LA NOTION D'ENTRE

Le trait d'union dans la perspective dans laquelle nous nous plaçons porte mal son nom puisqu'il nous dit qu'il relie, unit deux entre eux. Alors que ce trait indique l'entre deux, non pas ce qui est entre, un espace isolant l'un et l'autre mais l'entame, la découpe qui affecte déjà l'un et l'autre. L'entre est déjà constitutif de chacun des éléments.

La séparation, inhérente à l'entre-deux, agit dans chacune des parties, et cela tire à conséquence: les deux parties, liées du fait de la coupure qui les sépare, ne forment pas un tout (encore moins sont-elles le tout) quand elles sont réunies. Qu'est-ce qui les fait échapper à la totalité ? Le temps qui s'écoule, la génération, la création, la reproduction. On se retrouve au cœur même de la transmission.

C'est dire combien dans cette perspective l'intime nous échappe et nous tient, en tant qu'effet de la castration du sujet, en tant que parlêtre, du fait d'être un être parlant, d'être en inadéquation avec le monde des choses, puisque si l'homme se libère de l'asservissement par le signe c'est pour tomber sous le coup du signifiant (le refoulement originaire), sous le coup du manque essentiel qui fonde la structure du

langage ce qui est le destin de tout névrosé alors que le pervers est assujéti à son objet.

Est-ce que le discours médiatique sur l'intime ne nous propose pas justement que des signes ou équivalents, pas de symbolisation, on est proche de l'objet alors qu'il se propose de médiatiser. Le rapport à l'objet se veut de plus en plus immédiat.

Pour le dire autrement, l'idée générale, la représentation commune synonyme de l'intime, c'est ce qu'il y a de plus intérieur, de plus profond, de plus secret. Cet intérieur est imagé par la chambre, le lit, etc. lorsqu'on resserre la métaphore de la maison, la chambre, le lit, le couple, le corps, on en vient à penser que le plus intérieur, le plus intime, c'est l'intérieur du corps. On retrouve cette image très bien représentée dans toute la mythologie autour du corps de la mère. Mais à mon sens l'intime n'est pas l'image qu'on se fait de l'intérieur, la métaphore qu'on peut en déduire. Il n'est pas de cet ordre, il n'est pas dans les lieux réservés, reclus : Je dirai que l'intime se situe dans l'entre-deux, au minimum à l'entre-deux corps.

A condition de poser que le corps pour la psychanalyse n'est pas celui de l'anatomiste.

Un corps humain fait trou pour le psychanalyste à la différence d'un anatomiste pour qui la peau circonscrit un espace plein et qui ne constitue pas un trou. Un corps humain fait trou parce que si on pense le problème en termes de savoir, celui qui habite un corps ne saura rien à son propos. Son corps garde par-devers lui un mystère depuis que sa signification a été refoulée, du fait de son investissement phallique, c'est-à-dire entre le moment où il a été parlé et celui où il a commencé à parler. L'amour répond à la tension qui tire le corps vers cette signification perdue. Sans le regard d'autrui le corps flotte, il fait trou, tel un sac de peau vide. Avec le regard de l'autre, il s'emplit et rejoint la pleine opacité du non-savoir, puisque cette plénitude dépend d'autrui.

Donc ce n'est pas ce qui se passe à l'intérieur mais c'est exactement ce qui constitue le rapport à l'autre. On quitte donc une représentation de l'intime comme image d'une autarcie narcissique pour une image de ce qui constitue le rapport à l'autre aussi bien qu'aux autres; on sait bien que l'autre auquel on s'adresse est toujours un autre, il n'est jamais celui qu'on croit. Ce que dit le patient à son analyste est adressé à son père, sa mère ou autre. Cela fait déjà éclater la représentation d'un système autarcique à l'intérieur duquel on trouverait le plus intime.

On est dans une autre dimension que la représentation que l'on se fait du partage entre l'intérieur et l'extérieur, privé et public, profond et superficiel, etc. On se retrouve dans une représentation en spirale ou l'intérieur de l'un peut devenir l'extérieur de l'autre, ou l'intime n'est ni à l'intérieur ni à l'extérieur. Et c'est là que se tient l'analyste.

LE PSYCHANALYSTE PERSONNAGE DE L'ANTRE / ENTRE

Ce qui définit la position de l'analyste, de son discours, comme « entre », interstice, effet pulsatil de bribes et de fragments, c'est ce qui justement n'est pas de l'ordre de la suture. « L'analyste se refuse à suturer, dit Serge Leclaire, il est comme le sujet de l'inconscient, c'est-à-dire qu'il n'a pas de place et ne peut pas en avoir »¹.

Et c'est bien là une question d'éthique pour le psychanalyste. Si l'éthique c'est la recherche d'un point de parole où la parole met en acte ses points de renouvellement alors que tout est supposé acquis, où il n'y aurait plus qu'à tourner en rond. L'Éthique c'est au fond rendre la langue habitable, à plus d'un.

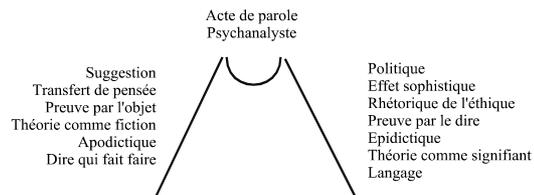
Si l'approche de l'inconscient appelée psychanalyse a apporté quelque chose c'est bien l'exigence d'actualiser le dire au point d'en faire une mise en acte décalée. C'est-à-dire que le psychanalyste, est sommé de répondre non pas toujours dans la langue où on lui parle, mais à répondre de lui, comme ayant part à l'inconscient. Et c'est ce que nous rappelle Lacan dans les *Écrits* « L'inconscient se ferme en effet pour autant que l'analyste ne porte plus la parole, parce qu'il sait déjà ou croit savoir ce qu'elle a à dire »².

Roland Gori le formule de cette façon :

« En conséquence, nous voyons que la psychanalyse chemine sur une ligne de crête. D'un côté du versant, s'ouvre l'abîme d'une pratique qui, à ne pas reconnaître sa dette au signifiant, s'approche sans cesse de la suggestion et du transfert de pensée, de l'autre côté, se profile une pratique de l'analyse qui, à privilégier le

langage aux dépens de l'acte de la parole, ouvre la voie à un détournement de la méthode freudienne au profit du politique et d'une rhétorique de l'éthique. »³

La question n'a d'intérêt que dans la mesure même où, loin de se poser uniquement dans le champ des institutions et des doctrines, elle opère en permanence, au cœur même du dispositif de la cure, comme autant de séductions qui menacent et soutiennent à la fois l'acte analytique.



épidictique : qui montre qui sert à montrer, démonstratif

apodictique : évident, le contraire problématique. Kant : jugements qui sont nécessairement vrais.

Cette question est extrêmement importante parce que fondamentalement éthique, c'est de savoir par exemple, si la conduite de la cure doit être une activité mémorisante et spéculative s'appuyant sur la répétition organisée par le transfert, ce qui revient à postuler une adéquation entre savoir et vérité ou s'il convient d'abandonner cette possible adéquation d'un savoir à la vérité.

Dans le premier cas il s'agirait de revivre dans le leurre le passé et le leurre donnerait une chance de « corriger » le passé qui serait revêtu, d'en combler les lacunes (mémorisation) et en tenant compte de ces nouveaux souvenirs de corriger la téléologie initiale du sujet. On confond alors vérité et effectivité. Cela pose questions car le plus fort, c'est que l'activité mémorisante et spéculative ainsi poursuivie, loin d'être sans effets, produit au contraire un véritable ravalement moïque, comme on dit ravalier une façade, qui peut prendre allure de guérison: le sujet s'y découvre un sens. Qu'on

¹ Leclaire, *Cahiers pour l'analyse*, n°3, Paris, Seuil, 1966, p. 83.

² Lacan, *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 359.

³ Gori R., *La preuve par la parole*, PUF, 1996, p. 92.

pense aux effets « bénéfiques » et immédiats, parfois, du commencement d'une analyse, quand la parole du patient emprunte le chemin de la mémorisation téléologique. Ou encore, pour saisir ce qui peut être ici à l'œuvre, qu'on pense à la façon dont un obsessionnel peut se défendre contre l'angoisse par d'incessantes récapitulations de son emploi du temps ou de l'ordre historique de l'univers autour de sa personne. Tout cela, bien entendu, est une considération, voire une critique, faite après coup, qui suppose qu'on en soit déjà à une autre idée de ce qui opère dans l'analyse. Le gain de savoir conscient, disons connaissance, qu'on y obtient est d'abord de l'ordre du souvenir et de la spéculation.

Il résulte que le gain de savoir conscient obtenu au cours d'une telle analyse c'est un gain **dans** le savoir qu'on a imaginé à la place de la vérité, et non pas un gain dans la vérité. La reconstitution historique (combler les lacunes et rétablir une chaîne causale), qu'un patient peut considérer comme son acquis dans l'analyse, n'a pas nécessairement de rapport avec la vérité qui, dans cette analyse, a effectivement opéré. Car le gain de savoir de l'analysant dans la cure n'est pas isomorphe à la vérité mais à un savoir qu'il a imaginé être sa vérité. Elle implique qu'une telle conception de l'analyse (ou de quelque thérapie de la parole que ce soit) produit bien sûr des effets, mais se méprend en empruntant l'explication de ces effets à un gain de savoir de l'analysant, c'est-à-dire à un épiphénomène du transfert.

Dans le deuxième cas c'est-à-dire, que ce qui opère dans la pratique n'est pas le sens, mais la matérialité du signifiant c'est me semble-t-il impossible à démontrer, car seule l'expérience d'une cure semble en dernier ressort pouvoir convaincre. On pourrait dire que c'est même inutile à démontrer, parce que, pour celui qui a traversé cette expérience, ne pas l'admettre est une façon de protéger la valeur phallique du savoir qu'il a acquis, et de maintenir l'impasse quasi perverse dont il a signé la fin de sa cure.

Mais essayons tout de même d'en dire quelque chose en prenant un exemple.

Soient « X » et « Y », qui ne se connaissent pas, à l'arrêt du bus. « X », qui attend depuis fort longtemps le bus n° 7, en l'apercevant finalement, lance à l'intention de « Y »: «Voilà le sept!»; dans l'intention de rencontrer, le temps de cet échange, sous la forme d'une jouissance imaginaire, son semblable en la personne de

l'utilisateur éternellement insatisfait des transports publics. Mais le hasard veut que « Y », en ce moment même, soit en train de consulter fébrilement son journal, pour y lire les résultats du tirage du Loto national (on est donc un mercredi): prêt à une tout autre jouissance imaginaire et par ailleurs adepte de la statistique pour joueurs, « Y » répondra, en vérifiant qu'en effet le sept a bien été tiré cette semaine: « Il ne sortait plus depuis très longtemps. » « X », désemparé, à supposer que l'arrivée de son bus ne l'absorbe pas trop, se trouvera alors avec un signifiant sur les bras, la matérialité d'un « sept » désormais délié du projet imaginaire qui lui donnait sens et qui en justifiait l'énoncé.

Il se peut - **mais à une condition** - que ce sept le renvoie, lui, à son tour, à tout autre chose qu'à son être d'utilisateur mécontent des transports en commun. Par exemple à la grossesse avancée de sa femme et aux craintes d'un accouchement prématuré qu'il s'avoue mal, d'autant plus mal que cette menace est due à un avortement précédent qu'il a lui-même voulu; et ainsi de suite.

Je dis: « à une condition », car il faut, pour cela, qu'il y ait du transfert; ce qui, encore une fois, n'est pas une propriété exclusive de la situation analytique. Un névrosé suppose toujours qu'il y ait un Sujet du savoir qu'il imagine être sa vérité, sans pour autant attribuer ce savoir à un de ses semblables. « X » imagine donc sa vérité sous la forme d'un savoir et suppose qu'il y ait un Sujet de ce savoir. Cette supposition - qui est, nous l'avons vu, une conséquence du fonctionnement du langage - suffit pour qu'une parole à la cantonade puisse être entendue par « X » comme provenant du lieu de la chaîne signifiante pour lequel un signifiant (S1) (« voilà le sept ») peut le produire, lui, « X », comme Sujet, c'est-à-dire **du lieu où ça saurait ce que « X » dit « en vérité »**. Si ce savoir en question n'est pas - sauf dans la psychose - « attribué » à un semblable, il est faux de penser que n'importe quel semblable puisse énoncer une parole qui sera entendue comme le fait du Sujet supposé d'un tel savoir: il y a encore une condition supplémentaire pour que « X » entende la réplique de « Y » comme venant d'une chaîne qui fait du « sept » de son « voilà le sept » un signifiant. Il faut que « X » se soit adressé à « Y » comme à un semblable pas tout à fait quelconque, disons aimable; ce qui signifie: par qui

il souhaiterait être « aimé », ou plus simplement reconnu. Cela se vérifie dans l'exemple; où le dit de « X » n'avait pas d'autre but que d'obtenir une reconnaissance; en l'occurrence, en tant qu'usager des transports en commun. Cette demande à peine implicite était adressée bien au-delà de « Y », car toute demande de reconnaissance, quelle que soit la réjouissance imaginaire qu'elle vise, est d'abord demande d'être reconnu comme Sujet, et, comme telle, s'adresse au Sujet supposé du savoir qu'on imagine être la vérité. C'est ce qui fait que la réplique incongrue de « Y » peut être entendue par « X » comme si elle venait d'une place tierce: je veux dire que « X » en sera « frappé » comme d'un mot qui vient du lieu de sa vérité, sans pour autant attribuer à « Y » le savoir sur cette vérité.

L'alternative est la suivante: le signifiant « sept » produit-il « X » comme Sujet pour quelques zones mal avouées de son savoir d'histoire, ou bien pour une chaîne signifiante qui serait sa vérité, et qui ne prendrait figure d'histoire, de savoir historique que dans la méprise du transfert? C'est par cette méprise, que « X » croirait gagner du savoir, en l'occurrence touchant sa « vérité » historique, alors qu'il n'en gagne que touchant un savoir historique qu'il croit être sa vérité.

Dans le premier cas, le Sujet dont nous parlons est le même que le sujet de la psychologie; si on lui accorde une deuxième topique, on dira au mieux qu'il a « délogé le Ça », en considérant son gain de savoir comme isomorphe à la vérité. L'embêtant, si l'on choisit cette première lecture, c'est qu'une parole à la cantonade, telle celle de « Y », produit des effets excédant de beaucoup ceux que produirait la révélation directe faite à « X » de ce qui le tracasse et qu'il estime, après coup, avoir appris dans sa petite aventure. C'est même là l'os de toute conception pour laquelle le savoir supposé serait isomorphe à la vérité: on ne voit pas pourquoi, s'il en était ainsi, la communication d'un savoir n'aurait pas les mêmes effets qu'une parole.

Mais on peut le croire et faire de l'analyse une pratique pédagogique où l'on dirait aux gens leurs quatre vérités. Mais, si l'on peut, dans l'après-coup d'un effet produit, confondre ainsi le gain de savoir qui l'accompagne avec ce qui l'a déterminé, la confusion ne saurait, dans une pratique attentive, tenir à l'épreuve. Quel analyste n'a pas regretté - ne fût-ce qu'au début de sa pratique - la nullité des effets produits par

la communication à son patient d'un quelconque savoir, qui devait en revanche, plus tard, surgir tel quel chez ledit patient - comme s'il n'avait jamais été entendu -, à l'occasion d'une transformation radicale qui était, elle, l'effet certain d'une intervention signifiante de l'analyste?

Si une analyse peut aboutir, c'est-à-dire si elle peut ne pas éterniser la poursuite de la méprise du transfert sous la forme de la croyance en un savoir à acquérir sur la vérité, il faut que sa pratique soit radicalement distincte d'une épistémophilie à deux.

Ce qui demande déjà que l'analyste ne reconnaisse pas à l'inconscient le statut d'une substance et en dernier ressort d'un objet de connaissance, ce qui se traduit vous le savez par des expressions comme « les signifiants d'un sujet », au sens de « l'inconscient de quelqu'un ».

Pour le dire autrement, à partir d'une interprétation qui arrête un signifiant déterminé, l'analysant peut le considérer éventuellement comme un de ses « signifiants inconscients », mais cela relève des conséquences attendues du transfert, et ne signifie en rien qu'un tel signifiant soit un « signifiant inconscient », ou même que des « signifiants inconscients » existent. Je veux dire que rien ne prouve que la détermination morphologique d'un signifiant considéré après coup comme « inconscient », précède l'interprétation.

Ce qui amène tout de suite une objection, car on va dire que les signifiants d'une chaîne en question ne se sont justement pas présentés « au hasard », au moment où une interprétation pouvait les arrêter. Dont acte. Mais que signifie qu'ils ne se sont pas présentés au hasard, sinon que c'est l'interprétation qui en a établi la nécessité? Ils ne peuvent être dits nécessaires, à leur place et dans leur morphologie, que dans l'après-coup de l'acte qui les fait exister. S'ils sont nécessaires, ils le sont dans le gain de savoir de l'analysant; au plus, on peut remarquer que ce gain de savoir concerne des morphèmes qui ont existé comme signifiants à des moments clés de l'expérience analytique, c'est-à-dire à des moments clés tout court, au moins pour l'analysant. Il n'y a là rien d'autre que ce que le patient retient de sa cure.

Dans l'acte analytique, ce qui est efficace, ce qui opère, n'est pas le rappel, voire la révélation ou la rencontre avec un morphème signifiant déjà inscrit; mais plutôt le forçage d'un nouveau parcours symbolique. Que ce forçage se fasse

par le biais du signifiant, c'est certes ce qui induit à penser que le signifiant comme tel - par sa détermination matérielle - le produit.

Les conséquences de tout cela sont importantes :

Si l'on considère que l'interprétation révèle des signifiants déjà présents dans l'« inconscient du sujet », la fonction de l'analyste ne diffère pas de ce qu'elle est dans une cure comprise comme mémorisation et spéculation. Il s'agit de faire apparaître ce qui est déjà là, jusque dans sa détermination matérielle, et qui de toute façon s'impose selon sa loi et ses temps propres: la conduite à suivre étant de repérer et d'attendre. Une attente patiente, puisqu'il y aurait un temps nécessaire pour faire le tour de la mémoire inconsciente. Je ne vois pas, par exemple, qu'il y ait d'autre principe possible à la base de cette réglementation de la didactique qui impose, dans l'Association internationale de psychanalyse, un quota d'heures fixes au candidat. C'est qu'en effet, selon ce choix, le processus analytique est quantifiable: même si on le reconnaît indéfini, voire infini (on ne fait jamais le tour complet de « son » inconscient), d'être quantifiable, il est continu. C'est-à-dire qu'une analyse pouvant s'interrompre sans être finie, une certaine durée correspond à un certain approfondissement, et une deuxième tranche peut toujours être reprise comme une suite homogène à la première.

La rémunération de l'analyste peut alors être comprise comme rémunération d'un temps social, dont le remboursement est pour le coup envisageable: pourquoi, d'ailleurs, le droit à la connaissance par chacun de « son » inconscient ne serait-il pas social, comme le droit à la scolarité obligatoire?

D'autre part, rien ne s'oppose à la régularité de l'espacement et de la durée des séances. Au contraire, le processus étant continu et quantifiable, l'idéal de la pratique est le temps continu et l'on ne se rangera que par nécessité et convenance aux cinq ou six séances hebdomadaires, dans l'idée que la durée de l'analyse est la somme arithmétique du temps qu'un patient consacre à ses séances.

Plus: en un sens, l'analyste ici ne peut se tromper, si ce n'est par omission; et, le cas échéant, l'analysant ne payera jamais de telles erreurs que d'un retard - ce qui est certes rassurant: en effet, si ce qui opère est le repérage de

signifiants déjà morphologiquement déterminés et de toute façon voués à revenir dans la répétition, en pointer d'autres au passage ne serait qu'un acte sans conséquence, sauf si la suggestion s'en mêle.

En revanche, si l'on considère que l'interprétation fait exister des signifiants au départ quelconques, la fonction analyste s'en trouve transformée. Car l'analyste ne saurait concevoir ses interventions comme des tentatives pour repérer ce qui serait déjà là en dépôt: elles visent plutôt une modification de la structure, dont il est responsable. Les conséquences sont que :

L'analyse ici est difficilement quantifiable, car le processus est qualitatif. Ce qui le soumet à un temps non cumulable: la durée d'une cure est le temps qu'il aura fallu à un sujet pour aller au bout de l'expérience qu'il tente. Rien ne peut être décidé a priori, ni la durée de la cure, ni la durée des séances, ni l'espacement de celles-ci, puisque tout obéit à la contingence d'une expérience effective. Les dénommées deuxième ou énième tranches ne s'additionnent pas, mais valent dans leur singularité.

On ne saurait dire non plus que la rémunération de l'analyste soit une simple rémunération de temps social: la difficulté de comptabiliser le temps de l'analyse pose, au moins, la question de la fonction du payement.

Pas de droit à l'analyse non plus: car on peut bien exiger l'accès de tous à une connaissance, mais il faut vouloir une expérience.

Enfin, si l'intervention dans le transfert produit un effet dont l'à-propos se mesure, non pas à la retrouvaille d'un signifiant présumé inconscient, mais dans la direction de la cure, l'analyste est comptable de ses erreurs et celles-ci ne sauraient être sans conséquence.

Si la décision dans cette alternative (qui peut se formuler ainsi: l'inconscient, est-il une substance ou est-il solidaire du transfert?) revient finalement à l'éthique, est-ce seulement par notre impuissance à trancher la question sur le plan cognitif? En fait, les hypothèses de la théorie psychanalytique ont toujours valeur éthique.

Et il existe un principe éthique qui permet d'évaluer ces expériences; car, si l'analyse est fondée sur la méprise du transfert, sa fin propre doit comporter la liquidation possible de cette

méprise.

Ce principe est bien l'enjeu de notre alternative. Car, si l'inconscient est à connaître, quelle que soit l'issue d'une cure (inconscient connu, pas encore connu ou jamais vraiment connu, c'est-à-dire qu'elle soit l'issue perverse, obsessionnelle ou hystérique), elle n'ira pas sans accrédi-ter la supposition d'un savoir à la place de la vérité.

Or, il s'agit de conduire l'expérience analytique à l'opposé de la constitution d'un savoir, qui à la fois entretiendrait le corps de l'Autre, et pourrait se faire phallus pour parer à son manque. C'est-à-dire que l'expérience analytique doit être conduite vers le constat (si l'on peut appeler constat un vécu qui ne s'accompagne pas d'une prise de conscience) qu'il n'y avait pas chez l'analyste de savoir pour donner corps à l'Autre, voire que, comme supplément au manque de ce corps, on n'est rien, d'autant moins un savoir. La liquidation du transfert tient à l'expérience qu'il y a déjà inéluctablement méprise dans la structure même, puisque la division dans le langage produit la place de la vérité de telle sorte qu'elle est supposée être un savoir et ainsi imaginée. Et cette inévitable imagination c'est cela même qui constitue le corps dont on sert la jouissance. C'est donc un principe éthique qui tranche en faveur de l'hypothèse pour laquelle l'inconscient est solidaire du transfert.

LE SECRET EN PSYCHANALYSE

En écho à cette question de la transparence que j'évoquais au début, je voudrais y articuler la parole du psychanalyste comme mi-dit.

On sait que Lacan va revenir à plusieurs reprises sur cette affaire affirmant qu'il n'y a de vérité que dans le mi-dit.

«Le mi-dire est la loi interne de toute espèce d'énonciation de la vérité, et ce qui l'incarne le mieux, c'est le mythe.»¹

«Le mythe ne saurait avoir d'autre sens que celui [...] d'un énoncé de l'impossible.»²

¹ Lacan, *L'envers de la psychanalyse*, séminaire XVII, Paris, Seuil, 1991, p. 127.

² *Ibid.* p.145.

Citons également dans le séminaire qui nous occupe cette année :

*S'il y a quelque chose que toute notre approche délimite, et qui a assurément été renouvelé par l'expérience analytique, c'est bien que nulle évocation de la vérité ne peut se faire qu'à indiquer qu'elle n'est accessible que d'un mi-dire, qu'elle ne peut se dire tout entière, pour la raison qu'au-delà de sa moitié, il n'y a rien à dire. Tout ce qui peut se dire est cela. Ici, par conséquent, le discours s'abolit. On ne parle pas de l'indicible, quelque plaisir que cela semble faire à certains. Il n'en reste pas moins que, ce nœud du mi-dire, je l'ai illustré la dernière fois, d'indiquer comment il faut en accentuer ce qu'il en est proprement de l'interprétation, ce que j'ai articulé de l'énonciation sans énoncé, de l'énoncé avec réserve de l'énonciation, j'ai indiqué que c'était là les points d'axe, de balance, les axes de gravité, propres de l'interprétation, d'où notre avancée doit profondément renouveler ce qu'il en est de la vérité.*³

Cela nous amène à poser les questions du secret et de l'énigme. Lacan à la page 39 aborde cette question.

*Je pense que vous voyez ce que veut dire ici la fonction de l'énigme – c'est un mi-dire, comme la chimère apparaît un mi-corps, quitte à disparaître tout à fait quand on a donné la solution.*⁴

Je voudrais montrer qu'à la différence de ce qu'avance Lacan, l'énigme se différencie du mi-dire.

Alors partons du secret si vous le voulez bien.

Il y a cette jolie formule qui dit que le secret c'est quelque chose qu'on ne dit qu'à une seule personne à la fois ! Ce qui signifie qu'un secret a besoin d'être dit, de passer par la parole pour avoir le statut de secret. Évidemment nous sommes là dans le champ conscient, qu'en est-il sur le plan de l'inconscient ?

On pourrait dire que ce qui est important dans la psychanalyse, c'est la transmutation de la parole, sa remise en circulation dans la vie, le côté secret de la chose étant secondaire et profondément fantasmatique. Si secret il y a, ce serait dans le mécanisme lui-même qui empêche

³ *Ibid.* p. 58.

⁴ *Ibid.* p. 39.

la parole d'advenir, parce que secret, il est difficile à mettre en œuvre, comme un code est secret parce qu'on l'a chiffré; ça n'a rien à voir avec le contenu du message mais avec le dispositif secret du codage.

Un secret doit être recelé à l'insu de tous, y compris de son détenteur. Le vrai secret, ce n'est donc pas le contenu du message, il est lui-même dérisoire, c'est un secret de Polichinelle comme celui concernant l'affaire Greenpeace par exemple, ou ce qui doit rester caché, c'est le fonctionnement des services secrets. Nous dirions en termes d'école que le vrai secret, c'est le fonctionnement même de l'inconscient. D'où l'idée que la nécessité de préserver le secret paraît donc inutile, l'inconscient, ça ne s'épuise pas, heureusement parce que cela reviendrait à dire qu'à dévoiler un secret on épuise ses ressources vitales ou que l'inconscient est un contenant alors que l'inconscient ça décontenance ! Pour ma part, il est certain que les réserves de secrets sont inépuisables et l'idée d'en tenir un et de le garder, c'est vraiment l'occasion de se figer, c'est très étriqué et surtout mortifère. Mais tout le monde raffole de ça, c'est probablement parce que cela se vend bien, encore une fois comme l'affaire Greenpeace, ou tout ce qui s'étale aujourd'hui sur la place publique et que j'évoquais tout à l'heure avec la question de la transparence, mais c'est un mode de circulation complètement pervers et déplacé, en somme c'est ce qui s'appelle le commerce.

Si le secret c'est le fonctionnement même de l'inconscient c'est plus précisément quoi dans l'inconscient ? Et comment cela s'articule-t-il avec l'énigme ?

Rappelons que la psychanalyse a subverti la conception que l'homme avait de lui-même en le faisant déchoir de ses prétentions à détenir un jour les signifiants qui rendraient compte du sens de son histoire. Dans un premier temps, au début de son œuvre, alors que sa recherche était consacrée à élucider le sens du symptôme névrotique, Freud a d'abord cru que la jeune science qu'il élaborait allait restituer à l'homme en souffrance - en souffrance d'une lettre -, avec la signification de cette lettre déchiffrée, l'accès à la vérité de son désir. La psychanalyse a été ainsi pensée, un moment, comme une herméneutique de l'inconscient. Ce n'est qu'au terme d'une vingtaine d'années que cette prétention se trouva mise en échec par les conclusions imposées par la cure de l'Homme aux loups. Je vous le rappelle, nous y avons travaillé près de deux ans ici même, cette cure est vectorisée de bout

en bout par la reconstitution et la remémoration de la scène primitive d'un supposé coït parental, auquel aurait assisté le patient à l'âge de dix-huit mois. Cette analyse va en fait circonscrire au cœur du discours du sujet un trou dans le savoir inconscient - la place d'un défaut de représentation.

Cette cure a été ainsi le chantier où a été élaborée la notion d'un « refoulement originaire »¹ qui va bouleverser la théorie analytique en postulant au principe du système représentatif une représentation singulière, irréductible à toute prise en charge par la conscience et dont la fonction est de « fixer » la pulsion. En effet, les autres représentations secondaires (celles que détermine la cure analytique) ne sont que des déléguées subsidiaires de ce premier représentant auquel le sujet n'aura jamais accès. C'est ça le refoulement originaire du représentant du sujet qui subvertit la conception de l'homme issue du Cogito, en établissant qu'il y a au principe du sujet et du monde un point imprenable au savoir, un secret interdit.

LA SIGNIFICATION DU PHALLUS

Ce « représentant » perdu c'est le signifiant phallique (Φ) et on se souvient que c'est à partir du cas du petit Hans que Freud va en effet déterminer les trois actes qui scandent chez le petit garçon l'introduction au manque, accomplie dans la « reconnaissance » du phallus. Je vous rappelle que c'est un drame en trois actes qui à partir de la relecture de Freud par Lacan peut se résumer ainsi :

Le premier acte retrace comment le pénis du petit garçon, point de focalisation durant les premières années d'une jouissance narcissique autoérotique, est à un certain moment négativé au lieu de l'Autre, quand la croyance infantile qui l'attribuait jusqu'ici aux deux sexes est l'objet d'un refoulement à la suite de la découverte des organes génitaux de la femme. Cette révélation vient signifier à l'enfant le défaut essentiel qui le marque et qui frappe en même temps l'Autre du langage et la réalité.

¹ Déterminée dans l'essai «Le refoulement» de 1915, recueilli dans *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, 1968, p. 48.

Le deuxième acte marque la consécration de cette signification, effectuée autour d'un nouveau personnage introduit sur la scène qui est la mère. Au temps où la femme était pour l'enfant pourvue d'un pénis au même titre que l'homme, le petit garçon manifestait une curiosité ardente (Sehnsucht) pour le « supposé pénis » de la mère. Or à un moment, nous dit Freud, il ad- vient un phénomène de retournement au terme duquel la curiosité de jadis se transforme dans son contraire: le sexe de la mère devient pour l'enfant un objet d'aversion (Abscheu), senti- ment qui traduit le refoulement de la croyance primitive au pénis maternel.

Le troisième acte décrit le retournement du retournement, quand le pénis maternel refoulé fait retour métaphorisé sur le corps de l'autre femme comme phallus, sous les traits notam- ment de certaines figures élues (la vierge, la putain)¹. Au dénouement du drame, la femme est donc instituée comme lieu du phallus, privi- lège qui lui confère ce qu'on appelle son charme et qui constitue le mystère de la féminité.

Puis il y a un épilogue à ce drame.

En effet, la conclusion de ce processus long et compliqué, que Freud désigne du nom de complexe d'Œdipe, c'est que le désir de l'homme ne se fixe pas sur le corps de la femme considéré comme tabernacle qui détiendrait l'agalma. En effet le sujet doit être introduit à la vie, par le fait que le signifiant phallique est lui- même métaphorisé une seconde fois sous les espèces de diverses représentations secondaires, constitutives de la réalité psychique, c'est lors- que par exemple divers objets in-signifiants (les petits « biens », les petits « riens ») sont appelés par le sujet comme substituts du signifiant per- du pour soutenir dans le monde du semblant l'ombre de la Chose et faire tourner la noria du désir. La psychanalyse nous apprend que ce happy end n'est cependant pas toujours assuré. Et c'est parce le happy end n'est pas toujours assuré que nous rencontrons l'énigme, que nous passons du secret à l'énigme.

Ainsi l'énigme concerne les destins du phal- lus dans la névrose et la perversion. (Nous lais- sons de côté la psychose, puisqu'elle trahit

l'échec radical du refoulement originaire par la forclusion).

AU-DELA DU SECRET, IL Y A DONC L'ENIGME

Ce sont donc les modalités de ce ratage du retournement du retournement au troisième acte du drame qui positionne la femme comme site du phallus et lieu de l'interdit et ce sont ces modalités qui vont déterminer les « choix » de la névrose.

Dans l'hystérie, qui est la forme la plus cul- turalisée de la névrose, le sujet bricole, pour tenir le rôle du signifiant phallique, une femme érigée, parfois jusqu'au ridicule, en phallus postiche. Freud a montré avec humour que telle était la solution banalisée exploitée par la mode : Freud nous dit dans *Genèse du fêti- chisme*.

« Nous comprenons pourquoi même les femmes les plus intelligentes se comportent sans défense face aux exigences de la mode. C'est que pour elles le vêtement joue le rôle des formes du corps et que porter les mêmes vêtements [que les autres femmes] signifie qu'elles sont capables, elles aussi, de montrer ce que les autres femmes sont en mesure de montrer, c'est-à-dire que l'on va pouvoir trouver chez elles tout ce que l'on est en droit d'attendre vérita- blement d'une femme »

Le phobique va installer en lieu et place du signifiant inter-dit, un « interdit » fabriqué de toutes pièces (l'objet phobique), qui lui permet de constituer une pseudo-réalité en forme de jeu de l'oie, où ça clignote entre l'angoisse et l'inhibition, et le clignotant règle le déroule- ment d'une partie dont le seul enjeu est de main- tenir le sujet à distance respectueuse de son désir.

Mais c'est la névrose obsessionnelle, toute- fois, qui produit la démonstration la plus éclat- tante du ratage du retournement du retourne- ment, en nous présentant un personnage enga- gé, sans repos ni répit, dans la quête torturante d'un phallus féminin, échappé à tout effet de métaphorisation. C'est le patient de Freud connu sous le nom de l'Homme aux rats qui a laissé à la postérité une figure exemplaire, dont il livre la clef dans le récit d'une scène vécue à l'âge de cinq ans: *« Nous avions une jeune et très belle gouvernante, Mlle Pierre [Fraulein Peter]. Un soir, elle était étendue, légèrement vêtue, sur un divan, en train de lire; j'étais cou-*

¹ Freud, « Sur le plus général des rabaissements de la vie amoureuse », dans *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1985, p. 55-65

*ché près d'elle. Je lui demandai la permission de me glisser sous ses jupes. Elle me le permit, à condition de n'en rien dire à personne. Elle était à peine vêtue, et je lui touchai les organes génitaux et le ventre, qui me parurent singuliers. Depuis, j'en gardai une curiosité ardente et torturante de voir le corps féminin. »*¹

La clinique d'Ernst Lanzer met en évidence le ratage du procès de métaphorisation phallique normalement accompli sur le corps de la femme, constitué alors comme lieu du mystère. La curiosité du sujet est chez l'obsessionnel, focalisée sur le sexe féminin, qui se découvre comme étant non plus le site d'un secret mais l'espace de recel d'une énigme à laquelle le sujet va vouer sa vie jusqu'à la mort.

L'ÉNIGME DANS LA NÉVROSE ET DANS LA PERVERSION

L'énigme se présente ainsi comme un avatar effroyable du secret, que la mythologie a incarné dans le masque de Gorgô, qui est la figuration transparente du sexe féminin, dont la vision pétrifiait les infortunés qui avaient été affrontés à elle.²

Mais il faut distinguer deux formes d'énigme, la première inscrite au registre de la névrose, la seconde au champ de la perversion. C'est le ratage qui va concerner la névrose, l'échec qui va concerner la perversion.

Lorsque l'Homme aux rats découvre le sexe de Mlle Pierre comme « curieux », il emploie un terme roman (*curios*) qui trahit, au-delà d'une simple défaillance de sa langue maternelle, un défaut plus profond du système symbolique qui marque le vagin de l'affect d'**inquiétante étrangeté**, lequel, en bout de chaîne, dénonce le **ratage** du refoulement originaire (du phallus) L'inquiétante étrangeté, nous dit Freud,

trahit toujours l'émergence d'un refoulé originaire.³

La réaction du pervers est, nous dit Freud, complètement différente: confronté à la vision du sexe féminin, le fétichiste témoigne d'un sentiment d'« étrangeté » (*Enfremdung*), qui indique qu'à la place du vagin il y a dans le système symbolique du sujet un pur et simple trou qui exprime, cette fois, un **échec** du refoulement originaire⁴. Laissons ici de côté le fait que le démenti du manque de pénis de la femme va sauver le pervers de la psychose et attachons-nous aux conséquences cliniques différentes dans le cas du ratage et dans celui de l'échec.

Dans la névrose, marquée par le **ratage**, le sujet va être, nous l'avons vu, la proie d'une curiosité torturante de voir le corps féminin. La vie de l'obsessionnel va être ainsi vectorisée par une pulsion à savoir (*Wissensdrang*), qui aura électivement pour objet le sexe de la femme, mais qui pourra aussi être métonymisée dans divers objets secondaires (études, voyages, collections), déplacement qui rend compte des dispositions particulières de ces patients pour la recherche. Le caractère essentiel de cette démarche est que le sujet poursuit, dans ce cas, le projet de **prendre au savoir** le signifiant « impossible » à partir du système signifiant. C'est une quête de signifiant à partir du système signifiant.

Colette disait que, se glissant sous les jupes de la femme, la main de l'homme remontait jusqu'à l'impossible.

DE LA QUÊTE DU SIGNIFIANT À LA TRAQUE DE L'OBJET

Le pervers est, lui aussi, confronté à l'énigme du manque de l'Autre. Mais il ne s'agit pas de la même énigme. Nous parlons d'« étrangeté » qui frappe le vagin, cela signifie que celui-ci est hétérogène au registre signifiant et qu'il est donc exclu de l'appréhender avec du signifiant. Voilà pourquoi la quête (question) du phallus, qui était menée à travers

¹ Freud, « Remarques sur un cas de névrose obsessionnelle », dans *Cinq Psychanalyses*, Paris, PUF, 1975, p. 202-203.

² Freud, « La tête de la Méduse », dans *Résultats, idées, problèmes*, II, Paris, PUF, 1985, p. 49-50 et J.-P. Vernant, *La Mort dans les yeux*. Figures de l'autre dans la Grèce ancienne, Paris, Hachette, 1985, p. 50-79.

³ Freud, *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, 1985, p. 209-263

⁴ Freud, « Le fétichisme », dans *La Vie sexuelle*, op. cit., p. 135.

le dédale des représentations pour l'obsessionnel, est ici remplacée dans la perversion par une traque réelle.

La clinique des perversions nous apprend que le sujet a passé, à rebours, la frontière de l'Œdipe, si l'on définit l'Œdipe comme la mise en place dans l'inconscient du signifiant phallique, qui est en même temps le signifiant du père mort et le signifiant de la Chose. On sait par exemple chez les héros de Sade la volonté d'affronter la Chose elle-même.

Cette volonté d'affronter la Chose elle-même c'est également la réponse d'Œdipe à la Sphinge, voilà pourquoi on peut dire qu'Œdipe est pervers ! Cette réponse constitue le véritable outrage au symbolique qui entraînera plus tard, au-delà du meurtre du père et de l'inceste avec la mère, la peste sur Thèbes, expression du déchaînement des forces de Thanatos dans le réel. Le personnage de la Sphinge c'est la figure ambiguë, dressée aux portes de Thèbes comme gardienne du symbolique, donc de la loi du père, mais chargée également de tenir l'avant-poste du monde de la Chose, dont tous les témoignages de la mythologie établissent qu'il est celui qui a été imparté aux Mères.

L'énigme désigne ainsi la part indicible du réel qui est maintenue cachée sous la couverture qui est jetée par le discours, sur l'horreur de la Chose et non pas comme cela le deviendra plus tard où même dans le langage courant, où on attribue à l'énigme une " solution " cachée, un divertissement, voire une devinette.¹

La question que pose la Sphinge est nouée au point d'horreur du langage, elle doit rester sans réponse alors qu'à l'inverse, la parole oraculaire, le mi-dit, fonctionne comme interdit, elle est faite pour être interprétée. Et là nous retrouvons Lacan. En interprétant l'ininterprétable, Œdipe, a donc forcé le cœur ombilical du langage.

LA MORT DE LA SPHINGE

Un autre fait intéressant c'est que la question de la Sphinge (« Quel est l'animal qui marche sur quatre pattes, sur deux pattes, sur trois pat-

tes ? ») atteste que le monstre n'attendait à Thèbes personne d'autre qu'Œdipe.

En effet, sous le couvert de l'énigme, c'est la généalogie propre d'Œdipe qui est désignée, puisque dans la généalogie d'Œdipe tous les pères, à chaque génération jusqu'à Œdipe lui-même, le « pied enflé », portent inscrits dans leur nom un défaut affectant la démarche. La question fatidique interroge donc Œdipe, le dernier des Labdacides, en deçà du point où la nomination l'inscrit dans la lignée symbolique des pères dont le maillon originaire est à jamais perdu.²

La question de la Sphinge c'est l'énigme par excellence parce qu'elle place le héros devant le limen (seuil) sacré qui marque la frontière du symbolique. En répondant à l'énigme, Œdipe force donc ce qu'il a jadis respecté. En énonçant le signifiant de sa cause, il trouve le réel de la paternité. En mettant un nom, au point de défaillance de la nomination, il commet un outrage envers le logos, que sanctionne sur le champ la mort de la Sphinge qui était sa gardienne. La folie d'Œdipe démontre que la vérité de l'origine est hors discours et qu'il n'y a pas de mots pour dire le réel de la paternité. L'énigme n'est pas « une question à laquelle on postule qu'il n'y aura pas de réponse » comme le dit Claude Lévi-Strauss. C'est une question qui ne doit pas avoir de réponse. L'exploit d'Œdipe signe l'abolition de la Loi et de tout ce qu'elle autorise : l'échange et le partage. Parce qu'elle se présente comme un dire de vérité absolu, la réponse à l'énigme marque la ruine de la communication et conduit au chaos et à la mort.

Et effectivement, là, on peut retrouver Lacan lorsqu'il dit que : « l'énigme est quelque chose qui nous presse de répondre au titre d'un danger mortel. »³

Voilà ce que je voulais apporter comme éléments pour contribuer à la réflexion de cette année. Il me semble que cette question d'un dire absolu est une question qui insiste aujourd'hui dans notre social, sans doute en rapport avec le discours dominant de la science.

² Freud, *Totem et tabou*, Paris, Payot, 1986, p. 169.

¹ Dans son séminaire sur *Le Sinthome*, (1975-1976), leçon du 13 janvier 1976, Lacan se demandait qu'est-ce qu'une énigme? Et il formulait "c'est une énonciation telle qu'on n'en retrouve pas l'énoncé".

³ Lacan, *L'envers de la psychanalyse*, séminaire XVII, Paris, Seuil, 1991, p. 118.

Tout voir, tout dire, tout montrer, ne rien cacher, ne pas mentir, que ce soit vrai et vérifiable, lever le voile, c'est sans doute favoriser l'accès à l'information, parfois à des connaissances mais pas au savoir qui lui nécessite le partage, autre façon de nommer ce que j'évoquais en parlant d'entre. Dans ce partage tel que je l'évoque et qu'on peut appeler dialogue mais qui n'est pas celui de la communication, il est moins question de répondre que de mettre en jeu la parole partagée. Le dialogue c'est comme l'amour ça doit se faire à trois. Il y a les deux qui dialoguent et le dire qui les empêche de ne pas s'entendre dans un dialogue impossible. Et c'est déjà ce à quoi nous a invité Freud.

Houchang Guilyardi

La frappe symbolique et le remaniement de la structure

Extraits du Séminaire Psychanalyse, Médecine et Psychosomatique. La Sapétrière. 1997.¹

Il ne faut pas confondre :
La psychose je commence par la considérer avec un terme général qui est « un état » terme inadéquat d'ailleurs, mais théorique.

Ou encore, plutôt : une organisation structurale dans un temps donné, une position dans la structure.

Avec
la forclusion,

qui, elle, est un mécanisme, pierre angulaire d'une logique théorique, de la logique de la ou des psychoses.

Et ce que je vais vous proposer de la dite psychosomatique.

Lorsque Jean Guir répondit un jour à mon énoncé selon lequel la forclusion induit la psychose ou la psychosomatique, il me dit : « pour la psychosomatique : gélification ».

Ça ne se situe pas à la même place.

La forclusion est le mécanisme massif d'exclusion du symbolique du nom du père, ou plus exactement l'a-(privatif)genèse d'un mécanisme essentiel de symbolisation.

Tandis que la gélification en est le résultat :

Conséquence de la forclusion induisant en quelque sorte une coalescence du signifiant, des signifiants, du sujet, du corps, imbriqués, entremêlés les uns dans les autres comme holophrase, à décortiquer éventuellement dans l'analyse.

Et pourtant, ils semblent, dès lors, jamais entièrement détachables, séparables, jamais entièrement individualisables, comme en partie fondus, et leur détachement sera d'ailleurs blessant, dans une déchirure sanglante voire en partie mutilante.

La forclusion est un mécanisme massif d'exclusion du symbolique mais il concerne un lieu d'application, ou plutôt, un lieu d'inapplication, un lieu qui nécessitait cette action séparatrice du Nom-du-Père, du Nomos.

Mais où se déploie cette évacuation du symbolique ?

Elle réalise sa consistance dans l'imaginaire, dans l'imaginaire d'un groupe, dans l'absence de l'action directive d'un père, d'un privateur, dans un imaginaire sphérique, s'illusionnant, se leurrant.

Vous avez reconnu ici le Déni ou Démenti.

Et ce déni s'impose à l'imaginaire de l'ensemble du groupe des personnes concernées entourant cette création.

Le déni n'induit pas obligatoirement la forclusion ni la psychose.

Le déni, mécanisme de la perversion, tente d'aboutir à un état imaginaire particulier, sans manque, de complétude imaginaire, et cette visée est motrice, pulsionnelle. Dans une configuration névrotique son aboutissement est toujours repoussé, raté.

Mais elle peut aussi, lorsque le promoteur du manque est défaillant, détruit, absent, mort, aboutir à un état de grandeur moïque, un état délicieux et pour un temps, exaltant.

Et, quelque peu crapuleux, puisque – au devers de la formule lacanienne : se passer du père et s'en servir - il s'agit de se servir de

¹ L'exposé initial "La bouche en feu" n'ayant pu être retranscrit pour des raisons techniques, Houchang Guilyardi nous a fait parvenir ce texte.

l'appui symbolique tout en le déniait, l'effaçant, tout en faisant comme s'il était inutile, qu'il n'existait pas et n'avait servi à rien.

Jouissance sur le bord du père et à ses dépens, jouissance vampirique et portant la mort, à la fois sur le père puis secondairement sur le groupe.

Cet état qui se présente sphérique, cet état d'harmonie, de bonheur est un état leurrant et transitoire... Un comportement qui, fermement, ne veut pas le savoir.

Sur cet état sphérique vient nécessairement frapper une pluie de météores, d'astres, de traits.

Il s'agit d'un événement.

Car tout événement porte du trait, événements du sexe, de création, de mort, de séparation, de différence, chocs, blessures...

Ces traits sont, pendant longtemps parfois, disons pendant un temps qui paraît éternel, mais ne l'est pas (il s'agit encore d'un effet imaginaire de cet état qui le fait percevoir hors de l'emprise du temps). Ces traits sont évidés, brisés, effacés, non comptés.

Déniés, quoi !

Et ceci jusqu'à Un Temps, c'est le cas de le dire, jusqu'à un événement, obligatoirement traumatique. Événement majeur, obtenu par surdétermination de lignées symboliques, d'accidents de signifiant-maître, sociale, corporelle, familiale, de l'origine, de la conception, entrant dans une résonance majeure, et majeure, une configuration ne permettant plus l'esquive. Le porteur du symbolique le jouant plus fort que le porteur du déni et ne lui laissant plus le pouvoir de s'en évader, le mépriser, l'événement apparaît fracassant, excluant « l'évidence » aveugle en apportant son bord de trauma, de sexe, de mort, de finitude.

La sphère est cette fois fracturée d'une manière incontournable. Les répétitions du déni, renouvelées, répétées, insistantes - comme à l'habitude d'ailleurs - ne permettent plus son effacement et son oubli permanent.

Comme dit ce patient, déjà deux fois opéré pour rectocolite hémorragique : « Et puis, un jour, l'harmonie, elle s'est cassée ».

Très généralement - et sauf exception, éloignement - vous avez remarqué que cette fracture de la sphère ne concerne pas seulement le sujet désigné comme objet de science ou banni de la société, mais l'ensemble, un ensemble :

L'Ensemble Un, qu'il soit familial, groupal ou concernant une partie de la famille, voire une partie hors famille puisqu'il s'agit d'un groupe dans lequel c'est l'imaginaire qui est concerné en tous cas superposé, marchant du même pas, excluant les mêmes étrangers.

Les exemples abondent dans toute clinique hospitalière :

Notre portugais, M. Courage, lors de sa troisième chute, après tant de morts dans sa famille et son village, et ses prises de responsabilités.

Les remaniements autour de la puberté et de l'adolescence où se situent la plupart des dénouages psychotiques sur le versant schizo-phrénique.

A 30 ans, 40 ans, après des ruptures familiales, professionnelles, dénouages psychotiques sur le versant paranoïaque.

C'est donc la frappe symbolique, nomique, étrangère, du Nom-du-Père, du signifiant maître, du signifiant, sur cette sphère imaginaire qui prétend justement avoir évincé ses représentants ! C'est donc cette fois le symbolique qui va (enfin ?) s'imposer à cette Vision Imaginaire Totalitaire (VIT) pour produire cette Entame extrêmement douloureuse, insupportable, hébétante, stuporante, et produire un état particulier dans lequel il se produit un remaniement massif de l'imaginaire mais aussi du symbolique et du réel dans leurs rapports réciproques.

En particulier, déjà nous trouvons ce qui a été abondamment développé par Lacan et mis en avant sous la formule « ce qui est forclos du symbolique revient dans le réel ».

Et bien, nous trouvons devant nous une profusion de réel, une inflation qui se déverse et ceci selon des modalités que nous allons essayer d'envisager.

Difficulté extrême pour le sujet et pour nous, à la fois sur le plan théorique de son statut, son organisation et sur le plan pratique : qu'en faire ?

C'est bien aussi cette profusion de réel qui nous amène à les qualifier plutôt de phénomènes que de symptômes psychosomatiques.

J'insiste à nouveau : au-delà du terme discutable de psychosomatique, ce qui est absurde - on le répète sans cesse, mais on défaille à l'articuler - c'est la séparation énoncée du corps et de l'esprit ou encore de l'âme et du corps.

Il y a de la structure et la structure c'est le transfert.

La structure du discours.

« Un... discours, c'est-à-dire une articulation de structure qui se confirme être tout ce qui existe de lien entre les êtres parlants. Pas d'autres liens entre eux que le lien de structure. »

11 Déc. 73 *Les non dupes errent* (p. 31)

Ces phénomènes peuvent être simples ou plus élaborés : sons, images, sensations, événements du corps.

La différence psychose- psychosomatique se tient déjà d'emblée dans la distinction anxiété-angoisse.

L'anxiété se tiendrait uniquement sur le plan psychique tandis que l'angoisse s'éprouverait dans le corps d'abord.

Mais nous voyons bien la continuité, le mélange de ces deux états dans la clinique.

Les psychotiques ont constamment - à l'inverse de ce qui est habituellement colporté - des difficultés physiques importantes. Elles n'apparaissent pas toujours chez le psychotique de 20 ans mais se voient par la suite.

Cette inflation du réel emprunte un chemin, utilise un lieu, un bord ou plusieurs avec un certain chemin dans l'imaginaire et avec une mentalisation particulière. Et, c'est bien là qu'on se fourvoie en parlant de séparation du corps et de l'esprit.

Cet imaginaire est lui-même plus ou moins élaboré, comportant un discours plus ou moins stéréotypé, fruste ou riche, mais c'est cette richesse qui a permis à la fois le travail des psychiatres et autres psychanalystes et les a enfermés dans la fascination d'entomologistes, de savants penchés sur l'objet.

Que se trouve dans cet imaginaire ?

Des images, fantasmes, des représentations, notamment de l'Autre et des autres.

Celles-ci sont assez fixées, insistantes, obsédantes, monomanes. Le lieu d'une interrogation. Comprendre.

Et son développement ou non en un réseau explicatif, fou, mystique, scientifique, plus ou moins naïf ou savant, richesse délirante ou bien encore tellement inconscient, enfoui pour ne pas accéder à la conscience. Tellement- par définition- stagnant qu'il n'est pas élaboré dans un réseau explicatif, il évolue, il se contente d'évoluer pour son propre compte, ou bien il questionne le savant.

Contrairement à ce qui est dit pour rentrer dans les cadres théoriques, les psychotiques sont farcis d'histoires physiques. Si elles n'apparaissent pas toujours à 20 ans, enfoncés qu'ils sont dans le nirvana, les altérations sont souvent multiples au cours de sa vie. Il s'agit d'avoir des représentations, une approche de deux lieux, puisqu'il y a séparation. C'est ce qu'énonce Schreiber.

Pour cela, il faut forcer : on utilise toutes les ressources : illusions, hallucinations, interprétations.

Dans l'Amour, il y a la Demande.

Mais dans la paranoïa – érotomanie incluse - il y a la « Demand » ! Exigence d'Amour. Là où persiste pourtant cette vieille habitude, cet élevage de ne pas croire à la division du sujet, se mêle, se mélange la persécution des deux côtés : persécuté et persécuteur, Autre et autre. Être séparé et jouir à l'inverse de l'autre comme Autre désirant.

La paranoïa comme exigence d'Amour sténique, vivant.

Refus de l'Autre, refus de l'autre et refus de se soumettre à cet Amour qui est Dévorant.

Demandes excessives, impossibles à satisfaire pour l'analyste comme pour les conjoints, les quidams... et analyse difficile ou impossible (...).

Jean-Jacques Rassial

Le déclin des discours amoureux

L'année dernière j'avais parlé du Suburbain, qui s'articulait avec toute une réflexion collective sur la question des banlieues, un travail qui se prolonge d'ailleurs, avec toute une équipe de Paris XIII, et donc un livre a paru, déjà, pour faire trace d'un certain état des travaux, qui s'appelle : » Y-a-t-il une psychopathologie des banlieues ? », qui a paru chez Retz...

Alors j'ai donné un titre : « Le déclin des discours amoureux », et je pensais reprendre les questions de la modernité, reprendre les questions de ce qu'il en était de l'amour du côté des jeunes, et de ce qui avait pu bouger de ce côté-là, et puis je me suis dit après coup que le meilleur moyen de parler du déclin du discours amoureux, c'est de commencer par aborder le lieu privilégié de ce déclin, c'est-à-dire le lieu où on fait l'expérience la plus coutumière de ce déclin du discours amoureux, à savoir le lien conjugal.

Donc je vais essayer d'avancer un certain nombre d'hypothèses, mais je partirai de deux vignettes cliniques comme on dit, je n'aime pas beaucoup le mot vignette, deux petites histoires cliniques assez anciennes, que j'ai rencontrées il y a assez longtemps, une femme et un homme, dont les figures, même si elles ont un côté singulier sont en même temps exemplaires, parce qu'on se situe dans le cadre de questions sur l'amour, de questions sur le conjugo, posées par des sujets névrosés.

Il est évident que dès qu'on commence à parler de la question de l'amour, on sait bien qu'il y a deux modes sur lesquels l'amour réussit, un

mode psychotique, où effectivement l'aimé vient satisfaire de façon exemplaire - pour le sujet psychotique - à marquer le lieu où fait défaut le Nom-du-Père... on connaît la dérive passionnelle que le névrosé cherche et que généralement il rate assez vite, ça lui permet de retomber dans ce conjugal dont je parlerai tout à l'heure, ou bien on peut aborder la question de l'amour aussi à travers le seul amour qui vaille, d'une certaine façon, en suivant Lacan, pour le coup, et sa lecture du Banquet, à savoir l'amour homosexuel, c'est-à-dire l'amour du côté de la perversion.

Je dis toujours : tout homosexuel n'est pas pervers, mais l'homosexualité, c'est une perversion. Là dessus Freud comme Lacan sont assez radicaux. Mais nous savons aussi que le discours amoureux n'a jamais été aussi bien examiné que par les homosexuels, je pense évidemment à Roland Barthes, « Fragments d'un Discours amoureux »...

Généralement on aborde la question de l'amour, la question de ce qu'il devient, son actualité, à travers la question de la psychose, ou de l'expérience psychotique même pour le névrosé, ou à travers la question de la perversion, voire la question de l'homosexualité. Je vais essayer de l'aborder autrement, en prenant je dirais le sujet ordinaire, c'est-à-dire le névrosé, qui lui aussi fait l'expérience de ce déclin du discours amoureux sur un mode, me semble-t-il, assez particulier.

Je vous raconte deux histoires, et puis après on verra jusqu'où on avance. Première histoire, j'ai évidemment modifié, comme vous vous en doutez, l'élément biographique, ce qui est bien gênant pour le premier cas, parce qu'il y a plein d'éléments qui viendraient conforter ce que j'ai à vous dire. Pour le second c'est un peu moins vrai. Donc j'ai appelé cette femme : Marie. Je pourrais intituler son cas, ce que je vais essayer de dire : « Le sacrement du mariage ».

Donc cette femme, qui porte un nom qui souligne encore ce côté sacré, a 40 ans... Quand je la reçois elle est mariée depuis 18 ans, elle a deux enfants, deux grands adolescents, 18-20 ans, qui sont au bord de quitter le domicile familial, ce qui aura lieu pendant la cure, et des enfants qui, disparaissant, ne lui permettent plus - c'est un thème que j'aborde souvent à propos des parents de l'adolescent - de masquer ses difficultés dans le lien conjugal derrière son rôle parental. Un rôle parental dont elle mesure d'ailleurs - c'est aussi un élément intéressant - dont elle mesure avec beaucoup d'intelligence par rapport à ce qu'on rencontre souvent, dont elle mesure bien que ce rôle parental change.

Elle est née sœur jumelle d'un garçon - je suis obligé de changer les noms, mais je suis au plus près de ce qui est en jeu - d'un garçon qui se prénomme Joseph. On est exactement dans cette problématique.

Elle a vécu toute son enfance dans une famille catholique très pratiquante, la mère s'étant engagée du côté, à l'époque, de ce qui apparaissait du côté des intégristes. Et, adolescente, elle s'est posé la question d'une vocation religieuse. A 20 ans, elle a rencontré son mari, à peine son aîné, c'est quelqu'un qui a 2-3 ans de plus qu'elle, et qui venait lui de renoncer, à un moment très avancé de son parcours, à devenir prêtre - donc qui avait suivi le Séminaire - il avait 22-23 ans, il était déjà dans une avancée importante, et il a renoncé à ce projet, et quand elle l'a rencontré, il s'était reconverti déjà au métier d'éducateur spécialisé.

Sa plainte comportait plusieurs registres :

1 - Après des études supérieures qui la menaient sur cette voie, elle avait renoncé à une carrière d'enseignante, d'abord pour s'occuper de ses enfants, puis pour choisir un métier - ça n'a pas beaucoup d'intérêt, mais pour choisir un métier plus lucratif que l'enseignement. Maintenant que leur sort financier, à l'un et à l'autre... le mari ayant gravi des échelons, changé d'établissement, et elle gagnant bien sa vie, un héritage venant par-dessus, elle souhaitait trouver le courage de chercher un poste de maître auxiliaire, puis de passer le CAPES. Elle l'a passé dans le courant de la cure, avec des exemptions puisqu'il y avait des problèmes d'âge.

Ce qui l'handicapait par rapport à cette carrière d'enseignante, ce qui l'avait fait au départ y

renoncer assez facilement, c'était une certaine inhibition à parler en public. Et des difficultés qui là pour le coup disparurent assez vite, et qui lui firent reprendre ce projet.

2 - Elle se plaignait que son mari, qui pendant tout le temps de l'éducation des enfants, élevés évidemment religieusement, avait maintenu une position dont elle disait que c'était une position de réserve, quant au sexuel, on va y revenir tout de suite, depuis quelques temps - depuis que ses enfants étaient grands - se révélait de plus en plus sarcastique quant au sexuel, mais surtout par rapport à la religion, au catholicisme, refusant en particulier depuis quelque temps de la suivre dans ses dévotions, dans lesquelles elle était très engagée, non pas comme sa mère sur un mode très intégriste, mais sur un mode très problématique.

La crise réelle par rapport à la religion est venue au moment où l'un des enfants, une fille, s'était engagée du côté des charismatiques, et que la mère l'avait suivie de ce côté-là dans quelque chose qui était une espèce d'enthousiasme, mystique, et le père, à ce moment-là, qui était resté dans cette espèce de position d'un catholicisme un peu refoulé, d'une certaine façon, et maintenu, prenait des distances importantes.

3 - Et surtout, elle se plaignait des sollicitations sexuelles de son mari, accrues depuis quelque temps, en énonçant clairement cela sous ces termes : qu'elle aurait préféré qu'il se trouve des maîtresses complaisantes mais discrètes, plutôt que de lui demander - je cite - des pratiques qui ne sont ni de son âge ni de son genre. C'est vraiment ce qui pour elle devient absolument insupportable, c'est-à-dire que ce père - c'est ce qui se trouve de façon assez fréquente chez les parents d'adolescents - interrogé sur sa propre masculinité, s'est retrouvé dans un phénomène d'activité de retour d'âge, comme on dit... eux qui avaient une espèce de vie sexuelle plutôt tranquille, ritualisée, ce monsieur qui en même temps, au niveau de la parole, commençait à se retrouver dans une espèce de... - le terme qu'elle évoquait, c'était « sarcastique », c'est un terme qui désignait bien ce qui pouvait être en jeu... - se mettait aussi à être un peu trop sollicitant.

Dès les premiers entretiens elle évoque la mort de son père, mais elle l'évoque de telle

sorte que j'ai cru pendant quelques temps qu'il était mort depuis très longtemps, alors qu'en fait, quand elle est venue me voir, il venait de décéder quelques mois auparavant, la laissant dans un travail de deuil encore actif et normal mais très très maîtrisé, qui semblait trop maîtrisé d'une certaine façon. En fait il s'avéra assez rapidement que la mort du père, associée à l'adolescence de ses deux enfants, un garçon - l'aîné - et une fille, opérait un remodelage de la relation familiale avec sa mère depuis le décès du père, mais aussi avec son frère jumeau et aussi avec les autres frères et sœurs, tout cela remettait au vif des questions dont on pourrait dire qu'elles avaient été négligées depuis son mariage...

Je vais uniquement reprendre deux séries de questions, utiles à mon propos. D'une part le mode sur lequel, avec énormément d'intelligence, je voudrais souligner la lucidité de cette femme, de cette patiente, le mode sur lequel s'articulait pour elle, en des termes lacaniens, la demande, le désir et le besoin dans la relation au conjoint. Ensuite, au-delà de cette histoire, j'essaierai de le reprendre.

D'autre part le rapprochement évidemment naturel qu'elle faisait entre son mari et son frère jumeau. Il y a une autre série que je vais déployer ailleurs - que je ne vais pas reprendre là, qui est intéressante mais qui ne concerne pas directement la même question, en tout cas pas de la même façon, qui était la question du choix professionnel et de ce qu'elle pouvait en dire là aussi avec énormément d'intelligence, et de finesse.

La demande d'analyse s'était formulée dans les termes du besoin. « Je crois que j'ai besoin de faire une analyse ». Ça n'est que plus tard, en particulier quand les choses avaient été réglées, avancées, du côté de sa ré-orientation professionnelle, d'un certain accomplissement de sublimation dans l'activité professionnelle, qu'elle en était venue, à un moment où la question s'était posée d'arrêter l'analyse, puisqu'elle en avait obtenu... - comme dit joliment Lacan, quand les gens vont mieux, on peut arrêter l'analyse - et au moment où ça s'était posé... à ce moment-là elle a posé les choses en termes de « désir », de prolonger la cure. Mais le terme qui était là en premier était le terme de « besoin ». Une mise en avant du besoin comme moteur, qui laissait à l'écart le désir, et je dirais d'une certaine façon tente, tentait d'éviter la

demande elle-même. Je me souviens de l'une de ses formules par exemple, qui était, dans les entretiens préliminaires :

- « D'après ce que je vous ai dit, est-ce que vous pensez que j'ai besoin d'une analyse ? »

C'est le genre de situation d'ailleurs où - vous voyez que si je parle de cela, de cette mise en avant du besoin, c'est aussi bien pour souligner le parallèle entre la formulation transférentielle et l'engagement amoureux, c'est de la même chose dont il s'agit. Et vous voyez bien que le piège dans lequel l'analyste doit éviter de tomber, à ce moment-là, c'est justement de répondre dans le registre par exemple du nécessaire, « oui ça serait nécessaire que vous fassiez une analyse », c'est bien l'un des cas où on doit être là, précisément, dans une abstinence quant à la réponse, et laisser le sujet cheminer lui-même. Là aussi je mentionne bien qu'on est dans le cas d'une problématique névrotique classique.

Souvent d'ailleurs - et c'est bien du côté de la question de l'engagement amoureux - c'est tout à fait intéressant dans les entretiens préliminaires (là je redeviens le clinicien) d'essayer d'évaluer dans quel registre le sujet situe sa parole, son entrée dans l'analyse. Est-ce que c'est sur le registre de la demande, est-ce que c'est sur le registre du désir, ou sur le registre du besoin ? On perçoit par là-même quel est le mode sur lequel il s'engage dans la relation amoureuse. Après tout, l'analyse ce n'est qu'une histoire d'amour qui commence par finir mal. Qui commence tout de suite par devenir très ennuyeuse.

La relation à la mère suivait les mêmes incertitudes. Ce qui était tout à fait étonnant aussi, c'était qu'elle évoquait ce lien à la mère là aussi dans le registre du besoin. Quand elle évoquait son histoire elle disait bien que la relation avec la mère, la relation avec le frère jumeau, la relation avec le père - mais je vais laisser le père un petit peu de côté pour l'instant - et la relation avec le mari, étaient soutenues par une logique du besoin. Je pense que c'est tout à fait important le thème du besoin dans l'amour névrotique. Ça nous montre bien que fondamentalement tout de même cette demande d'amour est aussi une demande d'amour à la mère, y compris pour le sujet névrosé. Y compris quand celui qui en est l'adresse c'est le bonhomme. Vous savez bien que le bonhomme en subit à chaque fois les conséquences puisqu'il y a tou-

jours un moment où sa compagne va lui reprocher de ne pas être « assez tendre ». Comme si la fonction du bonhomme c'était d'être tendre. Vous voyez bien que c'est bien en tant que mère, que substitut maternel, qu'il vient là tenir sa place. Ce qui, évidemment, pose problème. Parce que s'il est trop tendre, vous savez ce qui va arriver, elle va lui reprocher de ne pas être un homme. « Je ne peux pas compter dessus, il est trop tendre, je ne peux pas compter dessus ».

Alors ou elle compte dessus, et elle se plaint qu'il n'est pas assez tendre, ou elle trouve qu'il est assez tendre, et elle ne peut pas compter dessus. Je vous ai déjà dit qu'il y avait probablement deux seules façons de finir une histoire d'amour, n'est-ce pas, pour les hommes - pour les femmes concernant les hommes - si la logique féminine suit bien la logique hystérique de chercher un maître sur lequel elle puisse régner, c'est que, ou bien elle règne dessus et c'est un con, ou bien elle ne règne pas dessus et c'est un maître, et dans ce cas-là c'est un salaud. Donc il suffit de voir les divorces pour comprendre très vite que la plainte féminine est du registre : c'est un con ou c'est un salaud.

Du côté masculin, c'est plutôt : elle est trop maternelle, dans le genre Bobonne, je m'ennuie, ou alors : c'est une putain... Ce n'est pas tout à fait la même chose, ça ne se recouvre pas tout à fait.

Et ce qu'elle soulignait de son histoire, de cette relation forte avec son mari, une relation qui n'était pas remise en cause, qui n'a pas conduit au divorce, qui n'a pas conduit à la séparation, ce qu'elle montrait bien c'est comment, à chaque fois qu'il y avait quelque chose qui était de l'ordre d'une usure de la relation amoureuse, pour elle, c'était relancé par une demande de la satisfaction du besoin. Jusqu'à l'usage d'ailleurs, pour cela, de ces conversions hystériques, de cet appel à l'autre... par exemple, elle avait une formule, elle disait : quand je suis mal, au-delà ou en deçà du « être malade », mais quand je suis mal, il est aux petits soins avec moi... Il sait, ou il devine ce qu'il me faut... »

Vous voyez qu'on est dans cette logique-là. L'insupportable, c'était ce qui émergeait à travers le besoin du désir. Le sien restant évidemment dans la logique hystérique du désir de

non-désir. Je prends des morceaux de discours : « J'ai peu de besoins sexuels ».

C'est mis sur le registre du besoin. Et selon sa logique, évidemment qui était associée à sa morale religieuse, évidemment le peu de besoins sexuels qu'elle se reconnaissait étaient liés à la procréation. Évidemment elle avait la bonne protection de la non-contraception, ce qui faisait qu'évidemment de toute façon ça limitait l'activité sexuelle à quelques périodes relativement restreintes. La seule intervention chez elle du mot « désir », en tout cas dans ses premiers entretiens, pour elle, du « désir de son côté », c'était le désir d'enfant.

A partir de la question de ce désir du mari, émergeant - puisqu'il avait quand même fallu une quinzaine d'années au mari pour se dire qu'après tout par exemple, quand pour ces raisons, en particulier de non-contraception, le coït génital était impossible, il y avait d'autres fantaisies possibles, c'est bien ce qu'il est venu solliciter et qu'elle trouvait absolument insupportable, c'est à propos de la question du désir de ce mari - de ce désir réémergeant - que le frère jumeau qui, auparavant, était évoqué dans la logique du frère jumeau comme celui qui lui avait pris une part d'elle-même, part masculine évidemment, et aussi une part de l'amour de la mère, réapparut dans son discours.

Elle dit par exemple, à ce moment-là :

- Jusqu'à l'adolescence, lui était très timide, très réservé, très replié, alors que moi je passais pour une enfant espiègle.

Depuis par contre lui menait une vie de célibataire domjuanesque, passant d'une maîtresse à l'autre assez rapidement, et avec beaucoup de succès, sans jamais s'attacher. « Il a peut-être eu des enfants sans le savoir », dit-elle, mêlant d'ailleurs, dans l'évocation de cette position du frère, mêlant en même temps, toujours de façon très très ambivalente, reproches et amusement. Et en soulignant d'ailleurs l'importance du choix des prénoms accouplés - c'est bien ce dont il s'agit - de ce frère et de cette sœur. C'étaient deux prénoms religieusement accouplés. Je dis Joseph et Marie parce que ça correspond tout à fait, c'était vraiment dans la même logique. Elle rappelait d'ailleurs qu'elle avait refusé de donner à son fils, en second prénom, celui d'un de

ses frères, contrairement à une tradition familiale.

Alors elle reprend, dans cette comparaison entre son mari et son frère :

- J'accepterais que mon mari fasse comme lui, et qu'il aille ailleurs satisfaire ses désirs sexuels.

Répétant de façon insistance : « Ce n'est pas ce qui compte pour moi, et ce n'est par cela, par le sexuel, que je tiens à lui. »

Elle en vient d'ailleurs à mettre en avant - d'une certaine façon pour hystériser le mari, on pourrait dire - une division entre deux faces de son mari : d'un côté l'ancien séminariste respectueux, respectable, le professionnel sérieux, respecté et respectable, ce sont des mots qui reviendront en répétition, et puis de l'autre côté le mâle quasiment satyriatique qu'elle présente, et qui serait... présenté au début, c'était vraiment... je me posais des questions sur le côté un peu débridé de la sexualité de ce personnage... le vrai Pan... En tout cas elle oscillait de l'un à l'autre... division entre deux faces de son mari, qui répétait de façon assez explicite pour elle la division entre elle et son frère.

Après que dans l'enfance se soit maintenu pour elle - sur un mode hystérique, entendons-nous bien - une certaine incertitude sexuelle, Joseph lui renvoyant l'image d'un double masculin, logique assez banale chez les jumeaux, et leur relation, pendant l'enfance, étant du registre de la complémentarité, gémellaire, elle avait, durant l'enfance, dit-elle, pris ses distances avec ce frère, en même temps qu'elle prenait ses distances avec la sexualité. Expulsant toute masculinité, mais aussi tout investissement sexuel.

« Par moments », dit-elle, « j'ai l'impression que mon mari et moi nous nous complétons. Mais à d'autres moments je pense que nous sommes trop différents. »

Elle déplace, dans cette formule, par exemple, assez strictement, une formule qu'elle avait utilisée à propos de son frère. Les pas qu'elle franchit, et qui passèrent, entre autres, par une réconciliation avec ce frère, avec lequel la situation était très tendue, en particulier depuis la mort du père, ça prit deux temps pour en dégager deux moments logiques. D'abord à propos de son activité d'enseignement, que j'ai laissée un peu de côté, elle a réarticulé masculinité et féminité. Et explicitement, en même temps,

passivité et activité. « Mon mari me demande - c'est ça qui pose problème - mon mari me demande d'être plus active sexuellement ».

Une aventure extra-conjugale de son mari - on a envie de dire : enfin ! Enfin une petite aventure, sans beaucoup de suite... - ça a eu pour effet, paradoxal, de déclencher une crise de jalousie, dont les conséquences furent structurantes. Une jalousie efficace, qui lui permit d'ailleurs d'élucider des tendances - je reprends ses termes - des tendances homosexuelles, et à manifester, en tous cas, son exigence d'être située quelque part non seulement dans le désir de l'autre, mais du côté de son propre désir. Ensuite elle réévalua ce qui était pour elle la fonction du mariage, d'abord lien sacré qui mettait le sujet à l'abri du désir - c'était ça qui avait organisé le désir de telle façon qu'elle pouvait être comblée sans que le sexe y ait part - c'était ça la fonction du mariage, et elle passa par une critique de ce mariage, qui perdit un peu de sa valeur religieuse (après tout le mariage n'est pas un sacrement), pour être le cadre, vide, en fait, d'une relation qui ne soit plus de complémentarité fraternelle, mais de relance de la rencontre, c'est une des histoires, après tout elles ne sont pas si fréquentes, où d'une certaine façon le travail de l'analyse aboutit au renforcement du lien conjugal.

Je m'arrête sur cette histoire, je la reprendrai tout à l'heure, et je vais évoquer un autre personnage, que j'avais évoqué à plusieurs reprises d'ailleurs puisqu'il est exemplaire, je vais l'appeler David, ce qui a moins d'importance quant au nom dans son histoire, sauf qu'il est juif, que ça vient jouer un rôle, mais bon... son prénom est plus anodin que celui que j'ai choisi tout à l'heure.

Et le titre de ce que je vais vous dire... je vais appeler ça « La scène de ménage », évidemment je vais faire l'éloge de la scène de ménage. Comme d'autres ont pu le faire, je pense à Gérard Pommier...

Je vais évoquer un seul thème de cette cure, évidemment... c'est une vignette parce que je reprends un des fils ou deux-trois des fils, mais pas l'ensemble des fils de la cure. Par exemple dans le cas précédent j'ai laissé le père de côté le père, j'ai laissé la profession de côté, j'ai laissé la petite enfance à strictement parler de côté, et je n'ai mis en avant qu'un certain nombre d'enjeux, autres... Quand il vient me voir David

a 35 ans, il en est à son second mariage et à son quatrième essai de vie de couple. C'est d'une grande banalité... il y a quelques années, ça aurait fait bondir, mais maintenant on rencontre un nombre de gens qui en sont à leur quatrième mariage, ou à leur 8e essai de vie de couple... quand il n'y en a qu'un on s'inquiète, on se dit il y a un gros problème...

Il a réussi cette fois à prendre à son compte, de son côté, comme un enjeu psychique, la répétition de mécaniques, de mécanismes en jeu dans chaque relation, qu'il accepte donc d'analyser dans la cure, alors qu'évidemment, peu de temps avant, il passait son temps à en accuser ses compagnes. Outre une infidélité ordinaire d'obsessionnel, ou une infidélité ordinaire d'homme, je vous renvoie aux dernières pages de la signification du phallus de Lacan, où il montre comment il y a quelque chose qui est une monogamie, enfin une monoandrie constitutive chez la femme, même si elle a des amants, c'est-à-dire que de toute façon, si elle a un amant, il faut qu'il prenne toute la place, elle n'en a pas deux à la fois, elle n'arrive pas à gérer les deux relations, elle peut avoir deux relations, mais il va falloir qu'elle les hiérarchise immédiatement. Tandis que le bonhomme lui s'arrange beaucoup mieux avec quelque chose qui est... deux qu'il ne veut pas hiérarchiser. La () féminine c'est : « Ça ne me gêne pas que tu aies une maîtresse, mais je veux être celle qui compte le plus... » La maîtresse d'ailleurs disant la même chose de son côté, ce qui met le bonhomme dans une situation..

Mais il y a quelque chose, Lacan y insiste, d'une idée quand même du côté féminin, qui serait d'aller - évidemment elle est déçue - d'aller rencontrer Dieu chez l'homme... Évidemment, le pauvre mec, il déçoit... Alors () qu'il en faut au moins deux pour faire tenir quelque chose de l'ordre du féminin, du côté masculin, donc il y a quelque chose d'une infidélité constitutive chez le bonhomme. Donc lui est dans son infidélité d'obsessionnel, telle qu'à chaque compagne officielle avait succédé la maîtresse adultère, qui était devenue la compagne officielle à laquelle avait succédé la maîtresse adultère, selon une logique qu'on connaît bien.

Mais cette logique, ce fonctionnement ordinaire, avait perdu de son efficacité, si je puis dire thérapeutique, en tout cas symptomatique. Et ce qui l'inquiétait très fortement là, à juste

titre, de façon intéressante, c'était comment, plutôt que de se satisfaire de cette glissade progressive d'une femme à l'autre, ça commençait à faire beaucoup... c'était sa propension aux scènes de ménage.

Au moins le prétexte le plus faible dans cette dernière relation - ça avait le cas accidentelle-ment dans les relations précédentes - mais là c'était flagrant : l'un ou l'autre commençait par faire la gueule. Évidemment lui de temps en temps, mais elle le plus souvent. Elle faisait... elle était censée faire la gueule. Il y allait d'un reproche, évidemment, la formule usuelle, ce qui permet à Lacan de décrire « l'objet a » :

- Qu'est-ce que tu as ?
- Rien

L'objet a, c'est le rien, dit Lacan. Et je crois qu'on ne comprend pas ce qu'il veut dire... - on peut le comprendre à partir de la question de l'angoisse, si l'angoisse n'est pas sans objet, son objet c'est bien le rien... mais on le comprend beaucoup mieux dans le quotidien, quand on est face à sa compagne, qui fait la gueule, et qu'on lui demande :

- Qu'est-ce que t'as ?
- J'ai rien.

C'est encore plus fort que le rien de l'anorexique, qui ne mange rien, et bien là... : « j'ai rien ». Si quelqu'un vous dit ça, vous lui dites : « prête-le moi, garde-le... » Vous voyez, il faut l'objectaliser ce rien... C'est ça, S barré sur petit a du discours de l'hystérique. C'est l'hystérique qui met en avant sa division, pas seulement l'hystérique, l'hystérie est constitutive de chaque sujet... son malaise... et quand on lui demande :

- Qu'est-ce que c'est, l'objet de ton malaise ?
- C'est rien.

C'est une parole vraie, qu'il faut entendre comme ça, dont il faut reconnaître la vérité...

Mais ce qui l'inquiète, lui, là, c'est que le ton montait de façon très violente, jusqu'à ce que des objets soient brisés, ou jusqu'au fait qu'il y ait un coup, qu'il la frappe... on n'est pas confronté au mari violent, ça va être généralement... la giflé, ça va être l'acte violent un peu symbolique, il va la bousculer etc. Ce n'est pas allé jusqu'à une véritable violence, dans le lien conjugal ordinaire, le plus souvent ça va jusqu'au moment où il menace de la frapper : « Je vais te casser la figure... » ça suffit. Vous voyez ça renforce le mécanisme, au moins elle sait... elle connaît un peu le contenu de ce « rien »,

c'est de ça dont il s'agit, et lui, évidemment, comme bon obsessionnel ()...

Donc la scène s'arrête, et après une distance de quelques heures, ponctuée donc de bouderies, de menaces de séparation, de comptes pour les partages, c'est très obsessionnel, on commence à faire le compte : « je garde ça, tu gardes ça »... l'obsessionnel classique, c'est le grand problème du divorce de l'obsessionnel, c'est-à-dire que l'objet barré ça ne le gêne pas trop, mais ce qui le gêne c'est le partage des objets... « Qu'est-ce que je garde, qu'est-ce que tu gardes ? »

Donc après cette période-là et bien il y a une réconciliation, systématiquement, marquée d'une part de gestes de consolation, de témoignages de remords, de culpabilité, de jeux de séduction, et, dit-il, d'une relation sexuelle, alors particulièrement satisfaisante pour l'un et pour l'autre. Relançant un amour éternel jusqu'à la prochaine fois. C'est une histoire fréquente, banale, mais qui me semble intéressante dans l'histoire de David parce qu'elle est justement marquée de sa fonction, cette scène de ménage, de refondation du lien amoureux. Statut de refondation de la scène, de la scène... euh ! Pourquoi pas... du lien amoureux à partir de la scène de ménage, selon deux logiques qui se complètent : une logique obsessionnelle, et une logique perverse. Tout de même.

Il peut d'ailleurs rapidement donner la valeur visuelle de chacun de ces moments. Ce qui viendra très rapidement à partir d'un rêve, c'est (et à propos de ces fractures d'objet), c'est un moment du rite juif du mariage, qui est le bris du verre de cristal. Dans le rite juif, il y a un moment où le mari doit briser, du pied généralement, un verre en cristal, un objet en cristal, pourquoi ? Parce que c'est précieux, ça se casse facilement, on ne va pas lui demander de casser un bloc de plastique, là il va y passer trois heures, il va y passer la nuit de noces... Le cristal parce que c'est précieux, et ça se casse. Pourquoi, dans le rite juif ? Parce que c'est le souvenir de la destruction du Temple, du deuil permanent depuis la destruction du Temple. Donc il doit être évoqué à chaque moment, y compris un moment dit de joie, qui est celui du mariage.

Pourquoi il évoque ça ? Ce qui est intéressant c'est qu'il évoque ce bris d'objet dans ce moment de fondation du lien. On pourrait même dire qu'il retrouve là l'étymologie du

symbole, de la fonction symbolique, vous savez, ces deux tessons, morceaux brisés, qui peuvent s'ajuster pour tenir lieu de mot de passe, c'est une image que je reprends périodiquement.

Alors il fait ce rêve... vous voyez, déjà, casser des objets dans la scène de ménage, ça prend pour lui sens de ce type-là.. Et peu de temps après, évidemment très intéressé par les constitutions de rituels, il évoque la fonction de la gifle dans le rituel catholique. Il y a une tentative de trouver... non pas de se protéger, ou d'annuler par le rite, mais aussi de trouver le statut fondateur de cette scène, de cette violence contre les objets au moment de cette violence contre l'autre. Il évoquera aussi - je ne m'y attarde pas - mais le fait qu'effectivement avec un père... sévère, l'un des moyens pour lui d'aller rencontrer le réel de ce père très absent pour des raisons professionnelles, c'était d'aller recevoir une gifle... là aussi, sans perversion, d'aller titiller le père jusqu'à ce qu'il y ait le coup, le coup du père. Et très vite il en est venu à décrire ce temps consacré aux scènes de ménage comme un temps rituel, comme un rite privé. C'est intéressant parce que vous retrouvez la formule de la névrose obsessionnelle : la névrose obsessionnelle, c'est une religion privée.

Mais en même temps ce scénario n'était pas sans évoquer pour lui aussi une dimension perverse : celle du fantasme pervers de n'importe quel névrosé, je ne décris pas ce sujet comme pervers, hein... La mise en condition d'une jouissance sexuelle possible, soutenue par un parcours dont les ressorts pulsionnels sont multiples, ce n'est pas seulement le génital...

[...]

On est bien obligé d'associer les deux mots, la simple explication, pour éviter la scène, la tentative d'essayer d'éviter la crise, ne produisait pas... pouvait produire un processus de refondation, mais ne produisait pas la satisfaction sexuelle spécifique qui est produite par l'ensemble de ce parcours.

Les deux thèmes majeurs qui furent soulevés dans son analyse, c'est, d'une part toute la dynamique de la relation à la mère, et d'autre part la valeur de la haine à l'égard de l'autre sexe. Pour user d'une vieille appellation qui me semble pour le coup très intéressante : la haine à l'égard du « sexe ». Quand on dit « le sexe », on parle évidemment des femmes. Ce qui est tout

de même intéressant. C'était évidemment l'enfant préféré de sa mère, donc petit obsessionnel, qui savait comment relancer son amour, et de façon encore plus efficace quand il a eu un frère cadet, plus jeune de 5 ans, et qui pouvait menacer, évidemment, de prendre sa place. Il avait un moyen très simple : il lui suffisait de faire en sorte que sa mère soit conduite à le punir, ou à le disputer, pour qu'évidemment, immédiatement culpabilisée, elle s'efforce de le consoler. Elle le punissait pour le consoler. C'est comme ça que ça fonctionnait. Évidemment sans jamais le frapper... C'était un montage, comme ça, et c'étaient des souvenirs très présents, à 6-7 ans, il savait comment titiller sa mère pour qu'elle le dispute, et puis dès qu'elle le disputait, il se mettait évidemment à pleurer hors proportion de l'engueulade, et immédiatement là elle s'occupait de lui pour le consoler, avec cet (incestuel ?) maternel qui () à bien des fils... Il se tournait en particulier, ça va revenir sur le... le bris d'objet, une fois où sa mère, en le grondant, avait malencontreusement cassé un de ses jouets, ce n'est pas vraiment un jouet, je vais vous le dire, ce n'est pas... en plus ce n'est pas inintéressant, c'était un globe terrestre en verre, qu'il avait sur son bureau, qu'on lui avait offert, et en le grondant, elle l'avait cassé, et elle avait immédiatement marqué la réconciliation, et sa culpabilité, par l'achat d'un globe... lui disait : « je me souviens que ce globe m'énervait, je le trouvais pas beau etc.

Et puis quand sa mère l'a cassé, il était en fait très content, mais évidemment il s'est plaint, et alors du coup elle lui en a acheté un beaucoup plus beau, beaucoup plus gros, parce que c'est important qu'il soit plus gros à ce moment-là. De même les rares disputes des parents entre eux... il disait que ses parents se disputaient rarement, mais alors c'était caractéristique, dès qu'ils se disputaient, ça se terminait par le fait qu'ils sortaient sans les enfants, alors que d'habitude ils sortaient toujours avec les enfants, et bien là ils se payaient une sortie sans les enfants... vers une scène primitive d'ailleurs qui consistait à aller au restaurant, la scène primitive ça peut être plein de choses, pour lui la scène primitive, c'était aller au restaurant..

De ce point de vue la scène de ménage, vous voyez comment elle vient jouer sa fonction assez précise de jeu de séduction. Donc on est là dans la logique du versant : « l'obsessionnel/enfant préféré de la mère ». Et on sait bien comment ça fonctionne. Mais sur

un autre versant, elle était le mode, cette scène de ménage, sur lequel - sur un mode classique, et en principe sans suite - pouvait se manifester la haine que recèle l'amour.

Ce qu'il formulait d'ailleurs en... Très informé de psychanalyse, il était un lecteur de Freud et de Lacan, ce qu'il évoquait... l'un des effets de sa cure a été très intéressant, c'est quelqu'un, quand je l'ai reçu, qui n'était pas loin d'être dans une demande didactique, c'est un des cas de ceux qui ont guéri de l'analyse, il n'est pas devenu analyste, c'est le versant... quelqu'un d'assez... évidemment vous voyez c'est des patients... j'aime bien... ils me sont évidemment très sympathiques... mais il évoquait son intolérance aux hystériques : « Je ne supporte pas les hystériques. »

Alors évidemment il avait le don pour ne se prendre d'amour que pour de grandes hystériques. A la fois il engageait sa compagne à faire montre de son hystérie, à y aller de son hystérie, à y aller de son (), à jouer de son retrait, de son retour, à jouer de son hystérie, classique, et lui-même, curieusement, dans sa colère, mimant une scène d'hystérie, une crise d'hystérie, mimant la crise d'hystérie... Et la scène de ménage à ce moment-là avait une autre fonction. Elle avait une fonction de dire la haine au cœur de l'amour, la haine au cœur de l'amour, sur un mode combiné entre sa logique obsessionnelle et la logique hystérique, les deux, et en même temps d'aller constater - ça, c'est venu assez tard dans la cure - justement parce que cette scène de ménage s'arrêtait, parce qu'elle était ponctuée par quelque chose qui était le bris d'objet, ou un coup, mais pas d'une grande violence, ou par simplement une menace de frapper, c'est-à-dire le constat de l'impossibilité de pousser cette haine jusqu'à l'acte sadique.

Donner une place à l'agressivité du désir, donner une place à la haine dans l'amour, mais sur un mode assez strictement cathartique. Qui relance l'érotique du désir, et de l'amour, en laissant énoncé, sur le mode à proprement parler de la dénégation, le rejet de la haine de l'autre : l'utilisation d'un procédé propre aux obsessionnels, d'un procédé dénégatif.

Enfin ces scènes - et c'est ça aussi qui est tout à fait intéressant - de plus en plus fréquentes au fur et à mesure que la relation s'installait, survenaient, dit-il, sur fond d'ennui, ce qui était

tout à fait singulier quand il en faisait l'analyse, c'était de dire : heureusement qu'il y a eu la scène, parce qu'on s'ennuyait, on commençait à s'ennuyer l'un avec l'autre.

Et qu'est-ce qu'il dit à ce moment-là qui est tout à fait intéressant ? Il dit : ce qui se passe dans cette histoire, dans cette relation-là, dans cette nouvelle relation, complètement différente, c'est que la scène de ménage vient assez strictement à la place de l'adultère. Alors que d'habitude, dans cette autre relation, dès qu'il y avait cette mesure d'ennui, il passait à une autre, dans cette relation-là (il faut dire que ça c'est une preuve d'amour), la scène de ménage venait à la place de l'adultère. Et il considérait tout à fait différemment par exemple les scènes de jalousie qui avaient présidé aux ruptures de ses histoires antérieures.

D'habitude : « Mieux ça va avec une femme, plus ça va avec une femme, plus je m'ennuie, et plus je la trouve ennuyeuse, et plus j'ai envie d'une autre relation, et dès que j'ai une autre relation, évidemment... » Évidemment, l'intérêt d'une autre relation c'est que la femme le sache, ce n'est pas un clandestin, c'est quelqu'un qui aime bien mettre la pagaille, vous l'avez constaté, et bien il a une scène de jalousie et il rompt. Et bien là, ce n'est pas ce qui se joue, il joue tout à fait autre chose.

Je vais m'arrêter sur ce cas. Je vais juste, en quelques phrases, tirer les fils que j'ai envie de tirer à partir de ces deux cas. Je vais essayer d'aller très vite parce que ce serait intéressant qu'on en parle, une fois de plus... Le premier fil, c'est cette articulation demande/besoin/désir... Vous voyez que ce qui est tout à fait troublant dans la première histoire, me semble-t-il, c'est comment alors que la logique hystérique habituelle est la logique de la demande, comment on a tendance à mettre en avant ce qui serait quelque chose de ce registre-là, qui organiserait la logique de l'amour, « l'amour c'est une demande d'amour, la demande est une demande d'amour », l'histoire habituelle, je ne dis pas que c'est faux, je ne dis pas que c'est absent, ce qui me semble beaucoup plus intéressant, c'est d'envisager comment l'amour chez le névrosé est une tentative de réconcilier le besoin et le désir. C'est-à-dire que, l'amour, c'est le mode sur lequel le sujet va tenter de dire à l'autre : « j'ai besoin de toi », pour ne pas lui dire « je te désire. »

Je vais essayer d'aller très vite... deuxième thème, qui est derrière, qui n'est pas forcément celui qui apparaît le plus, mais c'est le risque conjugal. Qu'est-ce que c'est que le risque conjugal ? C'est d'abord l'habitude, et le fraternel. J'ai déjà beaucoup glosé là-dessus, je le reprends quand même, c'est-à-dire d'une certaine façon que le mode sur lequel on peut rabattre le désir sur le besoin, c'est bien de prendre exemple sur ce qui constituerait quelque chose comme le modèle fraternel du lien conjugal. Quant à l'habitude, là aussi, j'en ai déjà beaucoup parlé, qu'est-ce que l'habitude, et bien c'est l'exercice de la pulsion de mort, c'est le repérage de ce qui fonctionne comme pulsion de mort pour n'importe quel sujet.

Je pense à un autre patient qui parlait de ce qui ne se passait plus bien dans sa relation de couple, et qui disait : « Ce qui est étonnant c'est qu'on a l'impression qu'on se... on est tout le temps ensemble, ça va, d'une façon très ritualisée, le soir, la nuit, le matin, les week-end, de temps en temps avec les enfants, de temps en temps sans les enfants... »

Et un jour il arrive, il me décrit sa situation, il dit : « Ce qui est étonnant, c'est qu'on est tout le temps ensemble mais on ne se voit plus. On ne se voit plus... »

C'est le côté, comme ça, quelque chose qui serait comme une désobjectivation qui serait en œuvre dans ce lien conjugal, sur le registre de l'habitude. L'habitude, c'est ça, l'habitude. C'est quoi, celui qui se plaint de l'habitude ? C'est le fait qu'on va pouvoir répéter tel ou tel geste, par exemple, sans avoir besoin d'y engager son désir. Je dis toujours que l'exemple typique de ce que c'est que l'habitude, c'est : vous prenez votre voiture le matin, ou à tel ou tel moment, pour aller... sortir... pour faire quelque chose d'un peu original, et au bout d'un moment vous êtes en train de prendre le chemin du bureau. Ça vous est déjà arrivé, ça ? Et bien c'est « l'habitude ». Et l'habitude, qu'est-ce qu'elle fait ? Elle annule le sujet désirant. Effacement du sujet désirant. Ce qui est l'un des risques du conjugo, c'est bien la constitution d'habitudes qui font que le sujet du désir s'absente.

Ca vient soutenir quelque chose puisque à ce moment-là ça vient soutenir quelque chose de l'ordre du besoin. C'est une scène de comédie assez classique, mais c'est arrivé un jour à un de

mes patients, qui n'a pas trouvé ça drôle pourtant, alors que c'était drôle, un jour il rentre chez lui la maison était vide. Il y avait une crise avec sa femme, ça n'allait pas très bien, et il rentre chez lui, il n'y avait plus rien. Alors là elles sont toutes géniales, le déménageur était venu dans la journée, il rentre chez lui, il était parti le matin, il rentre chez lui, la maison était vide. Moi j'ai trouvé ça très drôle. Je ne lui ai pas dit... Évidemment le couple s'est refondé, avec ça... C'est une bonne méthode, ça... D'un seul coup, là, le côté « on est plus dans les meubles »... y compris sa femme, et d'abord... d'un seul coup : shplaf... plus rien... le rien, vous voyez... Ça c'est encore une formule du « rien »... Comme objet du désir.

En plus... bon, vous connaissez un peu l'histoire, c'était très intéressant, effectivement, c'est une forme sous laquelle cette femme, d'une grande intelligence, névrotique évidemment, a relancé pour le coup l'amour de ce bonhomme, le désir, d'un seul coup... Et bien pourquoi il a été affecté, il a été affecté parce que l'habitude s'est cassée la figure, ce qu'il n'a plus retrouvé, c'est son habitus, c'est-à-dire son habitation. L'habitation, c'est bien l'habitude. Vous n'avez qu'à voir comment... je le dis souvent... que pour faire une bonne affaire immobilière, vous cherchez des couples qui construisent une maison. Généralement quand ils l'ont construite ils divorcent, ça c'est, hein... Si vous voyez un couple qui se construit une maison, vous pouvez... pas tout le temps, mais... vous vous apercevez que dès que la maison est finie, qu'ils ont mis des trucs, qu'ils sont entrés dedans, ils divorcent ! Et la maison est à vendre généralement moins cher... Non, c'est pour faire de bonnes affaires... La psychanalyse pourrait vous renseigner sur des trucs comme ça... C'est utile dans la vie... Par exemple les architectes qui ont des projets de maisons individuelles, le fantasme de chacun peut se présenter... les architectes, marrons, pas tous, perçoivent très bien... l'agent psychologique...

Le deuxième point... le fraternel, vous voyez que le fraternel, c'est bien parce que... je dis souvent que le modèle du conjugo moderne, et de la modernité, c'est la fraternité : « tous des frères, même les soeurs... même les enfants... c'est le modèle de la fraternité généralisée... c'est évidemment un moyen d'escamoter le père, de façon assez radicale... A propos des banlieues, c'est la politique des grands-frères, c'est

vraiment la pire connerie qu'on ait jamais inventée, mais je l'ai tellement écrit, que je ne vais pas m'y attarder

Dernier point : ce qui est en jeu dans cette dynamique de l'ennui et de la haine (vous savez que l'ennui c'est la même étymologie que la haine, c'est l'ennemi, l'ennui et l'ennemi, ça vient de la même chose...) Qu'est-ce que c'est que l'ennui ? L'ennui, c'est le mode sur lequel se dit la haine névrotique... C'est le mode sur lequel se dit la haine névrotique. Alors vous voyez, il y a une ambiguïté de la formule, hein ! ... Entre « je m'ennuie », qui est quelque chose qui serait du côté d'une tonalité dépressive, « je m'ennuie », c'est je déprime, et « tu m'ennuies », ce n'est pas tout à fait la même chose, parce que dans « tu m'ennuies » il y a deux sens. Tu m'ennuies au sens de : « tu provoques une dépression qui fait que je m'ennuie », et c'est « tu m'ennuies » au sens de : « tu me poses un problème ».

« Tu m'emmerdes », c'est encore pire, c'est la chanson de Brassens, il y a une formule, comme ça, la distinction entre les emmerdeuses et les emmerdantes, les emmerdatrices, parce qu'il faut qu'il en invente une autre, mais on voit très bien comment le bonhomme, va dire, c'est ce que j'évoquais tout à l'heure, le bonhomme, dans le lien conjugal, se trouve menacé de virer au con ou au salaud, autant la femme, elle vire à l'emmerdeuse ou à l'emmerdante... ou elle est emmerdante, c'est-à-dire que vraiment on déprime... ou c'est une emmerdeuse et dans ce cas-là, on est dans quelque chose qui est du registre... le versus haine/ennui. Cette articulation haine/ennui.

J'avais d'autres choses à dire mais je vais m'arrêter là-dessus pour discuter... La question paradoxale, c'est qu'on s'aperçoit (c'est pour ça que j'ai évoqué ces deux cas, ces deux situations) que le repérage de la logique dans laquelle est prise telle ou telle crise du couple, que ce soit une crise qui se manifeste par exemple dans l'écart entre le désir de l'un et le désir de l'autre (c'était l'évocation du mari), ou que ce soit une crise qui se manifeste par la place privilégiée de la scène de ménage... ET bien, ce qui est tout à fait paradoxal c'est que quand on examine les conditions de ces crises, on n'aboutit pas du tout à quelque chose qui serait la séparation. C'est-à-dire que le gain d'intelligence de la situation a un effet tout à fait curieux, c'est probablement en remettant le lien conjugal à sa place, c'est-à-

dire avec le minimum d'humour qui doit... tout de même ce qui parle le mieux du lien conjugal ce sont les comiques... enfin, les comédies, par exemple... le lien conjugal généralement ça donne lieu à de la comédie, les tragédies, elles nous parlent de l'amour, elles parlent rarement du lien conjugal, ou alors c'est vraiment... affligeant.

Et bien le lien conjugal fonctionnerait à la condition de comprendre à la fois sa dimension humoristique - ne pas prendre le lien conjugal pour ce qu'il n'est pas, c'est-à-dire pour quelque chose qui serait l'accomplissement du désir d'amour - et en même temps avec l'intelligence de l'ambivalence qui est incluse dans toute relation de ce type. Voilà, je n'ai pas de fait de schéma, je n'ai pas fait de lacanisme dur, ça change un peu.

P.S. Trop occupé, Jean-Jacques Rassial n'a pas eu le temps de corriger son texte, il a « fait confiance » à la transcriptrice...

**Christiane Schonbach
Christine Dura-Téa**

La bourse ou la vie

Christiane Schonbach

Cette phrase, entendue, lors d'un exposé des journées de l'association freudienne à Paris m'a interpellée et impulsivement, j'ai eu l'idée de la reprendre comme titre de la présentation que je devais faire avec Christine Dura-Tea.

A la seconde lecture, elle m'est apparue beaucoup plus complexe que je ne l'avais prévu, j'ai essayé de comprendre pourquoi, j'ai eu cette impulsion, et j'ai appliqué la méthode bien connue des associations libres...

Premièrement, la bourse ou la vie... me renvoyait à ma difficulté d'un choix : être en position de médecin ou être en position d'analyste, ce dernier choix, me conduisait à devoir abandonner quelque chose de mes titres, à être à découvert.

Deuxièmement, la bourse... c'était le paiement par l'argent en psychanalyse que cela m'évoquait. Cette question, est dans ma pratique, constamment interrogée car j'ai la possibilité de prendre en charge des patients avec ou sans feuilles de SS. Peut-on dire qu'il n'y a pas d'analyse s'il n'y a pas paiement personnel ?

Je vais donc essayer de m'éclairer, et j'espère de vous éclairer, en parlant de ces différentes questions sous un angle à la fois théorique et pratique selon le plan suivant :

- la logique du choix forcé
- la nécessité du paiement par l'argent en Psychanalyse
- Psychothérapie et Psychanalyse, leurs différences et pour guérir de quoi ?

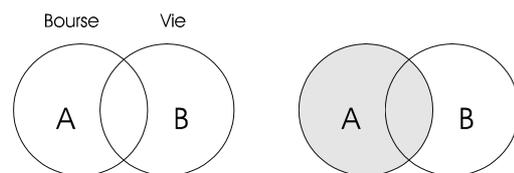
Ma première association était donc ce choix forcé :

**LA LOGIQUE DU CHOIX FORCÉ :
LA BOURSE OU LA VIE**

Les logiciens distinguent 3 formes de OU :
Le ou inclusif : c'est celui de la maîtresse de maison : « voulez-vous de la salade ou du fromage » tout porte à croire que l'on peut avoir les 2...

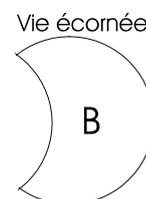
Le ou exclusif : c'est le « fromage ou dessert » du menu du restaurant, c'est l'un ou l'autre, on est sommé de faire son choix.

Le ou aliénant : voir schéma des cercles sécants, sur le tableau :



Supposons que l'objet auquel vous renoncez, ait une partie commune avec celui que vous choisissez B. Si vous renoncez à A, vous ne pouvez plus que conserver B amputé.

C'est la bourse ou la vie : Si je renonce à la bourse A, ma vie sera tout de même moins agréable, je conserve ma vie, mais amputée, si je veux garder la bourse, je perds la vie et la bourse. C'est donc un faux choix : c'est un choix forcé puisque je ne peux que choisir la vie et elle sera toujours écornée.



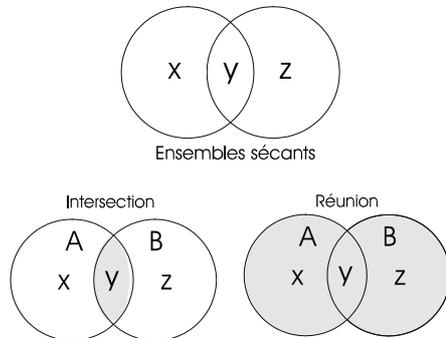
Si le ou inclusif nous donne l'illusion que tout est possible.

Si le ou exclusif laisse supposer que nous pouvons faire le bon choix.

Le ou aliénant est centré sur la perte, et la psychanalyse est une expérience de la perte.

Lacan, insiste sur cette dimension de la perte et, il se réfère à la logique pour éclairer son raisonnement.

J'inscris au tableau, quelques éléments de logique.



L'intersection :

ce que A et B ont en commun : $A \cap B = y$

La réunion : $A \cup B = x + y + z$

Théorème de Morgan : la réunion de non A et de non B est égale à la non-intersection de 2 ensembles A et B.

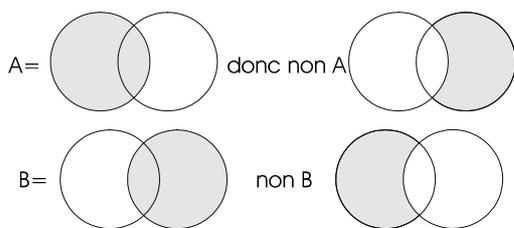
$$\overline{A \cap B} = \overline{A} \cup \overline{B}$$

On voit sur le tableau :

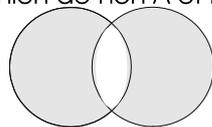
le passage de l'ensemble A à l'ensemble non A, et de B à non B

la réunion de non A et non B

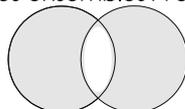
la non-intersection des 2 ensembles A et B



Réunion de non A et non B



Non intersection des ensembles A et B



Quel usage fait Lacan de ces éléments de logique, et de ce « ou aliénant » de la bourse ou la vie ?

Il écrit (dans position de l'inconscient) : La causation du sujet, se fait par 2 opérations : aliénation/séparation.

L'aliénation, est le fait du sujet, en structure logique, c'est la réunion : V (vel, choix entre 2 termes qu'à éliminer l'un d'entre eux : la bourse ou la vie).

La séparation, dont la forme logique est l'intersection : \wedge c'est, dit Lacan : « Par quoi le sujet se réalise dans la perte ou il a surgit comme inconscient, par le manque qu'il produit dans l'Autre. »

Je vais vous donner un exemple

Dans la formule du fantasme : S barré poinçon de petit a : le sujet de l'inconscient, divisé par l'entrée dans le langage, est dans un rapport d'aliénation / séparation (poinçon) avec l'objet petit a.

Prenons l'exemple d'un fantasme chez une adolescente : elle se voit assister à son propre enterrement, et jouir de voir toute sa famille en pleurs. Elle place son propre manque, sous la forme du manque qu'il produirait chez le grand Autre, de sa propre disparition.

On retrouve dans cet exemple, l'aliénation : c'est l'opacité de son être, tel que le perçoit cette jeune fille, le qui- suis-je ? , et de l'autre la séparation c'est à dire, sa réponse radicale puisqu'il s'agit de sa mort, qui réalise au mieux le surgissement de son être, à partir du désir du grand Autre (même mécanisme dans l'anorexie).

Lacan rend compte, aussi de l'expérience du partage entre être et pensée, et il interroge, la phrase de Descartes qui associe être et pensée dans « cogito sum », le « je pense donc je suis ». Il le transforme en sa négation. Je ne pense pas je ne suis pas.

Le changement du je pense en sa négation, opéré par Lacan, vient du fait que l'Inconscient n'apparaît jamais au niveau du langage, de la conscience, que dans sa négation, c'est le seul mode possible du retour du refoulé.

Dans le théorème de Morgan si on remplace, l'ensemble A par : Cogito, et B par Sum, on obtient le théorème inscrit au tableau :

$$\overline{\text{Cogito} \wedge \text{Sum}} = \overline{\text{Cogito}} \cup \overline{\text{Sum}}$$

Soit : je pense je suis ou je ne pense pas où je ne suis pas

C'est le « ou » de l'aliénation, et ce dernier schéma au tableau montre que le choix est comme dans la bourse ou la vie.

Le sujet surgissant d'un côté comme Sens dans le langage, de l'autre il disparaît comme Être. Invité à choisir entre l'Être et le Sens, il ne dispose pas de choix, et doit choisir le Sens écorné de la part de non-sens qu'est l'inconscient.

L'acte analytique, fait faire l'expérience de ce partage, et met le sujet à l'épreuve de ce qui pourrait s'appeler une aliénation analysante.

L'analysant est mis à la tâche de l'analyse, grâce à la règle fondamentale : dire ce qui vous vient, sans essayer de tout comprendre c'est le « je ne pense pas ». D'un côté, il va dire ses rêves, ses associations libres, son histoire et pensera se saisir dans son être, mais il disparaîtra comme sujet.

De l'autre côté, il va faire un travail du signifiant, à la recherche d'un sens, auprès d'un analyste qui est supposé savoir. Ce travail, se fait à partir de la rencontre avec l'objet a, le plus de jouir dont Christine va parler, pour produire de la Perte, du Rien. Là aussi, le champ sera écorné, il manquera toujours un signifiant qui viendrait dire l'être du sujet.

Donc, cette phrase la bourse ou la vie, sommation de bandits rançonneurs, je l'ai ressentie comme ma difficulté à assumer la perte que nécessitait la position d'être analyste.

Être médecin, c'est être en position du savoir, du Maître, qui sait guérir, et c'est bien ce que les patients demandent.

Et, si l'on veut être Psychanalyste, il faut perdre ce désir de vouloir tout expliquer et de vouloir guérir, il faut donc être clair avec ce qui nous a fait nous engager dans la médecine.

Il faut aussi passer du désir d'être analyste, à celui de l'analyste, et accepter d'être en position de semblant c'est-à-dire dans la dimension de ce qui apparaît, à la fois comme sujet supposé savoir, grand Autre, et objet a. C'est plus difficile que d'être le Maître, et être dans cette position de semblant, c'est pour obtenir quoi ?

Puisque l'on parle de cure, on pourrait dire pour obtenir une guérison, car si l'analyste ne cherche pas à guérir, il a quand même le droit

de le souhaiter, mais quelle guérison ? Nous y reviendrons.

Ma deuxième association, c'est : bourse/argent.

En tant que médecin je peux faire des prises en charge avec des feuilles de Sécurité Sociale, dans ces cas suis-je encore dans le champ analytique ?

J'ai essayé de comprendre cette place de l'argent, en m'aidant de la lecture du livre de Pierre Martin « argent et psychanalyse », et à travers le conte d'Edgar Poë, je vais essayer d'illustrer certains aspects de :

LA FONCTION DE L'ARGENT EN PSYCHANALYSE

Tout d'abord : qu'est-ce que l'argent ?

C'est un signe identique à lui-même, qui circule, qui a valeur d'échange, et qui est l'équivalent général de tout objet, il a donc le pouvoir d'annuler toute signification.

L'argent a, de plus, rapport au besoin, à la demande, au désir, à la jouissance et à leurs corollaires sociaux.

L'argent n'est pas essentiel, ce n'est pas l'essence de l'analyse, mais, on agit avec lui.

Le conte d'Edgar Poë.

Il se résume en 2 scènes :

Une scène primitive, qui se joue dans le boudoir royal, la Reine lit une lettre, et est interrompue par l'entrée du Roi. Pour la cacher elle la dépose sur la table « la suscription en dessus, et le contenu caché en dessous, comptant sur l'inattention du Roi. Mais le 1er ministre entre, comprend l'importance de la lettre l'échange avec une autre, la Reine le voit. et sait qu'elle est dorénavant en son pouvoir.

La 2eme scène : Le préfet de police pour récupérer la lettre, à la demande de la Reine a fouillé de fond en comble l'hôtel du ministre, vainement. Cela fait donc 18 mois que le ministre fait chanter la Reine... Dupin fameux détective auquel le préfet de police s'adresse pour la retrouver, se rend chez le ministre qu'il trouve, baillant, flânant, se prétendant accablé par un extrême ennui. Ne se laissant pas abuser par cette feinte de la part de cet homme, qu'il sait être particulièrement énergique, il scrute les lieux à travers ses lunettes vertes et découvre la lettre, sous ses yeux, elle porte l'adresse de Dupin, avec une écriture féminine. Cette ruse ne trompe pas Dupin, qui la reconnaît justement

parce qu'elle est laissée par le ministre à « portée du regard », comme dans la 1ère scène. Il reviendra le lendemain et échangera la lettre contre une lettre factice, contenant un message funeste écrit par Dupin dans un accès de rage. Après cette 2ème opération le ministre n'a plus la lettre mais ne le sait pas.

Fin du conte : Dupin remet la lettre au préfet dont il exige une somme considérable. Il ne détient plus rien. Les comptes sont réglés.

L'analyse du conte :

Cette histoire, permet de comprendre, en partie la place de l'argent et en même temps illustre le processus psychanalytique.

Le transfert : avant le conte, la situation n'existait pas. L'inconscient s'extériorise dans le transfert de la lettre.

La lettre volée : pur signifiant, puisqu'on ne connaît pas son contenu. Il se déplace en des lieux d'aveuglement, mène le jeu, détermine les sujets dans leurs actes.

Cette lettre est l'objet du désir, elle a une portée magique puisque qu'un autre la veut, elle met en péril l'ordre et la loi, elle représente ce qui est hors la loi. Elle constitue aussi l'ordre symbolique, dans le sens où cet ordre se fonde de l'exclusion d'une lettre. Elle est présence - absence. Le symbolique c'est ce qui manque à sa place (ex. du livre dans la bibliothèque, place symboliquement assignée et du Fort-Da).

L'analysant : la Reine, dépose chez l'analyste la lettre.

La jouissance : On se rend compte de la Jouissance qui anime ces personnages : la Reine, le Ministre qui la fait chanter. Mais celui qui la possède cette lettre objet du désir, est en même temps possédé par elle : La Reine d'abord, puis le ministre proprement « efféminée » dit Lacan puis Dupin lui-même qui manifeste une explosion passionnelle contre le ministre, cette rage féminine. Cet envoûtement ne cessera qu'au paiement par l'argent, agent de la castration symbolique.

La position de l'analyste :

C'est celui qui est en mesure de comprendre le jeu symbolique, donc de dérober la lettre, en 1er c'est le ministre, puis c'est Dupin. On voit donc la différence de position des 2 personnages, le premier quand il a la lettre en jouit et fait chanter la Reine, le second neutralise le pouvoir de la lettre, et fait arrêt la jouissance en faisant payer, c'est lui l'analyste.

Dans le cadre d'une cure, chaque entretien, pourrait être comparé, à ce conte où le signifiant est déposé, et annulé symboliquement par le geste final, répétitif du paiement en argent.

L'argent est assigné à un double registre comme le dit Pierre Martin :

1) registre du commerce : signe d'un échange : d'un discours fait de lettres, contre un savoir présumé à l'analyste. Ces lettres peuvent être les attributs de la mère, du père, du phallus, de l'objet a, et le signifiant argent en sa fonction d'équivalent général va annuler toute signification. Ces lettres en souffrance seront désormais, indifférenciées parmi toutes autre chose en quoi se convertira l'argent.

2) se situe au niveau de la demande, et se révèle avec la progressive déstructuration de l'imaginaire, en cours et fin d'analyse.

La demande première de l'analysant : c'est une demande d'amour, demande d'avoir l'amour, d'avoir la psychanalyse, d'avoir par eux, jouissance de lui-même. Mais en fait, il se rend compte que séances après séances, à faire défiler ses lettres volées, cet argent ne paye plus rien. Il s'aperçoit qu'il paye parce qu'il a parlé, qu'il parle parce qu'il a payé, et que tout cela n'ouvre que sur la solitude. Et là, il ne s'agit plus de l'objet d'un commerce, il s'agit de la cause même du discours, de l'objet du désir, du Rien...

Et en fin d'analyse, l'analysant, lui, n'a pas envie d'arrêter ce maléfice, pas envie que l'argent exorcise l'envoûtement. Et il peut continuer à jouir de lui-même, de façon interminable, dans le cas de ces analyses sans fin.

Je réponds donc à ma question initiale, Le paiement en argent est-il nécessaire à l'acte analytique, je dirai oui car ce geste répétitif annule la signification de la lettre et la jouissance des protagonistes et permet la fin de l'analyse.

Le paiement en argent, est le garant mais non le seul bien sûr, du bon déroulement d'une analyse.

Dans ma pratique que se passe-t-il ?

Dans certains cas je fais des thérapies avec des feuilles de SS, et comme tous les médecins Psychiatre, je fais des actes non codifiés spécifiquement, je signe simplement des consultations médicales spécialisées, à un rythme répété, sans entente préalable. C'est un droit donné par la circulaire de 1974, du Dr Sournia. Dans cette circulaire, la psychanalyse n'est pas men-

tionnée donc pas remboursable de droit, et le terme de Psychothérapie individuelle ne privilégie ni exclut aucune forme de psychothérapie. Ce texte clair et souple permet une grande liberté aux médecins, il va certainement être modifié.

Dans ces cas de remboursement, je suis dans le champ Psychothérapique, qui peut d'ailleurs, être un préambule à une analyse.

Dans d'autres cas, je fais des prises en charge dans la gratuité : 100% R M I.

La gratuité en appelle à l'état providence. Et le Don est d'actualité en ces temps de crise. On comprend que dans notre société marchande, l'État qui redistribue les richesses demande en retour, un travail, une conformité sociale, un bon commerce des uns avec des autres. Christine qui travaille en institution vous en parlera.

Je pense que là, on n'est pas dans le champ de l'analyse, mais si la motivation existe, rien n'empêche de sortir du cadre de la gratuité pour celui d'un paiement adapté à la situation financière.

Dans les cas où il y a une réelle demande d'analyse :

Il faut aborder le problème du paiement, au cours des séances préliminaires, et bien définir la fonction économique et sociale de l'argent au niveau de l'acte analytique. L'analyste doit parler d'argent avec autant de sincérité que de sexe. Ces 2 sujets tabous : Sexe et Argent, souvent scandaleux, font partie des règles fondamentales de l'analyse.

Le problème de la fixation du montant des honoraires.

L'argent est vu différemment du côté de l'analyste, et du côté de l'analysant :

Du côté du psychanalyste : celui-ci doit être payé comme toute personne exerçant une profession libérale, il serait souhaitable qu'il en vive : l'argent vaut pour l'analyste : on est dans le registre du Besoin.

Du côté de l'analysant, c'est plus complexe. On s'attachera plus à la valeur symbolique de l'argent : fétiche, objet phallique, narcissique, objet obsessionnel, plus qu'à sa valeur réelle, en tenant compte que lorsque le patient a peu d'argent, il ne peut pas payer beaucoup.

Un exemple amusant, illustrant cette dévalorisation de l'argent dans sa réalité, dans le livre de Jean Allouch : « Allô Lacan ? Certainement pas » Quelqu'un d'extrêmement riche vient demander une analyse. L'homme interrogé, Lacan sur le point du paiement, conscient

sur le fait de disposer de trop d'argent pour pouvoir payer quoi que ce soit.

Réponse de Lacan : Pour chaque séance, vous réglerez un franc symbolique.

Je voudrais maintenant terminer sur la question de la finalité des Thérapeutiques par la parole, sur les fins de cure, parce que c'est quand même, la question la plus importante à débattre.

Cette question dans la conjoncture actuelle est d'actualité, parce que la souffrance sociale est intense et que les patients se tournent vers les thérapeutes pour guérir, pas forcément d'eux-mêmes, mais du social, de Télécom ou de l'éducation nationale... ce sera le propos de Christine.

Les différentes écoles Psychanalytiques s'associent au niveau Européen, pour réfléchir sur la façon de répondre à ce malaise social, et ce questionnement prend un peu la forme d'un vieux débat Psychothérapie et Psychanalyse.

PSYCHOTHERAPIE - PSYCHANALYSE QUELLE GUERISON ?

Psychothérapie :

En effet ce sont 2 éthiques différentes, et la pratique médicale se rapproche beaucoup de la pratique psychothérapique, il y a peu de difficulté à passer de l'une à l'autre, puisque ce qui est demandé c'est de faire revenir le patient à un état de bien être, ceci dans un temps court, le thérapeute en place de Maître, sait ce qui est bien.

Parfois de bons résultats sont obtenus dans des prises en charge courtes, où l'on voit une levée du symptôme et un remaniement des positions du sujet.

Dans les prises en charge institutionnelles aussi, on peut avoir des améliorations.

Les reproches faits à cette prise en charge Psychothérapique, ont été bien spécifiés par Freud et Lacan : emploi de la suggestion, adoption d'une norme sociale, identification au moi supposé fort du Psychothérapeute, guérison au prix de l'aliénation du sujet et du refoulement de son désir.

On peut savoir tout cela, et quand même s'en servir, j'en ai fait l'expérience pour avoir travaillé 20 ans en institution, où il est impossible d'avoir une approche analytique même en cas de supervisions dites analytiques, mais où le

travail, même à visée adaptative, est nécessaire pour soutenir les équipes.

Lacan, dans *Télévision* écrit de façon assez violente « au reste les psycho quels qu'ils soient, qui s'emploient à votre supposé coltinage n'ont pas à protester mais à collaborer. Qu'ils le sachent ou pas, c'est ce qu'ils font. Ce terme de collaboration, fait entendre qu'il y a peut-être, des limites à ce coltinage ».

L'analyse :

La pratique analytique, a une éthique différente et elle appartient à un champ radicalement autre.

Patrick de Neuter dans le bulletin Freudien en 93 a posé la question ainsi :

La cure Psychanalytique : pour guérir de quoi ? Il a une façon optimiste de voir la Psychanalyse, et cela m'a réjouie.

Parce que, là aussi, les reproches que l'on fait à cette méthode, sont nombreux : analyses interminables, destruction des couples, absence de guérison d'ailleurs Lacan l'a dit « la guérison de surcroît ».

Je ne vais pas vous énoncer ici tous les bienfaits de l'analyse mais simplement centrer à la suite de De Neuter que la Psychanalyse, offre de guérir de 2 maladies : le refus de guérir, et la quête du maître.

1 Le refus de guérir : c'est la façon dont l'analysant jouit de son inconscient, que Freud appelle de réaction thérapeutique négative ou masochisme fondamental. Pourquoi l'hystérique refuse d'abandonner son malheur extraordinaire, pour la banalité du quotidien, et l'obsessionnel sa compulsion idéative. Parce qu'ils en jouissent.

Quel avantage, l'analysant a-t-il à lâcher cela, d'ailleurs, ce lâcher prise le rend dépressif, et quoi en échange ? Le Rien. Il s'agit de le guérir du désir de ne pas guérir qui se cache au cœur de toute demande d'analyse, la pulsion de mort étant étroitement mêlée à la pulsion de vie.

Mais cette jouissance peut se trouver aussi du côté de l'analyste, Lacan parle à ce sujet du Psychanalyste, tapi, à l'affût du dire de l'analysant, en proie à une jouissance solitaire, à une délectation morose... Il semble évident que, si la jouissance est bilatérale, l'analyse sera interminable.

2 la Psychanalyse doit aussi guérir de la quête du Maître. Le parlêtre recherche celui qui lui dira ce qui est son bien, mais aussi celui qui le traitera comme son objet, soit encore comme

son déchet : comme le dit Charles Melman dans *Clinique psychanalytique et lien social*.

Il recherche, en toute confiance à se reposer sur le Maître et lui adresser ce transfert qui rend paresseux, puisqu'il décharge de la responsabilité de penser et de poser des actes.

Guérir donc de notre tendance à croire au Grand Autre qui sait à notre place et qui a un savoir sans faille.

La encore cette quête du Maître, est aussi du côté du Psychanalyste, qui doit aussi guérir de sa tendance à croire au Grand Autre.

Comment conclure, puisque vous l'avez quand même deviné, je me situe du côté de la position analytique, que peut-on attendre de la cure analytique ?

Moins de souffrance, l'analysant ayant abandonné ses symptômes névrotiques ou trouvé un nouveau sinthome par substitution sinthomatique.

Accès à un certain bonheur, fait d'une série de « bons heurts ».

Accès à un Désir autre, qui aurait affaire à quelque chose qui ne se laisse pas saisir, au Rien, à objet a, situé dans cette Zone intermédiaire de la bourse ou la vie.

BIBLIOGRAPHIE

R. Chemama : *Éléments lacaniens pour une psychanalyse au quotidien*. Ed de l'A.F.I.

M. Darmon : *Essais sur la topologie lacanienne*. Ed. de l'Association Freudienne.

P. De Neuter : *Le Bulletin Freudien*. 93 / 20

J. Lacan : *Les Écrits : Position de l'inconscient* Ed. Le Seuil.

P. Martin : *Argent et Psychanalyse*. Ed. Navarin.

C. Melman : *Clinique Psychanalytique et lien social*. Bibliothèque du Bulletin Freudien.

Christine Dura-Téa

**LA BOURSE OU LA VIE : LE DISCOURS
DE LA MISÈRE**

A partir de la question de l'aliénation du sujet, comment peut s'articuler une pratique clinique d'accompagnement du sujet en souffrance d'insertion, alors que le discours du Maître perverti est au service du discours de la Misère ?

Quelle est la pratique possible, afin que le trou de l'exclusion fasse son travail de civilisation ?

C'est le cri du voleur - volé - de grand chemin auquel résonne le choix impossible de celui déjà, qui accepte de payer de sa bourse... de sa vie et qui dans le vacillement qu'ouvre ce choix impossible disparaît en tant que sujet, alors même que surgit son désir. A cet instant, il voudrait bien choisir un lieu, où, il n'aurait à choisir ni l'un ni l'autre.

C'est le cri de révolte du prolétaire, du damné de la terre, qui est dessaisi de la partie de son ouvrage, en même temps qu'il est aussi lésé dans cette part de personnalité qui a été engagée dans l'activité de production.

Il n'est plus lui-même, il est devenu un autre.

C'est le cri du nourrisson qui à la croisée d'une mort éminente et de l'éclosion à la vie, à l'instant de sa naissance rencontre le premier signifiant. « Ce signifiant primordial manifeste par une articulation pulsionnelle, le premier rapport du corps et de la parole. Il figure et symbolise avec la première angoisse, le premier affect, à savoir le produit de la prise de l'être parlant dans le discours à venir, en tant que ce discours le détermine comme objet, mais au niveau de l'être et non de l'étant. » (Pierre Martin).

La bourse ou la Vie : ce « ou » dit vel de l'aliénation ne laisse aucun choix :

Choisir la bourse, c'est perdre les deux ; choisir la vie, c'est la vie sans la bourse, à savoir une vie écornée.

« La bourse ou la vie », un énoncé que je n'ai pas choisi de travailler, c'est de cela dont je voudrais vous parler : je n'ai pas choisi, ... « je » n'est pas choisi.

En effet ayant accepté de travailler pour ce séminaire avec Christiane Schonbach, elle me proposa à un de ses retours de voyage cet énoncé, je me retrouvais alors confronté à ma pratique professionnelle quotidienne dont cette question constitue pour moi une butée -

J'aurai préféré parler de l'Amour, elle m'indiquait la Misère.

La « MIS - AIRE ».

Et comme l'indique ce jeu de mot, je ne pouvais faire l'impasse de ce « où », car à l'intersection de « la bourse ou de la vie », de « l'amour ou de la misère », se trouvait le sujet de mon travail.

Aussi cet énoncé, au fil des semaines d'élaboration est devenu pour moi une énonciation que je vous propose ce soir.

Cette réflexion, ne constitue qu'une ébauche car le temps de l'élaboration fut insuffisant (deux mois).

Je souhaite la poursuivre au cours de ma participation à ce montage - ce film- qui vous sera proposé à la fin de ce séminaire : « En attendant Gode ».

« La bourse ou la vie » au fil de ce travail est devenu pour moi un autre énoncé : « La misère ou l'Amour ».

Ce soir je vais essayer de parler de la « Misère », je réserve l'« Amour » pour la prochaine fois.

Car il n'y a pas le choix ? Et le « ou » dit bien cette situation.

Il s'agit d'appréhender le vel de la première opération essentielle où se fonde le sujet et qui désigne l'aliénation.

En philosophie, ce terme désigne l'état de toute personne devenue étrangère à elle-même et à la société en ce sens que ses actes, parfaitement raisonnables et ordinaires, ne lui sont plus consubstantiels mais accidentels et ne reflètent plus son être véritable et profond.

Pour les juristes, l'aliénation est la transmission d'un bien de soi à un autre.

Pour les psychiatres, les psychologues, elle est l'état de celui qui a perdu son libre arbitre et son indépendance, et qui est gouverné par un « autre », un être insaisissable.

C'est chez Hegel que peut être légitimer la justification de cette appellation de vel de l'aliénation.

Chez cet auteur, cette opération engendre la première aliénation, celle par quoi l'homme entre dans la voie de l'esclavage.

La liberté ou la vie : S'il choisit la liberté, il perd les deux immédiatement ; s'il choisit la vie, il a la vie amputée de la liberté. La seule liberté de choix contenu dans l'énoncé « la liberté ou la mort » fait apparaître la liberté de choisir la mort.

Ce terme nous introduit à la fois au don, à la perte, à la transmission :

alienare : « donner à autrui », « céder son droit de propriété, éloigner » Tiré d'alienus : « qui appartient à un autre », aliénation : « transmission d'un bien à un autre » et « éloignement, séparation ».

C'est à la logique qu'il faut se référer pour appréhender cette opération. En effet, la logique comme la psychanalyse met en œuvre une pure pratique de la lettre et nous démontre que le sujet reste dans la corrélation antinomique de la logique en exclusion interne. Car l'inconscient n'est pas sans logique pour la raison qu'il est structuré comme un langage même, en particulier dans la structure grammaticale.

La psychanalyse est par excellence cette expérience qui permet à un sujet de reconnaître l'impossibilité d'un choix, de le conduire à rencontrer ce qui organise de façon cachée la structure de choix elle-même, c'est-à-dire la castration et l'objet a cause de désir.

Car si le «ou» inclusif peut nous donner l'illusion que tout est possible, si le «ou» exclusif nous laisse supposer que nous pouvons toujours faire le bon choix, ne renoncer à un bien que pour en acquérir un autre, le «ou» aliénant est centré sur la perte.

Le champ des «formations de l'inconscient» à quoi la psychanalyse a à faire, est celui des formations de compromis qui permettent sur le mode de la dénégation, de retraduire le lieu dans la logique sous la forme d'une série de divisions :

- La division en «homme» et «femme».
- Celle entre objet cause du «désir» (objet a) et ensemble des effets de la «demande» (grand Autre).

- Celle entre le «corps» et la «jouissance ».
- Celle entre «savoir» et «vérité ».

Retraduire la logique dans le lieu, est cette opération requise, cet acte, chaque fois que le sujet, pour trancher l'alternative, se barre en tant que sujet, permettant un instant que la logique et le lieu s'appartiennent.

Au cours de ce processus s'opère la disjonction fondamentale entre la pensée et l'être et fonde le sujet divisé.

Ici, c'est la question du lieu qui m'a interpellé, à savoir «la Mis- aire».

Avec un accent grave, «où», désigne le lieu. Une aire peut-être bien une erre.

«Où je ne pense pas ou je ne suis pas».

Il y aurait-il un choix entre «ou » et « où » ?

Entre la pensée et l'être ?

Le « où », c'est le lieu de la pensée, lieu dans lequel nul être n'est situable ; lieu qui n'est autre que le corps.

Là où je pense, je ne me reconnais pas, je ne suis pas : c'est l'inconscient.

Là où je suis, je m'égare ; l'être, c'est le travail du signifiant, qui le causera, en y détachant un objet à quoi fait « chasuble » l'image spéculaire - pour reprendre Roland Chemama - et qui dans le transfert se révèle cause du désir : l'objet a.

Un être nous dit Lacan sans essence.

Le sujet emprunte son être au corps, il est exclu qu'il soit notre être même. C'est un attribut. Comme sujet du signifiant nous sommes séparés de notre corps.

Ce qui s'appelle sujet, n'est autre que l'effet de cette mutuelle exclusion entre topos et logos.

Dans «Position de l'inconscient», Lacan insiste :

«Le registre du signifiant s'institue de ce qu'un signifiant représente un sujet pour un autre signifiant, c'est la structure de toutes les formations de l'inconscient. Et c'est aussi celle qui explique la division origininaire du sujet. Le signifiant se produisant au lieu de l'Autre non encore repéré, y fait surgir le sujet de l'être qui n'a pas encore la parole, mais c'est au prix de le figer. Ce qu'il y avait là de prêt à parler, (...) disparaît à n'être plus qu'un signifiant.

Ce n'est donc pas que cette opération prenne son départ dans l'Autre, qui la fait qualifier d'aliénation. Que l'autre soit pour le sujet, le lieu de sa cause signifiante, ne fait ici que moti-

ver la raison pour laquelle, nul sujet ne peut être cause de soi (...). L'aliénation réside dans la division du sujet que nous venons de désigner dans sa cause ». (Écrits II)

C'est bien dans le champ du social et des pratiques cliniques d'accompagnement du sujet souvent confronté à des impasses dramatiques du fait de certaines «épidémies» sociales que peut s'illustrer l'impossibilité du choix.

Aussi, aujourd'hui, peut s'entendre la demande qui est faite de vouloir «guérir du social», qui peut s'entendre aussi comme vouloir guérir de L'Histoire.

Notre monde social actuel est caractérisé par des

«symptômes sociaux», le plus marquant étant les remaniements du monde du travail - de la production - et de ce fait de la circulation de l'argent. C'est là, que s'articule la question de l'argent avec notre sujet, (Cf. l'exposé de Christiane Schonbach).

Au moment du séminaire qui nous intéresse, Lacan nous dit :

«... au moment où, à parler de l'envers de la psychanalyse, la question se pose de la place de la psychanalyse dans le politique».

Cette réflexion paraît toujours d'actualité, et marque bien la présence de quelque chose du discours analytique à prendre en considération pour comprendre ces symptômes sociaux.

Symptômes sociaux, ces phénomènes qu'on ne comprend pas, avec lesquels on s'y « retrouve pas », et qui ont pourtant une vérité irréductible, qui sont à la fois nouveaux et entraînants, «séducteurs», et «évidents» comme la tradition. Ils s'étendent à la société - «épidémie», gagnent sans qu'on sache pourquoi et font advenir chacun à une vérité indubitable.

«Le symptôme est un retour de la vérité. Il ne s'interprète que dans l'ordre du signifiant qui n'a de sens que dans sa relation à un autre signifiant ? » (J. Lacan, Écrits : «Fonction et champ de la parole et du langage »).

Pour illustrer je voudrais m'appuyer sur l'empire romain et le christianisme, repris par Lacan. En effet, le christianisme pourrait être considéré comme symptôme de l'empire romain, sans doute un retour du refoulé de l'amour qui a permis la mise en place d'un nouveau lien social, le nôtre depuis deux mille ans. Ce lien social tient toujours, et pourtant d'autres discours ont fait rupture en réaction. La littéra-

ture, le politique les illustrent, cependant aucun d'entre eux n'a créé un nouveau lien social, peut-être parce qu'ils n'ont été que des déclinaisons d'un même discours.

Pourtant ils ont tous participé au travail de la civilisation.

Lacan disait : «L'inconscient, c'est le social».

«Il est vrai qu'il n'y a pas de refoulement personnel qui ne participe plus ou moins du refoulement collectif, c'est même par ce biais qu'un sujet s'introduit dans la vie de la Cité, soit de notre temps, dans une économie de l'échange généralisé.

En quel lieu alors traiter le symptôme ? S'il choisit la cure, le sujet peut craindre de se trouver exilé sinon désarmé à terme, s'il choisit l'action collective, il peut savoir aujourd'hui qu'elle mène au pire.» (Darmon).

Si l'éthique de la psychanalyse est une éthique du désir et sa singularité, la visée psychanalytique ne s'en articule pas moins au devenir et au travail de la civilisation. Que veut dire Lacan en énonçant qu'il ne peut y avoir de satisfaction de tous ? Ceci sans doute, qu'il souligne dans ses lectures successives du «Wo Es war, soll ich werden» : que l'impératif freudien ne concerne pas un individu dans sa vie privée, mais la place d'un sujet dans la civilisation.

Aussi, Je voudrais faire référence au discours de la Misère «mis- aire» évoqué dans Télévision, d'ailleurs ces pages sont d'une actualité saisissante, compte tenu des moyens déployés dans ce que l'on a nommé aujourd'hui l'Insertion.

Et je ne peux pas ne pas évoquer ma collaboration quotidienne car je me «coltine à la base, à la dure toute la misère du monde» puisque j'exerce auprès de personnes désignées par le terme «d'exclus», et que je participe au traitement des symptômes sociaux.

Bien sûr, la paix sociale serait le fantasme du meilleur des mondes, d'un monde égalitaire, d'une «humanitarerie» pour reprendre Lacan et consisterait à vouloir que l'Autre soit semblable. Quel paradoxe ! Une communauté, un groupe ne se constituent logiquement que de l'exclusion d'au moins un. «L'exclu, n'est-il pas toujours l'exclu de l'inclus».

Le mythe de Totem et Tabou et le meurtre originaire du père, fonde que tous les hommes soient frères. Lacan précise dans «L'envers de la psychanalyse» : «Je ne connais qu'une seule

origine de la fraternité. Je parle humaine, toujours l'humus, c'est la ségrégation ».

L'exclusion du père en tant que père mort n'est nullement exclusion pour l'usage. A travers la métaphore de la mort, elle témoigne dans le langage de la barre de la spaltung.

C'est au trou que creuse l'exclusion dans le social, au lieu même de la « Mis-Aire » que peut se lire la Jouissance que le sujet à engager dans sa position sociale quelle qu'elle soit.

La spaltung du sujet qui commande que la vérité ne se figure qu'à s'énoncer d'un mi-dire peut-elle s'opérer dans les pratiques cliniques d'accompagnement du sujet dans le champ du social ?

Aussi, la question de la bourse martèle chaque jour mes oreilles, celles des travailleurs sociaux, de la santé mentale, dans la difficulté de ne pas laisser l'autre seul avec ces questions dramatiques qui concernent parfois la survie du sujet, de sa capacité à séparer son désir de la commande sociale. Aussi comment introduire de l'acte, de la séparation dans les pratiques qui traitent le symptôme social ; comment maintenir cette place vide, ce trou afin que se poursuive le travail de civilisation, que ce trou dans le savoir totalitarisant du politique laisse advenir la Vérité ?

Il faut peut-être interroger la question de la demande ?

Car la demande dans le champ du social ne peut être abordée de la même façon que dans la pratique analytique.

L'objet de la demande n'étant pas le même : c'est sur ce point de la relation à l'objet en tant que relation au manque à être de cet objet, et non au manque à avoir ou à répartir, que la praxis analytique se disjoint de l'ordre social.

En effet, les avantages et les frustrations qu'il comporte le réfèrent à la demande en termes de besoins. Alors que la demande n'est pas seulement demande d'objets mais demande radicale, demande en soi.

Le premier temps qui consiste à entendre la demande au niveau des besoins pourra-t-elle ouvrir l'écart entre demande et désir ? - Et c'est déjà beaucoup !

Et qu'en est-il si les besoins sont immédiatement pris en charge par un social qui ne veut surtout plus entendre la demande. Car la demande concerne le plus souvent la question de

la survie du sujet : de sa nécessité ou de ses besoins organiques, et la question de l'argent s'intrique à toute tentative de substituer le signifiant au besoin.

Aussi, j'aimerais me référer à un tableau, qui a un jour a produit un effet d'interprétation pour moi :

On peut voir à Vienne, un tableau de Dürer, qui représente une vieille femme. Elle est seule près de la mort, elle tient dans ses mains, sous ses seins flétris et vides, un plateau de différentes monnaies mortes.

« Il n'y a pas de demande qui ne s'adresse à la mère », dit Lacan. Elle institue et perpétue la demande faisant du sein, cette perte irréductible.

C'est le dénouage de la question de l'angoisse et de celle de la honte qui pourrait permettre l'articulation d'une pratique clinique possible dans le social. Il en a été ainsi pour moi.

Au dénouage du réel, « l'Angoisse » et du symbolique - mourir de honte - peut se produire une confrontation entre le nouveau et l'ancien, un acte peut s'accomplir.

En effet, dans l'accompagnement du sujet l'élaboration de l'Angoisse dans cette confrontation répétée à l'Affect causé par le manque est ici, manifesté par le manque dans le réel de la Chose. Nous sommes alors bien plus confrontés au registre de la privation que de la frustration.

En effet, suspendre l'angoisse chez l'interlocuteur, c'est aussi tenter d'échapper à l'anéantissement provoqué par la confrontation avec le Réel, c'est à dire exister dans le regard de l'autre qui se dévoile tout à coup manquant.

« L'angoisse n'est pas le signal d'un manque mais de quelque chose que vous devez concevoir comme le défaut de cet appui du manque », disait Lacan dans son séminaire « L'angoisse ».

Supporter le manque de l'autre et dans l'Autre est la question incontournable à laquelle sont confrontés les travailleurs sociaux.

La honte, muette, reste en toile de fond :

Je n'en suis pas morte !

Mourir de honte : dans « l'Envers de la Psychanalyse » Lacan précise, « mourir de honte est le seul affect de la mort qui la mérite - qui mérite quoi - qui la mérite ». Il définit même la honte - ce discours du maître pervers - comme l'envers de la psychanalyse.

Car travailler dans le social peut provoquer une «hontologie», pour reprendre l'expression de Lacan. En effet très peu se risque à en dire quelque chose, laissant cette lettre morte, faisant alors échec au signifiant. Pourtant Lacan définit la dimension de la honte

- dit-mention - comme :

«..., le trou d'où jaillit le signifiant Maître : si c'était ça, ce ne serait peut-être pas inutile pour mesurer jusqu'à quel point il faut s'en rapprocher, si l'on veut avoir quelque chose à faire avec la subversion ».

Aujourd'hui, c'est certainement la question de la subversion qui serait à introduire en vue de déployer de nouvelles pratiques cliniques, et de produire les signifiants-maîtres de l'aliénation qui se noue dans le social.

En effet la bourse ou la vie c'est bien le choix impossible qui peut s'entendre notamment auprès de personnes privées d'emploi, des jeunes 16 - 26 ans, des Rmistes.

A l'articulation de ce choix impossible, Le sujet apparaît donc à la fois aliéné au manque d'emploi - de travail - et à l'argent qu'il reçoit des institutions, recouvrant de ce fait le manque à être du sujet. Pourtant, et ceci explique cela, ce qui fait la loi de notre intégration, de notre inclusion, dans notre ère c'est la consommation !

Bien sûr le coltinage du discours de la misère du monde provoque très vite une protestation de la part de ceux qui s'y « a » - donne, mais cette plainte dissimule la difficulté même de sortir de cette alternative, de cette aliénation, car l'industrie du traitement social de la misère garantit la bourse à chacun des protagonistes qui s'y risquent c'est à dire les travailleurs sociaux et leur public, maintenant leur participation à la société de consommation.

C'est là que l'on comprend que les protagonistes sont à la même place !

Celle de l'esclave du savoir, du S2 dans le graphe du discours du maître, de la jouissance.

Il n'y a pas de sortie possible, seulement à entrer dans un autre discours.

Le traitement social, de la misère, du pauvre, du nécessiteux, de l'exclu, correspond à chaque époque à un processus qui façonne et remanie les formes de l'échanges, pour les mettre en application dans les conduites singulières, les coutumes, les usages collectifs, les règles de civilité, les liens de gratitude et de réciprocité.

Une perspective économiste resterait insuffisante, si elle n'était doublée par une considération du statut des croyances et des sentiments impliqués par ce mécanisme.

En ces temps de crise c'est le retour en force, faute de mieux, des bons sentiments dits humanitaires et d'une médiatisation à outrance d'une pratique du don, voir même d'un partage du pain de la misère en souvenir d'une libération qui n'aura pas lieu.

Pour illustration : «Les restos du cœur».

En effet, aujourd'hui, dans les pays prospères, c'est la diffusion intarissable des images, c'est la marchandise travestie en cadeau, les semailles d'objet jetables, les échantillons gratuits, solde, primes, bon d'achat : les saturnales ont lieu toute l'année. C'est le pillage organisé ? Aujourd'hui, c'est la course au buffet planétaire, l'afflux vers toutes les tables garnies, vers tous les parcs d'attraction.

La charité ? Aujourd'hui, c'est l'humanitarisme spectacle, les bienfaiteurs filmés sur fond de cargaison alimentaire. Aujourd'hui, c'est l'aumône performance pour les bonnes causes de la science.

Du lieu de l'Asile au centre d'Accueil : du droit d'Asile - asylum - lieu inviolable, le refuge- au centre d'accueil qui s'ouvre à tous les coins de rue où l'on ramasse, rassemble, catégorise : les SDF, les toxico, les adolescents, les claudos, les femmes battues, les chômeurs, les Rmistes, les psychotiques, les artistes, les hommes, les sidéains...

«Social» : dérive de sociare qui veut dire «partager» : le sens de ce terme va glisser de «partager» à «unir». «Unir» au sens de faire marcher au pas , au sens de «l'uniforme», de tous pareils.

Autant de lieux, où l'on fait marcher au pas sous l'étendard de signifiants-maîtres, lieux qui se voudraient des entre-deux dans le social, lieu de parole où se colmate la faille d'un délitement du lien social, et ne font que renforcer une forme de perversion sociale, car le coltinage va avec le colmatage. Lieux où se mutualise la jouissance.

Lieu de partage où se donne à entendre le «donnez-nous» de la prière de demande «donnez-nous une prime pour Noël», revendication des chômeurs, «donnez-nous notre pain quotidien» certitude du RMiste.

En référence au Christianisme, tout ce que les hommes possèdent, doit être reconnu comme un don de Dieu, ils doivent le remercier par l'action de grâce et ils doivent partager entre eux ce qui leur a été donné.

Dans ce partage, c'est l'Amour du Père qui est mobilisé, car le père préside à la toute première identification, en référence à Freud dans «Psychologie des Masses et Analyse du moi».

L'économie du don est un circuit qui ne doit pas s'interrompre.

Le partage du pain de misère de la Pâque juive, en souvenir de la servitude et de la libération devient dans les évangiles, lors du dernier souper, le partage du corps même du Dieu incarné. Le don que Dieu fait de lui-même aux hommes, (et quelle récompense ne leur est-elle pas promise d'en haut !) se surajoute jusqu'à se faire oublier ; au don que les hommes se font entre eux en souvenir de la captivité dont ils ont été délivrés.

Ici le Don appelle le retour et non la perte.

Nous voilà revenu, à la promesse d'une libération, d'un affranchissement de notre condition aliénante de sujet alors que nous avons admis l'aliénation comme la condition subjective par excellence.

Dans le social, soit le discours religieux nous promet la libération dans l'au-delà, soit le politique nous promet

«des lendemains qui chantent», et enfin la science, «le meilleur des mondes».

Mais changer de place, c'est un autre mouvement, cela suppose de retrouver la cause signifiante de son aliénation et d'accepter cette perte, cette renonciation à la jouissance qui est engagée dans cette pratique du don, du partage du pain de la misère, de cette justice distributive.

Changer de place, suppose une désarticulation des fantasmes mis en œuvre, une désentification aux objets du besoin et de la pulsion. Mais est-ce de l'ordre du possible dans le champ qui nous intéresse ici ?

Cette question renvoie à la question de l'intervention de l'analyste dans l'institution.

Car à collaborer au discours de la misère bien sûr, on l'entre-tient, c'est à dire qu'on participe à ce lien social particulier - ce discours - qui garantit que chacun restera à sa place perpétuant le discours du Maître.

Lacan écrit sur ce graphe le discours du Maître : $S1/\$ \text{ -- } S2/a$ les lettres se réfèrent à ces places :

L'agent / la vérité -- le travail / la production ; à ces significations : S1, le signifiant maître ; S2, le savoir \$, le sujet ; a, le plus de jouir.

Ce qui peut se lire : «au rapport des signifiants maîtres avec le sujet de l'inconscient se substituent les signifiants du discours où s'ordonne le travail de l'autre. Ce que supportent, les signifiants maître, c'est le défaut primordial du signifiant à révéler l'être dont le message a pourtant fait surgir la question dans la fonction de l'objet a. Le refoulement primordial en est l'effet, soit justement ce qui ne peut s'articuler dans la demande mais apparaît comme un rejeton qui est ce qui se présente chez l'homme comme le désir et se répète au cœur de tous les refoulements secondaires ». Pierre Martin.

C'est le discours du Maître qui prévaut et qui régit effectivement toute institution et veille à sa conservation.

Aussi le Maître soutient les hommes dans leur existence quotidienne, et leur permet de supporter leur savoir-être. Mais il ne les fait pas agir au sens propre, il les fait continuer à être ce qu'ils étaient. Le discours du Maître, et en particulier le discours politique ne fait pas acte car il ne permet pas l'émergence du nouveau, par la production dans l'autre du signifiant - maître.

Ce lien social masque la division du sujet, en maintenant le sujet en haut à gauche, à la place de l'agent, il le pose identique à lui-même, univoque, et voilant dans le même mouvement la Vérité.

C'est l'esclave qui par son travail, donne la vérité du Maître, de ce travail forcé. L'esclave arrive à la fin de l'Histoire, à ce terme qui s'appelle le savoir absolu. Cet esclave, il peut donc s'appeler S2, il peut donc s'identifier au terme de la jouissance ; l'esclave n'a pas renoncé à la jouissance, il lui a même substitué le travail.

Ce qu'il va produire dans le lieu de l'autre, c'est la plus value qu'il doit au Maître, (la plus value pour Marx, le plus de jouir pour Lacan, les deux n'ayant pas la même fonction).

Car le maître a renoncé à tout, à la jouissance d'abord puisqu'il s'est exposé à la Mort, et qu'il y reste fixé. Il est le castré, celui qui s'est sacrifié, qui a payé pour les autres, et c'est pour cela qu'il reçoit tous les honneurs. Sans doute a-t-il privé l'esclave de la disposition de son corps, mais c'est un rien, il lui a donné sa jouissance.

« Le Maître dans tout ça, fait un petit effort pour que tout marche, c'est à dire qu'il donne l'ordre ? A simplement remplir sa fonction de Maître, il y perd quelque chose. Ce quelque chose de perdu, c'est par-là au moins que la jouissance doit lui être rendue, précisément le plus de jouir ». (L'envers de la psychanalyse).

«Plus de jouir» car le Maître ce qu'il fait advenir dans l'autre c'est l'objet, dont il le fait jouir, et dont il jouit lui-même, en dehors de la loi.

L'articulation de l'objet et du sujet garantit dans ce discours qu'on en reste au fantasme, puisque c'est le fantasme qui, comme son envers, soutient le monde. D'où ce que dit Lacan que «dans le discours du Maître, c'est le plus de jouir qui ne satisfait le sujet qu'à soutenir la réalité du seul fantasme».

(Radiophonie)

Ce qui permet la circularité - la circulation - de l'économie de la misère et donc du don et qui vient à fermer toute possibilité de perte, c'est bien la différence de la plus de valeur au plus de jouir.

Le plus de jouir est constitué par cette perte, ce déchet, ce reste de l'opération par laquelle un signifiant S1 est intervenu dans le champ des autres signifiants articulés entre eux avec pour effet un sujet divisé. Chaque signifiant renvoyant à un autre signifiant, la lettre a inscrit ce reste irréductible comme une perte. Le plus de jouir est la cause du désir ; c'est l'objet de la perte.

Dans le registre de la plus-value, il s'agit de produire de la marchandise ; aujourd'hui rien ne se perd, tout se redistribue, se recycle, se partage dans notre économie de marché qui fonctionne sur le registre du manque à avoir et qui a même institué une économie de la misère !

Aujourd'hui la plus-value n'est même plus réinvestie directement dans les entreprises et donc dans le travail, aujourd'hui la plus value participe à la spéculation boursière !

« La bourse ou la vie »

A l'intersection de « la bourse ou la vie », la plus-value appartient à la bourse, le plus de jouir appartient à la vie dans ce sens où sa chute, sa perte constitue la vie elle-même : une vie écornée.

La réorganisation des modes de production - l'emploi n'étant plus une garantie ; la question de la perte du travail, la question du chômage

pour les personnes privées d'emploi - ont provoqué une déliaison entre le travail et la production, car le travailleur n'est plus à la base du procès même de la production, et de ce fait resituent la question du plus- de jouir.

Dans cette chute narcissique, en perdant son travail, le sujet se retrouve confronté à une perte de jouissance il a d'une certaine façon rencontré le plus de jouir. Il aura à en faire le deuil, et dans l'accompagnement de ce deuil, il pourra réaménager ses identifications, et son rapport à la production.

Sans doute, cette réorganisation constitue-t-elle une ouverture possible vers d'autres modes de sublimation collectives ? Il est trop tôt pour en écrire un nouveau graphe, il est à souhaiter pour ceux qui continueront à s'inscrire dans un mode de sublimation qu'au forçage du travail du désir, - pratique généralisé dans le traitement du chômage, et d'une injonction au projet - s'organise le désir du travail révélant un manque à être et non plus un manque à avoir. Une utopie peut-être ?

«En attendant gode» !

La question d'un nouveau nouage du lien social et donc de l'amour sera pour moi la deuxième étape de cette réflexion.

Dans une re-lecture constante des «Écrits», je voudrais pour conclure reprendre un passage issu de « Fonction et champ de la parole et du langage », Lacan évoque la question de la terminaison - peut-être bien de la déclinaison - de l'analyse comme celle du moment où la satisfaction du sujet trouve à se réaliser dans la satisfaction de chacun, c'est à dire de tous ceux qu'elle s'associe dans une œuvre humaine :

«Qu'y renonce donc plutôt celui qui ne peut rejoindre à son horizon la subjectivité de son époque. Car comment pourrait-il faire de son être l'axe de tant de vies, celui qui ne saurait rien de la dialectique qui l'engage avec ses vies dans un mouvement symbolique. Qu'il connaisse bien la spire où son époque l'entraîne dans l'œuvre continuée de Babel, et qu'il sache sa fonction d'interprète dans la discorde des langages. Pour les ténèbres du mundus autour de quoi s'enroule la tour immense, qu'il laisse à la vision mystique le soin d'y voir s'élever sur un bois éternel le serpent pourrissant de la vie».

Comment à nouveau ne pas entendre là, la consigne freudienne «Wo Es War, soll Ich

werden », tâche comparée par Freud à l'assèchement du Zuydersee, et de la construction d'une digue, permettant à l'homme de se rendre l'univers habitable.

C'est en me confrontant : à la subjectivité de mon temps, et le social actuel en est un lieu privilégié ; à la souffrance de tous ceux que j'ai rencontrés - à leur misère - que j'ai fondé mon engagement dans ce travail de civilisation. C'est la rencontre à chaque fois répétée de ce que je ne pouvais pas encore nommer, un savoir qui me dépassait, un réel que je ne pouvais pas cerner et qu'il fallait néanmoins essayer de symboliser.

C'est au lieu même de la « mis – Aire », « là où c'était » que se fonde mon devenir analyste... « Je dois advenir ».

**Élisabeth Godart
Jean-Pierre Bénard**

Le Un de l'Amour

Cantique des cantiques, IV, 10 ; VIII, 6-7.

BEAUMARCHAIS.

Boire sans soif et faire l'amour en tout temps, madame, il n'y a que cela qui nous distingue des autres bêtes.

Le Mariage de Figaro, II, 21.

Élisabeth Godart

**L'AMOUR NE PEUT ÊTRE UNE
HISTOIRE SANS PAROLE.**

De la difficulté de parler de l'amour certains ont témoigné :

R. QUENEAU.

Ah ! la grande amour, ça vient, on ne sait pas quand, on ne sait pas comment, et qui mieux est, on ne sait pas pour qui... Alors ce ne sont plus que clairs de lune, gondoles, ivresses éthérées, âmes sœurs et fleurs bleues.

" Pierrot mon ami", éd. L. de Poche, p. 71.

LA ROCHEFOUCAULD.

Il est du véritable amour comme de l'apparition des esprits ; tout le monde en parle, mais peu de gens en ont vu.

Maximes, 76.

LA ROCHEFOUCAULD

La plus juste comparaison qu'on puisse faire de l'amour, c'est celle de la fièvre (...)

. Maximes supprimées, 638.

BIBLE.

Que ton amour a de charme, ma sœur fiancée !

Combien ton amour est meilleur que le vin,
Et l'odeur de tes parfums, que tous les aromates ! (...)

Car l'amour est fort comme la mort (...)

Les grandes eaux ne sauraient éteindre l'amour,

Et les fleuves ne le submergeraient pas.

Il n'y a rien de plus naïf que de représenter l'union voluptueuse en termes de réciprocité ou de confusion des identités ou de fusion des moi (fusion d'émoi). Il n'y a jamais réciprocité du tien au mien dans la mise en couple, ce dont Houellebecq se fait l'écho, et il n'y a encore moins de passage alterné de la jouissance d'un corps à l'autre. Ce qui se partage n'est pas une communauté de jouissance mais celle, bien plus étrange, et alors là oui, bien réciproque d'une ignorance de la jouissance de l'autre et de son altérité insurmontable.

Au plus profond du jumelage des cœurs et des corps aucun miroir ne tend avec justesse son reflet d'une quelconque unité, similarité, complémentarité, androgynie, les émotions ne se confondent pas. Et l'acmé voluptueuse n'est pas le moment d'union totale entre les amants mais bien au contraire le point de séparation qui met chacun pris dans sa jouissance dans un oubli de lui-même et dans une distance infranchissable avec l'autre.

Egarement !

Dans l'amour, l'autre, dans son altérité désirable, qui me captive, car l'amour nous passionne, « ne nous laisse pas passif », l'autre est présent sans m'être donné. L'altérité n'a pas, hélas, le charme touristique et réconfortant d'une différence qui me rassurerait sur mon identité, qui me conforterait, ni la coquetterie d'un insolite provisoire dont je pourrai espérer qu'il viendrait bientôt se résoudre et que les choses bientôt pourraient rentrer dans leur ordre antécédent et rassurant d'être connu, d'où la nécessité pour l'amoureux de se déclarer. Et

l'aveu ne vient aux lèvres que pour exorciser l'aléa, la fragilité qui menace un affect laissé à l'incertitude du silence. L'amoureux confessant son amour est dans cette déclamation du : « Je t'aime » holophrastique, entrelacement du symbolique et de l'imaginaire, qui n'attend rien comme réponse sinon un : « Moi aussi ! » où l'ironie pince sans rire d'un « moi non plus », où le désir est joui, où la jouissance parle en toute innocence de cette innocence si près de la bêtise, qui donne parfois aux amoureux cet air béat. « Je t'aime » entre le je et le toi, le verbe : "aimer" fait la copule sensée combler la faille, la lésion dangereuse... Rapprocher ces deux bords et faire suture, terme moyen qui concourt à l'illusion de pouvoir en même temps annuler le manque et le recréer, pour pouvoir de nouveau l'annuler, illusion de compter un, en étant deux, quand Lacan nous enseigne que ce n'est qu'à partir du trois que nous pouvons faire le compte.

PLATON

Au commencement les hommes étaient doubles mais Zeus les coupa en deux.

Le banquet.

Tout chagrin ne ferait que répéter le tout premier chagrin d'amour, celui qui fut ressenti la toute première fois et une fois pour toutes, la perte de l'unité totale, un chagrin d'amour où cette souffrance, cette perte de l'unité, se trouva associée à une souffrance cosmique que provoqua l'établissement d'une nécessaire distance entre le ciel et la terre et la souffrance théologique que provoqua la séparation des hommes d'avec leurs Dieux et leur chute.

C'est en quelque sorte ce que dit Freud dans *Malaise dans la civilisation*, l'enfant aurait été comblé sans l'avoir ni demandé ni attendu, et le caractère unique de cette jouissance aurait inscrit de façon indélébile toute cette tension future de « re-trouvaille » de la satisfaction originelle. De sorte que dès la deuxième expérience de satisfaction la médiation de la demande confronte l'enfant à l'ordre de la perte. Quelque chose a en effet chuté entre ce qui est donné immédiatement, sans médiation psychique, et ce qui est donné médiatement comme devant être demandé.

Seulement voilà, quand c'était le temps de l'origine nous n'y étions pas, et le temps d'après ce n'était déjà plus l'origine. La Chose est innommable et plus la demande se déploie et plus se creuse cet écart d'avec la Chose, laquelle

laisse un vide qui en même temps cause le désir et le vectorise.

C'est donc avec la *privation*, que creuse la demande, telle qu'elle *s' imagine*, que s'établit d'emblée cette hystérie que Freud reconnaît comme le noyau de toute névrose et que Lacan va promouvoir comme une structure fondamentale du parlêtre en faisant remarquer que là s'inscrit ce rapport du corps au langage qui nous socialise. Avec Dora il nous propose non seulement de penser l'hystérie comme effet élémentaire du langage, mais aussi comment au niveau des discours il situe les choses dans un couple avec le maître, chacun possédant la moitié de la donne pour que le jeu soit possible.

Mais revenons à Platon.

Les mythes expliquent tout dit-on, ou du moins disent une vérité sous la forme d'un apologue, d'un conte.

Et celui là nous le devons à ce bouffon d'Aristophane, lequel guéri inopinément d'un hoquet intempestif et insistant, par un éternuement bruyant, accepte enfin de parler juste après ce pédant d'Eryximaque toujours prêt à faire la leçon et à étaler son érudition, lors de cette beuverie commune offerte par Agathon.

Ainsi le secret de la nature humaine se trouve dans le rire, nous le devons à un auteur comique.

Que dit Aristophane ?

L'antique nature humaine comprenait trois genres, quant au sexe. Le mâle, l'androgyné et la femelle. Chacun des êtres humains qui présentait l'apparence d'un œuf était double. Il avait quatre mains, quatre pieds, deux visages placés à l'opposé et surtout deux sexes.

Ces êtres doubles et doublement plus puissants que les humains se révoltèrent contre les Dieux dans un moment où la frontière entre les uns et les autres n'était pas encore bien établie, et Zeus pour les punir décida de les couper par moitié les rendant ainsi deux fois moins puissants.

Ce fut Apollon à qui échoua la charge de suturer la blessure ouverte dont le nombril constitue l'ultime trace.

Séparation dans la violence, d'où s'établit le sexe, histoire de l'origine.

Cette coupure, ce châtiment mène le genre humain à sa perte, il recherche sa moitié avec une telle ardeur, désirant tellement reconstituer l'être complet, qu'il meurt de faim et d'inaction mettant l'espèce en péril.

Pour éviter la disparition de l'être humain Zeus décide de réagir. Il situe le sexe dans le corps, dans sa partie à la fois inférieure et antérieure de sorte que soit possible une union sexuelle intermittente qui néanmoins laisse à l'humain le temps de vaquer à d'autres soins. La séparation sera alors supportable même si la nostalgie de l'unité primitive reste inscrite dans la nature humaine et constitue selon Aristophane l'essence même de toute relation amoureuse. Mais ces êtres qui passent leur vie l'un avec l'autre, dit Aristophane, ne sauraient même pas dire ce qu'ils attendent l'un de l'autre, nul ne peut croire que ce soit la jouissance amoureuse. C'est autre chose évidemment que veut l'âme de chacun, une chose qu'elle ne peut exprimer et qui se laisse obscurément entendre. Cette chose c'est le désir de se fondre ensemble, de ne faire qu'un là-bas chez Hades, dans une mort commune.

Ainsi la recherche de la satisfaction sexuelle est bien peu de choses comparée à la quête de l'unité perdue, unité parfaite et permanente symbolisée par l'œuf et qui est aussi celle de l'univers comme sphère ou le ciel et la terre, les Dieux et les hommes ne feraient qu'un.

Autre drame de l'unité perdue : Narcisse. Ce Jeune homme de la mythologie grecque, doué d'une grande beauté est dans *Les Métamorphoses* d'Ovide, fils du dieu-fleuve et d'une nymphe. À sa naissance, sa mère apprend de Tirésias qu'il vivrait longtemps, pourvu qu'il ne vît jamais son propre visage. Cependant, arrivé à l'âge adulte, il s'attira la colère des dieux en repoussant l'amour de la nymphe Écho. Poussé par la soif, Narcisse surprit son reflet dans l'eau d'une source et en tomba amoureux ; il se laissa mourir de langueur. Ça c'est l'histoire qu'on connaît.

Selon une autre version rapportée par Pausanias, c'est pour se consoler de la mort de sa sœur jumelle, qu'il adorait et qui était faite exactement à son image, que Narcisse passait son temps à se contempler dans l'eau de la source : son propre visage lui rappelant les traits de sa sœur, langueur de la fascination. Là on plus proche du conte d'Aristophane.

Quelle est l'impasse de Narcisse ? Dans cette seconde version on pourrait dire que cette sœur jumelle est dans un certain rapport d'équivalence avec le lieu d'où il se voit aimable et qui est noté grand I dans le schéma optique, ce point d'accrochage d'où se soutient l'illusion, cette matrice de l'Idéal du moi.

Dès lors que le sujet reçoit un signe de l'Autre, que Lacan met au compte du trait unaire, l'imaginaire se trouve assujéti, irréductiblement au symbolique. Symbolique qui génère une faille.

Ce point de vue est étrangement absent chez Narcisse, qui de ce fait peut se complaire dans la fascination de ce miroir aux alouettes qu'est sa propre image. Cette langueur que décrit le mythe réduit son espace à ce vecteur : $a \rightarrow a'$. *Le transfert* : 7 juin 61, je cite : « C'est pour autant que le tiers, Autre intervient dans le rapport du moi au petit autre, que quelque chose peut fonctionner qui entraîne la fécondité du rapport narcissique lui-même »

Que l'on nomme, désespoir, chagrin, nostalgie, ces histoires que nous portons tous en nous comme névrosés, inévitables défauts, fêlures de notre nature humaine que nous négocions comme nous pouvons avec notre structure, finissent au mieux par produire de la littérature. Mais est-ce le cas pour Werther, lui qui s'écrit :

« Ce qui me mine le cœur, c'est cette force dévorante qui est cachée dans toute la nature, qui ne produit rien qui ne détruise ce qui l'environne et ne se détruise soi-même ».

Ainsi Werther ne souffre pas d'aimer, il souffre d'exister « comme un seau qui fuit » dira Goethe. Il ne peut renoncer à rien et sa rencontre avec Charlotte, qui tient un enfant dans ses bras, c'est cette rencontre avec l'image illusoire de l'unité, perçue comme la bonne forme, complétée de son objet, une image pleine (à distinguer de l'invidia). Il est là fasciné, vissé à cette image, refusant de reconnaître que cette image le frustre et c'est là son point de folie. Si regardant Charlotte il s'éprouvait comme manquant, on peut faire l'hypothèse que cette place vide au cœur de la structure produirait autre chose, par exemple l'angoisse, *l'Unheimlich*, plutôt que cette sidération, de même que la langueur pour Narcisse. Ils pourraient dès lors et rétroactivement (reportons-nous au graphe) fantasmer, rêver, un temps d'avant mythique sur l'autre scène, mais pour cela aurait été nécessaire, un extérieur porteur de la valeur symbolique de ce trou qui le transforme en un manque fondant ainsi un intérieur, on va dire névrotique.

Lacan dit en 1954 dans *Les écrits techniques* : « L'autre a pour l'homme valeur captivante, de par l'anticipation que représente l'image unitaire telle qu'elle est perçue soit dans le miroir soit dans toute réalité du semblable [...] son être libidinal », et il poursuit, « L'objet

aimé est dans l'investissement amoureux, par la captation qu'il opère du sujet, strictement équivalent à l'Idéal du moi » p.144, 145.

L'aliénation du **sujet (\$)** au petit autre qui le captive au point de fonder la capture imaginaire, se fait dans un transitivity absolue de l'image virtuelle à l'image réelle, cela ne se comprend que par le fait que le sujet ne peut accéder à son image réelle, idéalement investie **i(a)**, *Moi Idéal*, qui est son "être libidinal", que par l'image spéculaire **i'(a)**. Cette relation est totalement sous la dépendance de **l'Autre**, dont le miroir plan est la métaphore, et sous la dépendance de **I** le signifiant de l'Idéal du moi. En d'autres termes la "régulation" de tout ce qui concerne la structuration de la question imaginaire se fait par la médiation du registre symbolique, lequel est symbolisé par le jeu de *l'Idéal du moi* métaphorisé par l'inclinaison du miroir. (Cf. *écrits* p.680 et *quatre concepts* p.132).

Il nous faut donc bien distinguer le *Moi-idéal* qui est une image pleinement réalisée, source des projections, de *l'Idéal du moi* qui s'organise autour du trait que le sujet intègre avec le signifiant, introjecte comme on dit. Si le sujet intègre cette image du moi, s'il s'identifie à elle, et à cet autre c'est parce que cet Idéal du moi fonctionne dans la synchronie.

Et donc cette consistance de l'illusion à partir de quoi le sujet perçoit l'image réelle à partir de l'image virtuelle est complètement dépendante du rapport à l'Autre.

Mais quel sera cet Autre à qui le sujet aura affaire ? Lacan nous dit dans l'identification « L'Un comme tel c'est l'Autre » 29.11.61.

Le : « Je t'aime » de Werther c'est l'aveuglement du "je" qui s'aime dans l'image. Le malentendu et le totalitarisme de cet aveuglement subjectif qui ne veut rien savoir de la question métonymique du désir. Le trait **I** l'Idéal du Moi s'est superposé au *Moi-idéal i'(a)*. Par symétrie le sujet se perçoit : **i(a)** et **@**, pour le dire autrement, la brillance de la scène idéalement investie que Werther contemple et l'objet qui cause son désir viennent à la même place sans distinction, confusion, entre **I** et **@**, c'est *l'amour fou* de Werther sa captation amoureuse, imaginaire comme telle, cette histoire presque sans parole, compulsive, convulsive, se réalise de ce qu'un objet dans le réel est venu se superposer à l'image virtuelle.

Le malentendu réside dans le fait de ce qu'une demande suppose toujours un vide, et

que la capture amoureuse vide le vide d'où s'engendre le désir.

Le conte d'Aristophane, Narcisse, Werther confusion de l'amour qui à vouloir faire un avec l'autre confond la demande d'amour c'est à dire la demande de reconnaissance d'avec la reconnaissance du désir. Autrement dit c'est son propre moi qu'on aime dans l'amour, « Quand on est amoureux, on est fou, comme le dit le langage populaire » *Écrits techniques*. 31.03.1954.

Etrange Un, à la fois trait unaire, signifiant pris dans l'Autre, S1, et en même temps Un unien, dans son rapport au **I** de l'idéalité, celui de l'unicité qui vient paradoxalement fonder le mythe de l'unité originare alors que d'emblée il y a un impossible à dire cette Chose. C'est le fantasme qui viendra répondre de cet impossible à dire.

Avec l'exposé suivant, sera abordé ce que masque la dimension imaginaire de la spéculation amoureuse, avec la reprise faite par Lacan dans l'Envers de la psychanalyse, de la question du sujet avec l'écriture des quatre discours.

Jean-Pierre Bénard

L'AMOUR POUR LE PERE

Ce qui est remarquable dans le cours du travail qui a eu lieu ici il y a trois semaines avec l'exposé de JJ Rassial, tient en ceci qu'au lieu du projet annoncé d'une élaboration qui concernerait l'amour, il fut essentiellement question de la conjugalité et du désir, particulièrement orientée sur la dynamique de la dispute, de la scène de ménage comme ressort d'une relance de ce même désir.

La crise se présentait comme point de semblant de rupture pour une refondation du couple, jusqu'à la prochaine fois.

Si pour Lacan la colère se réduit à ce que les petites chevilles n'aillent pas dans les petits trous, ce qui peut être une manière de parler du sexuel, nous pouvons aussi penser la colère comme le reflet de ce qui se présente au sujet comme une intolérable inadéquation de la manière dont l'autre se présente face à la demande. La colère est donc l'effet d'une demande que l'autre ne satisfait pas. Et à laquelle il aurait dû répondre au nom d'une légitimité énigmatique, qui n'est autre que celle de la frustration, à opposer à la privation et à la castration. Si dans l'amour, la captation imaginaire présente l'autre comme étant un même,

l'inadéquation peut bien apparaître comme un non-respect de l'évidence. L'autre étant alors nécessairement en faute, voire une faute. A partir de ce point, l'autre devient celui qui a commis une erreur, ou qui peut apparaître dans son existence même comme étant cette erreur. Se profilent alors les dynamiques du reproche, de la punition, voire de la correction et de l'élimination, où on voit qu'il est un mode de l'amour qui peut tout à fait nous faire entrer dans une relation paranoïaque.

La question en suspend est celle de la Jouissance, que Freud nomme pulsion de mort, dont le névrosé sait qu'elle est inatteignable, et à la place de laquelle il n'obtiendra jamais que des jouissances partielles et répétitives.

Au moment qu'on pourrait dire extrême de la crise, au moment où apparaît la possibilité d'une des formes possibles d'une rupture définitive, ce savoir du névrosé, fait que celle-ci se résorbe, chute, dans une retrouvaille qui est témoignage qu'à l'autre on tient quand même. Que quand même on l'aime, quand bien même la question de la Jouissance n'y trouverait pas sa résolution ultime, et justement à cause de ça.

Si le thème du travail proposé ici concerne l'amour, on aura donc remarqué la difficulté d'en parler sans tomber, sur la question du désir. C'est bien ce qui fait toute la difficulté du séminaire de Lacan sur le Transfert.

Citons, du 7 juin 1961 : « La métaphore du désirant dans l'amour implique ce à quoi elle est substituée comme métaphore, c'est à dire le désir », ce qui signifie qu'à la place du désir, c'est toujours à un désirant qu'on a à faire, dont la demande d'amour se réduit à être désiré par ce qui tient lieu de grand Autre, désir de désir. Reprenons quelques lignes avant, je cite : « L'amour, nous l'avons dit, ne se conçoit que dans la perspective de la demande. Il n'y a d'amour que pour un être qui peut parler. [...] , mais dans le registre de l'ordre de la demande en tant que pure, elle n'est que la demande d'être entendu. [...] Entendu pourquoi ? [...] "Pour rien". [...] Dans ce "pour rien", il y a déjà la place du désir. »

Il en résulte que les plans qui distinguent l'amour, du désir, sont à proprement ceux qui s'organisent dans le champ de l'énoncé par rapport à celui de l'énonciation. A la diachronie du discours amoureux se superpose dans la synchronie, la vérité de ce discours qui est un : « Je te désire », qui n'a d'autre sens que : « Je désire être désiré par toi ».

Si le : « Je t'aime » est une articulation qu'on peut inscrire au niveau du premier étage du graphe, celui où s'organise la dimension imaginaire de la rencontre avec le petit autre, la dimension sous-jacente d'une demande dans cet énoncé inscrit ipso facto cette déclaration dans le champ insu du désir, soit la mise en fonction simultanée du deuxième étage du graphe.

Dans le séminaire suivant, l'Identification, Lacan propose d'entendre que l'identification est identification de signifiant. Le sujet reçoit du grand Autre une marque unaire, marque signifiante qui l'aliène définitivement à l'Autre et au langage.

C'est dans cette prise que l'amour s'organise là où l'image fonction de @, l'idéal de @, ne se réalise plus selon le modèle proposé par Freud d'une Urbild idéale, d'une accession à une plénitude de la forme accomplie à laquelle le sujet s'identifie spéculairement. Cette image est maintenant conditionnée dans un rapport particulier au Autre qui lui donne une consistance signifiante. C'est à dire que désormais la question de l'image se résoudra en une interrogation sur l'être, dans un recoupement entre l'imaginaire et le symbolique, où prend son essor la question du sens, du sens de ce que je suis pour le petit autre, et au-delà pour le grand Autre. Mais cette demande est frappée du sceau du signifiant qui introduit au cœur de l'être et du Autre une incomplétude fondamentale, à laquelle répond la dialectique du désir.

C'est avec cette mise en scène du désir comme dialectique, qui résulte de la coupure entre S1 et S2, que Lacan fait apparaître par delà la scène spéculaire de la parole amoureuse, l'autre scène, celle d'un discours sans parole.

Nous allons revenir maintenant, au maintenant de 1969 – 1970 du séminaire : *L'envers de la psychanalyse* pour approcher ce que Lacan y introduit d'un renouvellement de la question du sujet. La structure de discours situe un moment où le système constitué par le S1 rencontre un autre système de signifiants déjà articulés, le S2, d'où se produit \$, soit le sujet divisé, je cite : « Tout le statut [de ce sujet] en est à reprendre cette année, avec son accent fort. » p. 13.

La question en suspend est celle de savoir ce qui soutend l'acte analytique dans son rapport justement au savoir, à ce que se présente comme S2, avec comme fil conducteur, je cite : « la mort du père. En effet, chacun sait, qu'il semble que ce soit là la clé, le point vif de tout ce qui s'énonce, et pas seulement au titre mythique, de ce à quoi a affaire la psychanalyse. »

p.138. L'écriture proposée par Lacan du discours analytique renouvelle cette question à partir du moment où il se trouve être posé que l'analyste en position de @ se soutient dans ses interventions de ce qui est sous-jacent à ce @, c'est à dire le savoir occupant la place de la vérité. Il semble donc à Lacan, que l'articulation entre elles de ces quatre lettres, les S1, S2, \$ et @, selon les axes déterminants de quatre discours, assimilés à des énoncés primordiaux, constituent les fondements nécessaires et suffisants pour une reprise fondamentale de ce que *sujet* veut dire.

La question est clairement annoncée, ouverte, il s'agira d'une reprise « à l'envers » du projet freudien, d'une reprise « par l'envers » p11. S'il a été avancé par Freud que le point pivot de la problématique hystérique repose sur un amour inconditionnel pour le père, dit père imaginaire, on constate dans ce séminaire de Lacan que sa reprise de la problématique hystérique en fonction de l'écriture des discours va nécessairement l'amener à reprendre la thèse de Freud et la question du père.

Dira-t-on que le discours hystérique est en 1970 un discours amoureux ? En un sens oui, si on prend soin de préciser que le discours en tant que tel, n'est amoureux de rien, mais qu'il détermine, dans une relation particulière, une parole amoureuse spécifique de cette relation. Cette question de la relation devient essentielle, puisqu'on peut maintenant dire que l'hystérique n'est pas seule hystérique. Il y faut comme ce qui cause l'hystérique, son inscription à une place déterminée dans un discours, lui sans parole, à cette place d'agent-maître au titre de sujet barré, placé dans une relation particulière au S1. Le \$ étant dans l'écriture lacanienne le lieu même de la division subjective, effet sur un quelconque de la coupure signifiante déterminante des deux champs radicalement séparés des S1 et S2. Dire que l'hystérique n'est pas seul(e) hystérique, qu'elle ou qu'il ne l'est que pris dans une relation, revient au même que de dire qu'on a jamais à faire qu'à une moitié de symptôme, l'analyste occupant dans le transfert la place de la deuxième moitié.

Les enjeux de la nouvelle écriture lacanienne, sous la forme des quatre discours, sont multiples, mais elle va permettre à Lacan de régler son compte à une certaine conception freudienne de la question du père. Avec cette écriture, désormais posée comme fondement de la dynamique subjective, Lacan va pouvoir s'écarter radicalement d'une conception qui

articule la question du père à des phases de développement de l'enfant. Pour mesurer l'avancée qu'il réalise en cette année, il nous faut revenir dix ans en arrière, au séminaire du 07.06.1961, sur le *Transfert*. Dans le même temps que Lacan fait extraction du texte de Freud de l'*Einzigzug* dont il fera le trait unaire, il note ceci du premier pas de Freud concernant l'identification, je cite :

« Une identification primitive qu'il est extraordinairement important de retenir dans les premiers pas de son article – sur lesquels je reviendrai tout à l'heure, car ils constituent tout de même quelque chose qu'on ne peut pas escamoter – à savoir que Freud implique, antérieurement à l'ébauche même de la situation de l'Œdipe, une première identification possible au père comme tel. Le père lui trottait dans la tête. Alors on lui laisse faire une première étape d'identification au père autour duquel il développe tout un raffinement de termes. Il appelle cette identification "exquisement virile" *exquisit männlich*. Ceci se passe dans le développement, je n'en doute pas. Ce n'est pas une étape logique, c'est une étape du développement avant l'engagement du conflit de l'Œdipe, au point qu'en somme il va jusqu'à écrire que c'est à partir de cette identification primordiale que pointerait le désir vers la mère et, à partir de là, alors, par un retour, le père serait considéré comme un rival. Je ne suis pas en train de dire que cette étape soit cliniquement fondée. Je dis que le fait qu'elle ait bien paru nécessaire à la pensée de Freud ne doit pas, pour nous, au moment où Freud a écrit ce chapitre, être considéré comme une sorte d'extravagance, de radotage. Il doit y avoir une raison qui nécessite pour lui cette étape antérieure, et c'est ce que la suite de mon discours essayera de vous montrer. Je passe. »

Nous allons pouvoir maintenant, avec le concept de discours, prendre la mesure de ce que cette première identification est d'un lieu proprement lacanien, un extraordinairement radotage qui fut nécessaire à la pensée du parlêtre Freud. C'en est maintenant fini de l'extrême prudence avec laquelle Lacan exprime son étonnement, ses incertitudes, ses doutes à propos de cette question. Je cite :

« L'Œdipe joue un rôle à prétention de vérité c'est-à-dire du savoir qui se situe dans la figure du discours de l'analyste au site de ce que j'ai appelé tout à l'heure celui de la vérité. Si toute l'interprétation analytique s'est engagée du côté de la gratification ou de la non-gratification, de

la réponse ou non à la demande [d'amour], bref, vers une élusion toujours croissante vers la demande, de ce qui est la dialectique du désir le glissement métonymique quand il s'agit d'assurer l'objet constant, c'est probablement en raison du caractère strictement inutilisable du complexe d'Œdipe. Il est étrange que cela ne soit pas devenu clair plus rapidement. Et en effet, qui utilise, quelle place tient dans une analyse la référence à ce fameux complexe d'Œdipe ? » p 113

A la lumière de sa lecture du discours de l'hystérique dans son rapport au discours du maître, Lacan peut reprendre l'histoire de Dora et tout en dénonçant le fameux Penisneid qui entre dans le registre de la *frustration*, faire valoir que dans son rapport au discours du maître, la problématique hystérique, je cite : se « dédouble en, d'une part, une castration du père idéalisé, qui livre le secret du discours du maître et, d'autre part, privation, assomption par le sujet féminin ou pas, de la jouissance d'être privée. ». Et il ajoute : « Et pourquoi Freud s'est-il trompé à ce point ? [...] Pourquoi substitue-t-il au savoir qu'il a recueilli de toutes ces bouches d'or, Anna, Emmie, Dora, le complexe d'Œdipe ? » p. 112.113. La question est remarquablement importante en ce qu'elle interroge ce qui tenait à ce point Freud pour avoir ainsi fait de l'Œdipe le point pivot de ses interprétations, d'autant que Lacan peut accentuer le trait avec son écriture du discours analytique en précisant que du côté de Freud, comme nous l'avons déjà dit : « l'Œdipe joue le rôle du savoir à prétention de vérité »

Remarquons incidemment que la vérité, n'est pas ici cette valeur attribuée à une proposition par rapport à telle autre qui serait fautive, qui nous mène insensiblement vers la transcendance d'un premier vrai, mais une place située dans les dessous de ce qui s'énonce, sous la place de l'agent du discours. En quoi tout ce qui s'énonce est vérité, du sujet, mais à jamais dite par moitié.

Pour incidente que cette remarque soit dans ce que nous énonçons, elle n'en est pas moins essentielle pour le projet que soutient Lacan, en ce sens que reprenant l'Œdipe par un autre bout, il dira qu'Œdipe n'est devenu Œdipe avec son complexe que pour autant qu'il aura cru pouvoir se saisir de la vérité. Car si cette remarque s'adresse à Freud qui articulait sa recherche à un amour de la vérité, elle s'adresse aussi à l'analyste comme une mise en garde.

Mais ce n'est pas seulement le mythe d'Œdipe qui subit une subversion lacanienne dans ce séminaire, mais aussi *Totem et tabou*, ainsi que *Moïse et monothéisme*. Car ce n'est pas pour Lacan l'identification primitive au père en tant que prémisse à l'entrée dans la phase oedipienne, qui fonde le véritable début logique de la question du sujet, mais ce qui avec le langage et l'identification en tant qu'identification de signifiant marque la véritable entrée en scène de celui-ci. Qu'est-ce que dissimule en effet la référence à l'Œdipe sinon que, je cite : « Dès lors qu'il entre dans le champ du discours du maître où nous sommes en train de nous orienter, le père, dès l'origine, est castré. » p.115. Le père est donc celui qui par rapport à l'enfant entre avec lui, dans une relation qui n'est pas de dialogue mais de discours, et le discours instauré détermine le symptôme qu'ils se partagent dès lors.

Cette castration d'origine du père-maître, que Lacan fonde en s'appuyant sur le rapport du maître à l'hystérique comme nous l'avons vu, mais aussi de la dialectique hégélienne du maître et de l'esclave, lui permet de faire l'économie de ce qu'implique la référence freudienne, c'est à dire le meurtre, le meurtre du père originel, « cette pitrerie darwinienne » p129, « cette histoire à dormir debout » p131, et de faire, je cite : du « complexe d'Œdipe, le rêve de Freud. Comme tout rêve, il a besoin d'être interprété. Il nous faut voir où se produit cet effet de déplacement qui est à concevoir comme celui qui peut se produire du décalage dans une écriture. » p. 159.

Le paradoxe du « ratage » freudien, « l'énormité » de son recourt à l'Œdipe tient en ceci que dans la dernière des *Nouvelles conférences sur la psychanalyse* Freud suppose en avoir fini avec la religion, alors même, je cite Lacan, que : « la religion n'est rien d'autre que ce père auquel l'enfant recourt dans son enfance, et dont il sait qu'il est tout amour, [...] prévient ce qui peut se manifester chez lui de malaise. » « N'est-ce pas là assez d'étrangeté pour nous faire suggérer qu'après tout, ce que Freud préserve, en fait sinon en intention, c'est très précisément ce qu'il désigne comme le plus substantiel dans la religion ? – à savoir l'idée d'un père tout amour. Et c'est bien ce que désigne la première forme de l'identification... » p 114. Voilà donc, dix ans après, la réponse de Lacan par rapport à cette « identification primitive qu'il est extraordinairement important de

retenir dans les premiers pas » de l'article de Freud.

La violence avec laquelle Lacan récuse Freud ne s'adresse pas certainement à Freud, mais à ceux qui se servent du nom de Freud comme bouchon pour l'usage qu'ils font des signifiants qu'ils ont puisés dans son texte. Car Lacan se sert néanmoins des mythes produits par Freud. Il déduira du mythe du père de la horde primitive jouissant de toutes les femmes qu'il y a là une impossibilité. Lacan fera de cette impossibilité un signe du réel. Sa relecture du mythe freudien, l'amène à poser qu'il y a un père du réel, qui s'inscrit donc dans un rapport d'impossibilité d'avec la jouissance, autrement dit qu'il est castré d'emblée. Il n'y a donc pas lieu d'introduire d'abord un meurtre, car de plus, un meurtre est un acte, et l'acte suppose l'antécédence d'une inscription signifiante, qui elle-même promet ce qu'il en est de la loi. Il n'y a pas lieu de promouvoir un meurtre pour une fondation du père réel, puisque c'est dans le langage que se trouve la demeure de ce père du réel.

Le père réel celui qui est le bon père de famille, n'est pas susceptible de nous dévoiler par cet abord de qu'il en est de ce père réel dont nous parlons, dont la fonction le met du côté du « tyran ». Je cite : c'est ailleurs « C'est au niveau du père réel en tant que construction langagière, comme d'ailleurs Freud l'a toujours fait remarquer. Le père réel n'est pas autre chose qu'un effet du langage et n'a pas d'autre réel. » p.144. C'est là, je cite : « la position du père réel telle que Freud l'articule, à savoir comme un impossible, qui fait que le père est nécessairement *imaginé*¹ comme privateur. Ce n'est pas vous, ni lui, ni moi qui imaginons, cela tient à la position même. Il n'est pas du tout surprenant que nous rencontrions sans cesse le père imaginaire. C'est une dépendance nécessaire, structurale de quelque chose qui justement nous échappe, et qui est le père réel. Et le père réel, il est strictement exclu de le définir d'une façon sûre, si ce n'est comme agent de la castration » p 149. Ce qui veut dire que si comme effet de langage le père est celui qui

représente la fonction réelle de la castration, par contre celui qui se tient à cette place, en tant que parent, se présente à l'instar de la confusion freudienne comme un père imaginaire, qui serait l'agent d'un manque réel d'un objet symbolique. Et dans notre culture c'est au père qu'on aime, qu'est dévolu le rôle de cette instance imaginaire. Mais sa fonction n'est que d'imaginer le père réel, ce que n'avait pas pu élaborer Freud. Ce dont Lacan rend compte en parlant d'un décalage dans l'écriture.

¹ « Imaginer » est ici un concept tout à fait particulier, qui nous renvoie à l'impossibilité de saisir ce qu'il en est du père réel autrement que sous sa forme imaginaire, dans laquelle la privation, n'est pas privation se distinguant de la frustration et de la castration, mais la forme « imaginée » de la castration.

Edmonde Salducci-Luttringer

La formulation de Charles Melman du discours du colonialiste

Le titre que j'ai donné est complètement ridicule. Pourquoi ? Parce que si j'arrive à bien expliquer ce que Charles Melman veut dire avec ce dispositif là, on ne peut en aucune façon appeler ça un discours, puisque la définition du discours c'est de faire lien social et que ça, c'est exactement le contraire. Donc, il n'y a rien de plus idiot que d'avoir dit : le discours du colonialisme. Je dirais même que c'est antinomique.

Si vous voulez, pourquoi suis-je partie de cette affaire là ? Pourquoi ai-je proposé ça quand même ici, vous qui parlez des discours amoureux ? C'est qu'effectivement, lorsque les choses sont passées par ce dispositif là, ça va laisser des traces dans la manière dont les choses vont s'installer dans une relation amoureuse entre un homme et une femme. Voilà pourquoi au bout du compte, je vais quand même vous parler de la façon dont on s'aime quand on est inscrit dans ce type de subjectivité là.

Alors, c'est Charles Melman qui a parlé de cette formule. Il l'a fait à l'occasion d'un séminaire qu'il faisait aux Antilles, qu'il faisait en Martinique, à Fort de France. Mais, c'était des choses qu'il avait déjà énormément travaillées lors du voyage de l'A.F.I. au Brésil. Vous savez que l'A.F.I. se préoccupe beaucoup de ces questions du colonialisme, de l'influence que ça peut avoir sur le psychisme, et qu'un bouquin est sorti - il y a un cartel qui s'appelle le cartel d'Amérique Latine qui travaille ces questions là - son titre : d'Un inconscient post-colonialiste s'il existe, et qui est un travail collectif et regroupe tous les textes de réflexions autour de ces questions, et vous avez d'ailleurs deux conférences de Charles Melman dans ce livre,

dont une expose tout à fait ce que j'ai mis au tableau.

Alors, mon travail ce matin est une tentative de vous faire passer l'axe de réflexion dans ces deux conférences et tout le travail qu'il a fait lors des séminaires aux Antilles où j'ai eu la chance d'être au moins une fois pendant une semaine et qui étaient organisés par le G.A.R.E.P., c'est le Groupe Antillais de Recherches, d'Études et de Formation Psychanalytique, et c'est Jeanne Wilthor, que vous connaissez sans doute de l'Association Freudienne, qui a invité Charles Melman, et il y a eu tout un séminaire sur la question de la donation par la ligne maternelle et le devenir femme qui traite des questions que je vais essayer de vous amener là aujourd'hui.

Alors, vous voyez que pour cette écriture là :

$$\begin{array}{c|c} S1 & S2 \\ \hline \$ & a \end{array}$$

il est parti du discours du maître. Vous savez dans les quatre discours, on a le discours du maître qui s'écrit :

$$\begin{array}{ccc} \uparrow & S1 & \longrightarrow & S2 & \downarrow \\ & \hline & \$ & & a & \\ & & \swarrow & \nearrow & \end{array}$$

Sauf que dans le discours du maître, il y a des flèches qui permettent de mettre en communication les quatre termes. Donc, vous voyez tout de même la différence fondamentale : c'est que là déjà ça a disparu, et que là il y a une barre qui est une barre verticale qui est une barre infranchissable. Vraiment infranchissable, dans le sens où quand on lui a posé des questions après, on lui a dit : mais enfin il n'y a pas d'espoir ? Il a dit : "malheureusement non". Et je crois qu'il a tout à fait raison, parce que si on a l'occasion de travailler avec des personnes qui sont l'héritières de ce type de situation, et bien

on se rend bien compte que ça laisse des traces, même après quand ils se sont retrouvés régis par une démocratie. Et les enfants des enfants des colonisés portent encore dans leur subjectivité, dans leur façon de fonctionner des marques de ces temps anciens. Peut-être que dans plusieurs générations on pourra dire c'est fini, mais là on y est encore, vraiment. Alors, je ne voudrais pas que vous pensiez que je vous parle d'îles lointaines, parce que ce dispositif là, vous pouvez tout à fait l'appliquer au problème des quartiers dits "sensibles", parce que je ne sais pas vous à Nice, mais à Marseille c'est notre "pain quotidien", nous avons plein de jeunes qui fonctionnent sur ce mode là, puisque nous avons l'héritage de notre colonisation de l'Afrique du Nord et d'Afrique etc.

Alors ces généralités étant dites, je vais essayer de vous expliquer qu'est ce que c'est cette affaire là :

On se rend bien compte qu'il y a deux lieux : d'un côté S1, \$ et de l'autre S2, a. Du côté S1, \$, de toute évidence, il suffit de regarder pour savoir que c'est le côté des maîtres, mais ce sont des maîtres qui ne sont pas du tout à entendre comme le maître antique qui serait un maître dispensateur de sagesse, de philosophie, mais c'est plutôt un maître avec un fouet, c'est à dire que c'est un maître qui pour se faire reconnaître comme maître va se présenter comme tout puissant, comme quelqu'un sans frein, c'est-à-dire qu'il voudrait satisfaire ses désirs d'une manière effrénée, pour le dire vite "hors castration". De l'autre côté S2, a, ça va renvoyer tous les autres du côté d'une place Autre, c'est à dire pour le coup obligatoirement du côté d'une féminisation, parce qu'à être à une place Autre, ça ne peut être que du côté du féminin. Alors, il est bien évident que ça n'est pas sans effet tout ça, parce que évidemment de ce côté là il y a des hommes et des femmes. Non seulement parce que c'est du côté Autre mais parce qu'aussi le S2 renvoie au féminin ; quant au petit a, ça peut être effectivement l'objet cause du désir, mais il ne faut pas oublier qu'il a aussi un versant du côté du déchet. Donc vous voyez, quand on se retrouve de ce côté là, quelle place peut-on occuper ? Il y a féminisation de toute la partie mâle de la population et pour les hommes comme pour les femmes le petit a du côté du déchet. Alors hétérotopie des lieux, plutôt hétérotopie des places ; avec cette barre infranchissable qui les sépare, du coup le seul moyen pour que ça communique et bien ça

va être de forcer le barrage, c'est-à-dire sur le mode de la violence, impossible qu'il en soit autrement. Pourquoi ? Il y a aussi une raison supplémentaire, c'est que pour ce qu'il en est du pacte symbolique, aucune possibilité d'un pacte symbolique librement consenti entre les deux parties bien évidemment ; c'est-à-dire que le pacte symbolique ce n'est pas un pacte symbolique tel que nous le connaissons avec tous ces effets bénéfiques. Mais c'est quelque chose qui a été imposée avec violence, par exemple quand les européens sont arrivés en Amérique et qu'ils ont découvert l'Amérique. Je veux dire que quand ils sont arrivés, ils ne sont pas installés en disant alors quel est votre pacte symbolique ? quelle est votre façon de fonctionner ? comment vous êtes ? et on va essayer de se glisser là dedans. Vous savez bien que ça ne s'est pas passé comme ça. Et le type de fonctionnement du colonialisme, c'est qu'effectivement, en arrivant on fait table rase de tout ce qui est le fonctionnement du lieu où on arrive pour y imposer avec force ce qu'on pensait être bon pour eux, (quand on a de bonnes intentions !) ; ce qui fait que du coup tout le côté pacificateur du symbolique qui va pacifier le réel, dans ce cas là ce n'est pas possible puisque c'est imposé avec violence, c'est-à-dire on va éliminer tout ce qui est le fonctionnement entre ces semblables là pour imposer notre fonctionnement, c'est-à-dire qu'on va appeler telle ville San Salvador, ou je ne sais quoi, sans prendre jamais en compte ce qui est déjà là : donc pas de pacte symbolique. C'est un pacte qui est imposé par la violence, du coup ça ne peut pas être ; on ne peut pas dans ces deux places là reconnaître l'autre comme son semblable, ça ne peut être un fonctionnement qu'avec autrui, et que du même coup ça fonctionne sous une forme d'exclusive. Alors, ça va donner quoi du côté de cette place Autre, au niveau de ce qu'on pourrait appeler un profil psychologique ? Pas de possibilité, effectivement, que ça fonctionne du côté d'un père qui serait représentant du phallus, qui serait du côté de la lignée des ancêtres, de l'au-moins un, ça ne peut pas fonctionner, vous le voyez bien, puisque c'est de l'autre côté que c'est possible et la barre est infranchissable. Alors, comment est-ce que la transmission va se faire ? Eh bien la transmission du phallus va se faire par les femmes. Et alors ça, je trouve que la manière dont Charles Melman l'amène, c'est particulièrement intéressant parce qu'il part effectivement du principe que la mère est toujours phal-

lique. Alors, il y a cette affaire de transmission qui va se faire par une donation, par une initiation qui n'a rien à voir avec la transmission habituelle qui se fait avec le système de la castration ; c'est-à-dire qu'à phalliciser son enfant mais là, évidemment c'est toutes les mères qui phallicisent, la différence c'est que dans une famille habituelle, le père est là pour dire : c'est moi qui l'ai, et toute cette histoire de castration, je ne vais pas revenir là-dessus, tout le monde sait ça, de ce côté-là ce n'est pas possible parce que ce sont des pères amoindris dans des positions un peu déchues ; donc, l'enfant, le petit garçon va se sentir effectivement investi de cette affaire là et c'est bien plus compliqué que la question de la castration parce que ça va donner comme effet de devoir être phallophore, (ce mot paraît un peu ridicule mais je ne sais pas comment le dire) plus que ça, il faut être super man ... ; parce qu'à partir du moment où on vous l'a donné, il faut être à la hauteur. Alors, vous allez me dire : mais oui, il faut être à la hauteur aussi du côté de la castration, mais ce n'est pas la même chose, parce que du côté de la castration, quelque part, on a payé pour ça, on ne nous l'a pas donnée. Quand on nous l'a donnée, il faut chaque fois être sûr d'être à la hauteur, de ne pas le perdre. Il faut toujours démontrer qu'effectivement on a bien fait de nous le donner, ce n'est pas comme du côté de la castration, où bon on l'a payée au moins du prix de la castration, on a quelques petites tranquillités de ce côté là ; et ce qui fait que ça donne effectivement donc du coup des hommes qui sont dans un devoir phallique à devoir démontrer qu'ils ont un phallus qui est un peu hypertrophié. Et en même temps, ce qu'il avance, Charles Melman, que je trouve vraiment, vraiment intéressant, c'est qu'il dit que lorsque la transmission se fait par une donation qui est de l'ordre de l'initiation, et bien c'est une transmission brève ; c'est-à-dire que cet homme qui aura reçu le phallus de sa mère, et bien il ne pourra pas le transmettre à son fils. Et pourquoi ? Ce qu'il a pu constater - évidemment il s'appuie sur la clinique, tout ce qu'il raconte là et que j'essaie de vous amener ce matin, c'est un travail qui s'appuie sur la clinique - et bien le père ne pourra pas supporter que son petit garçon se comporte comme tous les petits garçons, c'est-à-dire qu' "il ne marche pas au plafond", qu'il soit en difficulté : "et comment tu ne sais pas faire ça , mais tu devrais savoir faire ça !", il ne peut pas transmettre ce phallus qui lui a été donné ; ce qui fait que la

transmission se fait encore de nouveau par les femmes, par une donation, par une initiation. Et alors ce qui est intéressant aussi, c'est que le phallus, quand même, quelque part, il est un peu aussi un peu de ce côté Autre, par l'intermédiaire du petit a , et ça c'est aussi un truc que j'ai trouvé génial parce que je n'y avais pas pensé comme ça. C'est vrai qu'on sait bien que le petit a, objet cause du désir, il y a évidemment le phallus, les fèces ... enfin bon. Mais la manière dont il le dit quand il nous l'explique là, en disant que quand même il y a du phallus, c'est que ça ne peut pas être le même phallus puisqu'il est de l'autre côté et que la barre est infranchissable ; mais que quand même, l'objet petit a en porte la marque, c'est-à-dire qu'effectivement, il a bien fallu qu'il y ait du phallus pour que quelque chose de l'objet adienne et qu'il en garde la trace, la marque. J'ai trouvé ça extrêmement intéressant. Alors, il le dit mieux que moi mais je vous renvoie à ses textes parce que vraiment ça vaut la peine de le lire lui. Je crois qu'aujourd'hui mon travail c'est plutôt d'essayer de vous dire qu'il y a ces textes qui existent et vous donner envie d'aller les lire. Bon, alors ça c'est pour le dire d'une manière un peu rapide parce que je veux en arriver à la question de l'amour, ça c'est le côté garçon. Alors, le côté fille, et bien le côté fille, Charles Melman en parle comme d'un "ravage", c'est le mot qu'il emploie ; c'est-à-dire que la mère, effectivement, du côté garçon elle va le phalliciser, elle va comme ça l'initier, se tenant là comme garante de la tradition phallique. Du côté fille, les choses vont s'installer du côté d'une rivalité terrible, c'est ou elle ou moi. Et terrible, parce que du coup la fille, qu'est-ce qui lui reste à faire ? Et bien, si c'est une bonne fille qu'est-ce qu'elle va faire ? elle va dire bon, bien d'accord c'est toi ; ce qui fait qu'elle va souvent renoncer à sa maternité et donner son enfant à sa mère, qu'elle va effectivement laisser à sa mère la position du féminin, enfin vraiment lui laisser toute la place. Alors ce qui est intéressant, voyez-vous, c'est que au bout du compte, s'il y a cette mère, cette fille, cet enfant qu'on donne à la mère, on voit bien pour le coup que cette affaire se fait avec trois générations ensemble, il faut qu'elles soient ensemble. On se retrouve avec trois personnes, mais ce n'est pas du tout du côté du triangle, comme ce serait pour le triangle œdipien, mais c'est plutôt vertical : la grand-mère, la mère et l'enfant, et lorsque celle-ci, la mère, sera à son tour grand-mère, c'est elle qui élèvera l'enfant de sa fille :

une lignée à trois. Il faut les trois étages des trois générations pour que ça fonctionne. Et d'ailleurs à Fort de France, quelqu'un disait que la grand-mère était appelée en créole "potomitan", vous entendez ? "mitan", vous voyez, "potomitan", c'est le poteau du milieu. Alors avant d'en arriver au discours amoureux, je crois qu'on peut dire aussi que cette affaire là va faire qu'il va y avoir aussi d'un côté comme de l'autre, du côté garçon comme du côté fille, une grande difficulté à pouvoir réussir sans se sentir en danger, et ça a des effets extrêmement graves dans le devenir de chaque sujet. Alors, quel effet ça peut avoir ce dispositif là dans le fonctionnement amoureux ? J'y viens. Et bien, ça donne ces choses tout à fait étonnantes, par exemple aux Antilles - je parle de ce que je connais un peu mieux - où effectivement les familles sont des familles de ce type, c'est-à-dire que l'homme n'est que de passage, c'est rarement la famille telle que nous l'avons ici, avec un monsieur qui rencontre une dame, on s'aime, on se marie, on fait des enfants ou on fait des enfants et on se marie ou on ne se marie pas, on vit un bout de temps ensemble, quand même un petit peu, on se quitte, bon. Là-bas, c'est rarement comme ça. Normalement un homme fait un enfant à une femme, mais cette femme va rester là dans sa famille. Dans cette logique là, les hommes sont de passage. Et enfin si un homme pour pouvoir comme ça bien tenir son affaire phallique (qu'on lui a donnée) et bien il faut bien que (puisque'il est super man), il se doive à toutes les femmes, c'est logique ; c'est-à-dire que s'il rencontre une femme, il faut qu'il l'honore, ce qui fait qu'effectivement, ça donne un certain comportement qu'on pourrait appeler de "coureur", je ne sais pas quel mot on pourrait utiliser, qu'est-ce que vous diriez ? D'ailleurs Charles Melman, il est rigolo, parce qu'il dit aussi que ce n'est pas la peine d'aller très loin, on connaît ça dans le bassin méditerranéen. C'est vrai. Et une dernière petite chose que je trouve amusante, parce que c'est mieux de laisser la place pour la discussion : comment se parle-t-on d'amour ? Et bien, quand un monsieur fait la cour à une dame, il va utiliser le français, parce que c'est la langue des maîtres, parce que là il veut être dans une position avantageuse puisqu'il veut la séduire, c'est la langue des affaires, et puis dans l'intimité, quand la dame est séduite, pour lui dire qu'il l'aime et bien il va parler créole, c'est la langue de l'amour, de l'intimité, et ça je trouve ça tout à fait intéressant.

Voilà, j'ai plein d'autres choses à raconter, mais je crois qu'il vaut mieux qu'on essaie d'attendre vos questions et d'en débattre ensemble.

Intervention :

Moi quelque chose qui m'est venue à propos justement des banlieues, du système des banlieues, c'est la position des filles. On dit souvent soit... elles s'intègrent beaucoup mieux que les garçons, soit au contraire dans la violence elles sont encore plus violentes que les garçons.

Intervention :

Ou alors elles sont complètement ... (?), elles rejettent leur culture, ou alors elles sont dans la violence, mais violence qui semble encore plus terrifiante...

E. Salducci - Luttringer :

Ce que Charles Melman dit à propos de ce dispositif, il dit que : soit effectivement on est du côté de l'objet a et, à ce moment là, on est soumis à ... soit on n'a pas d'autre possibilité que d'être rebelle à tout maître quel qu'il soit, donc effectivement ça va donner cette façon de fonctionner que tu décris. C'est valable pour la fille. Est-ce qu'on pourrait dire que justement ça rejoint quand même le dispositif habituel qui est qu'une fille lorsqu'elle veut montrer que ce n'est pas parce qu'un garçon a un pénis qu'il a le phallus, et qu'après tout elle peut aussi y prétendre, elle est encore plus violente. Peut-être. Je ne sais pas. Je ne vois pas comment répondre autrement que comme ça à ta question.

Et justement, vous avez tout à fait raison, parce que tout au long de ces lectures, je me suis dit que finalement ce Don Juan, cet homme parfait là, il me faisait penser à l'hystérie masculine. Or, à aucun moment Charles Melman ne prononce ce mot là. Il va dire que ça fait, par exemple, le fait d'être rebelle à eux-mêmes donne une certaine forme d'hystérie ; mais, de ce côté là sans préciser homme ou femme. Mais, jamais il va parler de l'hystérie masculine, parce que je crois, s'il ne la pas dit, vraisemblablement c'est qu'il avait ses raisons, je ne crois pas que ce soit un oubli, c'est que vraisemblablement ça rejoint ce que vous dites, c'est-à-dire que dans l'hystérie masculine quand même on est passé par la castration. Et que ça fait donc une nuance qui est quand même une nuance de taille, de se retrouver

quand même avec des manifestations qui, effectivement, vont ressembler à cette structure là, mais il ne dit jamais hystérie masculine parce que là c'est passé par la castration traditionnelle, et pas du côté d'une donation et pas du côté de [...] Ah ce n'est pas que ça peut ne pas en passer, c'est que ça ne passe pas par la castration ce dispositif là de ce côté, ça ne peut pas passer par la castration. J'ai peut-être mal expliqué. Pourquoi ça ne peut pas passer par la castration ? Parce que de ce côté là, il y a des hommes et des femmes d'accord, et que du coup le père, dans ce dispositif là, c'est un père déchu, c'est un père qui est héritier de l'esclavage, c'est un père qui est héritier du colonialisme, donc c'est un père qui ne peut pas se prétendre du S1, puisqu'il est de ce côté. En aucune façon, un homme de ce côté là, et un père donc, ne peut se prétendre du S1. Pas possible. Donc, si lui ne peut pas se prétendre du côté du S1, comment voulez-vous que ça fonctionne du côté de la castration pour son fils ? Ce n'est pas possible, puisque son père ne peut pas être reconnu du côté de celui qui l'aurait, même s'il ne l'a pas mais qu'il pourrait l'avoir, qui serait celui qui pourrait prétendre au moins l'avoir. Donc, ça ne peut pas fonctionner du côté d'une castration, en aucune façon, à cause de ce dispositif complètement étanche où la population qui se trouve du côté Autre, elle est du côté Autre féminisée et sans aucune possibilité de prétendre à une quelconque maîtrise, du côté du S1 donc.

Voilà pourquoi, parce que, enfin je crois, je crois effectivement parce que dans l'hystérie masculine le petit garçon qui va devenir hystérique est passé par la castration traditionnelle, enfin par la castration. Il n'y a pas à dire qu'elle a été traditionnelle, puisque de l'autre côté ce n'est pas que ce n'est pas traditionnel, c'est que ce n'est pas du côté d'une castration, c'est du côté d'une donation, avec les effets que ça a de fragilité, de non assurance. Et non seulement ça, mais il n'y a pas ce pacte symbolique, parce que le pacte symbolique aussi c'est ce qui résulte de cette affaire de castration, c'est-à-dire qu'en renonçant effectivement à la mère et bien on va avoir droit comme ça au commerce des femmes, à récolter les moissons, avec des choses nommées tranquillement, qui va me permettre de fonctionner avec les autres comme étant mes semblables dans une espèce de tranquillité. Bon, c'est vrai qu'on s'engueule, mais nos conflits ne vont pas se faire sur ce mode d'exclusive là.

Intervention :

Ne serait-ce que parce que dans le discours de l'hystérique, qui est un discours, le \$ barré est aveugle en somme, c'est-à-dire que le maître, l'ancêtre, l'ancêtre du noir qui était colon, enfin dans l'histoire des Antilles par exemple, l'ancêtre a été colonisé par un blanc qui est arrivé, donc il a été mis dans une place qui est difficilement une place d'identification ... c'est très difficile de s'identifier (à ce) que le grand-père a été. Et à ce propos Charles Melman disait que du côté de la langue, les grands écrivains qui ont écrit des livres ont fait une tentative d'écrire dans cette écriture ... , en créole, ont fait une tentative d'écrire des livres en créole, mais finalement les ... ne sont pas écrites en créole, elles sont quand même écrites en français. Et cette tentative de se retrouver dans une identification à la langue maternelle qui exclurait d'une certaine manière le colon n'a pas été malgré leurs dires, malgré le fait qu'ils prônent le créole, ils parlent le créole entre eux mais ils écrivent malgré tout en français.

E. Salducci - Luttringer :

Pour les raisons que je disais tout à l'heure.

Intervention :

Donc là , dans ce dispositif là, d'emblée contrairement au dispositif hystérique où on pourrait dire que le \$ barré est à la place du S1, à ce moment là, dans cette place d'agent qui commande le reste des quatre éléments, donc en place d'agent vous avez ce S1 qui ne laisse pas beaucoup de place à qui commande, à qui est dans un, qui est totalitaire, ces petits maîtres qui arrivaient, qui colonisaient, c'est ça aussi, c'est que dans l'histoire les maîtres qui colonisaient les populations venaient eux-mêmes de populations qui étaient, ce n'était pas des nobles, c'était eux-mêmes des gens qui avaient été dans les classes populaires, qui étaient pauvres. Quand ils arrivent, ils arrivent en Amérique latine ... c'est étonnant de l'identification est très difficile parce que tout est extrêmement complexe. La langue qui est parlée au Brésil est une langue brésilienne qui aujourd'hui est parlée par des portugais qui sont la main d'oeuvre de l'Europe, alors qui étaient autrefois, qui ont été autrefois des maîtres qui ont colonisé le Brésil mais ils venaient à l'époque, au XVII^{ème} siècle, qui venaient eux-mêmes de familles

d'ouvriers ou de pêcheurs extrêmement pauvres.

E. Salducci - Luttringer :

Et alors moi, j'aimerais revenir sur la littérature parce que alors là pour le coup si vous avez envie de lire quelque chose que j'ai trouvée tout à fait formidable, c'est Patrick Chamoiseau. Patrick Chamoiseau, d'abord il écrit merveilleusement bien, mais vous avez sans arrêt du créole dedans, "potomitan" par exemple, comme ça. Et ce que vous retrouvez, que je trouve extrêmement intéressant, c'est au sein de la famille une violence et une agressivité terrible.

C'est-à-dire que cette violence là qui a fait le lit de leur subjectivité, on la retrouve à tous les moments de la vie ; ce n'est pas seulement contre le maître, c'est aussi bien entre frère et sœur, entre père et enfant et c'est vraiment très très agressif, très très violent, ils ne se font pas de cadeau. Et c'est passionnant comme livre.

Intervention :

... quand ça se passe bien, parce qu'il y a quand même des moments où ... qu'est-ce qui fonctionne ? qu'est-ce qui fait mythe fondateur ?

E. Salducci - Luttringer :

Qu'est-ce qui fait lien social ?

Intervention :

Qu'est-ce qui fait le corps ? Le au-moins-Un qui est là ? Comment ça se fait ?

E. Salducci - Luttringer :

Écoutez, si on en croit Charles Melman, d'au-moins-Un il n'y en a pas, si ce n'est dans le discours que la mère transmet d'un ancêtre lointain. Il ne peut être transmis que par le discours d'une mère qui va effectivement rappeler les mythes. D'ailleurs, il n'y a pas seulement que dans ces questions extrêmement intéressantes d'Amérique Latine ou des Antilles, regardez pour la question juive, c'est vraiment la mère qui transmet. On pourra tuer tous les hommes, la transmission se fait toujours dans le discours de la mère. Et j'écoutais une émission terrifiante, je ne sais pas si vous avez écouté, je ne sais plus si c'est hier, avant-hier, sur l'esclavage au Soudan, quelle horreur ! Et on tue tous les hommes, et on a une longue file de trois cent esclaves de femmes et d'enfants, et en voyant cela je me disais ce sera sauvé quand même ;

parce qu'effectivement, on a beau tuer tous les hommes, reste tout de même que dans le discours des femmes, elles pourront toujours se rappeler le mythe, rappeler l'ancêtre, les traditions, et la valeur phallique de cette affaire là.

Intervention :

... à propos des missions (?), je pense aussi aux Pieds-noirs..., je me demandais si pour certains Pieds-noirs qui s'inscrivaient au Front National, il n'y avait pas quelque chose d'impossible pour eux à perdre... avec leurs parents (?) ?

E. Salducci - Luttringer :

Ah oui, ce n'est pas mal ce que vous dites, effectivement. C'est tout à fait plausible cette nostalgie de cette place-là. Parce qu'alors, la question pied-noire tout de même, c'est une question aussi extrêmement délicate, parce qu'enfin lorsqu'ils sont arrivés à Marseille, je veux dire qu'on a vécu ça, c'était terrible, vous savez, à quel point on les a mal accueillis ; alors, pour des raisons x, y ou z qui pouvaient se défendre à ce moment-là, d'accord. Mais du coup, c'était des personnes qui, effectivement, pouvaient prétendre à être de ce côté quand ils sont arrivés et on leur a dit non, mais pour qui vous vous prenez, surtout à Marseille. Les Marseillais n'étaient pas du genre à vouloir se laisser marcher sur les pieds, en disant d'où il sort celui-là.

Intervention :

Difficile. Donc, la position du maître est une position forcée, pas la position ... même du côté du maître, ce n'est pas du vrai maître.

E. Salducci - Luttringer :

C'est pour ça

Intervention :

... c'est un maître qui est dans le réel

E. Salducci - Luttringer :

Il ne peut être qu'avec un fouet. ... Il n'est pas reconnu.

Intervention :

... alors que la position du maître dans le discours en éthique, c'est une position dans le discours, ce n'est pas le discours.

E. Salducci - Luttringer :

Puis reconnu, reconnu unanimement par chacun qui le laisse à cette place là, tandis que

là il est maître et il ne reste maître qu'avec son fouet. Et alors, justement, ce qu'il disai... que le \$ barré de ce côté-là, c'est celui qui effectivement est arrivé nu-pieds et misérable? C'est-à-dire que les deux vont ensemble, il n'y a pas de barre entre les deux, vous voyez bien, ils vont ensemble, et en même temps, et en même temps, justement, il va y avoir d'autant plus le fouet que le \$ barré est là pour tout de même dire que quand le pépé est arrivé il avait des trous à ses semelles.

Intervention :

... parce que le maître, le maître dans le discours du maître, il a acquis sa position, c'est par rapport au risque qu'il prend dans la société. Le risque de mort notamment, c'est-à-dire d'arriver à énoncer quelque chose d'arbitraire et que cet arbitraire là soit respecté. Parce qu'il dit bon je l'ai dit puis point final. Donc pour pouvoir tenir cette position-là, le maître, il faut que ce qu'il dise soit tienne, soit qu'il se mette par exemple dans une position de patron, ... extraire le petit a de ... et il faut qu'il puisse la tenir cette position, et que cette position n'est que symbolique. Alors que le maître, le maître dont on parle, ici, il est dans une position réelle, c'est-à-dire il a besoin de prendre le fouet, comme tu dis très bien, réellement pour pouvoir se faire respecter et il va écraser l'autre, non pas en les convaincant que c'est bien qu'on travaille pour eux et que lui il représente le catholicisme par exemple, qui est bien plus valable que leur religion ... , il n'est pas capable de faire ça, il arrive d'emblée, il ne parle pas, il ne s'inscrit pas dans un discours, il arrive avec un fouet et il et en tout cas l'ancêtre

E. Salducci - Luttringer :

Alors ce qui est intéressant aussi dans ce dispositif là, c'est qu'on voit bien que le sujet est totalement séparé de son objet, ce qui fait, alors ça c'est un truc qu'il amène aussi que je trouve génial, c'est-à-dire que par rapport à l'écriture du fantasme, nul poinçon ne vient faire lien et séparation en même temps, mais c'est la barre qui est infranchissable. Et ce que Charles Melman dit c'est que ça donne du coup une certaine forme de perversion, parce que là, pour le coup, l'objet, il faut le tenir quoi. Il faut le tenir. Parce que justement, dans ce dispositif, il est complètement séparé de son objet, donc il faut qu'il le tienne et ça donne une certaine forme de perversion.

Intervention :

... s'il y a un conflit, il y a un conflit entre deux discours qui fait que parfois que le petit maître par rapport au grand maître resté en France retrouve le discours, se rapproche du discours du coloni... (?) parce que lui-même est dans une position ... intérieure ; c'est toute la controverse de ... il est, il est effectivement dans une position perverse parce qu'il tient deux discours, deux discours contradictoires et ce n'est pas toujours aussi évident, parce que n'est pas toujours clair.

E. Salducci -Luttringer :

Ce maître avec son fouet est obligé de rendre des comptes à un maître. Mais il ne faut pas croire non plus que de l'autre côté, fort heureusement, nous n'avons affaire qu'à des hommes à genoux, parce qu'il y a eu quand même toute l'affaire des esclaves marrons, ces types ont eu le courage de...

Intervention :

... il n'y a pas que des salauds de ce côté-là, il y a aussi des gens qui imprégnés par un certain discours de, qui était un bon discours par rapport à une certaine idéologie d'alphabétisation etc. c'était une religion, une religion etc. donc ils étaient imprégnés par cette ... là, qui était, ce n'était pas forcément des salauds, des méchants, ils avaient quand même un idéal, et ils se sont trouvé confrontés et ils se sont certains se sont vraiment pose des questions, et ils se sont trouvé confrontés à deux discours : un discours qu'on leur avait inculqué et qu'il s'agissait d'imposer par la force et parfois certains ont reconnu que sur place c'était des valeurs qui ...

E. Salducci - Luttringer :

Enfin, je ne pense pas avoir posé des valeurs morales comme "salaud" ou quelque chose comme ça. Je veux dire qu'il y a eu, que le fouet il était nécessaire, il n'y avait pas le choix. La question de la religion est extrêmement intéressante

Intervention :

... il est quand même aussi divisé ce maître.

E. Salducci - Luttringer :

Bien oui, le sujet barré est de son côté. La question, la question ... bien oui, et oui puisque le sujet barré est de son côté, la castration est de son côté donc lui il est du côté de la divi-

sion alors que ... Attendez, attendez, je voudrais revenir à la question de la religion là parce que c'est extrêmement intéressant parce que la tentative de la religion, justement, c'est de faire en sorte que cette barre ne soit pas là puisque ce que prône la religion c'est que nous sommes tous issus d'un seul père. Donc pas d'hétérotopie des places du coup. Mais, en même temps ça n'a pas très très bien marché. Et je crois que aujourd'hui on pourrait dire que cette situation existe encore parce qu'après tout moi j'ai bien envie de dire que si ce S1 on le remplace par l'argent au jour d'aujourd'hui, j'écoutais, vous savez il y a eu l'anniversaire de l'abolition de l'esclavage, etc. et j'écoutais une espèce de petit film sur les Droits de l'Homme oui et puis sur Schulcher, excusez-moi je n'arrive pas à le prononcer, et où j'entendais comment il avait essayé comme ça d'obtenir l'abolition de l'esclavage. Et ce qui lui était répondu de la part des Bequés, Béqués c'est le terme pour dire des colonialistes, enfin des colons- le discours qui lui a été répondu c'était exactement le même que celui des chefs d'entreprise lorsqu'ils veulent limoger, enfin quand ils veulent mettre des gens au chômage, je ne sais pas comment le dire. Et bien, il disait : "oui mais vous ne vous rendez pas compte le prix que ça va coûter après, pour couper la canne", enfin, c'est encore là, c'était déjà là et c'est toujours au nom de l'argent qu'effectivement on va comme ça pour que ce soit plus rentable foutre sur la paille des personnes, etc. Mais je pense que tant qu'on aura en position de S1 l'argent, on fonctionnera comme ça ; c'est-à-dire que la rentabilité passe avant l'humain.

Intervention :

... pour revenir à ce que tu disais au départ sur les problèmes des banlieues et des jeunes, bon en enfonçant une porte ouverte on va dire que c'est à cause de la position du père, ... et, actuellement, pour pallier tout ça le gouvernement essaie d'arranger les choses en ... des éducateurs, qui ... donc des substituts de père. Comment ça pourrait ?

E. Salducci - Luttringer :

C'est l'idée peut-être qu'un éducateur va pouvoir transmettre quelque chose. Parce que quand on est du côté de cette donation là, on est aussi toujours avec une tendance à être hors-la-loi. Donc, effectivement, la castration c'est de rentrer dans la loi, c'est vraiment la loi symbo-

lique. Et peut-être que c'est la tentative, effectivement, d'arriver à quelque chose comme ça. Pour en revenir à la question des individus, on en est actuellement à la mondialisation du marché, on en est vraiment à quelque chose d'une expansion comme ça assez étonnante et qu'est-ce qu'on voit surgir en contrepartie un forçage du côté des individualités. C'est-à-dire qu'à force de vouloir imposer comme ça une espèce de mondialisation et bien on va se retrouver avec l'insistance du foulard, une manière de dire mais écoutez non, moi, je veux garder mon individualité.

Je crois qu'on est en train de vivre les déclin du Nom-du-Père, c'est-à-dire qu'effectivement, si dans un couple le pacte symbolique n'est pas librement consenti, ça ne peut plus fonctionner que sur un mode de violence et quand, effectivement, il n'y a plus ce consensus, on ne peut plus se mettre d'accord, que le père ne peut plus représenter cette fonction là, ils vont voir le juge. Et c'est le juge qui va après régler, régler les choses que normalement on doit pouvoir régler soi-même en famille ; à savoir combien d'argent on doit donner pour élever l'enfant, comment on élève cet enfant, qui va en avoir la responsabilité, ce sont des choses qui normalement grâce au pacte symbolique librement consenti entre semblables pourraient fonctionner. Or, on voit bien là, de nos jours, que de plus en plus ça vole en éclats, et que quand, ça, ça vole en éclats, et bien il n'y a pas d'autre moyen que de faire appel au code civil. S'il n'y a plus la loi symbolique, on fait appel au code civil, c'est-à-dire la loi des hommes pour pouvoir gérer ça.

Intervention :

Effectivement, je ne sais pas trop bien comment on va articuler ça. Par rapport à ce que tu disais tout à l'heure, à propos du discours du maître, et en tant que le maître à l'heure actuelle, donc ... tel que le proposerait Lacan (?), c'est un maître qui auprès donc, exerce une certaine domination qui est un risque, c'est ça que tu disais ? Mais ça, c'est ce que Lacan au début, me semble-t-il, a tenté d'extraire du discours de Hegel d'accord, pour ensuite se détacher de ça, pour, dans le même mouvement, se détacher aussi de la question du meurtre comme fondant quelque chose du père ... la question du rapport de force est quelque chose dont Lacan s'est détaché petit à petit pour justement fonder les quatre discours comme unverdrängt, comme quelque chose qui appartient à la langue, qui est

dans le langage, qui n'est justement pas quelque chose qui est de l'ordre d'une inscription dans un pacte symbolique librement consenti, parce que c'est quelque chose qui est quatre dispositifs, qui sont quatre dispositifs dans lesquels on vient à être inscrits justement sans qu'on y ait consenti. La question de la castration elle se pose, en particulier, de cette possibilité qu'un sujet peut avoir dans le passage, dans des quarts de tour d'un discours à un autre qui destituent à ce moment là l'in... de ce discours, de pouvoir se dire être discours universel. C'est une des modalités de ... la castration. Je voulais préciser ça, pour dire qu'il ne s'agit pas tant d'une position, je dirais, psychologique d'un sujet par rapport à un autre dans un rapport de force au niveau des quatre discours, mais de quelque chose qui a à voir avec ce que Lacan ... d'une refondation de la question du sujet à ce moment là, comme le déterminant, le mettant nécessairement à une place et pas à une autre. La question du "librement consenti" me paraît quelque chose de difficile. Et justement, s'il y a des éclatements, c'est bien que le "librement consenti" masque quelque chose qui est la manière dont déjà, auparavant, les sujets se sont trouvés être pris assujettis à une certaine place, ce qui va se trouver à côté vont aller, malgré le pacte, apparemment librement consenti, et ça va se révéler en quelque sorte la vérité de leur inscription dans l'explosion de ce pacte apparent qui est imaginaire dans ce cas-là.

E. Salducci - Luttringer :

"Librement consenti", par comparaison, j'ai employé ce mot par comparaison par ce qui a été imposé, là, par violence et qui est un traumatisme.

Intervention :

S'il y a quelque chose entre le \$ barré et le S2 qui ne peut pas passer, à ce moment là il y a quelque chose qui est forclos effectivement de la question du savoir par rapport au \$ barré. Si le \$ barré est quelque chose qui se détermine dans sa division, il y a un lien néanmoins entre le S1 et le S2. Si la division est subjective dans la castration, présentée par le \$ barré, si cette division c'est S1/ S2 et qu'il y a une barre infranchissable, alors quelque chose de la division est forclos.

E. Salducci - Luttringer :

De quel côté ? Parce que je n'ai pas cessé de dire que de ce côté là bien sûr, bien sûr. De ce

côté là c'est obligatoire, c'est ce que je n'ai pas cessé de dire.

Intervention :

Le \$ barré se trouve à ce moment là dans une espèce de coagulation avec le S1, puisqu'il n'y a pas de barre entre les deux, donc il y a une espèce d'identité S1, \$ barré, sans qu'il y ait à ce moment là de référence qui viendrait le constituer par rapport à du S2 ; et à ce moment là, il y aurait quelque chose qui serait forclos.

E. Salducci - Luttringer :

Oui, c'est à travailler ça.

Intervention :

Pour rejoindre ce que vous disiez tout à l'heure de la question de ... de l'hystérie, ce qu'on peut remarquer sur cette écriture ... je ne sais pas comment Charles Melman l'introduit et la pose par rapport aux quatre discours ; mais ce qu'on peut remarquer c'est que : soit on prend la position du S1 comme étant la position déterminante, quant à pouvoir le situer à cet endroit là comme agent du discours, ... ou bien c'est ça qu'on prend comme élément déterminant, si on prend comme élément déterminant de l'écriture la barre, les barres, que Lacan met, la barre ... à ce moment là on peut voir ce qu'on peut faire pivoter.

E. Salducci - Luttringer :

Dans ce cas là, non. Dans ce dispositif, c'est impossible.

Intervention :

Non, non. Mais ce n'est pas, ce n'est pas impossible. Si c'est la barre qui est importante comme infranchissable, on peut aussi l'écrire comme ça, tout en respectant la, on respecte la disposition ...

E. Salducci - Luttringer :

Que tu mettes la barre verticale ou horizontale, qu'est-ce que ça change ?

Intervention :

Ça change qu'à ce moment là, ça laisse apparaître quelque chose possible, c'est , ça peut être aussi une des formes du discours de l'hystérique.

Intervention :

Mais un discours de l'hystérique très particulier s'il y a eu forclusion dedans. C'est-à-dire

c'est plus une ... hystérie comme ... on en a parlé tout à l'heure, mais ce serait une hystérie dans le cadre d'une psychose.

Intervention :

Si le S1 et le \$ barré sont à ce point finalement sans barre, il n'y a aucune difficulté à la limite à mettre en position d'agent ... aussi bien le \$ barré que le S.

Intervention :

Mais si on remplace la barre justement ... dans le discours de l'hystérique entre a et \$ barré, il y a un impossible qui est écrit, qui est dans l'inscription même. Donc cette barre, c'est aussi la barre de l'impossible.

E. Salducci - Luttringer :

Elle est tombée dans les dessous, elle n'est pas carrément impossible, tu vois. Ce n'est pas infranchissable quand même. Ce n'est pas la même chose. C'est par là. Dans ces barres là quand même, c'est franchissable puisque ça tourne. Ce n'est pas la même.

Intervention :

Attends, dans l'écriture de Lacan, quand tu renverses le tableau : S1, \$ barré, S1, S2 petit a, il y a quand même qui est de l'ordre de l'impossible dans ...

E. Salducci - Luttringer :

Ah oui, tu veux dire au niveau des flèches.

Intervention :

Lorsqu'il introduit, à partir de la clinique, l'importance de la grand-mère, où il dit que c'est à partir de cette et qu'on retrouve ici dans notre Midi, une femme qui dirige des familles par, pendant trois générations, voilà, bon. C'est que en fait c'est il y a quelque chose du discours qu'elle tient qui empêche justement que ce soit que la métaphore d'un tiers, et non pas paternelle mais d'un tiers puisqu'elle se met en position de S1 la grand-mère, elle...

E. Salducci - Luttringer :

Non. ça, c'est pas possible. Les grand-mères, la grand-mère, personne de ce côté ne peut se mettre en position de S1, personne. Elle peut, effectivement, transmettre quelque chose du mythe et de l'ancêtre, de l'au-moins-un, peut-être, dans un discours qu'elle va transmettre, mais elle ne peut pas occuper cette place, il y a hétérotopie entre les deux. Je pensais que, il

n'y a pas seulement dans les histoires des colonialismes, parce qu'enfin il y a aussi, vous savez, ces familles de femmes, ça existe les familles de femmes, où les hommes sont toujours évacués, ou bien cette espèce de fonctionnement là.

Intervention :

Je me souviens qu'à la Martinique, il y a eu cette grande question, celle du métissage. Alors, il y avait ceux qui disaient que le métissage c'était la solution qui permettait justement de faire éclater cette barre... et d'autres qui disaient que malgré le métissage ce n'était pas la solution. Qu'est-ce que vous pensez ?

E. Salducci - Luttringer :

Et bien, moi, si je dois m'appuyer sur une expérience clinique de ce que je peux entendre, métissage ou pas métissage, ça ne change rien.

Pourquoi ? Parce qu'il y a celle qui est noire et celle qui n'est pas noire et on retrouve les mêmes clivages.

Intervention :

... celui qui tient lieu de maître qui n'en est pas un, prend celle (?) qui lui tient lieu d'objet ...

E. Salducci - Luttringer :

Oui mais, ça, c'est quelque chose qui a été, qui a été très répandu. Mais ce qu'on a pu constater, c'est que chaque fois que le maître - excusez-moi de le dire de cette façon là, je crois qu'il faut le dire comme ça - forniquait avec une de ses esclaves, le rejeton, il allait grossir le lot des esclaves. Sauf rares exceptions près ! Enfin, je ne sais pas ce que vous en pensez mais ... A quelques rares exceptions près, où le maître était vraiment amoureux de l'une et qu'il ait gardé ... Mais vous savez, en général...

Intervention :

... c'est très compliqué cette histoire, parce que je veux dire la passion ... héritage (?) ... disait "moi, je suis blanc à l'intérieur et noir de l'autre" et il avait rendu cette dualité et il me disait "ce sont les autres qui me renvoient ma couleur, mais moi, je suis blanc, ma mère était blanche, je suis blanc à l'intérieur".

E. Salducci Luttringer :

Ce qui est terrible, c'est que la question se pose. Pourquoi la question se pose-t-elle ? A la

limite, poussons les choses, mince ! Je veux dire, un être humain c'est quoi ? Ce n'est certainement pas son épiderme. Je suis désolée, mais pourquoi se pose-t-elle ?

Intervention :

Pour lui, la question ne se posait pas, elle lui était renvoyée par les autres.

E. Salducci - Luttringer :

Et oui. D'ailleurs, il y a Jeanne Wilthor qui, pour les Journées sur L'Exclusion, va faire cette question du regard sur la question du noir, parce qu'elle est antillaise et très au fait de ces questions là.

Intervention :

... et Jeanne Wilthor, elle dit justement que le symbolique passe par la couleur de la peau, c'est-à-dire que justement ces graduations, c'est ce qui fait le moule (?) du symbolique si vous voulez, mais c'est dans cette écriture là ce qui n'est pas possible, c'est qu'il y ait à la place de la barre le poinçon du fantasme

E. Salducci - Luttringer :

Rien n'est possible. Pas que le poinçon, rien.

Intervention :

Et donc à la place de ce poinçon du fantasme, à la place ...

Intervention :

... c'est valable pour tout le monde, je veux dire, dans ce que disait mon patient en fait, c'est valable pour tout le monde, ce qu'il disait c'est-à-dire : la couleur de la mère, quelle que soit la couleur de la mère, elle est toujours à l'intérieur et la couleur du père elle est toujours à l'extérieur. Il faut étendre cette question de couleur ... puisque même si on a des parents qui ont l'air blanc tous les deux, ce n'est jamais la même couleur de peau ... on a toujours cette couleur à l'intérieur qui est la couleur de la mère et extérieure la couleur du père, ça c'est valable pour tout le monde ça...

E. Salducci - Luttringer :

Ça pose la question de l'identité.

Intervention :

... par un discours social etc. , mais c'est quand même le discours de tout le monde ça.

E. Salducci Luttringer :

Ça pose la question de l'adoption. Actuellement, l'adoption devenant de plus en plus difficile, les familles vont adopter des enfants en Amérique Latine, aux Indes, en Orient, et ça pose réellement cette question là. Comment ça va se jouer si, effectivement, ma mère est blanche et que tout le monde me dit que je suis noir et que ce qu'on me renvoie c'est que tu es noir et que tu es inférieur, parce que ce n'est jamais un compliment, c'est rarement un compliment.

Intervention :

D'ailleurs, que là dans ce dispositif s'il manque le poinçon c'est-à-dire toutes les ... identifications possibles dans la mise en place du fantasme, le a se trouve en position réelle, c'est-à-dire le a n'était plus inscrit en tant que représentant de quelque chose c'est-à-dire imaginaire, mais dans son réel comme le réel de la couleur d'une peau ou et c'est ça qui pose le problème.

E. Salducci - Luttringer :

Et c'est vrai qu'à écouter les patients qui sont dans ce dispositif là, c'est exactement le même discours raciste qu'on peut entendre de l'autre côté. C'est vraiment quelque chose de ce registre là, ce clivage là qui se répète, qui se répète avec le même regard méprisant sur l'autre, ce n'est pas du côté du semblable, c'est du côté d'autrui. J'insiste beaucoup là dessus parce que vraiment, je reprends ce que dit Charles Melman.

Intervention :

Est-ce qu'autrui au sens de l'autre ?

E. Salducci - Luttringer :

Au sens que ce n'est pas mon semblable, et qu'on est toujours dans une position d'être avec l'étranger.

Intervention :

L'étranger, au sens réel

E. Salducci - Luttringer :

Et que toute la population née de ce côté est toujours en position d'étranger, d'émigré sur le sol où il est né.

Mais il ne faut pas oublier que la mère - on parle en général là, on sort de ce dispositif, on reste dans un dispositif habituel, hors colonialisme - la mère, elle est phallique, mais c'est le phallus imaginaire, c'est-à-dire qu'effectivement, c'est l'enfant qui pense que

sa mère elle ne peut pas ne pas l'avoir. Donc ça n'a rien à voir avec le phallus symbolique de la question de la castration, parce que la mère elle est castrée obligatoirement, elle est passée par la castration obligatoirement. Alors, qu'est-ce que vous entendez par "hors-la-loi" ? Est-ce que vous entendez par "hors-la-loi", ce qu'on peut dire que les femmes sont folles ou est-ce qu'on peut dire que l'homme justement doit comme ça mettre une limite aux caprices de la mère, est-ce que c'est de ça dont vous parlez ? Autrement, je ne comprends pas bien la question du "hors-la-loi". Parce qu'elle est passée par la loi, enfin si elle n'est pas folle, elle est passée, enfin si elle n'est pas psychotique, elle est passée par la castration normalement comme de tout le monde. C'est le registre du phallus imaginaire que tout enfant accorde à sa mère. C'est cette donation qui se fait avec un discours sur les mythes, sur la transmission de l'histoire du peuple. Et c'est par cette transmission là que l'enfant peut le recevoir, mais une donation qui fait une différence énorme avec la façon dont les choses se passent du côté de la castration où quand, effectivement, la division est là, s'installe ou pour le dire d'une manière plus simple : cette femme t'est interdite, ça veut dire que toutes les autres donc te sont permises puisque celle-là est désignée comme interdite et que par ce petit sacrifice auquel tu consens tu as le droit, tu peux aller mener ta vie d'homme, avoir des prétentions viriles et profiter des moissons, enfin comme on peut le trouver dans Lévi-Strauss, dans Marcel Mauss, enfin tous ces gens là. Mais pour en revenir à cette histoire de femmes hors-la-loi, c'est vrai que dans Lacan, on entend que l'homme doit faire la loi au désir d'une femme, c'est-à-dire, effectivement, dans le sens où les femmes sont folles, c'est-à-dire qu'il faut poser des limites avec leur façon d'être dans une jouissance Autre qui, là, n'est pas limitée. Mais là, on part dans un autre truc plus compliqué. Je n'arrive pas à le reprendre autrement que comme ça.

Intervention :

Si le discours c'est quelque chose qui est une assignation à certaines places en tant que finalement qu'il pourrait presque l'engager en tenant compte de tout ça, le discours nécessairement où que soient les barres, ça fait lien.

E. Salducci - Luttringer :

Tout à fait.

Intervention :

Même si c'est un lien qui s'instaure dans la violence, ce qui a été dit c'est que finalement et curieusement cette espèce de lien là même où quelquefois l'esclavage vient à disparaître néanmoins du côté des anciens colonisés, il continue à conserver un certain nombre des modes dans lequel il s'était instauré.

E. Salducci Luttringer :

Mais tout à fait.

Intervention :

Si ça ne faisait pas lien social, ils auraient immédiatement retrouvé leur mode de ... d'avant l'esclavage, ça aurait chuté tout de suite avec la barre, avec la levée de la barre. Mais en quoi cette barre qui fait une impossibilité (?) en même temps elle fait lien ? Cette barre, elle fait une frontière et elle les lie l'un à côté, l'autre de l'autre.

E. Salducci - Luttringer :

Il n'y a pas de lien.

Intervention :

Mais oui, si tu entends ce que je veux dire.

E. Salducci - Luttringer :

Il n'y a pas de lien.

Intervention :

C'est un lien de structure, ce n'est pas un lien d'un pacte, ce que tu disais tout à l'heure, d'un pacte "librement consenti"

Intervention :

Alors, si c'est quelque chose qui a valeur de structure, si je ... ce qu'a écrit Charles Melman, tu as une valeur en tant que ça vient dire que ce sont des place ça veut dire qu'il ... , que l'humain est ainsi fait avec le langage, avec la question du S1, du \$ barré, du S2 ou du petit a, que ça, ça peut exister. C'est un réel, c'est l'écriture d'un réel possible dans la structure, auquel cas cette écriture là lie les uns et les autres par des circonstances historiques particulières, mais lie obligatoirement à cette place là, en tant que sujet, en tant qu'assujettis à cette culture, même si au niveau des parlêtres, des individus, c'est quelque chose qui vient à se faire dans la violence et dans la force.

E. Salducci - Luttringer :

Ce n'est pas ce qu'il dit. Peut-être qu'effectivement je l'ai mal compris, mais il insiste sur le fait que ça ne peut pas faire lien social.

Intervention :

Non ça ne fait pas lien, ça ne fait pas lien en tant que par exemple comme tu disais tout à l'heure, ils ne vont pas se marier ensemble.

E. Salducci - Luttringer :

Encore que, maintenant.

Intervention :

Maintenant oui.

E. Salducci - Luttringer :

Espérons-le.

Intervention :

Mais au moment de l'esclavage, c'était impensable, c'est ça qu'il vient dire, mais c'était impensable au niveau d'un possible pacte à ce moment là symbolique, effectivement, entre deux individus. Mais au niveau de l'inscription impérative où l'individu est contraint à venir se mettre, ça, ça fait lien. Si c'est un discours, ça fait lien au niveau de la structure. C'est pour ça que c'est si difficile quelquefois d'en sortir. Et Lacan le dit bien, par exemple à propos des gens qui font la révolution, dans *L'Envers de la psychanalyse* il en parle. Pour dire que finalement un certain nombre, un bon nombre de révolutionnaires à leur manière faisaient le lit du discours capitaliste qu'ils pensaient combattre. Ça veut dire que là où l'individu avec ce que je vais dire, avec son discours conscient peut avoir le sentiment d'être dans l'opposition la plus farouche à un certain statut qui est le sien, néanmoins par ailleurs il y contribue d'une manière complètement énigmatique. C'est ça qui fait la question de l'inconscient et du paradoxe et de l'inscription dans la structure et dans le discours qui justement, lui, fait lien, mais par l'intermédiaire des ladites lettres. Ce n'est pas le lien entre des personnes, ces personnes sont tenues d'être là par la structure.

Intervention :

Enfin, ce que je comprends moi dans cette histoire de lien, c'est que dans nos sociétés si on est en accord avec cette thèse de Lacan qu'il y a quatre discours ... et quatre places dans les discours et pas plus sauf exception comme d'habitude, le lien c'est que en tant qu'individu

tu peux passer d'un discours à l'autre par ce quart de tour qui fait que tu peux au prix d'un changement entre place de quart de tour notamment dans ton analyse, quand même enfin, pourquoi pas, tu peux prétendre, en tout cas le discours analytique prétend se voir faire produire ce quart de tour. Donc le lien social, il est selon, par exemple, si je suis ici sur les bancs de l'université, je suis inscrite dans un discours universitaire précis, à moins que je préfère garder ma position hystérique du coup, ou que je prenne le poste comme maître et bon. Dans ces discours là, c'est ça qui fait le lien, c'est-à-dire qu'il y a une respiration, il y a quelque chose qui produit ces déplacements. Tandis que là, si ce que tu dis je le comprends bien, et bien on est une bonne fois pour toute là dedans et on ne peut pas en sortir, c'est extrêmement difficile d'en sortir.

E. Salducci - Luttringer :

Et puis, on n'est pas entre semblables qui pourraient faire lien social, on a affaire à autrui, c'est-à-dire qu'on est toujours dans une position avec l'étranger si on peut dire. Tu vois, moi, c'est ça qui fait que je n'arrive pas à bien accrocher à ce que tu dis, parce que dans ce dispositif là, on n'est pas avec un semblable, et même quand le colonialisme n'existe plus, le clivage se fait sur ce même mode là, à l'intérieur de la population. Et je pense que ce n'est pas possible autrement parce que c'est le pacte symbolique qui va mettre les choses, qui va faire que, effectivement, les choses seront apaisées, etc. et que l'autre pourra être un semblable. dans ce cas là, le pacte symbolique est quelque chose de ravageant, qui a été imposé sous forme d'un traumatisme, imposé par la violence, par les coups, par le meurtre fait qu'obligatoirement on ne va pas fonctionner dans un lien social avec cette affaire là. Et quoi qu'il en soit, quelles que soient les générations, les choses se reproduiront encore de la même manière, avec une relation non pas au semblable mais avec autrui, enfin, je répète.

Intervention :

Si ça se reproduit, c'est bien qu'il y a quelque chose qui lie, une sorte de ...

E. Salducci - Luttringer :

Ca ne fait pas lien, ça fait trace, trace dans la structure mais pas obligatoirement lien social.

Intervention :

Tu entends lien, peut-être que tu entends lien parce que tu dis tout à l'heure un pacte symbolique qui pacifie et donc tu laisserais sous-entendre que le lien est en soi-même quelque chose qui est pacificateur.

E. Salducci - Luttringer :

Pas vraiment, puisque j'ai dit on peut avoir

Intervention :

Je schématise peut-être.

E. Salducci - Luttringer :

On peut avoir des conflits, mais on n'est pas sur le mode de l'exclusive, c'est ça la différence, sur un fonctionnement.

Intervention :

Mais c'est un lien hautement conflictuel, hautement meurtrier, mais c'est un lien quand même, c'est ça la difficulté de la chose.

Intervention :

Autrement dit, quarante jeunes qui descendent brûler des voitures dans un quartier riche, est-ce que c'est du lien ou pas ?

Intervention :

Et bien voilà, bien sûr c'est du lien ...

Intervention :

Il doit (?) y avoir du lien, par là qu'ils accordent bien la même valeur au même objet.

Intervention :

Oui mais l'objet est mis en position perverse là, tu comprends. Le petit a, là, il est en tant que réel, comme s'il existait et donc on va s'attaquer pour de vrai à la couleur de la peau, on va vraiment aller dans les magasins prendre cet objet de jouissance qui n'a donc plus une valeur...

E. Salducci - Luttringer :

Ce que Charles Melman dit à propos de l'objet, il dit que plutôt que perdu, plutôt que perdu on va avoir le sentiment qu'il nous a été volé. Tu vois la différence.

Intervention :

Voilà, il existerait donc.

E. Salducci - Luttringer :

C'est-à-dire qu'effectivement tout fonctionne sur ce mode là, plutôt que l'objet soit perdu, il est vécu sur le mode de l'objet volé.

Intervention :

Tu vois, c'est pour ça que je t'ai parlé de forclusion et d'exclusion, tout à l'heure.

E. Salducci Luttringer :

Ça, ça mérite d'être approfondi là oui.

Jean-Pierre Rumen

L'amour en sa cage

FLOWERS POWER ?

Peter Swales a longtemps travaillé dans l'industrie du disque. Puis il a été l'assistant personnel des Rolling Stones. En 1972 il prend la direction d'une maison d'édition à New-York et commence l'année suivante la publication, ou plutôt la réédition des premiers textes scientifiques de Freud sur la cocaïne.

Il découvre et publie à cette occasion que «Freud n'était pas l'homme vertueux et droit que l'on a dit» (p.94). (Mais ne croit pas devoir s'interroger sur le fait que ce dernier n'a jamais prétendu à la vertu, bien au contraire.)

On lui doit aussi une fameuse conférence où il accrédita l'existence d'une liaison entre Freud et sa belle-sœur Minna, et confirma le ragot qu'avait lancé Jung (qui, lui, avait effectivement couché avec sa patiente Sabina Spielrein...)

C'est lui également qui lança et étaya l'hypothèse que Freud avait ourdi une machination pour assassiner Fliess... (p.109)

Mais il a aussi publié un texte qu'on peut supposer, espérer, plus printanier

(si comme moi on ne l'a pas lu !) intitulé «Freud, Martha Bernays et le langage des fleurs».

C'est ce qui me permet d'en venir à mon titre : «l'amour en sa cage» et vous dire que «l'amour en cage» est une plante à la fois décorative et comestible que les cruciverbistes connaissent d'après Linné : *Physalis Alkekenge*. On l'appelle aussi «coqueret» ,»lanterne japonaise» ou encore «herbe aux cloques»

C'est une solanée, c'est-à-dire une de ces plantes dont le seul aspect frappait de terreur les Européens qui connaissaient d'expérience la belladone, la morelle noire, la douce amère et refusèrent longtemps de goûter à la tomate ou à la pomme de terre, tant la parenté est évidente pour un savoir botanique trop facilement qualifié d'empirique.

Vous entendez donc ce qui m'est venu quant à ce succulent amour, si proche des toxiques, qu'on aurait peut-être mieux fait de conserver en sa cage pour éviter le saccage.

TEMPÊTE AUX ARCHIVES FREUD

C'est ce que la suite va tenter d'illustrer.

J'ai tiré la matière de cette suite du livre de Janet Malcolm : «in the Freud archives» écrit en 1983, paru à New-York l'année suivante et qui fut traduit en français sous le titre «tempête aux archives Freud» et paru aux PUF en 1986.

Je n'ai pas l'impression que cet ouvrage a eu dans notre pays le retentissement qu'il méritait, pour des raisons qui restent à déterminer. Il est vrai que ce qu'il relate a un aspect un peu malpropre et décourageant, que personne ne fait preuve de clairvoyance, de courage ni de détermination. Personne n'en sort grandi : Freud qui est la principale victime, Anna sa fille, L'IPA qui montre sa faiblesse et ses insuffisances doctrinales, le monde du journalisme et de l'édition et enfin l'opinion (nous tous) qui préfère constamment l'anecdote un peu salace à la prise en compte du malaise dans la civilisation et des moyens de s'en accommoder. Il participe aussi à ce sport en vogue notamment aux États-Unis qui est le jeu de massacre des grands hommes. Marthe Robert, dans un de ses derniers articles, rappelait qu'outre Freud, Einstein, Pasteur avaient été victimes de cette spécialité américaine de l'assassinat post-mortem. En ce qui concerne Freud cette seconde mort a le double mérite de mettre en acte la haine de la psychanalyse et de dédouaner tout un chacun de ses petites vilénies en exposant celles, réelles ou

supposées, du père fondateur, dont le talent et les vertus morales (réelles ou supposées) suscitent notre envie et notre haine. La haine de la psychanalyse, largement fondée sur l'éclairage qu'elle jette sur les peu reluisantes déterminations inconscientes de nos actions, particulièrement les plus glorieuses, trouve à se satisfaire sans trop d'effort pour peu que son fondateur puisse apparaître à son tour mesquin, libidineux, et lâche. Cela est pour tous un grand soulagement de n'être plus seuls dans l'ignominie. Et l'analyse perd du coup sa validité au bénéfice de la censure morale : la boucle est bouclée et le point de départ retrouvé pour que Dieu reconnaisse les siens. Et puis chacun sait qu'il suffit de juger, d'être juge, pour participer du juge suprême et se placer au-dessus de tout soupçon.

Tout ceci dit assez l'intérêt de l'ouvrage de Janet Malcolm. J'espère parvenir à vous le faire sentir malgré les difficultés de l'exercice car il est écrit un peu comme un roman policier avec un très grand talent d'écriture, une très grande précision dans la relation des faits mais une trame complexe, plusieurs intrigues mêlées ; on ne peut en si peu de temps le restituer faute de le réécrire ou de le réciter. J'espère donc vous donner l'envie de le lire, si vous ne l'avez fait-il peut être la source de réflexions capitales pour notre pratique. J'espère, là aussi, vous en convaincre.

PETER SWALES

Notre Swales donc, s'était introduit près de Kurt Eissler, alors directeur des archives Freud, en découvrant que certaines lettres de Freud à E. Silberstein, son ami d'enfance, y étaient libres de communication pour deux tiers d'entre elles, ce qui était une lacune étrange dans le système de protection dont étaient entourées les archives. Il semblait entendu jusque là que les chercheurs n'auraient accès à ces documents que dans un avenir lointain, ce qui provoquait beaucoup d'impatiences et des soupçons réels ou feints sur les raisons de cette dissimulation, ce qui contribua sans doute à accréditer qu'il ne pouvait s'agir que de turpitudes. N'oublions pas que nous sommes dans un milieu puritain et que celui-ci n'a pas fini de déployer toutes ses ressources depuis le procès de Salem jusqu'à d'autres plus récents.

Swales obtiendra même une bourse de 7000 dollars de la fondation de Muriel Gardiner (analyste et éditrice célèbre de «l'homme aux loups») pour poursuivre ses recherches après avoir réussi à intéresser Eissler en lui montrant qu'il avait identifié certaines patientes de Freud, Katharina et CŠcilie M... des «études sur l'Hystérie», et qu'il avait retrouvé les curistes d'une certaine station thermale (Roznau en Moravie), parmi lesquels la mère de Freud qui s'y rendait tous les ans.

Ce qui lui permettra de formuler l'hypothèse ou plutôt d'affirmer qu'elle y rencontrait un amant...

Sa curiosité et ses qualités de détective lui feront retrouver la fille de Fliess et de là la succession littéraire de son père déposée aux archives de l'Université Hébraïque de Jérusalem. Il déduira de sa lecture de ces archives l'hypothèse des intentions meurtrières de Freud qui, selon lui, voulait entraîner Fliess dans une promenade en montagne pour le pousser dans un ravin...

C'est à l'occasion de ces recherches qu'il rencontrera Masson. Celui-ci était déjà fort bien introduit dans le sanctuaire: il avait obtenu d'Anna Freud l'autorisation de publier la correspondance complète de Freud et de Fliess. (On sait que jusque-là certaines lettres avaient été retenues sans doute, pour une part, par piété filiale : en effet Freud avait souhaité qu'elles soient détruites.)

Swales avait commencé par prévenir la fille de Fliess contre Masson qui était susceptible de s'intéresser aux papiers qu'elle pouvait détenir, mais celle-ci avait refusé d'écarter Masson et Swales fut contraint de composer avec celui-ci.

Ils étaient indubitablement dans une situation de rivalité scientifique et personnelle. Mais Masson était analyste et déjà connu, quasiment pressenti pour succéder à Eissler. Swales, plus obscur, avait de lui une piètre opinion et portait très haut ses propres talents de «journaliste d'investigation» comme on dirait pudiquement maintenant. Il est vrai qu'il était sans doute meilleur écrivain et historien plus précis.

Quant à la malveillance ils n'avaient rien à s'envier l'un l'autre.

Ils se rencontrèrent chez Kurt Eissler alors directeur des archives Freud.

Celui-ci était fasciné par les talents de détective de Swales, mais fort inquiet, et à juste titre, de ce qu'il pourrait écrire sur Freud.

Les sentiments que Swales portaient à Masson ont été dès le début, marqués du sceau d'une profonde ambivalence, il disait à J. Malcolm : « En Masson, j'ai immédiatement reconnu une espèce de reflet d'une partie de moi-même »

Cette identification proprement spéculaire, donc chargée des plus puissantes potentialités de haine, ne fut pas sans conséquences puisque Swales commença immédiatement à se plaindre de Masson à Eissler, adressa au même Masson une lettre lui relatant cette rencontre et lui disant tout le mal qu'il pensait de lui et distribua autour de lui des copies de cette correspondance : on en était déjà à la haine la plus franche, simplement parce que Masson était déjà dans la place, près de Eissler et que celui-ci refusait de réviser son jugement sur son « goldenes Kind » comme l'appelait Swales, à l'imitation du « goldenes Siggy » de la mère de Freud.

Alors Swales appâta un journaliste avec l'histoire de Freud et Minna en espérant que cela vienne aux oreilles de Masson, qu'il ne résiste pas à la tentation d'en parler et ainsi se grille auprès de Eissler et de l'IPA.

Mais il ne faudrait pas croire que Swales était mû seulement par des considérations de carrière ou de visées de gloire, il était surtout taraudé par le désir d'être aimé d'Eissler, préféré à Masson, prenant Eissler à témoin de son mérite, le logeant en position de A dans le schéma spéculaire de leur relation .

Tout ceci, bien sûr, ne pouvait que déboucher sur une rupture bruyante avec Eissler suivant la rupture avec Masson, accompagnée de toutes les manifestations de rancœur, habituelles en ces circonstances.

A ce moment, ne pouvant renoncer totalement à sa passion, il écrira : « Ne pouvons-nous nous réconcilier et redevenir bons amis? Permettez-moi de vous dire que même si vous étiez « pendu, éviscéré et écartelé » je continuerais à vous aimer. Je dirai même plus : je vous tiens pour un grand polémiste et un penseur de talent, même si vous vous laissez parfois abuser. N'est-il pas dommage que notre commun intérêt pour Freud nous éloigne au lieu de nous rapprocher? »

N'est-ce pas que cela a des accents quasiment raciniens?

Toutefois « l'intérêt commun » pour Freud n'était pas de même nature : on sait que Eissler était un fanatique de la défense de la mémoire de Freud, ce qui, à l'IPA, même était un sujet de plaisanterie et que Swales, non seulement

avait accrédité par tous les moyens l'idée d'une liaison de Freud et Minna mais, qu'en plus, il avait « démontré » que Freud l'avait engrossée et convaincue d'avorter. Il s'était appuyé pour ce faire sur une réinterprétation extraordinaire du rêve « aliquis ». L'oubli du mot n'était plus, dans sa construction, le fait d'un patient, mais celui de Freud lui-même, préoccupé de cet arrêt des règles. Ce qui fut publié tel quel dans la *New American Review*.¹

Eissler et Swales avaient certes en Freud un objet commun, mais leur rapport à cet objet était diamétralement opposé!

Non content de tout cela il tentera encore d'impliquer dans son conflit avec Masson Anna Freud elle-même qu'en outre il traitera de « Sainte vierge de la psychanalyse »!

Pour un saccage c'était un saccage, et vous pouvez juger que mon titre se justifie.

Quelle réflexion peut-on appliquer à tout cela?

L'auteur du livre fournit un éclairage psychologique sur les personnages qui n'est peut-être pas déterminant mais permet de les situer.

EISSLER

Janet Malcolm écrit:

« Eissler était alors (et demeure) l'un des grands pontes de la psychanalyse contemporaine. Il est grand, maigre, et en tous points européen. Il parle avec un accent où domine l'aspérité viennoise et qui paraît associé à une bienveillance profonde, insistante, quasi pathologique ».

Il se révélera très pointilleux au plan moral, toujours à la recherche de son erreur, de sa faute. Ce trait de scrupulosité l'aura sans doute empêché de porter un jugement sur Masson. A l'imitation de Freud, il disait ne pas être un connaisseur d'homme, un « menschkenner », comme s'il était prêt à subir les mêmes désillu-

¹ Au passage Swales accusera Freud « d'abuser le lecteur » en attribuant, dans son œuvre, certains de ses propres rêves à des patients imaginaires. Il ne pouvait cependant ignorer que Freud s'était longuement exprimé sur son droit à protéger un espace privé. Ce droit est manifestement de nos jours de plus en plus méconnu, foulé aux pieds dans une aire qui ne cesse de s'étendre depuis les États-Unis.

sions que celles que Freud avait connues avec Fliess, Jung et consorts. Ce souhait fut largement exaucé...

Swales quant à lui est apparu à Janet Malcolm comme une sorte de Peter Pan, espèce d'adolescent attardé à la sexualité encore indéterminée et qui se décrivait lui-même d'une façon édifiante : « Il y a huit ans, quand j'ai eu ma crise spirituelle, qui s'est terminée par la décision de me consacrer aux études freudiennes, je me dégoûtais. Je n'aimais pas du tout Peter Swales. La manière dont je traitais ma femme me répugnait toujours en train de manipuler, jamais vraiment capable d'être franc... » et il poursuit : « ...en m'attaquant à Freud je me suis attaqué au monstre qui était en moi... » et c'est de la connaissance de sa propre structure qu'il excipe pour en inférer celle de Freud ! » La façon dont fonctionnait l'esprit de Freud m'était, on ne peut plus familière. Je savais le jeu qu'il jouait. Sa logique de la manipulation et sa rhétorique n'avaient plus aucun secret pour moi. » dit-il.

Et Swales finira par avouer à Janet Malcolm avoir traversé un épisode de délire interprétatif, qui rend in fine hommage au sens clinique de Eissler.

On assisterait du même coup au retour de ce paranoïaque dont Freud pensait qu'il avait échoué là où lui-même avait réussi...

Mais bien entendu la psychologie de Swales ne peut suffire à rendre compte de l'histoire des archives Freud et ses conséquences.

C'est toute la situation qui est à prendre en compte.

Swales est étranger au monde de la psychanalyse mais il est extraordinairement doué pour l'investigation et la construction d'hypothèses. Aussi doué que Freud dirais-je. Mais ce que celui-ci applique à l'investigation de l'inconscient par ses patients, Swales le fait pour reconstituer des faits, des événements dont il établit le caractère de matérialité en s'appuyant sur la seule déduction et toujours pour affirmer la turpitude de Freud.

Nous sommes déjà en présence de ce qui suivra dans le monde de la psychiatrie américaine : l'abandon du rôle du conflit intrapsychique dans le déterminisme des névroses au béné-

fice du rôle exclusif de l'événement traumatique. Nous y reviendrons. ¹

Swales confond donc intention plus ou moins consciente, voire fantasme avec l'acte même et fait peser sur elle le même poids de réprobation.

Mais tout de même, il se peut fort bien que, au terme orageux de leur relation, Freud ait eu envie de pousser Fliess dans un ravin, cela n'est pas la même chose que de donner à cette imagination un commencement d'exécution.

Donc Swales connaît son propre talent, voudrait se faire aimer d'Eissler à la place de Masson qu'il méprise. Pour ce faire, il manœuvrera de façon à pousser Masson, qui avait la pente à l'autodestruction, à publier la supposée liaison avec Minna.

MASSON

Reste maintenant à examiner la situation de ce Masson qui est resté jusqu'à maintenant l'Arlésienne de l'histoire.

Voici ce qu'en écrit Janet Malcolm :

« Au milieu des années 1970, un jeune homme répondant au nom de Jeffrey Mousaieff Masson commença à fréquenter les congrès de psychanalyse et à attirer sur sa personne une attention empreinte de perplexité. Il suivait une didactique à l'Institut de Psychanalyse de Toronto, mais il ne ressemblait pas aux autres aspirants psychanalystes que l'on voit dans les congrès - à ces jeunes psychiatres discrets et sérieux, qui paraissent un tantinet intimidés et se rassemblent comme des jeunes filles quelconques effarouchées dans les soirées dansantes, discutant avec une animation exagérée... plein d'entrain, curieux, exubérant et très bavard, Masson était tout sauf intimidé. Il n'était pas psychiatre mais sanscritiste. Professeur associé de sanscrit à l'Université de Toronto dès trente ans... »

¹ A défaut de rétablir la faute du névrosé comme cause de sa maladie, on reporte la faute sur celui qui en a fait une victime. René Girard pense de la même façon (des choses cachées depuis la fondation du monde) que les événements mythologiques criminels ont réellement eut lieu. C'est en fait la restauration du péché originel en facteur explicatif de nos souffrances et de notre expiation. Inutile de dire que toute visée thérapeutique est à exclure dans ce monde.

En 1974, au printemps, lors de la réunion de l'American Psychoanalytic Association à Denver, il lut une analyse intitulée «Schreber et Freud», qui poussa un analyste new-yorkais, Léonard Shengold, à se lever et à dire : « Je n'ai jamais entendu parler de cet homme, mais c'est une trouvaille. Le Canada nous a envoyé un trésor national. » (P.9-10)

C'est à ce congrès d'Denver que Masson et Eissler eurent leur première et fatidique entrevue... (p.10)

Nous connaissons déjà Eissler et son inlassable dévouement à la mémoire de Freud. Dès 1971 il avait rompu des lances en sa faveur. Dans son ouvrage «Talent and Genius» il éreintait Paul Roazen qui dans «Animal mon frère, toi.» avait rendu Freud responsable du suicide de Tausk.

Masson a séduit Eissler, puis il a également séduit Anna Freud ce qui au dire des connaisseurs était autrement ardu.

Que la relation de Masson et Eissler fût une relation amoureuse ne souffre pas de contestation, et on a pu en dire qu'elle avait tout du coup de foudre. Leur correspondance qui s'est prolongée une décennie durant n'a jamais pris le caractère d'intimité et de bonheur de leurs rencontres. J. Malcolm écrit: «Lorsqu'ils se rencontraient, cependant, dans les congrès de psychanalyse ou dans l'appartement new-yorkais d'Eissler, les deux hommes passaient des instants merveilleux, bavardant souvent jusqu'à deux heures du matin bien sonnées.»

C'est en définitive grâce à cette relation que Masson eut accès, non seulement aux archives Freud, mais surtout aux 116 lettres de Freud à Fliess qui complétaient l'édition de 1950 et que Anna l'autorisa à publier. (Herausgegeben von Jeffrey Moussaieff Masson peut-on lire au frontispice de l'œuvre en allemand...). Ces lettres concernaient pour une part la théorie de la séduction que Freud soutint entre 1895 et 1897. La théorie selon laquelle c'était l'attentat sexuel réel qui produirait les symptômes névrotiques : la « neurotica », celle-là même qu'il écrira à Fliess avoir abandonnée.

Masson, dans une conférence donnée devant la Western New England Psychoanalytic Society, conclut qu'en «déplaçant l'accent de l'univers bien réel de la tristesse, de la misère et de la cruauté au profit d'une scène intérieure sur laquelle des acteurs jouaient des drames inventés pour un invisible public de leur propre création, Freud amorça une tendance qui, à force de s'éloigner du monde réel, est à

l'origine de la stagnation et de la stérilité présentes de la psychanalyse à travers le monde» (p 26). Une telle proposition ne pouvait être du goût de son employeur et en arrière plan de l'IPA elle-même. Mais outre l'accusation de stérilité et de stagnation il y avait aussi le renoncement véritablement programmatique à la psychanalyse, à l'autre scène, à l'inconscient.

Dès lors son sort était scellé et le Times pouvait annoncer que son contrat comme directeur des projets aux archives n'était pas renouvelé à la suite du vote des treize membres de son administration.

La suite, le procès qu'il intenta et qui n'eut jamais lieu, les 30 000 dollars d'indemnités réclamées sont de peu d'intérêt. Péripétie également que sa tentative de ne pas restituer les documents qu'on lui avait confiés : le contraire de la part de ce personnage eût surpris.

Ce qui est peut-être plus intéressant, parce que réintroduisant à son insu la dimension inconsciente c'est précisément cet aveu étonné de se de mander encore pourquoi, au terme d'une conférence qui pouvait rester banal il s'était senti obligé à une telle déclaration...

Masson avait trahi la confiance . Il avait bafoué et Eissler et Anna Freud.

Mais à la question de savoir comment cette confiance lui avait été accordée, comment il avait, lui seul, réussi à forcer la forteresse des archives et la défense d'Anna il répondait: «Je suppose que la véritable réponse, c'est qu'Eissler m'adorait et qu'il était tout-puissant auprès d'Anna Freud. S'il n'y avait pas eu Eissler, Anna Freud ne m'aurait jamais prêté la moindre attention»

La trahison semble avoir été chez Masson une véritable spécialité :

à Toronto, tant à l'Université qu'à l'Institut de Psychanalyse, Masson n'avait eu pratiquement que des ennuis: «A l'Université, il avait contesté la politique autocratique de son chef de département au point que, lorsqu'un nouveau doyen fut nommé, celui-ci ne put que prendre acte du désordre qui régnait et ne vit d'autre solution que de supprimer le département de sanscrit dans sa totalité.»(p34)

Masson semble avoir été déterminé par la répétition d'un cycle séduction-déception inépuisable. Il disait de lui-même qu'il était une espèce de gigolo intellectuel avec lequel on était bien en tête-à-tête mais avec lequel on ne se montrait pas en public. Dès que sa séduction avait opéré, il se montrait désagréable et provo-

quait les plaintes qui refluait vers Eissler, qui malgré cela et pendant longtemps se refusa à prendre conscience du calibre du personnage. Et il n'était même pas mû par le profit ou le goût de la carrière puisque manifestement il a saboté celle-ci en démasquant ses batteries juste avant de réussir, compromettant définitivement ses chances de parvenir à la direction des archives Freud. D'autant qu'il ne s'est pas borné aux diverses facéties que j'ai pu vous exposer. A mon sens, le plus grave consiste dans la publication de son livre, «le réel escamoté», où il s'appuie sur l'épisode de la gaze oubliée dans le cavum d'Irma pour affirmer la lâcheté de Freud, son refus de voir l'erreur de Fliess. Mais il en fait une faute morale et non pas la conséquence pourtant évidente de l'aveuglement amoureux de Freud. Il ramène cet aveuglement à la position de Freud qui, selon lui, consiste à forcer constamment dans le sens de la fantasmagorie psychique au détriment du caractère réel de l'événement qui lui fait persister à voir dans les saignements d'Irma la persistance des symptômes hystériques. Sans vouloir voir que l'oubli de Fliess ne change rien, hélas, à la structure d'Irma !

Or c'est là-dessus que va se jouer l'histoire de la psychiatrie des trente dernières années. C'est sur cet argument que Masson bâtit toute sa construction du «réel escamoté» : ce sont des événements réels qui déterminent la symptomatologie névrotique et que la psychanalyse les nie, les ignore, et à renvoyer le récit à l'intrapsychique, elle disqualifie le dire du patient.

A cela il est facile de rétorquer qu'à considérer le seul événement comme traumatique, on se demande bien ou passe l'intention thérapeutique. Espère-t-on faire que l'événement n'ait pas eu lieu? Pense-t-on que la répétition itérative du récit va épuiser l'impact du fait? Veut-on croire que la simple reconnaissance de la véracité du dire suffira à consoler la victime? Aussi peu d'expérience ait-on de la chose judiciaire, on sait bien qu'aucune victime n'a jamais été satisfaite de l'indemnité, de la réparation financière qui pourtant consacre la reconnaissance de la véracité du fait et son rôle dans le malheur.

En fait, et ceci mériterait tout un développement, c'est qu'on est soucieux non pas du patient, mais du fonctionnement du monde. L'idée de réparation implique qu'on vise à rétablir l'équilibre cosmique un instant perturbé par l'accidentel, le délictueux, le pathologique.

Si on se soucie du patient c'est à sa possibilité de «faire avec» l'événement qu'on va s'adresser, à son nécessaire travail psychique. Mais, bien entendu, encore faudra-t-il que la pression de la doxa ne l'en ait pas détourné pour le précipiter dans une querulence inextinguible, comme l'actualité nous le donne à voir quotidiennement.

J. Lacan sur ce sujet disait avec sa précision coutumière : « N'est pas trauma simplement ce qui a fait irruption à un moment et a fêlé quelque part une structure que l'on imagine totale, puisque c'est à cela qu'a servi à certains la notion de narcissisme. Le trauma c'est que certains événements viennent se situer à une certaine place dans cette structure. En l'occupant ils y prennent la valeur signifiante qui est attachée chez un sujet déterminé. Voilà ce qui fait la valeur traumatique d'un événement.»

Lacan désigne la totalité narcissique sous son aspect microcosmique, la personne, il y correspond la totalité sphérique qui nous est apparue d'abord sous sa forme macrocosmique, le monde.

Avec la formulation de Lacan qui se situe dans le droit fil de l'élaboration freudienne on peut penser que puisse prendre consistance un projet thérapeutique, un projet de changement qu'interdit à l'évidence toute démarche qui fait d'un sujet une victime (ou imaginativement identifiée comme telle) qui n'a qu'à se laisser traiter.

SPHAIROS KYKLOTÈRES

J'imagine que vous vous demandez où je veux bien en venir avec cette bizarre histoire d'amour en milieu analytique.

C'est qu'elle est d'importance : si vous lisez l'édition allemande de la correspondance avec Fliess vous verrez le nom de Masson apparaître comme celui du responsable éditorial, et ceci est définitif, historique dorénavant.

D'autre part, il est incontestable que si la psychiatrie mondiale, à la suite de la psychiatrie américaine a pris la fâcheuse orientation qui est la sienne, c'est à dire pharmacologique et comportementaliste, Masson n'y a pas suffi mais son exécution post-mortem de Freud a rendu bien des services à cette cause.

Sur le plan idéologique surtout, le retour en force de très vieilles idées est remarquable : il s'agit de cette conception sphérique micro et macrocosmique que j'ai signalé et qui dit en gros que l'Univers tient sa cohérence, comme le

social, comme la personne, des forces unifiantes de l'amour, de l'attraction et que c'est le mal, les mauvais, la maladie qui en bouleversent l'ordonnement. A l'ère de la mondialisation, il n'est pas difficile de retrouver ce discours dans l'idée du marché mondial comme force unifiante, et dans les positions politiques des États. C'est souvent le trouble né de la constatation de la faille qui donne sa forme à la demande telle qu'elle s'exprime en première intention.

L'illusion d'unité, d'absence de faille est l'effet de la cohérence du discours qu'on veut tout à la fois reflet et garantie de la cohérence du monde, et dont l'efficacité sur le monde fait preuve. C'est l'épistémé socratique, qui est toujours à l'œuvre bien que la psychanalyse ait mis en évidence un autre discours révélé par les formations de l'inconscient déterminées par le signifiant en lui-même.

Lacan avait manifesté sa surprise de retrouver sous la plume de Freud cette «puissance unifiante» de l'amour? Que ce soit dans «Malaise dans la civilisation» ou encore dans sa référence à Empédocle pour qui le monde se rassemblait ou s'émiettait en se dilatant sous l'effet des pouvoirs de *philia* ou de *neikos* (in «Analyse terminée analyse interminable»)

Cette puissante image du « *sphairos kyklotérés* » content et satisfait de lui-même, errant dans l'espace, sert également à Aristophane dans le Banquet pour faire vivre cet être originaire vers la reconstitution duquel la *philia*, l'attraction, l'amour fait tendre. Encore une fois, l'imaginaire vaut pour le microcosme comme pour le macrocosme.

J'ai plaisir à retrouver là cet «amour en cage» sphérique, rutilant, complet, ce *physalis*, c'est à dire ce qui se gonfle, ce *sphairos végétal* que *neikos* peut mener en saccage, hors sa cage aussi bien et dont la dénomination, pour toutes ces raisons m'apparaît si bien appropriée.

C'est bien de l'intérieur même, des psychanalystes eux-mêmes, qu'est venue cette offensive, ce retour avec le «réel escamoté» d'un monde imaginaire sphérique. C'est à partir du réel escamoté qu'Alice Miller, psychanalyste, a pu proclamer que 90% des femmes névrosées avaient été victimes d'abus sexuels, c'est à partir de là qu'a été introduit dans la nosologie le trouble des personnalités multiples et son étiologie traumatique, et de là vint la réapparition du satanisme et de la possession dans l'étiologie des névroses et bien sûr de l'exorcisme...

Dans l'affaire Masson on assiste en outre à l'expulsion de la psychanalyse au bénéfice des dimensions éditoriales et mondaines voire morales. La dimension psychanalytique ne semble pas avoir le souci de quiconque, d'aucun des protagonistes, à aucun moment. Parfois certains s'interrogeaient sur le caractère pathologique ou non de Masson mais à aucun moment sur la signification de tout ce chambard.

En fait, tout le monde était intéressé par l'aspect anecdotique de la vie de Freud, et la position voyeuriste était largement partagée. On aurait pu, éventuellement, essayer de travailler «le cas Freud», c'est à dire essayer, par exemple, de mettre en évidence le fantasme inconscient qui le précipitait de déception amoureuse en déception amoureuse avec Fliess, Tausk, Jung et consorts. Or c'est la personne de Freud qui était scrutée et du seul point de vue moral. En fait, il avait lui-même craint ce funeste sort. Il s'était, de son vivant, opposé à la publication de ses lettres à Fliess, et avait proposé à la Princesse d'en rembourser la moitié pour pouvoir les détruire. L'amour là encore avait été le plus fort et la Princesse s'était convaincue de servir la connaissance en permettant que ces lettres soient conservées.

Finalement on aura volé sa mort à Freud pour pouvoir lui en infliger une seconde, ignominieuse celle-là, dans la mémoire des hommes. Espérons que, comme Socrate, il résistera- à ce traitement....

« Le psychanalyste a horreur de son acte » disait Lacan.

C'est bien ce qui apparaît dans toute cette histoire où les uns tentent de ruiner l'analyse, les autres n'y comprennent rien, tout pris qu'ils sont dans leur passion. Aucun ne fait le pas de côté qui serait nécessaire pour permettre d'interroger le désir des uns et des autres. On ne fait qu'accomplir l'aliénation imaginaire en identifiant chacun sur ce mode.

La tentation de l'identification imaginaire, totalitaire, sphérique est au demeurant constamment présente dans l'histoire de la psychanalyse, toujours en danger de pencher vers la médecine, la normalisation, la réforme sociale.¹

¹ Songeons à la dénazification des analystes allemands, à l'intervention des anglais dans l'éducation, la prévention, le social...

Le travail psychanalytique véritable déconstruit l'unité.

AMOUR

Et puis il y a l'histoire d'amour proprement dite.

Swales aime Eissler, qui aime Masson et qui en est aimé.

Swales tente de ruiner Masson auprès d'Eissler et ruine avec Masson l'image de Freud qu'aime Eissler par-dessus tout.

Masson saccage l'amour de Eissler pour Freud et se ruine auprès de lui.

Masson et Swales saccagent Freud pour s'adresser à Eissler et aux psychanalystes.

Et tout ceci vous a des faux airs de Banquet : Socrate qui aime Agathon est désiré d'Alicibiade tant il est vrai, comme le dit Lacan, que l'amour nécessite d'être trois.

Le manque de pudeur est tellement affirmé dans la «Tempête aux archives Freud» qu'on pourrait croire qu'il s'agit de la version moderne, de la mise en acte du Banquet (cette réunion de vieilles tantes persiflait Lacan).

Eissler, Masson et Swales parlent avec Janet Malcolm de leur amour de façon parfaitement naturelle, comme si cela allait de soi comme s'il était évident de trouver dans l'amour l'alpha et l'oméga de la justification de ses actes. Belle esquivé de l'analyse là aussi ! (Ça m'a fait penser une nouvelle fois au «bon docteur» qui dit aux parents inquiets : « La psychanalyse , le complexe d'Œdipe, tout ça c'est des bêtises, l'important c'est de bien aimer sa maman »!)

On aurait espéré d'Eissler, l'analyste chevronné, ce pas de côté de Socrate, cette interprétation qui lui fait dire à Alcibiade que son discours est en réalité adressé à Agathon. Mais là le problème c'est Freud, auquel personne ne peut plus parler. Personne ne peut plus se faire aimer de Freud. Faut-il, de rage, le saccager? N'a-t-il pas droit, comme Polynice, aux obsèques prescrites? Notre cité, nos Créon exigent-ils maintenant qu'il soit livré en pâture aux bêtes sauvages?

Au commencement était l'abominable histoire d'Œdipe tout entière inscrite dans l'insulte faites aux dieux et qui commence par l'abus sexuel commis par Laïos sur le jeune Chryssippe. Ce qui s'ensuit n'est que la vengeance des dieux. N'est-ce pas ce qu'un Masson tente de réintroduire par son opération du réel escamoté. Tous les pères sont des Laïos et chacun leur doit son malheur.

Laïos serait alors la forme moderne du Nom-du-Père...

Peut-on à partir de là peut-on s'autoriser à faire de la psychanalyse le déroulement d'une généalogie amoureuse?

Peut-on dire X qui aime Y qui aime Z, son analyste comme on dit Abraham engendra Isaac; Fils D'Isaac : EsaÛ et Israël?

C'est quand même troublant que ce soit à propos de Fliess que ça se passe¹, qu'on vienne lever ce voile et rejouer parodiquement cette histoire. Parce qu'après tout on est bien d'accord que le travail de détachement de Freud d'avec Fliess accomplit l'invention de la psychanalyse. Ce serait alors là-dessus qu'il faudrait revenir, il faudrait faire de la liquidation de ce transfert originaire le meurtre raté de Fliess par Freud et donc opérer le rabattement du symbolique de la rupture dans le réel, en bref accomplir la disparition de la dimension métaphorique?

Le devenir de la parole devient du même coup bien problématique

Les liens de l'amour et de la psychanalyse sont constitués par l'aventure du transfert, chacun en est d'accord. Mais aussi par un certain usage de la parole.

«Dites ce qui vous vient à la parole» ou «parlez-moi d'amour» sont-ils échangeables? Sans doute, répond l'amoureux jaloux de sa belle qui va sur un divan.

L'amour de Masson et d'Eissler, nous a-t-on dit, était tout entier contenu dans leurs interminables discussions. Ne sont-ils pas des précurseurs?

N'y a-t-il pas, à rebours, contamination de l'amour pas l'analyse? Le nouveau discours amoureux ne sacrifie-t-il pas à l'injonction de tout dire prise pour la règle fondamentale ?

Le divan recueille de ces narrations sur le discours amoureux et le contenu des séances peut-être parfois entièrement constitué de ces redites qui prennent l'analyste à témoin, le captivent dans ces discours en boucle. Il en ressort l'impression que pour beaucoup la réalisation amoureuse est contenue dans cette logorrhée qui voudrait dire tout sur tout, tout sur le moi, tout sur le monde. Discours qui imite la règle

¹ Robert Fliess, l'analyste, aurait été la victime sexuelle de son père !

analytique et qui reçoit la psychanalyse comme une promesse de félicité, qui raconte toute l'histoire, papa, maman etc. et exige réparation pour enfin advenir à la complétude, à la sphéricité.

On peut essayer de rendre compte de ce ballet amoureux, ce qu'ont essayé de mettre en place Eissler et Masson sur ce mode.

« Plus le sujet désire et plus il devient désirable » disait Lacan et encore : «...plus le sujet porte loin sa visée, plus il est en droit de s'aimer, si l'on peut dire dans son moi idéal»

Ceci me semble rendre compte du mouvement réciproque de Eissler et Masson. Mais la visée était particulière puisqu'il s'agissait du mort Freud. Ce qui laissait les protagonistes en position strictement duelle et ne pouvait que se résoudre dans la haine et la destruction, qui passait d'abord par celle de l'objet Freud que ni l'un ni l'autre n'avaient mis en position de grand Autre: Masson en faisait certes sa visée mais pour le détruire, Eissler en faisait son fétiche. Ni l'un ni l'autre n'en espéraient, bien entendu, une assurance.

Ne peut-on lire dans toute cette histoire, les conditions de la jouissance de ces deux-là? Leur inextinguible discours amoureux tenu d'abord l'un à l'autre puis au témoin J.Malcolm, puis à nous?

Et cette clinique là n'est pas sans me faire songer à ce que je peux entendre dans ma pratique comme un déficit très général de l'impératif phallique. Un abandon, un aphanisis social dont les femmes commencent à nourrir leur plainte tandis que les hommes se tournent vers cette espèce de jouissance autre, conditionnée par la parole.

On ne saurait s'en étonner en ces temps de reproduction par clonage, d'effacement de la différence des sexes, mais ceci est peut-être déjà une autre histoire.

**Patricia Vazzone
Jean-Louis Rinaldini**

*Le double je/jeu de la construction du sujet
dans les groupes de formation*

Patricia Vazzone

Je voudrais commencer cette intervention par une petite histoire puisque pour ne pas faillir à la règle, tout processus de formation s'inscrit dans un processus de régression y compris dans les séminaires, mais n'allons pas plus loin.

Je vais vous livrer l'anecdote telle qu'elle nous a été transmise l'année dernière lors d'un séminaire par Edmonde Salducci.

C'est l'histoire d'un petit garçon qui passe tous les matins devant la vitrine d'un sculpteur et qui s'arrête pour coller son nez devant la vitrine, fasciné par ce qu'il voit. Tous les jours il refait les mêmes gestes, il s'arrête, il colle son nez devant et il regarde sans trop savoir pourquoi quelque chose qui se transforme et qui passe d'un bloc uniforme à un élément plus cadré, plus structuré, plus modelé, plus courbé même.

Au bout de quelques semaines il n'y tient plus, il rentre dans la boutique et il dit émerveillé au sculpteur c'est drôlement beau ce que tu fais j'adore ça, le sculpteur lui répond j'en suis très heureux ; et le petit garçon qui doit avoir 7/8ans lui demande, je peux te poser une question ?

Bien sûr ! Que veux-tu savoir ?

Dis monsieur comment tu savais que dans ce bloc de pierre, il y avait un aussi beau cheval à l'intérieur ?

Cette histoire est à la fois émouvante et intéressante parce qu'elle nous renvoie à l'émerveillement et à la notion de transformation de la matière brute qui ne demande qu'à être creusée dans certains cas.

Cela n'a pas grand chose à voir avec les groupes de formation me direz-vous, mais cela à un rapport avec la suite de notre exposé avec la question du Savoir et celle du Désir qui le court-circuite.

«L'opposition entre la psychologie individuelle et la psychologie sociale ou psychologie des foules, qui peut bien à première vue nous paraître très importante, perd beaucoup de son acuité si on l'examine à fond. Certes la psychologie individuelle a pour objet l'homme isolé et elle cherche à savoir par quelles voies celui-ci tente d'obtenir la satisfaction de ses motions pulsionnelles, mais ce faisant, elle n'est que rarement - dans certaines conditions exceptionnelles - en mesure de faire abstraction des relations de cet individu avec les autres. Dans la vie psychique de l'individu pris isolément, l'Autre intervient très régulièrement en tant que modèle, objet, soutien et adversaire et de ce fait la psychologie individuelle est aussi d'emblée et simultanément une psychologie sociale, en ce sens élargi, mais parfaitement justifié. »

*Psychologie collective et Analyse du Moi
FREUD 1921.*

DE QUEL GROUPE PARLE -T-ON ?

La notion de groupe est très large et je restreindrai mon propos à la notion de petit groupe entre 8 et 18 personnes.

Il existe une dialectique entre l'individuel et le social, un individu isolé est une abstraction, Robinson est un mythe. Un individu ne peut pas se développer et survivre en dehors de l'appartenance à un corps social, que cette appartenance se fonde sur le mode de l'adhésion à ce groupe ou sur le mode de la protestation. Le groupe existe grâce à une dynamique qui permet aux individus d'être ensemble dans un espace temps.

Le groupe ainsi constitué va permettre à ses membres de développer un sentiment d'appartenance en leur offrant la possibilité de se singulariser par le scénario de leur choix. Le petit groupe est un espace de médiation entre l'individu et la société globale.

Pour Sartre «L'individu vit et connaît plus ou moins clairement sa condition à travers son appartenance à des groupes».

Les groupes participent à la dimension psychologique de leurs membres et à la dimension structurelle du système social. A ce titre les groupes de formation sont un espace de médiation, de suture où s'articulent en se fondant l'un sur l'autre, le singulier et le pluriel.

Le groupe restreint va être le lieu d'observation de ses phénomènes évolutifs tant sur le plan individuel que collectif.

Le groupe de formation est porteur de valeurs sociales et il exerce une influence sur les individus qui vont «Groupuler» ensemble quelle que soit la personnalité de leurs membres.

Le fait dialectique du collectif et de l'individuel passe par ses groupes restreints, d'autant plus que l'investissement narcissique est très fort dans ce type de groupe. Le groupe agit comme un révélateur des phénomènes individuels et sociaux. La notion de groupe est investie, imprégnée d'un système de valeurs. Le groupe favorise une implication de tous et de chacun même si certains participants ne parlent pas, les autres s'expriment pour vous, pour LEWIN «le groupe engage chacun». C'est pour cette raison que les décisions de groupe sont stables, on s'est engagé devant les autres.

Le groupe permet de se rassurer par rapport à la décision adoptée, « les autres vont faire la même chose, aspect sécurisant ».

Le mot groupe désigne un ensemble d'objet possédant des catégories communes. Dans cet amphi la catégorie commune est de suivre un séminaire sur «l'Envers de la Psychanalyse», il y a de fait la possibilité d'une permanence entre les participants, celle-ci pouvant être à l'origine de la permanence d'une relation avec le thème qui a été choisi cette année.

Le groupe est porteur d'une identité sociale puisqu'il nous permet de nous définir par notre appartenance, mais sans raison d'être il ne peut pas se maintenir, cela suppose l'édification d'un certain nombre de règles qui vont permettre de modéliser, de formater les façons d'être ensemble.

C'est important qu'il existe des règles car elles vont permettre aux individus délimiter leur espace et leur temps de liberté. Les normes vont stipuler les obligations des membres du Groupe tout en garantissant leur liberté individuelle, je pourrais l'exprimer autrement en disant maintenir leur singularité (leur Je) à l'intérieur du Nous.

Le groupe ne subsiste que s'il garantit les libertés et aussi les différences individuelles. C'est à travers la nous « nous » c'est-à-dire le besoin de revendiquer une identité sociale que l'identité personnelle va pouvoir se développer et s'affirmer, il y a une constance dialectique entre le Nous et le Je. Si l'organisation est assez souple la personnalité pourra sortir renforcée de son groupe d'appartenance.

Un groupe qui ne se transforme pas qui reste égal à lui-même est un groupe qui se commémore, qui se rigidifie. Ex (la bureaucratie est la figure emblématique de la plus forte résistance au changement). Un groupe qui se maintient en fonction des pressions externes, au niveau socio-affectif, c'est un groupe mort. Il n'est plus dominé par un système de valeurs intériorisées par ses membres du nous on repasse au Je, les personnalités se retrouvent tragiquement isolées.

Une autre possibilité qui s'offre au groupe c'est la transformation qui aboutit à la mort du groupe, à l'éclatement, s'il ne peut pas se re-

nouveler il y a éclatement, clivage, le groupe se morcelle, la violence qui pouvait être efficace devient autodestructrice et se retourne contre le groupe.

La 3^o possibilité c'est l'innovation, le groupe va changer de normes socio-affectives, va pouvoir évoluer dans sa manière d'être ensemble, va pouvoir se dégager des pressions à la fois internes et externes. Si le groupe est assez flexible pour tolérer les différences individuelles il pourra renouveler ces normes implicites et explicites.

Le groupe est par essence rattaché à une structure sociale plus large qui pourrait être ici l'Association d'Études de Freud et de Lacan, elle-même rattachée à l'Association Freudienne Internationale.

LA QUESTION JEU/JE

En acceptant de participer à ce séminaire à la demande de Jean Louis Rinaldini, il m'apparaît que j'avais peut-être envie de jouer, c'est-à-dire de me mettre en jeu en prenant la parole de prendre part à la partie qui se joue dans ce séminaire sur l'envers de la psychanalyse. Même si mon désir de jouer l'a emporté sur celui de faire le mort, la réalité s'est imposée par le thème, c'est-à-dire la pièce que je voulais avancer dans le jeu du séminaire, mais j'aimerais vous livrer et donc me délivrer de quelques réflexions qui se sont imposées à moi. Une façon de contourner le cadre de l'exposé avant l'entrée de jeu.

Car derrière ce thème ce cache une question que certains qualifieront de plus sérieuse, celle de l'identité. Le jeu serait une participation au grand jeu de la vie dont l'injonction serait, rien ne va plus les jeux sont faits et aussi défaits, « soyez jouable », « laissez-vous aller, là où il y a du jeu, là où ça joue, dans l'interstice, la fente, laissez-vous prendre au jeu, car ça peut se jouer autrement. Et la question du désir dans tout cela nous projette sur l'Autre, car le jeu nous permet de trébucher sur d'autres part de soi, une opportunité d'ancrage et de télescopage avec l'Autre.

Dans chaque jeu, y compris celui de la formation il y a un petit passage une passe, vers le grand jeu de la vie. Un décalage possible, un espace qui permettent de sortir du cadre et nous

font apercevoir un vasistas sur l'être, sur nos appels d'être.

Le jeu n'est pas sans produire une certaine excitation, hystérisation qui est celle du possible, du choix libre et nécessaire, de la mise en scène ou en attente. Le jeu est entre actes, entre deux, c'est là que ça joue en débouchant parfois sur une vraie jouissance dans le passage d'un jeu à l'autre, d'un jeu avec l'autre.

Mais très peu semble prêt à changer de jeu, à changer de rôle, d'où ce paradoxe d'être toujours dans le même jeu comme l'écureuil qui tourne en boucle, enfermé dans un cadre dont il ne veut plus ressortir.

Certains préfèrent quitter la partie, mais où vont-ils dans une autre partie alors qu'ils y sont déjà à leur insu. Peut-on quitter toutes les parties, la partition de la vie nous rattrape, insiste même parfois assez lourdement pour nous faire rejouer le même scénario, qu'on imagine à chaque fois plus jouable, c'est-à-dire mieux interprété par nos partenaires, les autres joueurs.

Certains sortent du jeu sans dire « Je Passe » et se replient dans un isolement mortifère, pour boudier de tout leur soûl, d'autres se retirent en affichant l'indifférence pour se mettre à l'abri de cette partie d'eux-mêmes qui refusent les enjeux.

Ce que J-J. RASSIAL a évoqué lors de son intervention concernant la fonction régulatrice de la scène de ménage et de la phrase que nous connaissons tous pour l'avoir prononcée ou entendue à cette occasion :

- Qu'est-ce que tu as à faire la tête ?

Réponse : Mais rien !

Même si ce rien est énorme, tout sera mi-dit dans ce rien.

Sibony dira : Boudier c'est se recharger narcissiquement sur un mode mortifère, « c'est se dire non pour s'affirmer, c'est mourir pour exister ».

Pour le dire autrement, dans cette crispation de l'être, l'autre nous laisse entendre à mots couverts, ou en silence :

« Je ne veux plus jouer, tu me fais mal »

Pour un temps la partie est arrêtée, tout au moins suspendue.

L'avantage du jeu dans les groupes de formation (psychodrame, dynamique de groupe, groupe de diagnostic) pour en revenir à notre propos, c'est de jouer plusieurs parties, de déjouer et de se dénouer.

Ce qui nous intéresse pour prendre un exemple concret, c'est l'idée qu'un maillon va avoir du jeu, qu'il peut sortir de son cadre, élargir son bord, ce faisant il court le risque et le fait courir aux autres de se désolidariser de la chaîne groupale à laquelle il appartient, le groupe pourra ensuite lui faire payer très cher, en le mettant hors-jeu.

Mais si ce hors-jeu est la chance de survie en échappant à la kératinisation, il pourra mieux rebondir dans un jeu de création plus subtil et spacieux. Le piège à déjouer étant d'éviter les arrêts de jeux trop prolongés qui signeraient la mort du joueur.

Pour rentrer dans le jeu comme on rentre dans la danse, il faut qu'il y est l'ingrédient du désir de jouer, de prendre du plaisir, même si parfois au lieu de prendre on y perd quelque chose. Mais dans le jeu du qui perd gagne, les gains et les pertes sont ailleurs dans un plus de jeu peut-être.

Pour Héraclite « Le temps est un enfant qui joue à déplacer les pièces de son jeu.

On pourrait dire aussi que le Je de l'enfant s'origine dans le Jeu. Le jeu des possibles nous proposent plusieurs facettes, comme dans un miroir vénitien, une nouvelle donne à chaque fois, une révolution pour notre quête identitaire, d'où l'intérêt de cette dynamique qui nous anime et nous met en jeu, nous met « enceint ».

Le jeu nous tiraillerait sans cesse entre deux formes possibles, l'une répétitive et réitérative et l'autre créatrice et extractrice dans les boucles d'un temps tour à tour synchronique stabilisant et diachronique c'est-à-dire sécant.

Mais je vais opérer un arrêt de jeu, une mi-temps pour laisser la parole à mon coéquipier dans cette partie, je passe la balle à J.L.R qui va nous entretenir de la thérapie et le groupe.

Jean-Louis Rinaldini

LA THERAPIE ET LE GROUPE

La question est de savoir ce qui se passe dans les thérapies de groupe, familiales par exemple. Lors des exposés en groupes de travail, l'autre samedi après-midi, sur le thème des psychoses, par nos camarades de Marseille, une personne soulevait le problème après l'exposé du cas d'un enfant, de la nécessité selon elle de faire un travail qui inclurait la mère de cet enfant. C'est finalement la question plus large de ceux qui s'occupent d'adolescents ou d'adultes psychotiques en hôpital de jour ou de ceux qui pratiquent la thérapie familiale. La question est de savoir si ces pratiques ne suscitent pas plus de difficultés qu'elles n'apportent d'aides.

Et cela pour la raison suivante : c'est que, si l'on suit ce que nous apporte Lacan et notamment dans le séminaire qui nous occupe cette année, le savoir inconscient d'un sujet ne peut pas être calculé à partir de la singularité des membres de sa famille. On ne peut le calculer que dans le discours. La présence effective du groupe familial provoque donc le plus souvent un accroissement des résistances de l'analyste ; car, peu à peu, celui-ci va croire possible un calcul du savoir inconscient du sujet à partir de la singularité des désirs inconscients des membres de la famille. Or, nous savons qu'il n'en va pas ainsi. Chaque fois qu'un patient névrosé évoque un souvenir-écran : "Je me souviens de cette chose que mon père disait...", et lorsqu'il en vérifie l'authenticité, l'analyste s'aperçoit que ou bien le père a alors parlé sans intention particulière, ou bien ce n'est pas le père qui a dit cette phrase. Cette expérience quotidienne permet de penser que, pour le sujet, ce ne sont pas les relations intersubjectives, familiales par exemple, qui sont décisives, mais les calculs discursifs selon lesquels les signifiants s'ordonnent, indépendamment du jeu des intentions ou même des désirs singuliers des parlants, de ceux qui parlent. Et c'est là, me semble-t-il, tout l'intérêt du concept lacanien d'Autre qui est de mettre l'accent sur le fait que la détermination d'un sujet se décide dans le champ du langage et selon des calculs qui ne coïncident pas avec les liens intersubjectifs. C'est pourquoi, d'ailleurs, il ne saurait y avoir de prévention en psychanalyse. Quel que soit le caractère pathogène de certaines situations familiales, il est impossible d'en déduire quoi que ce soit sur le destin du sujet.

Néanmoins on ne peut pas s'empêcher d'avoir parfois l'impression en parlant avec la famille d'un psychotique par exemple, que quelque chose de son destin de psychotique était effectivement inscrit dans le discours des membres de sa famille, et même avec une grande brutalité. C'est vrai, mais avec le corollaire suivant : quand ce que la famille parle apparaît avec brutalité comme un destin, voire une sorte de contrainte corporelle du discours sur le sujet, quelque chose témoigne alors des effets d'une situation de crise. Situation dans laquelle les signifiants du groupe familial, auxquels le sujet doit se référer, sont pour lui des signifiants dans le Réel, qui le frappent directement jusque dans son propre corps.

Ces signifiants, appelons-les familiaux, n'ouvrent pas un espace de signification, mais semblent déterminer directement un destin, et ce justement parce que les signifiants en question se situent pour le sujet dans le Réel. Ils constituent le forclos auquel il tente de se référer et dont il attend que puisse surgir pour lui une signification, qui en l'occurrence s'impose à lui dans le Réel.

On voit sans doute là à l'œuvre un point capital parce que c'est par ce point que la psychanalyse rompt avec la psychologie phénoménologique de l'intersubjectivité qui me semble à l'œuvre par exemple dans les groupes de formation dont nous parle Patricia. L'Autre n'est pas le nom commun des parents. Ou de quelques autres qui auraient de l'importance pour le sujet. Son désir, à cet Autre, n'est pas la somme, ni la combinatoire des souhaits du père, de la mère, etc. Il est le Sujet d'un désir qui trouve sa détermination par cette opération que l'on appelle la castration imaginaire et qui lui attribue à cet Autre un corps et un manque. Quand on dit que la castration est toujours d'abord celle de l'Autre ne signifie pas qu'il faille la découvrir (?) par exemple d'abord chez la mère, mais qu'elle est l'opération nécessaire pour se donner un Autre et doter cet Autre d'un corps.

Donc je dirais que toute thérapie de groupe, familiale, se trouve certainement en défaut par rapport à ce qu'a été à la suite de Freud, l'apport fondamental de Lacan à la psychanalyse. Deux fois en défaut même.

D'une part, en interrogeant par exemple les vœux, fussent-ils prétendument inconscients des parents, elle passera toujours à côté de ce

qui fait la détermination première d'un être parlant : le Sujet Autre, soit l'énoncé du fantasme, phrase à la cantonade qui produit un \$ attribuable à du désir dans le champ du langage.

D'autre part, en s'en tenant aux petits autres d'un sujet, quitte à les prendre pour ersatz de son Autre, elle n'aura pas seulement pour effet de l'empêcher de connaître le corps dont il poursuit la jouissance – et qui est distinct des corps de ses semblables avec lesquels il a à faire, avec lesquels il s'ébat -, elle lui barrera de surcroît l'accès au constat de l'impossibilité de cette jouissance, voire l'accès à l'expérience d'une analyse.

D'ailleurs on peut se demander si la même remarque ne s'adresse pas aussi à la psychanalyse elle-même. Pour entendre qu'elle peut ne pas échapper à une telle pente, il suffit de considérer par exemple celle dite d'enfants, où la nécessité qu'induit la modalité spécifique de la demande, c'est-à-dire d'entendre les parents, peut entraîner à chercher dans leurs discours non pas l'accident langagier, mais tout bonnement le dire de l' « Autre » de l'enfant.

Bizarrement, si tout le monde semble s'accorder pour reconnaître que l'apport décisif de Lacan à la psychanalyse est l'écriture de l'objet a, voire un nouveau concept de l'objet, et de l'objet partiel, on néglige souvent le fait que cette écriture ne peut surgir comme nouvelle que si l'Autre est déjà posé comme distinct, dans son corps même, du couple parental.

Lorsque les patients parlent surtout et d'abord de leurs parents - il arrivait que Lacan s'en étonne, si nous nous hâtons de conclure que c'est par rapport à la réalité de leurs proches qu'ils se situent, ce qui infère par-là que l'Autre n'est jamais que le ramassis de quelques autres, plus autres que les autres, nous les privons de toute chance de rencontrer le corps dont ils servent la jouissance. Car, pour chacun, ce corps est à chercher ailleurs que dans le corps de ses semblables. Le rencontrer, c'est déjà faire résonner la phrase du fantasme dont il est l'effet et qui lui donne figure ; avec la conséquence que l'expérience, fût-elle ponctuelle, apparaît alors possible, d'un au-delà de ce corps, au-delà de la castration imaginaire.

Patricia Vazzone

POUVOIR DE GROUPE ET PUISSANCE MYTHIQUE

S'il y a un vif désir d'appartenance à un groupe on bascule dans l'ambivalence. Lorsque le groupe est attractif mais sélectif l'individu peut ressentir une ambivalence extrême qui le renvoie à une expérience archaïque du groupe primaire primordial (groupe de base, cellule familiale). L'archaïsme consiste à vouloir être reconnu, accepté inconditionnellement par le groupe, plus le désir est grand d'être adopté, plus la crainte est forte d'être rejeté car elle renvoie à la possibilité du rejet, du transfert par rapport à un vécu archaïque relatif au Nous.

L'ambivalence porte sur le couple Désir-Défense, car plus le désir est fort plus les forces seront mobilisées. S'il y a résurgence d'un certain d'un certain archaïsme, il y a fantasmatisation, mythification autour du groupe. On dote le groupe d'une puissance mythique, d'omnipotence magique, passage du pouvoir réel au pouvoir socio-affectif.

Le groupe à en soi une connotation liée au pouvoir qui peut mobiliser quelque chose de l'ordre de l'ambivalence désir/défense si on évoque les groupes de formation ou les groupes de diagnostic on accentue le pouvoir socio-affectif par rapport au pouvoir normatif, le savoir être par rapport au savoir-faire, ce qui peut avoir des effets troublants – trou blanc/trou noir - pour l'individu. Les pressions du groupe les plus violentes sont implicites.

Je tiens à signaler que l'émergence des phénomènes groupaux n'est pas réductible à ses membres, quelles que soient les personnalités qui composent le groupe par exemple on notera que le conformisme est un phénomène social qui obéit à une pression groupale explicite/implicite. C'est un phénomène qui émerge de la rencontre de ses membres. La vie psychique du groupe s'étaiera en fonction de la taille du groupe dans un environnement spatio-temporel déterminé. La vie groupale pouvant s'interpréter soit à partir d'interactions interindividuelles.

Dans la perspective de Bales qui est une perspective comportementaliste, le phénomène se définit à partir de ses effets, ne se soucie pas. Des processus internes, les actions étant purement linéaires.

A->B->-C->. Cette notion d'interaction sera élargie par l'école de Palo Alto en particulier avec Bateson et Watslawic qui introduiront l'idée d'une action circulaire où il y a forcément rétroaction simultanée.

En ce qui concerne l'observation groupale (Tache plus Affect) il faudra attendre les travaux de Lewin pour considérer que les différences interactions forment une somme mais qu'il y a interdépendance, c'est-à-dire que chacun dépend de l'autre et de l'ensemble et renvoie au terme de totalité, de Gestalt.

Mais le groupe est-il un moyen de connaissance de l'individu ?

Peut-on considérer que le groupe est représentatif de ce qui se passe à l'extérieur étant donné la multiplicité des variables qui entourent le groupe.

Un groupe a toujours sa propre singularité, les participants ne s'expriment pas de la même manière d'un groupe à l'autre. Le seul apport du groupe porterait sur l'adaptabilité des personnalités singulières dans des situations groupales. De plus il peut renseigner sur la tolérance à la frustration des réactions individuelles dans des situations paradoxales.

Le groupe va mobiliser la production intense des affects en affaiblissant le système des défenses, des fantasmes vont émerger. Plus on isole le groupe de manière à mettre les processus en relief, plus le groupe agit comme un laboratoire social en qualité et lieu de connaissance, comme moyen d'action sur les institutions, sur le groupe lui-même et sur les individus. Pour Anzieu le groupe va devenir un corps je vous renvoie à son ouvrage le Moi/ Peau Dunod.

Ce qui me semble souhaitable de développer ce soir c'est à quel moment de l'histoire des groupes et à quels processus renvoie l'inconscient groupal, il s'agit de la 2° topique freudienne. Freud nous entraîne lui-même dans un ensemble d'hésitations et de contradictions à propos des groupes. Les processus psychiques à l'œuvre dans les groupes ne sont pas sans relation avec ceux dont la théorie psychanalytique rend compte pour les individus. Freud souligne que la psychologie sociale précède la psychologie individuelle, pour preuve, il nous proposera

une théorie du fonctionnement des foules naturelles ou artificielles.

Dans *Psychologie collective et Analyse du Moi* (1921) Freud vise autant à l'approfondissement de la théorie de l'appareil psychique individuel, de la topique, de l'identification, du rapport hypnotique ou amoureux qu'à l'élaboration des phénomènes collectifs. Et auparavant dans *Totem et Tabou* (1912-1913), Freud nous faisait entrevoir l'aspect préhistorique de l'humanité à travers le mythe de la horde primitive et du meurtre du « Père/Chef ». Cette vision se présentait comme la réponse mythique à la question fantasmatique des origines : de la Loi, de la Société et du Symbolique.

Mais d'un autre côté il dira que la psychanalyse ne peut être pratiquée en groupe et il écrira en 1916 « que le traitement psychanalytique ne supporte pas d'auditeur » car il concerne ce qu'il y a de plus intime dans la vie psychique du sujet. Je le cite :

« Il va sans dire que cet excellent moyen ne peut toujours être utilisé que pour une seule personne et jamais pour tout un amphithéâtre ».

La réponse est claire en ce qui concerne le cadre d'expression de la psychanalyse, hors du divan point de psychanalyse, mais peut-on être aussi radical en ce qui concerne l'appareil psychique et les autres modalités de la symbolisation.

A quelles demandes les groupes de formation répondent-ils ? Ou encore qu'est-ce qui travaille les groupes de formation ?

Il m'est apparu dans mon travail avec les groupes que c'est la question du désir qui en elle-même est formatrice et donc déformatrice et qui est au fondement de toute demande de formation. La formation pourrait se définir comme l'apprentissage des impossibilités pour ne plus les ressasser, une façon de colmater le réel. La mise en jeu des résistances permettant ensuite l'accès à un savoir symbolique.

Le travail psychique nécessite des dépenses d'énergie de transformation mais aussi contre la transformation. L'interprétation qui est faite dans les groupes ne donne pas d'interprétation à

une personne, l'analyste de groupe se doit de ne pas rentrer dans une problématique interindividuelle transférentielle, l'analyse doit concerner le groupe dans son entier.

Dans le groupe quelque chose de soi se projette non chez un autre mais dans de multiples autres, ces autres ont une fonction de connexion et de structuration. Ils agissent comme objets intermédiaires à double face les participants seraient tout à tour solidaires et solitaires, ensermés entre leur polarité narcissique et leur polarité objectale. Pontalis évoque le statut d'objet partiel assigné au groupe.

Par exemple chez Freud la notion du narcissisme est mise en double perspective, « l'individu écrit-il mène une double existence en tant qu'il est lui-même sa propre fin et en tant que maillon d'une chaîne à laquelle il est assujéti contre sa volonté ou du moins sans l'intervention de celle-ci » 1914 Ed fr. 1969 p85.

Dans le même texte la notion de narcissisme est d'emblée introduite selon une perspective où le narcissisme de l'enfant s'étaie sur celui des parents et réciproquement celui des parents se trouve réétagé ou désétagé par la venue au monde de l'enfant. Tout cet étagage en appui mutuel du narcissisme renvoie bien à une organisation groupale. P. Aulagnier nous propose le terme de « contrat groupal ».

Dans le travail psychanalytique groupal, ce qui travaille ce sont : des formations psychiques groupales, ce sont des systèmes de relations d'objets intériorisés, des représentations des modes de liaison des systèmes de lien, ce sont les intrications et les conflits entre les étagages du psychisme sur le corps, la mère, sur le groupe, sur la culture et les formations endopsychiques.

En quoi le groupe est-il en situation de travail psychique ? Notre hypothèse repose sur le postulat que le groupe fonctionne comme contenant et comme lieu d'une figuration possible des systèmes de relations d'objets internes mais aussi comme l'opérateur des transformations intra psychiques.

Mais qu'en est-il de la demande des sujets dans les groupes de formation ?

Ce qui est formulé en début de session est souvent décalé par rapport à ce qui est cherché et encore plus ce qui est trouvé au cours de la formation. Peut-on trouver les mots pour le dire alors même que la parole nous fait défaut qu'elle se dérobe, se travestit sous une autre enveloppe.

Les demandes revêtent différentes natures.
D. Anzieu a dégagé plusieurs types :

La demande existentielle :

Qui suis-je et que puis-je, c'est-à-dire suis-je fondé dans mon être et comment ?

La demande caractérielle :

Elle vise à trouver dans le groupe une défense collective plus puissante et légitimée par le groupe contre les pulsions orales et anales.

La demande emblématique d'une psychanalyse en réduction.

La demande inconditionnelle d'amour et de réparation.

A ces demandes s'adjoignent celles plus explicites de « faire » un groupe, de former un groupe, de vivre une expérience de groupe. La demande recouvre souvent une demande infantile d'omniscience, d'omnipotence, de régénération et d'immortalité. Ces traits ont été mis en évidence par R. Kaës, dans l'étude de la fantasmagorie des mythes et des idéologies de la formation.

Pour conclure :

Le sujet dans ce type de démarche est lui-même un élément de la situation et la situation n'est pas isolée du sujet, elle l'englobe. De plus la situation déclenchante de cette demande de formation ne peut être considérée isolément. Cette proposition se retrouve dans des situations expérimentales et singulières comme celles que proposent la cure et les groupes de formation. L'une comme l'autre sont initiées par la demande du sujet et cette demande suppose un retour en arrière et un recours à l'ancien. Le groupe de formation intervient comme un entre-temps caractérisé par des contraintes régressives et des possibilités de maturation liées aux propriétés du dispositif groupal.

Le sujet est à la recherche d'une partie de lui-même, qui ne se dit pas et que nous appellerons l'inconscient. Cette partie émerge au détour d'un lapsus ou d'un acte manqué, le langage devient l'instrument privilégié de quelque chose qui se délie ou se dédit.

Le sujet dans les groupes de formation va tenter l'impossible, c'est-à-dire de s'approcher du signifiant maître qui pourrait être détenu par le groupe, l'un des acteurs, ou l'analyste du groupe en personne, trouvant enfin quelqu'un à qui il « peut causer », quelqu'un qui comblerait le manque d'un impossible à dire en libérant l'affect par une décharge d'énergie par voie verbale ou somatique pour reprendre les termes d'Élisabeth Blanc lors de son exposé sur l'hystérie.

Les groupes de formation seraient une des expressions possibles pour s'hystériser ou se psychotiser sous les regards et les voix des autres par le champ opératif et symbolique qu'il entre ouvre.

Pour en revenir au Jeu, il apparaît comme étant le système le plus naturel de symbolisation que nous avons à notre disposition. Les groupes de formation se présentent comme des systèmes plus ou moins élaborées inventées dans le courant du XXe siècle afin d'adapter la forme du jeu à la souffrance de sujets qui ne savent pas jouer ou rejouent mal certains aspects de leur histoire. Mais aussi pour créer des dispositifs ou précisément des processus pouvant se remettre en jeu. La théorie psychanalytique est un outil qui dépasse largement la pratique de la cure même si c'est là qu'elle trouve sa voie royale, c'est une théorie du fonctionnement psychique qui se vérifie ailleurs lorsqu'il y a du transfert.

Le lieu du groupe est un lieu de transport en commun et j'avancerai même l'hypothèse qui fera bondir certains d'entre vous, un lieu de transfert en commun. Et maintenant comme dirait Freud « à vous de jouer avec cela ».

Jean-Louis Rinaldini

**ICI ET MAINTENANT :
QU'EST-CE QUE JE PEUX SAVOIR ?**

Ce qui se passe dans un groupe en formation est analysé ici et maintenant. Voilà qui nous fait penser à la spécificité de la cure analytique à propos de laquelle j'ai essayé de montrer la dernière fois que les choses n'étaient pas si simples ! C'est interroger notre pratique qui conduit ou qui est conduite par l'idée que la cure serait spéculative et mémorisante. Je reviens rapidement là-dessus et sur quelques questions que cela pose. Je veux préciser que cela n'est pas simple et que nous sommes tous confrontés dans notre pratique à un moment ou à un autre à cette question, du poids de l'histoire du sujet dans le processus interprétatif.

En somme, la représentation du processus analytique selon la ligne du temps mène à l'illusion selon laquelle, dans une analyse, on aurait affaire à la pelote d'un passé qu'on peut dérouler ; et cette idée à son tour tient à la préférence que le névrosé accorde à la forme historique du savoir qu'il suppose être sa vérité. Or l'analyste peut lui aussi souscrire à cette idée, premièrement en raison de sa névrose propre. Mais il a une raison de plus d'accréditer cette idée ; c'est qu'il échappe difficilement au vœu d'asseoir le réel en jeu dans la cure psychanalytique ailleurs que dans l'effectivité de ce qui s'y passe : de trouver, en somme, dans une réalité extérieure à la cure, ou la précédant, le référent de celle-ci ; et, pour le coup, d'établir un terrain d'entente, voire d'échange facile, avec tout autre discours que le sien. En faisant cela nous obtenons en prime une remarquable réduction de notre responsabilité dans la direction de la cure.

Pour autant peut-on dire que le passé ne compte pas ?

Le passé compte dans une vie pour le sens qu'il donne aux contraintes du présent, et, dans une analyse, parce que en parler, voire même croire en son effectivité, est l'occasion de nouer le lien du transfert jusqu'à permettre qu'une parole se dise qui modifie les contraintes du présent. Une parole - faut-il le préciser ? - dont l'efficace tient toujours au lieu d'où elle peut être énoncée. Plutôt qu'archéologue, ce qui a souvent été une image utilisée pour représenter l'analyste, l'analyste serait terrassier, ou architecte d'aménagement urbain : parce qu'il n'a pas affaire au temps d'une vie, mais à l'espace d'une structure.

Depuis Lacan nous l'avons vu, nous sommes conduits à nous démarquer d'une conception de

l'analyse comme activité mémorisante et spéculative, pour laquelle il y aurait, dans la cure, « progrès » du savoir touchant la vérité. Pourquoi ? Parce qu'elle implique qu'une telle conception de l'analyse (ou de quelque thérapie de la parole que ce soit) produit des effets, mais se méprend en empruntant l'explication de ces effets à un gain de savoir de l'analysant, c'est-à-dire à un épiphénomène du transfert.

Le plus fort, c'est que l'activité mémorisante et spéculative ainsi poursuivie, loin d'être sans effets, produit au contraire un véritable ravalement moïque, comme on dit ravalier une façade, qui peut prendre allure de guérison : le sujet s'y découvre un sens. Qu'on pense aux effets « bénéfiques » et immédiats, parfois, du commencement d'une analyse, quand la parole du patient emprunte le chemin de la mémorisation téléologique. Jean-Pierre Rumen utilisait cette expression l'autre jour : d'épuiser le symptôme dans le récit sans cesse répété.

Il faut dire que cette question n'est pas facile. Quelles critiques peut-on faire à cette conception de l'analyse comme activité mémorisante ? Et ces critiques sont-elles valides ?

La première critique utilise l'argument selon lequel le surplus de sens qui vient rendre vivable un symptôme, le laisserait finalement inentamé dans sa nécessité répétitive et que donc la cure n'aurait pas réellement eu lieu, curieusement n'en est pas un. Parce que le symptôme n'est pas autre chose qu'un état de la structure, plus ou moins invivable pour celui qui s'en plaint : à minima, d'ailleurs. Ce qui distingue le symptôme psychanalytique du symptôme psychiatrique, c'est que son concept inclut la plainte, et éventuellement l'adresse à un analyste, alors que le symptôme psychiatrique se définit par rapport à une norme. Or, si grâce à du sens, le symptôme redevient vivable et si la plainte est ainsi abolie, il faut admettre que le sens en question a opéré le remaniement demandé de la structure, et a supprimé le symptôme. On peut dire oui, mais ajouter que le remaniement est « léger », pour entrer dans des distinctions hégéliennes entre quantitatif et qualitatif, ce qui reste arbitraire. On peut de même imputer à ce remaniement un caractère temporaire qui rendrait vaine la prétendue « guérison » : cela est probable, mais pas facile de démontrer.

De tels arguments en cachent un autre, plus radical : savoir que, ce qui prête à conséquence structurale dans une cure, ainsi qu'en général

dans le langage, c'est le signifiant et non le sens ; si bien qu'il y aurait ici fausse attribution. On croirait que mémorisation et spéculation opèrent, alors qu'elles ne seraient là que les prétextes, voire les véhicules, de ce qui est efficace ; ou éventuellement qu'elles n'en seraient que le mode après coup de compréhension, voire de refoulement.

Encore faut-il se demander comment il se fait que l'analyse puisse apparaître, de façon quasi immédiate, comme activité mémorisante et spéculative : c'est certainement parce que le gain de savoir qu'on y obtient est d'abord de l'ordre du souvenir et de la spéculation (j'entends ici par « gain de savoir », le gain de savoir conscient, plus exactement le gain de connaissance).

Cette réponse introduit une question de plus. Car pourquoi, à priori gagnerait-on, dans l'analyse, du savoir historique ? Il est vrai que, en tout cas dans notre culture, un sujet névrosé semble concevoir son identité sous la forme d'une histoire, ce qui est peut-être, je l'ai déjà suggéré, un mode spécifique de refoulement de son existence de Sujet. Mais il est aussi vrai que l'analyse, depuis ses débuts, n'est pas sans responsabilité à cet égard.

Or, il s'agit de conduire l'expérience analytique à l'opposé de la constitution d'un savoir, qui à la fois entretiendrait le corps de l'Autre, et pourrait se faire phallus pour parer à son manque. A l'opposé de la constitution d'un savoir c'est-à-dire que l'expérience analytique doit être conduite vers le constat (si l'on peut appeler constat un vécu qui ne s'accompagne pas d'une prise de conscience) qu'il n'y avait pas chez l'analyste de savoir pour donner corps à l'Autre, voire que, comme supplément au manque de ce corps, on n'est rien, d'autant moins un savoir. Et la liquidation du transfert tient à l'expérience qu'il y a déjà inéluctablement méprise dans la structure même, puisque la division dans le langage produit la place de la vérité de telle sorte qu'elle est supposée être un savoir et ainsi imaginée. Et cette inévitable imagination est cela même qui constitue le corps dont on sert la jouissance.

La fin perverse d'une analyse c'est effectivement qu'on peut savoir ce qui nous détermine, qu'on peut savoir sa vérité. Or il n'y a pas de savoir de la vérité, ce qu'on appelle vérité est la place fuyante de la chaîne indéfinie à

laquelle est renvoyée la signification de ce qui se dit.

Avec cette question de l'Autre et de la jouissance, on pressent en quoi la psychanalyse est politique.

Plus il y a d'Autre - voire, au pluriel, d'Autres-, plus il y a de chances d'en produire la jouissance. Si la psychanalyse a une charge c'est celle d'être une pratique qui permette l'expérience effective de l'inexistence des Autres que nous servons dans la cité : une pratique qui pourrait être la psychanalyse dans la cité.

En matière d'horreur, il y aurait celle d'une psychanalyse qui, justement sortie de la Sorbonne, tournerait, selon le mot de Canguilhem pour la psychologie, résolument à droite, vers la Préfecture de Police pour y installer ses meubles.

En clair : l'analyste, dans la cité qu'il habite, n'a pas une responsabilité de sa fonction différente de celle qu'il a dans les cures qu'il dirige. Dans sa vie publique - je veux dire : s'il parle, enseigne ou écrit au nom de sa fonction -, il est comptable des effets qu'il produit.

Il est difficile dès lors de ne pas attribuer aux analystes et à la psychanalyse une responsabilité qui excède le cadre de la cure.

On pourrait représenter les thérapies sur une courbe de Gauss allant de la psychanalyse à la canaillerie, si l'on entend par celle-ci une attitude qui est toujours du côté du sacerdoce, et qui veut renforcer l'être parlant dans sa croyance que l'Autre non seulement existe, mais veille sur lui, voire lui veut du bien. Il s'agit de ce qui se produit à chaque fois que le discours psychanalytique est utilisé à d'autres fins que ce pourquoi il est fait, par exemple par le biais d'interprétations sauvages ou en général en utilisant l'autorité de l'analyse pour des fins non analytiques. Finalement le terme de canaillerie désigne ceux **qui savent ce qu'ils font** en empruntant pour leurs fins propres la puissance du transfert. Ce qui établirait le classement d'ordre sur cette courbe, ce serait le degré d'opacité et d'épaisseur de l'Autre qui est maintenu.

Ce qui me semble être la spécificité de la psychanalyse c'est qu'elle a à s'en prendre, sans discrimination, à la multiplicité des corps dont

un sujet peut servir la jouissance dans la vie dite sociale.

Deux voies sont ouvertes au psychanalyste. L'une qui - en faisant de sa discipline un savoir monnayable sur la vérité - en facilite le commerce culturel et lui réserve une place d'idéal social. Alors là, elle participerait à l'opacité de l'Autre qui régit la cité. Et le Psychanalyste en tirerait un renom voire l'amour du prince. Mais c'est l'autre voie qui lui incombe. Soit: de hanter la cité d'une forme telle de savoir, que celui sur la vérité reste pour chacun à supposer ; voire que, à l'entendre, une chance soit plutôt offerte à une expérience dans laquelle ce savoir se révèle être une méprise : c'est l'expérience qu'on peut bien appeler celle du roi nu.

Roland Gori

La certitude de la haine



« On ne haïrait pas si on n'avait pas à se haïr en même temps. »

R. Nimier¹

« Que se passe-t-il quand la souffrance augmente et dépasse la force de compréhension du petit être ? L'usage commun caractérise ce qui s'ensuit par l'expression : « l'enfant est *hors de lui* ». »

S. Ferenczi²

« Que l'être comme tel provoque la haine n'est pas exclu » [...] « une haine solide, ça s'adresse à l'être [...] »

J. Lacan³

Parler de la haine relève presque de la gageure car au centre même de cette passion c'est justement la dimension symbolique qui fait défaut et les mots manquent pour la dire tant qu'ils n'ont pas trouvé le moyen de la lier à autre chose, qu'il s'agisse de l'amour ou du savoir. Dans la passion haineuse les mots se délitent comme signifiants et se trouvent bien souvent rabaissés au rang d'objets, de choses, d'actes, de coups, de marques qui tentent de tuer et d'abolir ce qu'ils visent. Et encore dans

ces cas-là s'agit-il d'une passion haineuse intriquée à l'érotisme sadique et non de cette haine primordiale, originaire qui s'adresse tout autant à l'être de l'autre qu'à l'être du sujet ? Dans ce dernier cas la haine s'avère consubstantielle à l'être, elle se révèle ontologique. C'est peut-être en ce sens qu'il convient d'entendre la phrase d'Empédocle : « La genèse commence là où la haine s'accomplit. » Mais ce commencement logique demeure à proprement parler innommable. Cette haine sourde et obscure est une affaire ontologique, c'est l'hypothèse que je vous propose. A condition, bien sûr, de ne pas réduire l'être à une substance, à un étant ou à sa représentation, c'est-à-dire à une ontologie de la présence, mais bien plutôt à concevoir ce concept de l'être comme relevant nécessairement d'une soustraction logique qui détermine sa manifestation dans la variété et la multiplicité des étants. En ce sens l'être est le nom du vide et je citerai Alain Badiou : « Le vide est le point d'être imprésentable de toute présentation. Le vide est le nom de l'être. » C'est à ce point là que s'adresse la haine. C'est bien pourquoi d'ailleurs il est si difficile d'en parler et si difficile de la trouver à l'état pur au cours des analyses où elle apparaît toujours mâtinée d'érotisme et d'amour. La haine est réaliste, elle récuse l'appareil de langage où le sujet se trouve et se perd à la fois dans les défilés de la parole.

Avant de tenter de circonscrire rigoureusement ce concept de la haine je partirai du constat selon lequel ce mot se trouve rarement dans les dictionnaires où nous puisons nos références. Et si on veut bien entendre avec Freud que « l'exemple est la chose même » c'est dire d'une certaine façon le caractère d'incompatibilité de la haine et du langage.

Ce concept de haine est absent du *Vocabulaire de la psychanalyse* de Laplanche et Pontalis. Il n'est fait mention de la haine qu'avec l'ambivalence, c'est-à-dire en liaison avec l'amour. De même on ne trouve pas de défini-

¹R. Nimier, *Amour et Néant*. Paris : Gallimard

²S. Ferenczi, 1932, *Journal clinique*. Paris : Payot, 1985, p. 79.

³J. Lacan, 1972-73, *Encore Livre XX*. Paris : Seuil, 1975, p. 91.

tion de ce concept dans le *dictionnaire de la philosophie* de Lalande. Quant à ce trésor de l'étymologie de la langue française que constitue le *dictionnaire historique de la langue française* d'Alain Rey (1992), il est étonnamment pauvre et avare quant à l'étymologie de ce mot indiquant en quelques lignes que « le mot haine provient du verbe haïr » issu de l'ancien français d'après l'ancien haut allemand. Peu de choses donc dans les dictionnaires pour parler de ce qui fait tourner le monde. C'est dans le *Dictionnaire de la psychanalyse* de Roland Chemama que l'on trouve l'article le plus original essayant à la suite de Lacan de définir cette « passion du sujet qui vise la destruction de son objet ». L'article signé de Pierre-Christophe Cathelineau est rigoureux et excellemment didactique.

Cathelineau rappelle que Freud dans *Deuil et mélancolie* (1917) montre que la haine à l'égard de l'objet perdu est retournée contre moi sous la forme d'une culpabilité auto-punitive qui conduit le mélancolique à s'adresser des reproches originairement destinés à l'objet qui l'a abandonné. Cette haine de soi est caractéristique du masochisme moral, et nous verrons, en anticipant un peu sur mon propos, qu'elle se trouve au cœur de ce masochisme originaire que Freud appelle féminin et qui constitue l'un des ressorts du transfert. Si l'analyste n'advenait pas comme cet objet perdu qui cause la parole, la justifie dans sa détermination et son adresse, il n'y aurait pas d'analyse.

Cathelineau rappelle également que dans l'œuvre de Freud deux conceptions de l'analyse se font progressivement jour, conceptions que Lacan à sa manière va avoir le soin de développer et qui constitueront le fil conducteur de mon exposé.

LA HAINE JALOUSE

La première conception de la haine chez Freud se trouve placée sous le signe d'une rivalité avec l'intrus dont la figure paternelle assure la fonction. La haine du père, la rivalité haineuse avec le père, assure une identification dont la signification symbolique provoque le remords mélancolique et l'origine de la morale consistant pour le sujet à s'interdire lui-même ce que le père lui interdisait. C'est une des conceptions psychanalytiques de la genèse du Surmoi comme consécutif à la dialectique œdi-

pienne. *Totem et tabou* s'offre comme le roman, la fiction de cette origine.

Mais Freud voit aussi dans la haine primordiale l'origine de la tendance native de l'homme à la destruction, à la cruauté, à la méchanceté. Bien sûr cette haine primordiale, originaire, s'avère consubstantielle au concept de la pulsion de mort. Mais avant même la découverte de ce concept Freud avait entr'aperçu l'origine de cette haine primordiale dans la constitution de la réalité. Dans « Pulsions et destins des pulsions » (1915) Freud institue une double polarité : le Moi-sujet à l'origine se trouve identifié avec ce qui procure du plaisir et le monde extérieur advient comme la localité du déplaisir. C'est un point important et c'est en ce sens que je dis que la haine est *réaliste*. L'objet naît dans la haine et de ce fait il existe une véritable précession de la haine sur l'amour. Je cite Freud : « Pour le moi-plaisir purifié, l'objet coïncide malgré tout de nouveau avec l'étranger et le haï. » (1915, p. 181). Freud précise qu'à l'origine amour et haine ne concernent pas les pulsions. Il écrit : « La haine, en tant que relation à l'objet, est plus ancienne que l'amour ; elle prend source dans la récusation, aux primes origines, du monde extérieur dispensateur de stimulus, récusation émanant du moi narcissique. » (1915, p. 184). Je ne fais donc que pousser un peu le texte de Freud pour aller à la rencontre de mon propre énoncé selon lequel cette haine primordiale consiste à produire de l'hétérogène sans érogénéité. Mais cette hétérogénéité paradoxalement nous ne pouvons dans l'analyse en rendre compte que lorsqu'elle se trouve liée à des éléments érogènes. Encore un effort pour être analyste et je m'avancerai à dire que cet hétérogène produit par la haine primordiale concerne moins la réalité proprement dite que le réel lacanien. Et qu'en outre cet hétérogène produit par la haine primordiale opère au sein même des formations de l'être. Il constitue la part à jamais perdue et innommable de l'être dont l'objet du mélancolique n'est que la patère à laquelle le patient accroche désespérément ce réel à jamais perdu de son être dont le langage s'avère impuissant à rendre compte. L'objet hétérogène en ce sens-là demeure cette part innommable de l'être perdu dont le deuil comme la mélancolie tentent la restitution imaginaire. En ce sens également je ferai mienne cette phrase de Giorgio Agamben dans *Stanza* : « Dans cette perspective, la mélancolie serait moins une réaction de régression devant la perte de l'objet aimé qu'une aptitude fantasmatique à

faire apparaître comme perdu un objet qui échappe à l'appropriation. »¹. Je vous aurai tout dit maintenant si j'ajoute que *cette part de l'être qui échappe à l'appropriation* s'avère consubstantielle au langage et constitue le véritable objet de la haine. C'est même pourquoi cette haine primordiale, ce à quoi elle aspire c'est à une certitude dont elle se nourrit et que ne sauraient lui restituer l'amour et la parole. Dans l'amour et la parole rien n'est sûr et c'est même pourquoi l'homme partage avec son semblable aussi bien le pain de la vérité que celui du mensonge. Ce doute, ce trouble, cette incertitude, la haine n'en veut pas et c'est pourquoi elle les récuse comme inaptés à son objet. Alors me direz-vous le vrai amour n'aspire-t-il pas lui aussi à la certitude ? Oui bien sûr à condition d'ajouter avec Lacan que le vrai amour débouche nécessairement sur la haine. C'est même par là que Lacan se trouve conduit à parler d'« hainamoration ». Il écrit dans le *Séminaire Encore* : « L'abord de l'être, n'est-ce pas là que réside l'extrême de l'amour, la vraie amour ? Et la vraie amour — assurément ce n'est pas l'expérience analytique qui a fait cette découverte, dont la modulation éternelle des thèmes sur l'amour porte suffisamment le reflet — la vraie amour débouche sur la haine. » (p. 133).

Cette référence à Freud et à Lacan nous conduit tout uniment à nous confronter à la *polysémie du concept de la haine* et aux multiples questions qui surgissent de cette polysémie. Pour essayer dans un premier temps de réduire la polysémie de ce concept et de ses affinités avec les notions d'agressivité, de violence, de terreur et d'hostilité, j'opère avec la distinction lacanienne entre la haine jalouse et la haine de l'être.

La *haine jalouse* c'est celle qui jaillit, comme le dit Lacan dans le *Séminaire Encore*, de la « jalouissance » telle qu'elle se met en œuvre dans la rivalité haineuse et dont la fameuse scène rapportée par Saint Augustin fait illustration. Scène où Saint Augustin voit, et il précise « j'ai vu de mes yeux », un tout petit enfant en proie à la jalousie à l'égard d'un puîné qui tétait le sein de sa mère : « Il ne parlait pas encore, et déjà il contemplait, tout pâle et d'un regard empoisonné, son frère de lait. » (1966, p. 114). Dans ce que Lacan appelle cette

absorption spectaculaire le sujet se perçoit imaginativement comme dépossédé de l'objet de son désir. En même temps qu'elle le dépossède de son objet la structure imaginaire de la haine jalouse s'avère fondatrice de ce désir. Cette image qu'il hait lui révèle un objet perdu qui réactive la douleur de la frustration primordiale de la séparation d'avec la mère. Cette jalousie fraternelle s'avère sororale au désir.

Un bref souvenir clinique surgit à ma mémoire. Il s'agit d'une analysante qui se plaint inlassablement que sa sœur puînée lui prend tout, qu'elle s'empare sans cesse des marques de ses parfums, du choix de ses vêtements, de ses intérêts culturels et humains, de ses affinités amicales et amoureuses et jusqu'à ses propres paroles qu'elle retrouve dans la bouche de l'autre qui feint d'ignorer qu'elles étaient d'abord dans la sienne. De cela l'analyste n'a pas grand chose à dire, sauf à fourguer une théorie psychologisante qui répéterait en acte de parole la rivalité spoliatrice. Puis surgit un rêve. Dans ce rêve l'analysante se voit en train de percevoir l'homme du moment pour lequel elle a une certaine inclination dans les bras de sa sœur. Chose curieuse elle a la certitude que l'homme s'est trompé puisque c'est elle qu'il aime, qu'il s'en aperçoit mais que c'est trop tard puisque l'irréparable est accompli. Là il s'agit d'un rêve c'est-à-dire de la réalisation d'un désir, désir à l'évidence de tromper et d'être trompée au prix d'une frustration de l'objet. Ce qui lui permet, d'une part de garder la certitude d'être à l'origine de ce qui se passe, et d'autre part de priver les protagonistes d'un choix sur lequel ils sont trompés. C'est-à-dire donner l'objet pour garder l'amour et le désir. En somme l'objet elle le donne d'autant plus volontiers que le désir elle se le garde. L'histoire appartient à la patiente et je n'aurai pas ici l'impudeur de l'interpréter. Notons seulement la captation agressive par l'image qui précipite une identification à l'autre prompte à nourrir toutes les passions narcissiques. La jalousie advient comme le prototype d'un drame social, l'autre constitue à la fois le modèle et l'obstacle à la satisfaction du désir par le relais des objets convoités. Cette haine jalouse entretient avec l'agressivité une certaine parenté sans pour autant pouvoir se confondre avec elle. Ce qui leur est commun c'est cette dimension imaginaire sur le terrain de laquelle se déploie les rivalités narcissiques du drame social. L'image, le regard, le spectacle réfèrent à l'expérience princeps du miroir qui amène Lacan à définir en

¹ G. Agamben, 1981, *Stanze*. Paris : Payot, 1998, p. 48.

1948 l'agressivité comme, je cite, « la tendance corrélative d'un mode d'identification que nous appelons narcissique et qui détermine la structure formelle du moi de l'homme et du registre d'entités caractéristiques de son monde. » (*Écrits*, p. 110). Cette passion érotique pour une image opère par la captation de l'imgo de la forme humaine dans une identification où le sujet ne se saisit que dans une aliénation où il se perçoit par un autre, dans un autre et comme un autre. Lacan écrit : « Cette forme se cristallisera en effet dans la tension conflictuelle interne au sujet, qui détermine l'éveil de son désir pour l'objet du désir de l'autre : ici le concours primordial se précipite en concurrence agressive, et c'est d'elle que naît la triade de l'autrui, du moi et de l'objet, qui, en étoilant l'espace de la communion spectaculaire, s'y inscrit selon un formalisme qui lui est propre [...] » (*Écrits*, p. 113).

Ce champ de la passion imaginaire de la rivalité jalouse a été amplement labouré par Freud avec le socle œdipien de l'hostilité à l'égard du père. Freud invente même ce mythe de l'origine de l'hostilité à l'endroit du père avec *Totem et tabou*. Mais c'est plus particulièrement au cours des cures de névrosés que Freud découvre cette haine inconsciente à l'égard du parent du même sexe qui constitue un des ressorts principaux du complexe œdipien. *L'interprétation des rêves* apparaît même l'ouvrage fondamental dont la forme comme le contenu s'avèrent élaborés à l'étoffe de cette culpabilité produite par la haine inconsciente à l'égard du père dont le rêve de mort réalise la satisfaction du désir meurtrier. Et c'est plus particulièrement encore avec l'analyse de la névrose obsessionnelle de *L'homme aux rats* que Freud reconnaît dans le refoulement de la haine infantile l'origine des conflits ultérieurs de la névrose. Bien sûr la névrose obsessionnelle offre une affinité exceptionnelle avec la haine inconsciente qui nourrit toutes les formations symptomatiques qu'il s'agisse du doute, de la scrupulosité, de la méticulosité, du masochisme, de l'oblativité ou plus directement de l'ambivalence des sentiments, de l'impuissance de la rage ou des vibrations des colères impulsives. C'est une figure clinique exemplaire à même de montrer, comme la mélancolie, mais autrement, l'ambivalence de toutes les relations d'objet. Mais ce qui est plus intéressant dans ce texte de 1909 de *L'homme aux rats* c'est que la haine dont il s'agit est qualifiée d'inconsciente et d'infantile, ce qui est la même chose, et que

par conséquent le concept de haine ne saurait se réduire au phénomène de la haine manifeste. Bien au contraire c'est dans un amour intense que Freud trouve la preuve de l'existence de la haine refoulée. Il écrit même : « J'objecte que c'est justement cet amour si intense [à l'égard du père] qui est la condition du refoulement de la haine. » (1909, p. 216). Il précise encore : « Son amour — ou plutôt sa haine — est vraiment tout puissant : ce sont justement ces sentiments qui produisent les obsessions dont il ne comprend pas l'origine et contre lesquelles il se défend sans succès. » (p. 252). Cette hostilité inconsciente se trouve mêlée à l'érotisme pulsionnel du sadisme que le névrosé peut alors retourner contre lui-même sous forme de masochisme suicidaire ou symptomatique. En somme il peut se frapper lui-même à l'endroit où il a envie d'atteindre l'autre. Nous sommes ici, et c'est important, dans la première conception freudienne du masochisme conçue comme retournement du sadisme contre soi. Freud donne un exemple avec *L'homme aux rats* en constatant que son patient était obsédé par la nécessité de maigrir. Après avoir interprété ce souhait comme une tendance suicidaire, Freud débusque chez son patient la haine et la jalousie à l'endroit de son cousin, Dick. En allemand, *Dick* signifie gros et Freud écrit : « c'est ce Dick qu'il eût voulu tuer. Il était au fond, plus jaloux et plus furieux qu'il ne voulait se l'avouer, et c'est pourquoi il s'imposait, pour se punir, la torture de la cure d'amaigrissement. » (p. 221). Ce cousin que tout le monde appelait Dick s'appelait Richard comme le frère du patient dont le prénom se trouve utilisé pour former un autre symptôme : « Ce malade, après une dispute avec son frère, se mit à ruminer d'une façon obsessionnelle pour trouver un moyen de se débarrasser de sa fortune, ne voulant plus avoir affaire à de l'argent, etc. Or son frère s'appelait Richard. » (p. 222).

Dans cette première conception freudienne de la haine jalouse celle-ci se trouve constituée de pied en cap, dans sa genèse comme dans sa fonction, comme une « réaction à une rage extrêmement violente soustraite au conscient, rage dirigée contre la personne qui trouble l'amour. » (p. 222).

Les choses ne sont pas simples pour autant puisqu'avec cette première conception de la haine jalouse nous héritons de *deux questions* pour lesquelles les réponses demeurent peu satisfaisantes.

La première de ces questions concerne le rapport toujours problématique entre la haine manifeste qui s'offre dans les phénomènes d'agressivité, d'hostilité ou de jalousie et la haine inconsciente à l'origine de symptômes dont les plus paradoxaux peuvent être un amour intense, une oblativité généreuse ou des symptômes masochistes. Nous voilà donc terriblement embarrassé puisqu'à proprement parler à devoir dialectiser le concept de haine le psychanalyste ne peut le faire que sur le plan qui est le sien, c'est-à-dire celui de l'inconscient. A partir de là il doit renoncer à vouloir rendre compte des événements manifestes de la haine, de la violence, de la terreur, du racisme, de l'hostilité meurtrière, pour ne se préoccuper que de la haine inconsciente qui se donne dans les symptômes, les rêves et les transferts. Bien évidemment ce renoncement l'analyste ne saurait l'accomplir jusqu'à son terme dans la mesure par exemple où la haine meurtrière des passages à l'acte criminels réalise littéralement la métaphore haineuse à l'origine des rêves, des symptômes et des transferts. Comme bien souvent dans la psychose ces hallucinations agies que sont les crimes passionnels ou les meurtres immotivés témoignent de l'existence de cette haine inconsciente dont le névrosé fait son symptôme et qui réapparaît dans le réel dans la psychose. L'articulation entre la haine manifeste et la haine inconsciente n'est pas simple, mais disons pour le moins que nous devons en dialectiser les concepts en le réinsérant dans le contexte d'expérience d'où ils proviennent.

Cette haine jalouse inconsciente se trouve étroitement mêlée à l'érotisme et à l'amour. D'une certaine façon c'est son refoulement qui conditionne parfois l'expression manifeste de l'amour. Par exemple à propos de Ferenczi Freud écrit à Jung : « Mon compagnon de voyage est un homme que j'aime beaucoup, mais un peu maladroitement rêveur, et il a une attitude infantile à mon égard. Il m'admire sans discontinuer, ce que je n'aime pas, et me critique sans doute âprement dans l'inconscient si je me laisse aller. Il s'est comporté de façon trop réceptive et passive, a tout laissé faire pour lui comme une femme, et mon homosexualité ne va quand même pas jusqu'à l'accepter comme tel. La nostalgie d'une *vraie femme* augmente considérablement dans de tels voyages. » (lettre du 24/09/10).

La deuxième question est beaucoup plus embarrassante. Il s'agit de savoir tout simplement ce qu'est la haine du point de vue psychanalytique :

un sentiment, un affect ou une représentation. Puisque nous avons admis que la haine du point de vue psychanalytique est essentiellement inconsciente la question est de savoir si elle est un affect ou une représentation. Si elle est une représentation on peut sans difficulté postuler son refoulement, à ce moment-là la représentation est celle d'une privation vécue sur le mode de la frustration. Avec Spinoza nous pourrions dire que : « La haine est la tristesse, accompagnée de l'idée d'une cause extérieure. » (Livre III). Cette définition restreinte de la haine comme représentation permet par sa jonction à des représentations de mots de postuler la possibilité d'un refoulement et la genèse de formations substitutives analysables. Tout paraît simple. Le problème c'est que Freud en parle comme d'un affect et qu'il nous propose deux formulations contradictoires : la première, c'est que la haine inconsciente serait un affect refoulé et la seconde, c'est que seule la représentation est refoulée, l'affect qui l'accompagne ne peut être, lui, que déplacé ou inhibé. Nous voilà en présence d'une aporie.

Lacan, à sa manière, sort de cette aporie en proposant le terme de *passion* et recense trois passions fondamentales : l'amour, la haine et l'ignorance. Et ces trois passions fondamentales tournent autour d'un seul affect qui est celui de l'angoisse, c'est l'affect central autour de quoi ces trois passions s'ordonnent. Il précise que ce n'est pas l'affect qui est refoulé mais le représentant de la représentation, c'est-à-dire le signifiant. L'affect, lui se dérobe, il se trouve déplacé et méconnaissable. Ce qui est intéressant dans la conception lacanienne de la haine comme passion c'est qu'elle implique nécessairement le signifiant. Il y a chez Lacan une conception des passions que sont la haine, l'amour et l'ignorance qui inclut une dimension symbolique grâce à laquelle nous pouvons sortir de l'aporie freudienne. Dès lors nous ne pouvons plus rabattre la haine, l'amour ou l'ignorance sur leur seule dimension imaginaire par où elles deviendraient inaccessibles à tout traitement analytique opérant par le médium de la parole et du langage. Dès le *Séminaire I* sur les *écrits techniques de Freud* en 1954 Lacan propose une définition irrécusable de ces trois passions. Il écrit : « c'est seulement dans la dimension de l'être, et non pas de celle du réel, que peuvent s'inscrire les trois passions fondamentales — à la jonction du symbolique et de l'imaginaire, cette cassure, si vous voulez, cette ligne d'arête qui s'appelle l'amour — à la jon-

tion de l'imaginaire et du réel, la haine — à la jonction du réel et du symbolique, l'ignorance. » (p. 297-98). Lacan montre que ces deux possibilités de l'amour et de la haine ne vont pas sans cette troisième que les psychanalystes négligent et qu'ils nomment l'ignorance en tant que passion. La passion de l'ignorance constitue une des composantes primaires de la duperie du transfert. Sans elle point de résistance du Moi qui se trouverait subjugué par les passions haineuses ou amoureuses, comme sous hypnose. Nous verrons ultérieurement l'importance de cette passion de l'ignorance dans la conception de la haine comme revendication ontologique. Pour l'heure retenons seulement que l'amour et la haine comme passions imaginaires devraient être distinguées du don actif qu'elles constituent sur le plan symbolique comme tentatives de capturer narcissiquement l'être du sujet aimé ou haï. Lacan écrit : « Eh bien, la haine, c'est la même chose. Il y a une dimension imaginaire de la haine, pour autant que la destruction de l'autre est un pôle de la structure même de la relation intersubjective. [...] Là même, la dimension imaginaire est encadrée par la relation symbolique, et c'est pourquoi la haine ne se satisfait pas de la disparition de l'adversaire. Si l'amour aspire au développement de l'être de l'autre, la haine veut le contraire, soit son abaissement, son déroutement, sa déviation, son délire, sa négation détaillée, sa subversion. C'est en cela que la haine, comme l'amour, est une carrière sans limite. » (1954, p. 305).

Ce terme de passion qui implique la dimension du signifiant n'est pas sans rapport, loin de là, avec la notion d'affect. Sans pour autant les confondre je souhaiterais les rapprocher dans la mesure même où ce rapprochement ouvrira le développement de la deuxième partie de mon travail lorsque je me consacrerai à la question de la haine de l'être. En effet le mot allemand *Affekt* jusqu'au XVII^e siècle désigne la passion et ce n'est qu'à partir de 1647 que le mot de *Leidenschaft* tend à le remplacer. Freud ne devait pas ignorer l'usage tombé en désuétude de ce mot pour désigner la passion puisque dans le langage juridique *Affekthandlung* désigne l'acte passionnel. Loin de se réduire à l'affectif ou à l'émotionnel, le terme d'affect par son lien électif avec le passionnel renverrait bien davantage à l'inconscient originaire de la représentation auquel se transfèrent et s'attachent les représentations refoulées après coup, les pensées de transfert. Étymologiquement en français ce

terme se trouve intimement lié au verbe « affecter », lequel dans son origine latine signifie « rechercher, désirer », puis « toucher par une impression physique ou morale », enfin dans son emploi moderne « désigner dans une fonction », « un poste », « une destination ». En ce sens on peut dire que l'analyste devient, au cours des séances, l'affectataire du transfert. Un autre sens du verbe latin *affectare* implique la double idée de mensonge et de manque de naturel et se rapproche comme adjectif d'un sens aujourd'hui disparu qui signifiait « simulé ». En un mot comme en cent, l'« affect », tout en impliquant une force passionnelle, en deçà de toute représentation de mot, n'en demeure pas moins dans l'analyse voué à investir le langage et à le promouvoir comme le simulacre par le jeu duquel le signifiant détient ses effets. Et c'est d'ailleurs aux vestiges de ce pouvoir magique des mots que Freud fait explicitement référence lorsqu'il écrit : « les paroles évoquent les affects et sont le moyen général qu'ont les hommes de s'influencer les uns les autres »¹.

Nous voilà conduit à concevoir la haine inconsciente comme cette passion qui se situe à la jointure du monde des choses et du monde des mots. Cela nous amène au plus près de la question de l'être comme ce que Jacques Hassoun nomme « l'objet obscur de la haine ».

Mais auparavant je voudrai prendre un exemple clinique pour faire le lien avec la deuxième partie de ce travail.

Il s'agit d'une analysante que l'on pourrait qualifier d'obsessionnelle sans que pour autant ce qualificatif psychopathologique fasse avancer le traitement analytique de la question. Disons simplement que ce qualificatif fait signe pour évoquer un tableau de symptômes et pouvoir ainsi vous parler plus facilement de ce que je veux dire. L'analysante en question, disons simplement qu'elle s'empêche de prendre du plaisir pour demeurer au bord de la jouissance incestueuse. C'est-à-dire que dans l'analyse elle s'interdit la plupart des satisfactions érotiques pour mieux en priver ses parents. Bref elle ne veut pas partir dans le plaisir afin de ne pas les laisser seuls car ils risqueraient d'en prendre alors sans elle. Son discours déploie dans ses symptômes, ses rêves et ses transferts, des scénarii de rivalité, de jalousie, d'envie, de tiers-

¹ S. Freud cité par W. Muschg, 1936, « Freud écrivain ». *La psychanalyse*, 1959, 5, p. 73.

exclu. Elle en appelle toujours à l'intrusion d'un autre qui, venant gâcher son plaisir, non seulement lui procure la satisfaction masochiste qu'elle appelle, mais lui garantit aussi que tant qu'elle sera malheureuse ses parents n'auront pas le droit d'être heureux. Si elle souffre pour un autre c'est dans la visée sadique qu'il ne puisse pas l'oublier et prendre du plaisir en dehors d'elle. Le paysage transférentiel est dressé et pose d'entrée de jeu tout autant l'existence de la haine inconsciente qu'elle me voue, que la fidélité absolue qu'elle me manifeste. Il est inutile que je lui dise que c'est elle qui s'empêche de prendre du plaisir puisque c'est cela même qu'elle ne cesse de me dire. Alors je fais le mort. Dans ce cas là ce n'est pas très difficile et les profondes tentations de dormir qui me saisissent ne m'empêchent pas de rêver à des jours meilleurs. De temps en temps j'interviens, je souligne un propos, ponctue certaines phrases, cite certains mots, rapproche des éléments de rêve, incite à associer, bref je m'anime un peu. Et puis un jour les choses changent, elle décide de partir en vacances, de manquer ses rendez-vous et à son retour s'étonne de deux choses. La première c'est que j'ai pu ajouter un fauteuil dans mon cabinet, fauteuil qu'elle a fréquenté si j'ose dire plusieurs années durant, bref dont elle a quasiment halluciné l'absence. La deuxième c'est que durant ses vacances elle a pour la première fois de sa vie oublié ses angoisses et ses symptômes. Pour la première fois de sa vie elle s'est abandonnée à des plaisirs érotiques de toutes sortes sans devoir se contraindre à une haine qu'elle retournait contre elle-même. Bref pendant ses vacances elle m'a oublié, comme elle vient d'oublier la présence de ce fauteuil sur lequel pendant des années durant elle a déposé ses affaires avant de s'allonger sur le divan. Les choses ne se sont pas arrêtées à ce *happy end*. Elle fit resurgir son angoisse, ses symptômes et sa haine épisodiquement et précisément à chaque fois où elle allait comme elle disait « s'en sortir », c'est-à-dire se séparer de moi. Elle a poursuivi son petit bonhomme de chemin analytique en faisant de plus en plus fréquemment des sorties de plus en plus longues au cours desquelles elle grignotait quelques miettes libidinales avant de se réfugier « dans son trou », comme elle disait, le bouchant en quelque sorte à son corps défendant. Ce qui est apparu au cours de l'analyse, c'est qu'elle pratiquait la politique des petits pas au cours de laquelle l'enfant s'éloigne de plus en plus fréquemment et de

et de plus en plus longuement des jupes de sa mère en s'ouvrant au nouveau et à l'étranger, en vaquant à ses occupations de plaisir et en lui octroyant du même coup la liberté de désirer ailleurs, puis se retournant constatant son absence ou son éloignement se précipitant à nouveau en criant et en pleurant au moyen de ses symptômes, se collant pour ainsi dire à la jouissance incestueuse et renonçant au plaisir. L'histoire analytique de cette patiente lui appartient en propre et je ne vous en parlerais pas. Ce tableau transférentiel sommaire a pour fonction de montrer en quoi le masochisme constitue dans le transfert le moyen de souffrir pour l'autre en se l'incorporant. Comme l'écrit Conrad Stein dans *L'enfant imaginaire* (1971) si le patient recherche dans l'analyse la jouissance d'y souffrir c'est pour le compte de l'Autre auquel il identifie l'analyste afin que celui-ci « ne soit pas intact de lui » : « Dans le transfert le masochisme appelle le contre-transfert, en cela sa visée est sadique. » Nous voici au plus près du texte de Freud « Deuil et mélancolie » indiquant que par le détour de l'auto-punition le patient exerce sa vengeance sur les objets d'amour originaires. A condition de devoir préciser que la mélancolie dont il s'agit relève moins des figures de la psychopathologie que de la situation psychanalytique elle-même. Le Surmoi en ce sens constitue l'instance par laquelle on se maltraite pour mieux pouvoir continuer à haïr l'objet dont elle emprunte les contours. L'instance morale est cette figure « féroce et cruelle » qui se déduit du déclin du complexe œdipien, en constitue le vestige par où le masochisme peut se maintenir validant la croyance selon laquelle nous souffrons pour quelqu'un, et nous continuons ainsi à être l'élu de son cœur. Dans le *Séminaire sur l'éthique* Lacan écrit : « Dans un article célèbre qui s'appelle *Deuil et mélancolie*, Freud dit aussi que le travail du deuil s'applique à un objet incorporé, à un objet auquel, pour une raison ou une autre, on ne veut pas tellement de bien. Cet être aimé dont nous faisons si grand cas dans notre deuil, ce n'est pas uniquement des louanges que nous lui adressons, ne serait-ce qu'à cause de cette saloperie qu'il nous a faite en nous quittant. Alors si nous incorporons le père pour être si méchants avec nous-mêmes, c'est peut-être que nous avons, à ce père, beaucoup de reproches à lui faire. » (1960, p. 354).

Comme je vous l'ai dit tout à l'heure, la patiente effectua par poussées successives des petites sorties au cours desquelles en

s'exonérant de la demande de l'Autre elle s'accordait du plaisir. Plaisir qu'elle s'interdisait le reste du temps pour maintenir la certitude d'une demande de l'Autre auquel elle offrait en sacrifice sa souffrance. Autre haï et aimé à la fois, vis à vis duquel elle se sentait d'autant plus coupable qu'elle lui obéissait. C'est le paradoxe énoncé à plusieurs reprises par Freud, notamment dans *L'homme Moïse et la religion monothéiste* et repris par Lacan, notamment dans le *Séminaire sur l'éthique* : la cruauté paradoxale de la conscience morale, c'est qu'elle se nourrit justement des satisfactions qu'on lui accorde. Lacan mentionne alors qu'au fond de l'homme existe cette « haine de soi » qui fait que : « L'éthique persécute l'individu beaucoup moins, proportionnellement, en fonction de ses fautes que de ses malheurs. » (1960, p. 108).

Nous avons donc atteint ici avec la mélancolie et la névrose obsessionnelle le cœur de cette haine inconsciente que le sujet dans le masochisme retourne contre lui-même afin de conserver l'objet aimé et perdu. Ce faisant nous n'avons fait que la moitié du chemin. De manière à ouvrir la deuxième partie de notre trajet j'évoquerai par le relais de l'analysante dont je vous ai parlé tout à l'heure un fantasme fréquent dans les cures d'obsessionnels. Bien sûr un postfreudien n'aurait pas manqué de relever à partir de mon récit que dans le transit transférentiel et ses contorsions d'emprise ma patiente s'offrait à la demande de l'Autre comme un objet anal. Ce faisant il n'aurait rien ajouté de plus à ce que disait ma patiente, elle-même, à savoir : « je me traite comme de la merde ». A rapprocher cela du fantasme dont je parlerai tout à l'heure, on passerait pourtant de l'étron à l'être. Le fantasme est simple, quand elle croise sur son chemin des excréments d'animaux qui souillent la chaussée elle a peur de devoir les avaler. Et ce que met en évidence l'analyse, c'est que ces étrons étrangers ça n'est rien moins que son être perdu, cette formation de l'être rendue hétérogène et élevée à la dignité de réel. C'est-à-dire que ce qu'elle imagine dans le fantasme ça n'est rien d'autre que cette jonction impossible et à laquelle elle aspire désespérément de réintroduire en elle cette part de l'être qu'elle n'a jamais pu s'approprier, à jamais hétérogène et que la notion même de perdu recouvre de manière illusoire. C'est ce point de visée de la haine primordiale, haine primordiale de l'être que la haine jalouse, dont j'ai parlé, domestique à l'aide d'Éros.

LA HAINE DE L'ÊTRE

Si nous reprenons maintenant l'article de Cathelineau du *Dictionnaire de psychanalyse* de Roland Chemama nous constatons que cette haine de l'être se distingue de la haine jalouse non seulement en tant qu'elle ne relèverait pas du regard, de l'image mais surtout qu'elle se trouverait au-delà de toute rivalité, de toute concurrence envieuse en se situant en-deça de toute relation d'amour à l'objet. Selon Cathelineau elle viserait l'existence d'un être au savoir insaisissable et plus que parfait. Bref il s'agirait de l'être même de Dieu transformé en objet étrange et répugnant qu'il s'agirait de détruire ou d'exclure comme dans la haine primordiale conçue par Freud. Le réel serait d'autant plus haï qu'il est méconnu et se trouverait surestimé par la menace qu'il représente.

Tout en étant d'accord sur cette conception de la haine de l'être, de la haine ontologique, je préfère faire un détour par Freud, Ferenczi et Stein pour essayer de montrer en quoi cette passion ontologique de l'auto-destruction entretient un rapport au désir de savoir.

Dans « un enfant est battu » (1919) Freud commence par analyser le fantasme à l'aide de l'opérateur de la jalousie. Le père bat l'enfant haï qui risque de déposséder le sujet de l'amour envié. Puis se profile très rapidement la question de l'identification du patient à l'enfant battu. Freud écrit : « Tous ces enfants indéterminés qui sont battus par le maître ne sont pourtant que des substituts de la personne propre. » (p. 231). Ce fantasme de fustigation s'avère un fantasme masochiste. Sous l'effet d'une fixation perverse sadico-anale le fantasme réalise le désir incestueux d'être aimé par le père. C'est la conscience de culpabilité qui transforme le sadisme en masochisme passif coïncidant avec une position féminine. Le problème c'est que ce fameux « sentiment inconscient de culpabilité » Freud va quelques années plus tard lui trouver un prototype sous l'appellation de « besoin de punition ». Le masochisme devient originaire et le sentiment inconscient de culpabilité n'advient que comme instantiation subjective du besoin de punition. *Exit* la jalousie, *exit* la rivalité, subsiste seulement un masochisme originaire articulé à la découverte de la pulsion de mort. Le masochiste veut être traité comme un petit enfant en détresse et en dépendance et surtout comme un enfant méchant. C'est le masochisme féminin qui s'étaye sur le maso-

chisme primaire, érogène, du plaisir de la douleur. La découverte de la pulsion de destruction se trouve posée par Freud comme identique au masochisme. Une part de son action se trouve tournée vers le monde extérieur pour satisfaire le sadisme et la pulsion d'emprise. Une autre part se maintient en tant qu'accroissement du masochisme dans le Moi. A ce moment là Freud pose l'objet incorporé comme sadique, jouissant de torturer le Moi qui jouit de sa propre souffrance. Il écrit : « Le sadisme du sur-moi et le masochisme du moi se complètent l'un l'autre et s'unissent pour provoquer les mêmes conséquences. » (1924, p. 22)¹. Curieux paradoxe, ce n'est plus la culpabilité qui produit le renoncement pulsionnel mais, je cite Freud, « de la répression pulsionnelle résulte [...] un sentiment de culpabilité, et que la conscience est d'autant plus sévère et sensible que la personne s'abstient de l'agression contre d'autres. » (1924, p. 22). Selon cette logique, en apparence énigmatique, plus vous êtes vertueux, plus vous aurez des raisons de vous sentir coupable inconsciemment des fautes que vous n'aurez pas commises. Freud conclut : « Ainsi le masochisme moral devient le témoin classique de l'existence de la mixtion pulsionnelle. Sa dangerosité provient de ce qu'il descend de la pulsion de mort, qu'il correspond à la part de celle-ci qui a échappé au retournement vers l'extérieur comme pulsion de destruction. Mais d'un autre côté comme il a la signification d'une composante érotique, même l'autodestruction de la personne ne peut se produire sans satisfaction libidinale. » (p. 23).

A première vue le psychanalyste pour un temps pourrait penser avoir retrouvé ses petits et croire que les crimes dont il s'agit seraient les crimes œdipiens. A rabattre ainsi la haine de l'être sur le plan des crimes imaginaires ce serait en cours de route perdre la dimension à proprement parler ontologique et symbolique de l'objet auquel s'adresse la haine. Quel est en effet le véritable crime d'Œdipe ? Ce n'est pas bien entendu d'avoir tué son père et couché avec sa mère puisqu'il ne savait pas ce qu'il faisait. Le vrai crime d'Œdipe, comme le remarque Conrad Stein, c'est celui de n'avoir pas voulu rester inconscient. Stein écrit : « Il avait

sacrifié tout son plaisir et causé la perte des siens pour avoir voulu savoir d'où il venait, ce qui lui avait appris où son désir l'avait conduit. » (p. 39, *La mort d'Œdipe*, 1977). Alors le vrai crime d'Œdipe relève du désir de savoir alors que celui de Jocaste consacre la passion d'ignorer. Comme le remarque Conrad Stein dans *Les Erinyes d'une mère*, chaque homme porte en lui une Jocaste qui le supplie d'ignorer ce qui le motive. Jocaste est alors le nom de cette séductrice perverse qui nous pousse à méconnaître ce que le désir de savoir d'Œdipe pousse à découvrir. Si on accepte de se déprendre du scénario tragique, si on se soustrait à la mise en figure des personnages, Jocaste et Œdipe sont des parties de notre réalité psychique antagonistes et inséparables. A partir de ce moment là nous pouvons entendre que tout désir de savoir a une origine incestueuse, transgresse un interdit qui n'est rien d'autre que la passion d'ignorer ce qui fait jouissance. Conrad Stein propose alors de considérer les Erinyes comme des figures de la haine. Les Erinyes sont ces divinités archaïques qui poursuivent le matricide pour venger la défunte. Elles sont la vengeance à l'encontre de celui qui a bravé l'interdit de la méconnaissance en accomplissant le crime du désir de savoir. La figure maternelle comme aptitude à la méconnaissance se trouverait ainsi à l'origine de la haine de soi. Conrad Stein écrit : « L'ombre de l'objet est tombé sur le moi. [...] la haine d'une mère est tombée sur moi, d'où il résulte que je me hais. » (1987, p. 35). Et il ajoute : « A quoi sommes-nous confrontés sans cesse dans l'analyse — celles de nos patients comme la nôtre —, si ce n'est au « je me hais » que chacun est fondé à prononcer. Il ne le sait pas, il ne l'admet pas ; il le sait, il ne l'admet quand même pas ; savoir n'y change rien. [...] la haine portée à soi-même est sans doute un des facteurs les plus fonciers de ce qui se présente comme résistance dans l'analyse. » (1987, p. 35).

Le désir de savoir taraude le sujet dans son arrachement à la jouissance incestueuse de la méconnaissance, de l'ignorance convoquée par Jocaste. Ce désir se trouve élevé à la dignité d'un crime coupable par la contamination de son origine. La figure paternelle pacifie, en quelque sorte, ce processus primitif d'arrachement, d'exclusion, de ségrégation, de récusation. Processus par lequel le réel se constitue. C'est en sens que je vous ai dit que la haine est réaliste. La représentation du Père

¹ S. Freud, 1924, « le problème économique du masochisme ». *Oeuvres complètes*, Paris : puf, 1992, p. 22.

Mort « tiercise », si j'ose dire, ce processus d'exclusion de la haine primordiale attelée à la passion d'ignorer. Le deuil du père est source de lumière, de conscience subjective et de rationalité. Mais comme l'écrit Conrad Stein « autant la lumière — autrement dit, la science — procède du deuil du père, autant la noire mélancolie est liée à la figure d'une mère, fondée, plus précisément, sur la haine inextinguible, immortelle, qui assure un lien indestructible avec une mère. » (1987, p. 36).

Si maintenant nous laissons la conception figurative de Conrad Stein qui déduit le surmoi et la haine de soi du matricide, que rencontrons-nous ? Nous rencontrons la structure même du fantasme masochiste dans sa dimension ontologique : le sujet jouit des coups que lui porte le langage, le savoir du langage promu Autre parental. Lacan convoque, dans le *Séminaire sur l'éthique*, la figure féroce et cruelle du Surmoi comme se déduisant d'une nécessité logique imposée par le caractère insensé et arbitraire de la loi, identifiée à la voie du langage. Je dois jouir pour justifier une culpabilité inconsciente, un besoin de punition, insensés, déduits de mon asservissement aux lois combinatoires du langage. Patrick Guyomard a longuement commenté cette conception lacanienne du Surmoi dans *Le désir d'éthique* (Aubier, 1998). Alors le Surmoi se déduit-il de la subordination de l'être au langage ou bien du matricide ? Ou bien chacune de ces deux conceptions éclaire-t-elle la part laissée dans l'ombre par l'autre ?

Ne nous hâtons pas. Prenons d'abord le détour de l'article de Ferenczi de 1923 sur « le rêve du nourrisson savant ». Dans ce court texte Ferenczi attire notre attention sur les rêves de certains patients qui représentent un nourrisson ou un petit enfant tenant des discours d'une grande profondeur ou d'une haute tenue scientifique. Un peu plus tard, en 1931, à l'occasion du 75ème anniversaire de Freud, il précise le contenu de ce rêve typique : « Il s'agit de rêves où un nouveau-né ou un nourrisson commence soudain à parler et à donner aux parents, ou à d'autres adultes, de sages conseils. Dans un de mes cas, l'intelligence de l'enfant malheureux prit, dans la situation analytique, la forme d'une personne particulière dont la tâche était de porter rapidement secours à un enfant blessé quasiment mortellement. [...] Nous assistons ainsi à la reproduction de l'agonie psychique et physique qu'entraîne une inconcevable et insupportable douleur. [...] Reproduction de cette même agonie que le patient avait vécue à l'occasion d'un

traumatisme sexuel subi dans sa petite enfance. » Dans la conférence prononcée l'année suivante, en 1932, intitulée « La confusion des langues entre les adultes et l'enfant » Ferenczi ajoute deux hypothèses à son travail : d'une part, il établit que le nourrisson savant advient du fait de l'introjection du sentiment de culpabilité de l'adulte séducteur ; d'autre part, il cesse de restreindre ce processus au cas particulier des enfants ayant subi une agression sexuelle et l'étend plus généralement aux effets de l'amour passionnel, de la punition passionnelle ou du terrorisme de la souffrance que l'adulte impose à l'enfant. Si nous franchissons un pas supplémentaire : l'Autre par le langage impose à l'enfant des pensées qui constituent une violence originaire, une séduction sexuelle et narcissique généralisée. Mais dans tous les cas retenons que c'est la mise en réserve de la haine qui se trouve à l'origine du traumatisme.

Bien sûr la démarche de Ferenczi, comme Stein a pu le montrer, s'inscrit dans un double registre. D'une part celui des séquelles de son analyse avec Freud et d'autre part l'enseignement de ses analyses avec des patients « blessés », « terrorisés » par la souffrance, que la psychopathologie contemporaine qualifierait sans vergogne d'état-limite. Mais ce n'est pas ce point que je développerai aujourd'hui. Ce sur quoi je voudrai attirer votre attention c'est le rapport existant entre la violence symbolique du savoir maternel et la haine qu'elle génère. Il s'agit d'une blessure narcissique au-delà ou en deçà des avatars des érotismes partiels. C'est une façon de dire « la haine du savoir de la mère » que vous pouvez entendre dans les deux sens du terme, à savoir : la haine à l'adresse de cette violence du langage maternel par lequel le cri du nourrisson advient comme demande après que la mère lui ait donné un sens, le sien, et la haine que la mère met en œuvre en méconnaissant, si attentive soit-elle, la réalité de l'enfant au profit de la représentation qu'elle peut en avoir.

Le savoir de l'Autre fait violence à l'enfant en le faisant à la fois advenir comme sujet de la parole et victime du trauma du langage. Nous sommes tous des nourrissons savants que le langage a fait vivre au-dessus de nos moyens. Ferenczi en a fait l'expérience avec le langage freudien au cours d'un dialogue analytique dont les séquelles ont participé à ses innovations théoriques et techniques. Point de vue que j'ai développé dans mon livre, *La preuve par la*

parole (puf, 1996). Pour sa part Stein écrit : « En tant que nourrisson savant, l'homme advient dans la haine, haine méconnue, larvée, haine "refoulée", dont le concept est identique, peut-être, à celui de "sentiment inconscient de la culpabilité". Dans le forçage qu'il subit, il advient comme se haïssant lui-même, d'une haine inhérente au savoir qu'il doit mettre en œuvre pour prendre soin de lui-même. Autrement dit, pour survivre, ou peut-être, tout simplement, pour vivre. » (Stein, 1987, p. 60). Sans devoir identifier la démarche de Ferenczi ou de Conrad Stein à celle de Winnicott nous pourrions trouver quelques recoupements. Lorsqu'à propos de l'anorexique Winnicott énonce que « la nourriture frustre l'enfant de son appétit » il dévoile au cœur du transfert la violence inhérente à l'Autre parental. On pourrait dire, dans un autre style, que l'anorexique devient le martyr du symbolique, qu'elle vient témoigner, parfois jusqu'à la mort, du caractère trompeur et fallacieux du savoir de l'Autre. Mais le forçage n'emprunte pas que la voie alimentaire, il s'exerce dans le terrorisme de tous les comportements passionnels de l'Autre : passion de guérir, passion de former, passion du Souverain Bien, passions éthiques en quelque sorte. Un des intérêts, et non des moindres, du travail de Conrad Stein, consiste à démontrer que Ferenczi pas ses innovations techniques inflige à ses patients les traumatismes qu'il dénonce dans ses contributions théoriques.

Alors Ferenczi dans « le rêve du nourrisson savant » dénonce-t-il la mère qu'il n'aurait pas eu et dont il ne pourrait faire le deuil en la personne de Freud, figure de la haine déduite de son inadéquation à la réalité de l'enfant, ou bien Ferenczi dénonce-t-il cette violence originaire du langage qui, en faisant advenir le sujet dans la parole, le prive à tout jamais d'une part de son être ?

Dans le *Séminaire Encore* Lacan écrit : « celui à qui je suppose le savoir, je l'aime » — et plus loin — « si j'ai dit qu'ils me haïssent, c'est qu'ils me dé-supposent le savoir. » (p. 64). Est-ce à dire que l'un ne va jamais sans l'autre et se trouvent intriqués dans une ambivalence au cœur même de tout discours ? Si aimer c'est donner ce qu'on n'a pas, haïr ce pourrait être donner ce que l'on n'est pas ou avoir ce qui se déduit du don que l'on a reçu. Cet objet à jamais perdu dont l'ombre est tombée sur le Moi qui peut, mieux que le mélancolique, pouvoir en témoigner. Jacques Hassoun, dans son ou-

vrage sur *La cruauté mélancolique*, rappelle que Thomas Mann déclarait en hommage à Freud à l'occasion de son 80ème anniversaire : « la psychanalyse est un mode de connaissance mélancolique ».

Encore conviendrait-il de préciser en quoi la parole du psychanalyste prendrait le relais et assurerait la prédication d'une parole première dont la promesse n'aurait pu être tenue et qui serait à la source de la haine. Parole qui établit celui qui la reçoit comme coupable de celui qui la prononce. C'est dans l'ombre de cette séduction sexuelle par la parole que se tient la figure féroce et cruelle du Surmoi. Lacan écrit : « C'est des forfaitures et des vains serments, des manques de parole et des mots en l'air dont la constellation a présidé à la mise au monde d'un homme, qu'est pétri l'invité de pierre qui vient troubler, dans les symptômes, le banquet de ses désirs ? Car le raisin vert de la parole par quoi l'enfant reçoit trop tôt d'un père l'authentification du néant de l'existence, et la grappe de la colère qui répond aux mots de fausse espérance dont sa mère l'a leurré en le nourrissant au lait de son vrai désespoir, agacent plus ses dents que d'avoir été sevré d'une jouissance imaginaire ou même d'avoir été privé de tels soins réels. » (p. 433-434)¹.

L'appareil de langage s'accouple, dans la mise en acte de la parole, avec l'être dont les formations se trouvent à jamais condamnées à ne pouvoir se révéler que dans le mi-dire, c'est-à-dire dans le trouble, l'incertitude, la contingence, et pourtant aussi la nécessité des discours. Dès lors comme l'écrit Lacan dans le *Séminaire Encore* : « rien ne concentre plus de haine que ce dire où se situe l'ex-sistence. » (p. 110), non sans avoir précisé au préalable : « la haine, qui est bien ce qui s'approche le plus de l'être, que j'appelle l'ex-sister. »

En ce sens si la conception freudienne de la haine primordiale accomplit la fonction de faire advenir une réalité extérieure, une *altérité*, la conception lacanienne de la haine de l'être situe l'altérité au cœur du psychisme comme consubstantielle au langage et à la parole. Et cette part de l'être, rendue autre, à jamais impossible à s'approprier par le sujet parlant, constitue le véritable objet obscur de la haine. Cet autre de l'être, nul étonnement à ce que ce

¹ J. Lacan, 1955, « La chose freudienne ». *Ecrits*, Paris : Seuil, 1966.

soit l'être de l'autre qui en devienne tôt ou tard, dans la haine, le destinataire. Avec Marcel Jouhandeau je dirai « Aimer et haïr, ce n'est qu'éprouver avec passion l'être d'un être. » (*Algèbre des valeurs morales*, Gallimard).

Cet autre de l'être constitue la part soustraite à la séduction imaginaire et symbolique des paroles et du langage de l'Autre. C'est cette part que la haine réclame, convoque pour consacrer la certitude que les faits de parole et de langage ne peuvent lui procurer. Si la haine est tenace c'est parce qu'elle nous tient au plus près de ce réel auquel nous ne pourrions renoncer qu'en nous répudiant dans notre ex-sistence.

Trois évocations cliniques brèves me permettront d'illustrer ce que je viens de dire.

La première je l'emprunterai au travail de Patricia Janody intitulé *Constructions schizo-phrènes constructions cartésiennes*. Dans son analyse de l'ambivalence de la schizophrénie Patricia Janody montre que l'ambivalence concerne moins les affects que la logique même du discours et la violence aliénante du sens. Elle met en évidence une disjonction de l'amour et de la haine en œuvre au sein même du discours tel que, par exemple, l'écholalie manifeste cette captivation par la demande de l'autre alors que le négativisme se pose comme le refus de cette captivation. Elle écrit : « Ce que le négativisme contient d'agressivité ressort notamment dans les impulsions qui peuvent émailler un état de catatonie, le sujet sortant d'un état de mutisme et de prostration dans un acte soudain d'auto- ou d'hétéro-agression. » (1998, p. 151).

La deuxième évocation clinique concerne ma pratique. Il s'agit d'une analysante chez qui l'émergence d'une haine transférentielle manifeste et solide constitue le point de butée à la conclusion de son analyse. Au cours de l'histoire de sa cure elle a appris à renoncer à ses symptômes, à lâcher ses réactions de résistance et de séduction, à analyser le sens de ses rêves et de ses transferts, à modifier sa vie et ses choix antérieurs. Elle a traversé plusieurs expériences tragiques de dénuement au cours desquelles elle a su à chaque fois confirmer son amour de la vérité en payant le prix fort de la mélancolisation et de ses conséquences. Et puis à chaque fois où l'analyse était sur le point de se conclure, et bien souvent après un amour passionnel avoué et analysé, elle s'est emportée en situation analytique dans un mouvement de haine bref et intense. C'est un peu comme si au moment de se séparer de moi ressurgissait épi-

sodiquement la question de l'ex-sistence de cette part de l'être qu'elle avait déposée en ma localité. Et puis un jour elle eut cette phrase sublime, dévoilant la fonction de bouche-trou de la rage manifeste eu égard au travail de l'absence qu'impose la séparation : « je crois que je suis en train de comprendre que mes colères sont une voie sans issue. »

La troisième évocation clinique articule les fondements haineux des passages à l'acte passionnels avec l'angoisse de fusion à laquelle l'*altérisation*, passez-moi ce néologisme, vient mettre un terme. Ces passages à l'acte passionnels s'offrent comme une espèce d'écriture gestuelle. C'est un peu comme si quelque chose de l'ordre d'une trace écrite devait être posée par un rituel meurtrier pour venir suppléer à des traces qui auraient fait défaut dans l'histoire du sujet. Il y a sans doute un rapprochement incontestable à faire entre l'écriture comme meurtre symbolique et les passages à l'acte passionnels. Dans les deux cas il s'agirait de s'arracher à l'angoisse de fusion. A partir de cette hypothèse l'acte psychotique, dans un moment paranoïaque, proviendrait de la nécessité d'initialiser des traces dans l'actuel pour pouvoir figurer l'irreprésentable de l'originnaire. Dans cette perspective les passages à l'acte passionnels constitueraient la tentative ultime de produire de l'altérité. Seulement cette production est paradoxalement aliénante. On retrouve ici ce paradoxe de la haine primordiale qui s'accomplit à la fois dans l'aliénation et la différenciation.

Au terme de ce travail j'espère être parvenu à vous convaincre que le véritable objet de la haine ne concerne pas le perdu, ça ce serait plutôt l'amour, mais l'*irréalisé* dont paradoxalement je dirai que c'est le seul vrai réel.

Aussi je terminerai avec Giorgio Agamben : « La perte imaginaire qui obsède tant l'intention mélancolique ne porte sur aucun objet réel, parce que c'est l'impossible captation du fantasme qui vise sa funèbre stratégie. L'objet perdu n'est que le simulacre derrière lequel le désir fait la cour au fantasme ; et l'introjection de la libido est simplement l'un des aspects d'un processus au cours duquel ce qui est réel perd sa réalité afin que ce qui est irréel se réalise. » (p. 57-58).

France Delville

Du neuf dans la relation d'objet ?

A Aurélie Nemours dont le carré vient, dans la quatrième porte du film "En attendant Gode", figurer de manière lacanienne la *place* de l'Autre ¹

L'expérience analytique vient révéler la prégnance du discours dans lequel est pris l'individu, comme "sujet" d'un livre déjà écrit/toujours à faire, avant même sa naissance. Soumis d'emblée aux hasards des représentations et besoins de l'autre. Discours qui conditionne (comme on dit d'un "emballage") sa relation à tout "objet" imaginé du monde, extrait de la réalité par de l'image ou du symbole, complément d'objet direct ou indirect, de lieu, de temps, génitif, ablatif etc. mais complément d'un verbe unique: "j'aime/je hais". Traduction: "ceci est bon pour moi/ceci ne l'est pas". Discours en grande partie inconscient.

L'inscription de l'*objet au* sein de la spirale RSI conditionne le "choix" du symptôme.

L'*objet a*, cause du désir, est un objet bizarre, un ovni, représentation non représentable d'un objet perdu pourtant agissant, bribes d'apparitions pour présentifier, ce qui de l'Autre, vient faire consistance, aider à Être. Dans cet

¹ P. 30 du Séminaire "Encore": "D'abord le *a*, que j'appelle *objet*, mais qui n'est quand même rien qu'une lettre. Puis le A, que je fais fonctionner dans ce qui de la proposition n'a pris que formule écrite, et qu'a produit la logico-mathématique. J'en désigne ce qui d'abord est un lieu, une place. J'ai dit – le lieu de l'Autre.

En quoi une lettre peut-elle servir à désigner un lieu? Il est clair qu'il y a là quelque chose d'abusif. Quand vous ouvrez par exemple la première page de ce qui a été enfin réuni sous la forme d'une édition définitive sous le titre de la *Théorie des ensembles*, et sous le chef d'un auteur fictif du nom de Nicolas Bourbaki, ce que vous voyez, c'est la mise en jeu d'un certain nombre de signes logiques. L'un d'entre eux désigne la fonction *place* comme telle. Il s'agit d'un petit carré – □

effort d'existence en chute permanente, l'objet perdu/cause du désir détermine la structure de chacun et engendre du même coup les modifications d'un discours social venant faire retour sur l'individu avant même sa naissance.

Discours en boucle: chaque moment historique conditionne une certaine relation à l'objet chez l'individu, mais est modifié par les glissements entre les discours. Nous avons pris l'habitude de dire que nous vivons une mutation. Le rapport à l'*objet a* est-il en train de muter? Étant entendu que l'objet n'est à moitié saisissable que dans le mi-dit de sa parole, et aussi grâce à l'instrumentalisation d'un discours, ou plutôt de quatre. Parler d'amour c'est (complément du 1er chapitre d'Encore, 12 déc. 1972), parler de la bêtise. Parler d'amour et de bêtise, c'est le discours psychanalytique, en tant que "neuf":

"Il n'en est pas moins vrai qu'il y a un statut à donner à ce neuf discours et à son approche de la bêtise. Sûrement il va plus près, puisque dans les autres discours, la bêtise, c'est ce qu'on fuit. Les discours visent toujours à la moindre bêtise, à la bêtise sublime, car *sublime* veut dire le point le plus élevé de ce qui est en bas."

Peut-on déceler de nouvelles façons de croire échapper à la bêtise en *s'intéressant autrement dans la jouissance*? Intéressé/associé dans une nouvelle forme d'entreprise? P.20 de Encore: "L'amour c'est le signe de ce qu'on change de raison, c'est-à-dire de discours."

Deux glissements apparaissent peut-être:

- D'un côté: prétention au devenir-Sujet initié plus ou moins par le siècle des Lumières, renforcé par ce que Sarraute a appelé, en littérature, l'ère du soupçon, à l'égard de la Vérité, engendrant un désir de SE SOUSTRAIRE AU DÉSIR DE L'AUTRE. Désir de sortir de l'inceste pour le dégagement d'un Sujet.

- De l'autre: résurrection de l'objet du pervert, ce fantasme inentamé. Prétention insubmersible à la jouissance totale, que la Science vient soutenir plus que jamais. Besoin primordial de se fondre à nouveau dans l'Un, non dé-

couragé par un Social dont la fonction a plutôt été historiquement de faire coupure. Pulsions encouragées de réintégration du Maternel. Fascination du retour à l'androgynat.

1. LE DESIR DE SE SOUSTRAIRE

Le désir de se soustraire au désir de l'autre découpe un nouvel objet: le Désir lui-même, désir comme processus de désarrimage, sorte de "Désir du désir": nouveau discours amoureux comme multiplication des individus en travail sur l'amour-haine de l'autre, sur l'emprise par l'autre. Deux oeuvres puisées dans la littérature contemporaine permettent "d'écrire quand même" une certaine "découverte" du sujet: celle de Philip Roth dans son entier, et "La femme gauchère" de Peter Handke.

A) PHILIP ROTH

Portnoy (1967), roman qui le rend célèbre et le mène vers la nécessité d'une cure analytique, commence par un sauve-qui-peut face à la Mère:

« Elle était si profondément ancrée dans ma conscience que, durant ma première année d'école, je crois bien m'être imaginé que chacun de mes professeurs était ma mère déguisée. »
Mot de la fin: "Bon, dit le docteur (avec l'accent juif), maintenant on va peut-être pouvoir commencer?"

Commencer à remettre en place l'objet phallique resté en travers de la gorge à trente-trois ans. Comment faire entre "l'être" et "l'avoir", et ne savoir où le mettre? Toute l'œuvre de Roth comme constitution d'un Sujet Mâle et Juif, dans une Sublimation en acte.

En 1972, "Le Sein" - entre Kafka et Woody Allen - fait borne. Ce féminin qui fait problème, le héros le devient en même temps que de l'avoir: être un sein/pénis: jouissance totale.

Au psychiatre, la question est: suis-je fou? La réponse fait valoir "l'omnipotence du vieil ami à la barbe blanche assis sur le trône d'or: Monsieur Réalité, le roi des rois."

Mr Réalité était une mère omnipotente + un père effacé.

Le préfacier du Sein écrit: ... dans "Laisser courir", et "Quand elle était gentille"... on trouve un courant profond de désespérance qui se développe à partir de l'inquiétude qu'inspire à Roth le pouvoir qu'ont les femmes de régler les vies de leurs hommes, fondé sur une définition unilatérale de la supériorité morale

selon laquelle la vertu de l'homme, donc son humanité, dépend de son empressement à satisfaire les besoins des femmes, si illimités ou dévoyés qu'ils puissent être. Mais pour que ce phénomène s'enclenche, il faut qu'il trouve chez l'homme une alvéole où s'emboîter, un jeu complexe de vulnérabilité aux exigences et aux désirs de la femme".

Roth lui-même, dans Portnoy: "Qui est le bon petit garçon à sa maman? Qui est le plus gentil petit garçon qu'une maman ait jamais eu? Je nage absolument dans la félicité et en même temps je suis des yeux dans leur lent, moulant et délicieusement angoissant voyage le long de ses jambes les bas transparents qui donnent à sa chair une teinte aux modulations mouvantes... Qui va rester avec maman pour toujours, toujours? Moi. Qui va avec maman dans ce vaste monde partout où va maman?"

"Quand je parle à Alex, dit-elle à son mari qui rentre du travail, je peux passer tout l'après-midi à repasser et jamais je ne sens passer le temps. Et attention je n'ai que quatre ans."

Par la suite Roth s'occupe à la circoncision de la langue elle-même, la question du fantasme allant rejoindre son lieu d'origine: le discours du Maternel. Génialement il travaille la question de RSI au sein même de l'écriture.

Dans LES FAITS (1988), il subvertit l'idée de Réel comme s'il illustrait ce passage de Lacan (Envers de la Psychanalyse, p.176):

"A Vincennes () quelqu'un a cru devoir me crier qu'il y avait des choses réelles qui occupaient vraiment l'assemblée. C'est à savoir qu'on se tabassait à tel endroit () que c'était à cela qu'il fallait penser, que le tableau noir n'avait rien à faire avec ce réel. C'est là qu'est l'erreur. J'irai à dire que, s'il y a une chance de saisir quelque chose qui s'appelle le réel, ce n'est pas ailleurs qu'au tableau noir."

Mise au point fondamentale en ce qu'elle mine notre prétention à la représentation, en ce qu'elle fait chuter l'objet imaginaire que serait le fantasme d'une analyse pouvant tirer à sa fin. Dans "Les Faits", Roth laisse suspendues à jamais les représentations.

"Opération Shylock" (1993) localise "physiquement" le Manque dans le manuscrit lui-même, car le véritable sujet du roman est un chapitre inexistant, une mission que le héros a effectuée pour les Services Secrets Israéliens, pour garder le secret de laquelle il a été payé. Le Sujet reste inaccessible deux fois...

Dans "Mal d'archive", Jacques Derrida dira que de nos jours on ne peut être historien en ignorant la psychanalyse. C'est tout l'intérêt de la psychanalyse, si elle en a un, surenchérit Nicolas Weill.

"Les Faits" est la remise en question de toute la fiction au travers de laquelle Roth a quêté son identité de mâle et de juif. L'échec y vient sanctionner la prétention à la "réalité", à la "vérité vraie". A l'inverse, la vérité fictionnelle féconde, agissante, mobilisante, permet à Roth de dialoguer avec son personnage: Nathan Zuckermann. Décalages et vacillations dépiautent le fantasme avec la mobilité d'éclats de soleil jouant sur un morceau de verre agité par le vent...

"Un grand romancier affronte un faux lui-même, et lui démontre la supériorité de la fiction: elle seule dit la vérité.", titra le journal "Le Monde" à la sortie d'Opération Shylock.

Dans "Les Faits", Roth remet en questions le récit de sa vie d'une manière inédite: c'est à partir du récit lui-même qu'il vise à nouveau la réalité. Et avec l'aide de Zuckermann, qui passe de la position de fils, de "production", à celle de conseiller, de Père, de Nom-du-Père, de re-fondateur etc.

Idem dans "La Contrevie":

"Et comme il parlait, je songeais au genre d'histoires en quoi les gens transforment leur vie, au genre de vies en quoi les gens transforment les histoires." (La Contrevie)

La mort et la maladie peuvent être les agents inattendus d'un nouveau discours amoureux, c'est ce qui arrive à Roth. Dans l'Interprétation des Rêves Freud parle du front ridé de celui qui se critique et du repos mimique de celui qui s'observe sans se critiquer.

Une revisitation de son histoire viendra à Roth à l'hôpital. Obligé au "repos mimique", il en saisit l'occasion.

"Autrefois comme tu le sais, dit-il à Zuckermann, les faits n'ont rien été d'autre que des notes sur des carnets, ma manière à moi de me précipiter dans la fiction. "

Ce fut un Carnet qui dès le début accueillit les Faits. Manière géniale d'évincer la Mère, feuillet après feuillet. Le nouveau discours amoureux avance à reculons.

" J'ai entrepris d'écrire un livre absolument rétrograde, en prenant pour matière ce que j'ai déjà imaginé, et pour ainsi dire en le desséchant, de manière à rétablir mon expérience

dans sa factualité originelle, antécédente à la fiction. Pourquoi?"

Un commencement de réponse serait que " ... la personne à qui j'ai voulu me rendre moi-même visible est moi-même, essentiellement. Au-delà de la cinquantaine, on a besoin des moyens de se rendre soi-même visible à soi-même. Le moment vient où l'on se trouve tout d'un coup dans un état de confusion totale, incapable de comprendre ce qui avait été pour soi l'évidence: pourquoi je fais ce que je fais, pourquoi je vis là où je vis, pourquoi je vis cette vie qui est la mienne. Mon bureau s'était transformé en un lieu d'angoisse, un lieu étranger, et, contrairement à des moments semblables d'autrefois, quand les vieilles stratégies ne marchaient plus, et que je m'étais énergiquement résolu à changer de vie, j'en étais venu à croire que je ne pouvais tout simplement pas me régénérer. Loin de me sentir capable de me refaire, j'avais le sentiment de me défaire.

Ce livre doit-il être édité? Il a l'impression de s'exposer plus que de raison, de cesser d'être l'auteur fêté, protégé par son statut d'auteur, l'impression d'avoir retrouvé ses 25 ans, et surtout: que c'est la première chose qu'il ait écrite "inconsciemment". Après qu'il ait tenté de serrer les événements au plus près, Zuckerman lui déclare: *puisque tu m'as demandé d'être sincère, ne publie pas ce livre, tu vaudrais beaucoup mieux lorsque tu écris sur moi que lorsque tu veux rapporter ta vie avec exactitude...*

"Patrimoine, Une histoire vraie" (1991), racontera la lente maladie de son père, et le rêve qu'il fit six semaines après sa mort: "Le rêve m'informait que, sinon dans mes livres ou dans ma vie, du moins dans mes rêves, je resterais à jamais son petit garçon, avec la conscience d'un petit garçon, de même que lui continuerait à y vivre non seulement comme mon père, mais comme le père, et à juger tous les actes que j'accomplirais." Car "être vivant, c'est être fait de mémoire. Si un homme n'est pas fait de mémoire, il n'est fait de rien".

B: A PROPOS DE LA FEMME GAUCHÈRE

Ou *La lente révolution de la femme pour changer de "côté"*.

Si, comme l'indique certaine traduction de la Genèse, le "côté" d'Adam n'est pas un organe mais une direction, un point de vue. On pourrait

dire un symptôme. Si sortir de la côte d'Adam signifie pour la femme regarder de l'autre côté exactement: à 180°. N'est-ce pas cela qui crée de la différence des sexes?

Mais de quelle emprise aussi la femme va-t-elle vouloir sortir? Du même Matriciel.

Que le conjoint homme peut tout aussi bien constituer.. Conjuguer masculin/féminin dans une relations n'est pas un fait de nature mais une conquête culturelle. Il s'agit là de la seconde Création, séparation entre Ish et Isha, la première Création étant celle de l'Androgyne.

Si rate la possibilité d'un espace pour chacun, une rétraction se produit, sauve-qui-peut inconscient qui, aujourd'hui, prend souvent la forme d'un départ réel. C'est l'histoire de La Femme Gauchère dans le roman de Peter Handke, venant illustrer une interrogation nouvelle, celle, par la femme elle-même, de sa sexuation, de la sexuation. Ne plus obéir à la mise en place sociale de la sexuation, mais "aller y voir", au Texte, de la Nature et de la Loi, est un nouveau discours amoureux.

Lire EN TANT QUE FEMME. Même si ce "en tant que femme" est encore énigmatique. Accéder à une jouissance autre que la Jouissance Autre, prendre une part au discours sur la sexuation.

Ce qui veut dire ne pas rester uniquement dans le désir de l'Homme - désir d'une société phallogocentrique - comme porteuse des représentations, définitions, fonctions, qui ne sont que les symptômes des hommes, ou plutôt de l'Homme (Vir), puisque lui est "tout", s'il n'est "pas pas-tout." C'est-à-dire: un Discours qui peut répondre de lui, l'homme, le définir et le constituer.

La femme vue par l'homme est un support (publicitaire?) de la Nature, de la Jouissance Autre, d'un "Savoir Intermédiaire", de la Procréation etc... (De la procréation, c'est peut-être déjà fini...)

Jamais d'un "Intelligible" qui soit crédible. *"Nous écoutons sur un ton d'indifférence polie... la plus brillante d'entre elles, sachant bien que son esprit reflète de façon plus ou moins éclatante des idées qui viennent de nous."* déclare Mr Claude Mauriac.

De son savoir non - répertorié, la femme s'est contentée longtemps, cela ne la privait pas de connaissance. Mais elle s'est lassée de la dette à payer à ce statut, elle veut aujourd'hui donner des gages, montrer qu'elle sait articuler un discours, même si le dictionnaire est édité par l'homme. Elle veut accéder au statut reconnu de parlêtre, même si la société est persuadée

de le lui avoir accordé depuis un certain temps déjà. Le droit social n'est pas à confondre avec "l'écoute d'un savoir de la femme". Question d'un refoulement qui n'est pas près de se résoudre.

Aller au Texte, c'est ne plus seulement "être" une femme sans savoir ce que cela veut "dire", mais "savoir" un peu ce que cela "dit".

Cet autre "visage de l'Autre", cet être "d'échanges" selon la Nature, commence à s'interroger sur ce qu'elle "représente" pour autrui, pour l'Autre, l'Autre-sexué, l'Homme.

Question première, qui va avec un gigantesque étonnement: pourquoi une certaine forme de discours historique sur elle, style:

Tota mulier in utero, La femelle est femelle en vertu d'un certain manque de qualités (Aristote), Nous devons considérer le caractère des femmes comme souffrant d'une défectuosité naturelle, La femme est un être relatif, L'homme se pense sans la femme, elle ne se pense pas sans l'homme, etc..

La liste est infinie. Alors la révolte fait place à un étonnement véritable, à un vrai travail: *Pourquoi cette dévaluation permanente?* Question très sérieuse que peut se poser une femme aujourd'hui. Propos dévaluants de la part des hommes qu'elle veut bien ne pas mettre sur le compte d'une "défectuosité masculine", mais sur le compte d'un symptôme.

Question nécessitant l'analyse du Texte, pour tenter d'y comprendre ce qui y est dit de ce qui la traverse. Capter un peu de cet inconscient civilisationnel qui l'a mise à cette place.

En quoi "La femme qui n'existe pas", même si ce n'est que le LA qui est barré, déroute l'Homme? "Sais-tu pourquoi vous ne deviendrez jamais rien?", dit son mari à la Femme gauchère?

Entre "Tout" et "rien", LA femme est coincée, conséquemment les femmes aussi, les femmes réelles.

Entre "Tout": l'autre visage de Dieu..., et "rien": c'est-à-dire à priori ne représentant pas un "sujet" d'emblée, puisque, dans la représentation qu'en a le seul "discours" existant, par nature social, social occidental, phallogocentrique (mais un phallogocentrisme effectif masque partout dans le monde des définitions plus favorables au "féminin") la femme vient de beaucoup plus loin que l'homme - défini d'emblée dans et par le social - elle vient d'une ligne d'horizon infinie, qui est le mystère du matriciel. Pour le social, la femme est une mère, Eve, toujours menaçante en tant que mère

menaçante en tant que mère phallique. La femme est représentée comme Lilith, dangereuse en tant que détenant les philtres de l'amour, la putain.

Interroger les représentations qu'a l'homme-vir de (la femme), tel est désormais le travail de certaines femmes, dont on pourrait dire qu'elles mettent entre parenthèses, provisoirement, le discours sur La femme. Quoique LA femme n'existe pas, un fantasme ready-made est toujours prêt la/les concernant, dans la tête et des hommes, des femmes, des enfants, des politiciens etc.

Cette opération - inconsciente d'abord puis s'inscrivant peu à peu dans l'intelligible, d'une manière toute "cartésienne" dans la mesure où Descartes mit l'accent sur son premier pas dans la remise en questions qui fut la suspension des représentations - cette opération vise à pouvoir réduire un peu le fantasme engendré par la "vision" du féminin, si tant est que ce qui génère le fantasme c'est l'apparition de l'objet dans le paysage, dans le champ de vision, dans l'espace de la relation:

Le mari de Marianne - Vous les femmes avec votre minable côté raisonnable! Avec votre brutale compréhension pour tout et chacun! Et jamais vous ne vous ennuyez, bonnes à rien que vous êtes! Vous êtes toujours assises quelque part, pleines d'enthousiasme, à laisser passer le temps. Sais-tu pourquoi vous ne deviendrez jamais rien? () Vous faites les mystérieuses, vous couinez à force d'insignifiance...() Jamais encore je n'ai vu une femme qui ait changé durablement sa vie...

Séminaire "Encore" (p.13):

« ...le sexe de la femme ne lui (à l'homme) dit rien. () Et qu'on ne me parle des caractères sexuels secondaires de la femme, parce que, jusqu'à nouvel ordre, ce sont ceux de la mère qui priment chez elle. Rien ne distingue la femme comme être sexué, sinon justement le sexe. »

A l'homme occidental, monothéiste, le féminin ne dit rien, ne parle pas, n'évoque rien. Lacan avait commencé à regarder du côté d'autres civilisations d'autres définitions de "l'objet", observation que la psychanalyse ne peut que laisser ouverte. Il sera intéressant de faire l'inventaire de la manière dont le féminin d'abord, la place de la femme réelle ensuite, a

parlé, ou au contraire n'a rien dit. Si le féminin "ne dit rien" à l'homme, la femme est mise à sa place dans le couple, dans la famille, dans la société, par le désir inconscient de l'homme, et par glissements successifs, invisibles, imperceptibles. Seuls les effets, tragiques pour la femme, sont perceptibles.

Exemple de cas où le féminin a "parlé": le taoïste Wang Pi qui déclare que "le yang est toujours dans le yin, le yin toujours dans le yang", ou Lao Tseu: "Connais le masculin et adhère au féminin".

Bien sûr, ce que l'on prête ici à un pôle féminin n'est pas du domaine du discours, "ça" ne parle pas, "ça" ne dit rien, mais "ça" permet peut-être de respecter ce qui, du "ça", vient comme "parole", du côté du féminin, et, bien sûr, logé aussi chez l'homme-vir.

Si l'on va plus loin: très rarement mentionné - et pour cause sans doute - l'on trouve dans des textes indiens très anciens une déesse-parole (Vâch), puissante et sage, qui a la charge du Véda lui-même (la parole révélée), et qui, dans un hymne védique, déclare: "Je règne et garde les trésors, je connais toutes choses, et l'on m'honore la première".

La question du "LA femme, ça parle ou non", est la même question que celle de l'écoute, du désir inversé, c'est la question de la question retournée. Question de l'adresse.

Car c'est la question de l'Autre: le "dire" est à la mesure de ce qui est "prêté". C'est ce que dit Lacan au sujet du phallus, p.13 du Séminaire "Encore":

« C'est ce que le discours analytique démontre, en ceci que, pour un de ces êtres comme sexués, pour l'homme en tant qu'il est pourvu de l'organe dit phallique - j'ai dit *dit* - le sexe corporel, le sexe de la femme - j'ai dit *de la femme*, alors que justement, il n'y a pas *la* femme, la femme n'est *pas toute* - le sexe de la femme ne lui dit rien, si ce n'est par l'intermédiaire de la jouissance du corps. »

Si la jouissance du corps d'une femme, par l'homme, est la jouissance d'un lieu muet, est-il muet ce "lieu", ou bien l'homme est-il sourd, de la surdité même qui le fait, lui, homme? Pour être un homme doit-il renoncer *entièrement* à ce qui vient de l'autre, une femme, *entièrement* logée dans le Grand Autre?

Quoique le sort social de "LA femme indienne" ne soit pas enviable, petit flash sur le Tantrisme (adeptes s'accouplant selon certaines

règles pour conjuguer de manière moins pulsionnelle yin et yang), car alors l'acte sexuel devient un acte religieux/social, puisqu'il est dit qu'*une jeune fille, convenablement instruite, est capable de vivifier l'énergie ensommeillée de l'homme*, et que *la jeune fille tantrique est une Eveilleuse d'intelligence*. A ce moment, l'homme ne les prend pas "une par une", comme Dom Juan, pour jouir de l'infinitude qui est en elles (ce qui ne permet pas qu'il "s'arrête" à une seule (Séminaire Encore, p.13), c'est, au contraire "le savoir de celle-là" qu'il questionnera. Dans le Trantisme, lorsque l'homme jouit du corps de la femme, il cherche quelque chose qui, d'une certaine manière "lui dit", dans la mesure où c'est "de l'autre", même si - avec le bénéfice de la Jouissance Autre - il vise le yin en lui-même. Si l'énigme de ces dimensions du yin et du yang ne peut être dévoilée, ce qui vient s'inscrire, c'est le "deux", l'autre qu'est la femme, l'autre qu'est le yin chez l'adepte mâle, c'est, en tout cas, que l'acte sexuel ne peut être livré entièrement au pulsionnel, manière de l'inscrire dans l'intelligible. Car le tantrisme est un "livre", une méthode. Féminin un peu "théorisé", on ne peut pas dire "pas du tout".

Dans : "Le sexe de la femme ne lui dit rien", ce qui est en jeu, c'est la constitution du "dire" en question. Ce sont les conditions même du questionnement. Je questionne lorsque cela me dit (lorsque cela me chante). Le dire se trouve dans la bouche de celui qui questionne, non dans la bouche de l'objet à questionner, ou pas. Car l'objet, lui, ne donne que ce qu'il n'a pas. C'est l'histoire du désir inversé.

Dans La femme gauchère, Marianne veut s'éloigner du champ clos où son sexe "ne dit rien" à Bruno, alors qu'il "l'aime, qu'elle est tout pour lui" etc. Elle veut s'extraire de la photo que prennent d'elle les hommes, photo sur laquelle elle est une silhouette follement aimée/pas écoutée, puisque cette figure ne "dit rien". Le silence où apparaît le fantasme est sidéral, c'est un silence muet, aucune Voix n'y vient faire coupure.

Alors s'agit-il d'une figure muette qui ne produit aucun son, ou bien la surdité du mari rend-elle la photo muette? Est-ce Marianne ou la photo, qui ne "dit rien"?

Bruno, dans une projection, un désir renversé, lui reproche l'emprise même qu'il pense qu'elle lui fait subir : "...machines à mettre en tutelle pour tout ce qui est vivant..."

Ce sont des jeux de miroir sans fin auxquels la femme gauchère dit: stop! Si c'est ainsi, ELLE veut "comprendre" à son tour, tenter à son tour la voie de l'intelligible: qu'est-il, ce Féminin qui l'habite, dernier *objet* auquel se soit intéressé la Civilisation, sauf pour le dénigrer, contenir, juguler, sauf pour le craindre: "continent noir..." Une femme qui se demanderait: ne suis-je faite que de l'autre visage de Dieu, ne suis-je faite que de Nature, et, lorsque je pense et parle, ne suis-je que la bande magnétique de l'Homme?

Si le féminin apparaît comme une menace, la "cause" de la menace veut comprendre. Si cela provient de la nuit des temps du premier cercle de l'accouchement où certains ethnologues voient la naissance du sacré comme nécessité de tenir à distance le Grand Autre menaçant, comment, avec Bettelheim, Beauvoir, et beaucoup d'autres, y puiser de quoi mesurer la terreur qui ferme régulièrement une porte blindée devant ce que la femme a à dire d'un savoir des femmes. Pour écouter une femme quand on est un homme, il faut donc être vraiment amateur de "continents inconnus"?

En distinguant sensible et intelligible, Freud sépare de manière très parlante deux voies (voix?) qui furent réparties entre femmes et hommes, féminin et masculin. Dans sa traduction de la Genèse Chouraqui attribue à l'androgynie primordial les deux fonctions qui sont aussi les deux propriétés de deux stades de la Création: amour fécondant, rigueur ordonnatrice. La séparation crée Ish ou Isha, crée de l'homme ou de la femme. La non-séparation des sexes cesse de produire le névrosé au sens où Freud l'entendait. Mais la coexistence de l'intelligible et du sensible restent à interroger.

La question de la femme sur son rapport au Texte a été bien posé par Geneviève Fraisse, philosophe, historienne, directrice de recherche au CNRS, dans son livre "Les femmes et leur histoire":

« Un simple morceau de phrase: *le délirant, la bavarde, l'enfant*, fut l'origine de mes recherches. Morceau de phrase de Spinoza où le fou, la femme et l'enfant étaient une même catégorie pour le philosophe, des êtres sans raison aux yeux de l'homme de raison. En revanche, aux yeux de l'étudiante que j'étais, lectrice de Spinoza, la chose était plus compliquée; impossible en effet d'être à cette place-là dans le discours d'un auteur bien aimé par la pensée philosophique des années 1970; impossible tout autant d'être un sujet lecteur neutre, puisque ce neutre

était supposé masculin. Cette discordance, pour la jeune femme, entre le sujet et l'objet, tenait de l'impensable. La stupéfaction fut plus forte que l'étonnement, et si ce fut l'origine d'une recherche, celle-ci ne pouvait prendre appui directement sur les textes philosophiques. Une sorte de silence, de blanc dans le texte s'était imprimé et interdisait cet étonnement philosophique, ce minimum de confiance qui permet le dialogue avec les textes. De la stupéfaction, en revanche, surgit alors le désir, tout aussi philosophique peut-être, de retrouver les pistes d'une raison possible des femmes. »

Avec sa première question:

Qu'est-ce que ce "féminin" si redoutable?

Tu t'es trahie, gauchère! Ou voulais-tu me faire signe?

J'aimerais te voir DANS UN CONTINENT INCONNU

Car je t'y verrai seule enfin parmi mille autres

Et tu me verras MOI entre mille autres

Et nous irons enfin l'un à la rencontre de l'autre.

Peter Handke connaissait-il "La voie de la main gauche", lorsqu'il a écrit "La Femme gauchère?", c'est-à-dire le tantrisme, union sexuelle entre deux partenaires choisis par un instructeur, en vue de la "libération"? Élaboration - soumise à des règles, du tiers - autour du féminin/masculin? Il est dit de cela: "La maladie, la folie, la mort, sont au rendez-vous et guettent surnoisement les tentatives ratées ou avortées. Ces risques énormes sont attribués aux femmes, non comme personnes, mais comme incarnations provisoires d'une puissance qui les dépasse. La main gauche exploite cette puissance en l'intensifiant constamment, mais cette technique est très dangereuse. Tout homme qui s'avère incapable de contrôler correctement le déchaînement de puissance provoqué chez sa partenaire tombe sous son emprise occulte".

La Femme gauchère suspend l'interprétation du monde offerte par les hommes pour créer un nouvel espace, vide d'écriture pour l'instant. Premier pas (ce renoncement premier fut la méthode de Descartes): suspendre les représentations qu'ON a d'elle. Courage de Marianne de s'atteler à une certaine tâche qui fait écho à un texte de Jacqueline Légaut, quoique celle-ci évoque autre chose, sa pratique de psychanalyste. "Satteler à une tâche de cet ordre (parler de sa pratique) ne correspond en rien à ce qui est attendu d'une femme par un homme....

Mme Légaut dit qu'il y a "absence d'autorisation d'une telle parole. Parce que personne ne demande à une femme de parler de son expérience. "

Comme si d'expérience non plus, la femme n'avait pas. Cf. Claude Mauriac: "Nous écoutons sur un ton d'indifférence polie, etc.

La rupture chez certaines femmes consiste à ne plus s'en remettre à ce Sujet-supposé-savoir-là. Aller y voir soi-même... Du côté de l'analyse... Alors peut-être un certain nombre d'analystes peuvent-ils déclarer aujourd'hui:

LA FEMME GAUCHÈRE EXISTE, JE L'AI RENCONTRÉE

Qui sont ces femmes, analysantes ou pas, qui quittent leur conjoint non pas pour un autre homme, mais pour "elles-mêmes"? Pour savoir "qui elles sont?" Pour renouer en elles avec la petite fille, avec le regard et le désir et le projet et le savoir de la petite fille, qui ont été piétinés, niés, bâillonnés.

Marianne est une femme qui, selon la formule éprouvée, a " tout pour être heureuse": vie paisible, argent, mari, fils. Son fils la secoue: réveille-toi! Marianne va chercher son mari à l'aéroport, retour d'un voyage d'affaires: au milieu de la foule il niche sa tête au creux de son épaule. Elle se charge de sa valise et de son sac, et ils restent longtemps debout, dans les bras l'un de l'autre. Il raconte qu'il a eu peur de devenir fou de solitude, qu'il a le sentiment qu'ils "s'appartiennent", qu'il l'aime, qu'il se sent lié à elle, à la vie à la mort. Et que, curieusement, ayant éprouvé cela, il pourrait se passer d'elle et de leur fils. Une fois l'objet bien niché, elle, la femme de la réalité, peut disparaître?

Ils passent une soirée "parfaite", Bruno déclare qu'il a tout ce qu'il a jamais souhaité dans la vie, c'est le bonheur. Le lendemain matin, elle lui dit qu'elle a eu une illumination: il faut qu'il s'en aille. Elle veut être seule. Il ne comprend pas.

Apprenant la chose, l'amie, Franziska, institutrice de l'enfant, considère que Marianne s'est "réveillée". Franziska qui, par l'homosexualité cherche à échapper au conditionnement, qui n'autorise à ses élèves qu'un seul personnage de BD: un canard toujours en rade, parce que, dans ce milieu de petits-bourgeois, on ne fait "qu'imiter ce qu'on voit à la télé." Franziska demande à Marianne ce qu'elle va faire maintenant.

- Ne plus savoir que faire.

Elle l'invite à partager des "choses paradisiaques entre femmes".

Bruno croit que la séparation est un jeu, que ça ne va pas durer. Il cherche à gifler Marianne. Elle est malade: quelques électrochocs lui feraient du bien..

- Tâche de ne pas être trop seule. Sinon tu vas finir un de ces jours par en mourir.

Seule, elle s'adresse à eux tous: "Pensez ce que vous voudrez. Plus vous croirez pouvoir parler de moi, plus je serai libre à votre égard."

() A l'avenir, si quelqu'un m'explique comment je suis - et fût-ce pour me flatter ou me rendre plus forte - je n'admettrai plus une telle insolence."

Pour gagner sa vie elle devient traductrice, d'un premier texte qui dit: «Jusqu'ici tous les hommes m'ont affaibli. Mon mari dit de moi: Michèle est forte. En réalité IL VEUT QUE JE SOIS FORTE POUR CE QUI NE L'INTERESSE PAS: les enfants, le ménage, les impôts. MAIS IL ME DETRUIT DANS MON TRAVAIL, TEL QUE JE ME L'IMAGINE. Il dit: ma femme est une rêveuse. Si rêver veut dire "être ce qu'on est", alors je veux être une rêveuse. »

Marianne est sans cesse dérangée dans son travail par Stéphane, son fils, et son copain:

- Ce que je fais est un travail, même si ça n'en a pas l'air.

Les enfants pouffent. Elle insiste:

- Comprenez-moi, s'il vous plaît.

Ils la perturbent tellement qu'elle fait tomber sa machine à écrire, qui ne se casse pas. Marianne et Stéphane rendent visite à Bruno, qui donne à son fils des conseils pour prendre le pouvoir: il faut refouler la victime dans un espace étroit, parler bas pour que les personnes âgées se croient sourdes, dégager une aura de puissance, mettre autour des yeux une pommade venue d'Amérique qui empêche de cligner, etc.

- Et ça c'est mon regard de maître grâce auquel j'espère être bientôt membre du conseil d'administration.

Marianne reçoit son vieux père, maladroit, daltonien, confus, incapable d'accomplir un geste jusqu'au bout, toujours éjecté de lui-même, toujours coupable, relié à sa compagne du moment qui administre sa vie à distance, médicaments et autres...

- Je crois qu'à un moment donné, j'ai commencé à vivre dans le mauvais sens, dit le père.

Il a un mauvais rapport au temps, chaque jour il "reste planté" dans un instant ou un autre, et vit décalé. Il craint que sa fille ne finisse comme lui, c'est cela qu'il est venu lui dire.

- Ne t'arrête pas toujours lorsqu'une idée te vient, père, quand j'étais enfant, déjà, ça me portait sur les nerfs.

La femme gauchère rencontre des gens, à chaque fois une demande différente mais insistante, elle se soustrait à chaque fois. Elle n'est plus dupe, mais erre-t-elle? Elle ne semble pas retombée dans le narcissisme primordial pathogène, elle attend. Quoi? Rien. Elle examine l'attente. Ne fait que passer dans le groupe d'homosexuelles de Franziska. Qui se tiennent chaud dans le Semblable pour gommer la solitude. Ce n'est pas pour elle.

Elle écoute une chanson: *The lefthanded Woman*.

Elle sortit avec d'autres d'une

Bouche de métro

Elle mangea avec d'autres dans un

libre-service

Elle attendit avec d'autres dans une laverie automatique etc.

Mais une fois je l'ai vue toute seule

Devant un kiosque à journaux

Elle sortit avec d'autres de l'immeuble de bureaux, se pressa avec d'autres contre un étal du marché, se trouva assise avec d'autres etc.

Mais une fois je la vis par la fenêtre

jouer toute seule aux échecs

Celui qui chante ce nouveau Cantique des cantiques évoque le *continent inconnu* où elle, *seule enfin* parmi mille autres, le verra, lui, *moi* entre mille autres, *et nous irons enfin l'un à la rencontre de l'autre...*

Marianne interroge son fils sur son passé:

"Un jour, tu étais comme ça assis au bord de la mer et des heures durant tu as regardé les vagues. Tu t'en souviens?"

L'enfant se souvient, mais pas des mêmes choses qu'elle. Elle peut exprimer à haute voix sa culpabilité de n'être pas sûre d'avoir bien fait avec lui. Mais elle peut écouter sa version à lui de son enfance, et conclure, effrayée: "Alors c'est ainsi que les enfants voient les adultes!" Elle se souvient de l'œuvre d'un peintre abstrait américain, un Chemin de Croix. *Jésus est détaché de sa croix* est un tableau presque noir, *La mise au tombeau* est un tableau blanc. Le noir a vibré, et puis il n'y a plus eu que du blanc.

Elle rencontre son mari, lui demande:

- Tu es donc encore en vie?

Au moment de la rupture, il avait protesté:
"Mais j'existe aussi!"

La déprise de la Femme gauchère remet chacun en question tout autour. L'acteur de cinéma trop figé lui dit:

- Vous avez une telle ligne de vie sur le visage.

Il la veut, lui propose d'être "ensemble". Elle ne répond pas, il s'enfuit en courant. Tous sont atteints par un effet de vérité, l'enfant, qui déclare au téléphone: "Je n'ai pas envie de parler en ce moment".

A la fin, ils sont tous réunis, chercheurs d'amour, ensemble dans la même pièce, chacun poursuivant son objet. Silencieux. Comme si le silence de la Femme gauchère les avait contaminés.

« Ils paraissaient se rapprocher de plus en plus les uns des autres, et, quelque temps, ils restèrent ainsi. »

Comme à la fin de "Cosi fan tutte", on ne sait plus qui est avec qui. Et puis ils cherchent à nouveau à se conjuguer, dans l'amour, dans le social. Franziska refuse l'étreinte de la vendeuse, et dit:

- Être seul, produit la souffrance la plus glorieuse, la plus dégoûtante qui soit: on devient inconsistant. On a alors besoin de gens qui vous apprennent qu'on n'est tout de même pas aussi détérioré que ça.

La Femme gauchère refuse de se lier, de se projeter, de redevenir complètement dupe. Finira-t-elle psychotique pour échapper à la castration que nécessite l'acceptation de l'autre? Bruno l'a traitée de mystique. Mais à celui qui se retire du désir de l'autre, cet autre renvoie de la menace: tu es fou! Il faut te faire soigner! Cette menace n'est pas sans terroriser celui ou celle qui sent là une Société se serrant les coudes pour soumettre l'individu à un Système qui se satisfait des apparences de l'ordre.

La femme gauchère semble plutôt en recherche d'un nouveau dessin. Si elle suspend liaisons, projets, c'est qu'elle a rencontré l'idée de sa mort.

- Couchée à l'hôpital, j'ai vu un jour une très vieille femme malade, triste jusqu'à la mort, caresser l'infirmière debout auprès d'elle mais rien que l'ongle de son pouce, sans cesse rien que l'ongle de son pouce.

Marianne ne veut plus de ces relations fondées trop sur le Maternel, sur l'assistanat. Elle veut se dessiner dans le paysage, exister, émettre des signes. Auprès de qui?

Pour l'instant de personne. D'elle-même. D'un autre en elle. Elle s'entraîne. Avec celui qui viendrait, elle pourrait peut-être "aller à la rencontre", se diriger vers un autre jamais atteint, mais dans la parole... (Tu t'es trahie, gauchère! Ou voulais-tu me faire signe?)

Franziska - J'ai mes espions qui me racontent que tu te parles à toi-même.

Marianne - Je sais. Et ces monologues me plaisent tellement que je les exagère encore.

Tous partiront, Marianne rangera la maison. L'enfant dort, elle se regarde dans le miroir: "Tu ne t'es pas trahie. Et plus personne ne t'humiliera jamais. "

Elle est seule, se met à dessiner: d'abord ses pieds, puis la pièce derrière elle, puis le ciel. Le monde. Dernières phrases du livre:

"En plein jour elle était assise sur la terrasse dans le fauteuil à bascule. Les pointes des sapins remuaient derrière elle dans la vitre qui reflétait. Elle commença à se balancer; leva les bras. Elle était habillée légèrement, sans couverture sur les genoux. "

"Habillée légèrement", vêtue du peu qui reste quand on a rencontré la mort, et que l'ère du soupçon est entamée...

2. CES FEMMES QUI ONT LE DROIT DE LIRE LA TORAH.

La Jouissance Autre, selon Lacan, vient de ce que la Femme a rapport au Grand Autre.

"Elle n'est donc pas-toute dans la jouissance phallique, dans la mesure même où elle a rapport à cet Autre; ce qui ne signifie pas qu'elle en puisse dire quelque chose; tandis que son partenaire mâle ne peut l'atteindre que par ce qui met en scène, par le fantasme, le rapport du sujet à l'objet a." (Charles Melman)

"Le phallus, dit Lacan, est le signifiant privilégié de cette marque où la part du logos se conjoint à l'avènement du désir".

Si le mouvement "massorti" (les deux autres mouvements du judaïsme étant l'orthodoxe et le libéral), permet aux femmes de "monter à la Tora", et même d'être rabbin(e)s, il est extrêmement controversé. Sans prendre aucunement parti sur ce sujet, le fait ne peut que nous inté-

resser. Et aussi un autre fait, que, pour fonder la chose, l'argumentation du rabbin Ernest Gugenheim (dans "Les Portes de la Loi, études et responsa", Albin Michel, Paris 1982) est la suivante:

"Si les Maîtres ont dit que si la femme était dispensée des mitzvot liées au temps, c'est parce qu'elle n'en a pas besoin, qu'elle porte biologiquement, au plus profond de son être, une disponibilité à la sanctification. Ce n'est donc pas parce qu'elle n'en serait pas digne, mais parce qu'elle a, pour ainsi dire, une connaissance plus intuitive, plus directe de la divinité et n'a pas besoin de ces moyens extérieurs que sont les mitzvot pour intérioriser la sainteté du temps."

La femme en tant qu'Autre visage de Dieu. Bien. Alors pourquoi y changer quelque chose? Pour éviter la pétrification, dit le mouvement *massorti*. Le Rabbin américain Charles Simon, interrogé sur une radio niçoise, à la question *qu'y-a-t-il de neuf dans la lecture du judaïsme?* répond: le judaïsme bouge parce que le monde bouge, particulièrement: les femmes. Autre question: et qu'est-ce qui bouge dans le rapport au judaïsme des hommes? Réponse: les femmes.

Ce qui est essentiel dans l'apparition de toutes ces nouvelles conduites (au sens de: "comment mener le désir à ses fins"), ce n'est pas le fait qu'une conduite soit ou non permise et accordée. C'est de discerner ce qui est en jeu dans ce nouvel aménagement du désir. Si La femme, qui avait ce rapport au Grand Autre, cette Jouissance Autre, pas-entièrement dans le phallique, s'approche de la jouissance phallique, "monte au créneau", et si des hommes le lui permettent, qu'est-ce que cela signifie?

Un champ de réflexion privilégié est offert par le livre "La loi juive à l'aube du XXIe siècle" de Rivon Krygier, rabbin de la première communauté *massorti* à Paris, qui a écrit et rassemblé des articles analysant les possibilités que la tradition évolue tout en restant fidèle. La troisième partie traite du statut de la femme, et d'abord du contraste entre la richesse du rôle social de la femme aux temps bibliques et sa quasi exclusion de la vie sociale à l'époque talmudique (début de la misogynie détecté dans l'Ecclésiaste (Qohélet dit que la femme est plus amère que la mort, que son coeur est trappes et rets, que ses mains sont des attaches, que le bien, en face d'Elohim, lui échappe, Qohélet a trouvé un humain sur mille, mais aucune femme), ce qui est synchrone avec l'époque hellénistique, influence de l'attitude des grecs à

l'égard de la femme, à l'époque talmudique les hommes vont pouvoir investir "le parvis des femmes".

Et donc, écrit Touvia Friedman: « Il est saisissant de retrouver pratiquement trait pour trait dans la société athénienne antique, à l'ère post-homérique, chaque détail du tableau - la femme recluse de l'époque talmudique - que nous venons de brosser. Tout d'abord, on constatera que même dans les maisons modestes d'Athènes, des appartements étaient réservés aux femmes de la maisonnée. On les appelait *gunaekion* (maison des femmes) () les portes y donnant accès étaient habituellement verrouillées... () Dans un passage de Ménandre, un homme dit à sa femme: "Vous dépassez les bornes, femme; les limites assignées à une femme mariée sont les portes du péristyle donnant sur la rue. »

On retrouve l'idée qu'"une femme honnête ne sort pas" dans la Principauté de Lippe-Detmold au début du siècle: les femmes observent de leur fenêtre ce qui se passe dans la rue, un petit "coussin de fenêtre" est prévu pour le confort des bras. Cela va avec l'obéissance absolue au Prince et le chiffre particulièrement élevé des victimes de la chasse au sorcières de 1650. Dans une interview de 1957 Jung déclare que le féminin n'a aucune place dans la littérature allemande, parce que "*la femme n'existe pas*". Elle ne peut être enterrée que titrée. C'est comme si, en Allemagne, il n'y avait pas de femmes, explique-t-il. Il y a Frau Doktor, Frau Professeur, grand-mère, belle-mère... Pas de femme: "la femme ça n'existe pas", dit-il en français, alors que l'interview est en anglais.

Mais revenons aux remises en questions de Rivon Krygier:

Doit-on réciter la bénédiction: Loué sois-tu, Éternel, qui ne m'as pas fait femme?

Depuis l'Émancipation, écrit-il, les rabbins ont cherché à justifier cette tradition en extrayant l'aspect négatif: l'homme exprime sa gratitude d'être soumis à toutes les mitzvot (commandements), alors que la femme est dispensée des mitzvot positives liées au temps. Il faut préciser qu'elles les ont reprises presque toutes.

Il reste que la distinction demeure: celui qui accomplit un devoir par obligation a plus de mérite que celui ou celle qui l'accomplit volontairement. Les Maîtres ont dit que si la femme est dispensée des mitzvot liées au temps, c'est parce qu'elle n'en a pas besoin, etc.

Différentes tentatives au cours de l'Histoire soit pour protéger l'orthodoxie du texte, soit

pour extraire le "dard venimeux" de la bénédiction "qui ne m'a pas fait femme".

Nous intéresse l'existence même d'une telle phrase, et le fait que la femme soit sans cesse définie par des textes extérieurs à elle, qui lui assignent sa place. Par exemple (p.170), pour les femmes la promesse d'un bonheur plus grand (dans le monde futur) du seul fait de permettre à leurs mari et enfants mâles d'étudier la Tora tandis qu'elles attendent patiemment à la maison. Un passage du Talmud et son commentaire par le Maharal de Prague (XVI^e siècle) explique que cette abnégation convient à la femme de par sa nature: la *sérénité passive*. Qui n'est pas un défaut quand elle sert un but noble et est même plus propice au monde futur (fait lui-même de sérénité) que n'est le tempérament agité masculin.

Notons que dans le passage du Talmud, continue Krieger, il n'est nullement question des qualités intrinsèques de la femme mais de leur seul mérite particulier dans leur assistance à l'homme. Ailleurs, "les hommes prononcent une bénédiction négative à l'égard des femmes car ils échappent aux douleurs de l'enfantement, etc."

Le mouvement *massorti* propose une nouvelle bénédiction, publiée pour la première fois en 1946: *Loué sois-Tu, Éternel, qui m'as fait/e selon Ton image*, inspirée de Genèse, 1:27: *Dieu créa l'homme selon Son image. C'est selon l'image de Dieu qu'Il le créa; mâle et femelle furent créés à la fois.*

« A travers la formule "Qui m'a fait/e selon ton image", poursuit Krieger, masculin et féminin se trouvent valorisés dans leurs fonctions complémentaires. L'accent de dénigrement si problématique sur le plan moral et spirituel se trouve définitivement éliminé. »

Au risque de faire hurler les féministes, le but de la femme est-il de prendre des "places fortes" aux hommes, de remplir les mêmes fonctions qu'eux? La différenciation sexuelle si difficile à maintenir tombe sans cesse dans les pièges d'une soi-disant "libération" qui n'est jamais qu'un "libéralisme" insouciant des enjeux symboliques, et des conséquences.

Une différenciation intéressante est apportée par M.A. Ouaknin, comme le note Brigitte Erbibou lorsqu'elle fait connaître à notre groupe de travail "*Les dix commandements ou les dix paroles*".

Commandement ou parole? Justement c'est féminin dans le Talmud, recueil de commentai-

res, donc "oral", où cela se dit: ASSERET HADIBEROT, et c'est masculin dans la Bible, texte écrit, où cela se dit ASSERET HADEVARIM.

"Le statut de la parole, écrit Brigitte, passe du masculin au féminin, en passant de manière incessante de la loi écrite à la loi orale. Entrer dans l'écoute des dix paroles, c'est articuler le masculin et le féminin. Loi écrite et Loi orale forment un tout, dans une dialectique féconde."

ToRaH, la Loi, traditionnellement se situe du côté du masculin, (l'ordre), mais une lecture plus approfondie du mot lui-même permet d'entrevoir d'autres sens: HORAA, enseignement, HARA, être enceinte, ce qui rappellerait la forme arrondie de la montagne sur laquelle fut donnée la Torah. (HAR = montagne). La Torah relèverait d'un féminin lié à la maternité.¹

Mais quid du côté de "l'ordre"? Dans son commentaire de la Genèse, Chouraqui met l'accent (p.49) sur le fait que ce n'est qu'après la création de la femme, 2,23, que le nom de l'homme proprement dit apparaît: Ish. "Si Adam est un glébeux, Hava est donneuse de vie." Dans ce sens, "donneuse de vie" n'est pas biologique, c'est "donneuse d'Autre", "donneuse de différence, d'écart, de jeu, d'énigme... D'inconscient? Ce qu'a à dire le féminin au-delà de la maternité, c'est une possibilité de voyage vers une terre étrangère. C'est cela que l'individu, et les sociétés, blottis dans leur "heim", devraient travailler à ne pas oublier.

3. CE "FEMININ" SI REDOUTABLE ?

Bruno Bettelheim vient nous en dire un mot dans "Les Blessures Symboliques" lorsqu'il nous ramène à l'énigme des rituels concernant la sexuation: différenciation des sexes, envies réciproques à l'égard de l'Autre-sexe, agressivité envers la Mère Mythique:

"Nous étudierons, entre autres, l'attachement du petit enfant, garçon ou fille, à sa mère, l'ambivalence du mâle et ses sentiments positifs envers les figures féminines ainsi que l'ambivalence des garçons et des filles - provenant des

¹ Cette idée de montagne liée à l'enseignement et à la loi, à l'ordre du monde, évoque le pied blessé d'Oïdipous. Pied et montagne sont le même mot en grec. La découverte de ce qui manque au savoir, pour Oedipe, cet oeil crevé peut faire écho au bris des tables de la Loi: il faut bien que quelque chose se casse du fantasme pour que l'ordre du Réel puisse faire irruption.

fixations pré-génitales - dans l'acceptation des rôles sexuels adultes qui leur sont imposés."

Même s'il semble dénigrer l'interprétation freudienne de la circoncision

(castration "effectivement pratiquée sur l'adolescent par un père cruel et jaloux"), en réalité, il ne fait que "réouvrir le débat", car aucune lecture de ces rituels n'est à ce jour définitive. L'intérêt de ce que présente Bettelheim, c'est la réinterrogation de cette inquiétude face au matriciel qu'il a pu trouver dans de nombreux comportements primitifs, en même temps qu'il les observait chez des pré-adolescents schizophrènes de son Institut de Chicago.

C'est ainsi qu'il croit pouvoir interpréter la circoncision (ou la subincision) non comme une destruction mais comme un désir en direction de la grossesse et de la naissance, l'apparition mystérieuse de la menstruation, de la grossesse et de l'accouchement étant les premières causes d'initiations, alors que les garçons ne voyaient rien apparaître de tels sur leurs corps.

Bettelheim cite Neumann, pour dire que "l'enceinte initiale sacrée des temps primitifs était probablement celle où les femmes accouchaient... etc."

Chapitre II, dans "Réouverture du débat", Bettelheim raconte que des comportements de pré-adolescents lui rappellent des rites primitifs, comme si "les projets et les actes de ces pré-adolescents étant autant d'efforts spontanés pour maîtriser certaines angoisses provoquées par les remous de la puberté."

"A diverses reprises, les garçons nous confièrent l'envie qu'ils portaient aux filles qui, elles du moins, *savaient*, avec leur première menstruation, qu'elles avaient grandi sexuellement. Les garçons, ils le sentaient bien, ne pourraient jamais acquérir pareille certitude. Par contre des filles peuvent éprouver de la révolte à l'idée de saigner, et pas les garçons."

Il vit des adolescents schizophrènes mélanger le sang des garçons provenant d'une entaille, à du sang des règles.

Bettelheim s'intéresse donc à une interprétation, fournie par un patient (de Mr Nunberg, qui avait beaucoup écrit sur la circoncision), qui ne considérait nullement sa circoncision comme une castration infligée par le père, mais en relation avec la mère, ou avec les femmes. Il faisait de nombreux rêves où les femmes le châtraient. Et Bettelheim de constater à l'Institut que ce sont les filles qui organisent les rituels, et "c'est la crainte que les garçons avaient de leur mère toute-puissantes (non de leurs pères) qui parut

importante dans leur acceptation des propositions des filles. Si une castration symbolique devait être organisée, elle le serait par les femmes."

Bettelheim croit observer que chacun des deux sexes envie le sexe de l'autre, ou bien a envie de posséder les deux sexes. Ce désir de l'adolescent d'éviter ce qui lui est demandé dans la culture monothéiste, c'est-à-dire de choisir l'un des sexes en renonçant à l'autre (castration symbolique), Bettelheim peut le retrouver dans des rituels de nombreux peuples sans écriture qui semblent représenter une gratification du double désir: par la subincision pratiquée par les hommes sur le pénis, celui-ci acquiert une ressemblance avec la vulve, dans le transvestisme des fêtes etc. Zilboorg parle de "l'envie que porte à la femme, qui est psychogénétiquement plus ancienne et, pour cette raison, plus fondamentale, que l'envie du pénis..."

Le clonage, qui a l'air si révolutionnaire, viendrait réaliser le plus ancien rêve de l'humanité: l'Androgynat comme double désir, comme fécondité sans partage. Le rite basique, c'est la fertilité.

4. AMANDA GUIDUCCI: AUTO-ANALYSE DE LA FEMINITE

Des hommes ont permis aux femmes de s'écouter elles-mêmes, entre autres Sade - d'une manière paradoxale - et Rimbaud, et Jacques Hassoun, et nous venons de le voir, Peter Handke, et l'on sait que c'est Sartre qui a dit à Beauvoir: "Parlez de vous en tant que femme, c'est cela qui sera intéressant..."

Voici maintenant Amanda Guiducci, qui, dans "La pomme et le serpent, Auto-analyse de la féminité", a ausculté en elle le féminin, la femme, la mère, l'écrivain. Attendant son premier enfant, elle interroge à la fois son enfance et l'enfance de l'humanité. C'était en 1974, un livre à ne pas oublier, LIVRE EXEMPLAIRE OU UNE FEMME DEROULE DANS SA CHAIR LE PYPYRUS DEJA ECRIT DU DISCOURS PREEXISTANT DE LA FECONDITE, POUR TENTER DE - DU DESIR DE L'AUTRE - DEDUIRE SON PROPRE DESIR.

Si l'être humain, "dans le ventre de sa mère est un livre plié", c'est bien ce-livre-là, unique, d'une histoire unique, qui va devoir se déplier, et non rester lettre morte. Ce n'est donc pas au discours pré-existant, social, sur l'amour, à venir recouvrir, telle une chape, le désir à naître.

L'Histoire rend compte de la non-existence de la femme, écrit Guiducci. Et aussi qu'on l'a enfermée dans les "gynécées, les harems, les couvents et les maisons closes, ou encore dans les maisons, tout simplement. Prostituée, ange ou mère, la femme n'a pas de corps à elle."

Petite fille d'une famille bourgeoise, italienne et catholique de l'entre-deux-guerres, où les hommes sont des rois, elle revit sa jeunesse castrée et ses efforts pour se libérer. Dans ce récit elle intercale les tabous qui justifient la dévalorisation historique de la femme, et propose une autre définition du rôle féminin (et du rôle masculin): son droit à la différence, d'abord dans son corps et dans ses rapports avec les autres.

Première scène: cabinets de la maison familiale terrifiante et grise où elle est "pliée sur son corps coupable", acte solitaire, vice, tare, qu'il faut effacer. Dans sa chambre en désordre gît sa poupée, massacrée. L'inaugural des "cabinets" pour annoncer le premier sang. "J'étais mortellement blessée. Mais par qui? Et pourquoi? Elles me disent que je devrais être heureuse, mais moi je les regarde avec de la haine, car elles avaient les clés du monde à leurs ceintures, et ce n'est que maintenant qu'elles les font tinter à mon oreille. Je sens confusément qu'il est désormais trop tard. La peur est difficile à effacer. L'horreur est difficile à effacer. Leurs mots viennent toujours trop tard, leurs mots d'adultes réticents."

-Est-ce que les hommes perdent aussi du sang?

Mère et grand-mère éclatent de rire. Sentiment d'injustice, mais la puberté "brisa le monde en deux, l'une mâle et l'autre femelle". "Destinée à la moitié féminine du monde, je sentais, dans le mystère irrésolu de la vie, que pour moi les choses tournaient du mauvais côté." Les gens se souhaitaient la bonne année en disant: "Beaucoup de bonheur et des garçons"

On lui apprend les choses tabou, eau froide, bains de soleil, etc. sinon le sang se trouble, se retire. "J'appris à vivre comme une petite lépreuse le temps correspondant aux tabous... c'étaient des jours d'infirmité sacrée, de craintes occultes, de jours secrètement et absolument féminins."

Derrière le tabou, Amanda sait qu'il y a "terreur et inconscient" et non simples causes originaires hygiénistes. Terreur inconsciente, dit-

elle. Et elle recherche des textes anthropologiques concernant les menstruations. Pour l'Europe, dans l'écrit le plus ancien, Pline: "A la suite de contacts avec une femme dans cet état, le moût aigrit, les graines deviennent stériles, les arbres dépérissent, les arbres fruitiers se dessèchent et leurs fruits tombent simplement si elle s'assied dessous. Un de ses regards suffit à faire mourir immédiatement un essaim d'abeilles tandis que le bronze et le fer rouillent tout aussi rapidement..." etc.

Évidemment le sang entre dans la composition de recettes magiques, exorcismes ou incantations pour se faire aimer des femmes. Au XVI^e s le sang menstruel est assimilé à de l'excrément. Abandonnant l'Europe, Amanda trouve chez Frazer les exclusions et autres tortures infligées aux filles en attente de "maturité". Nouvelle-Irlande: cinq années de réclusion dans cages sur pilotis et sans lumière. L'homme n'a le droit de porter les yeux sur elles, elles n'ont pas le droit de toucher le sol. Alfred Métraux rencontre souvent un mythe du déluge en liaison avec les menstruations. Épisode de cette femme, en terre d'Arnheim, qui, ayant ses règles doit rester enfermée, la tête couverte d'un morceau de tissu. Elle transgresse et sort boire, alors une pluie diluvienne va jusqu'à enfoncer le village dans la terre.

"C'est la raison du tabou de l'eau. Le respecter signifie pour les hommes jouir de l'avantage d'être délivrés du cycle menstruel. Autrefois ils perdaient du sang chaque mois, et ne pouvaient pas ces jours-là aller pêcher. Les femmes, qui, de ce fait, souffraient périodiquement de la disette, dirent aux hommes: "Il vaut mieux que ce soit nous qui perdions notre sang, parce que vous devez aller pêcher pour nous. Dès lors ce furent les femmes qui perdirent leur sang tous les mois."

"Ce mythe n'explique-t-il pas l'extraordinaire angoisse masculine vis-à-vis de l'altérité féminine?" demande Guiducci.

Elle écrit encore: "Et nous, qui sommes habituées à appeler les menstruations en italien, sinon vraiment "les fleurs", le "marquis", le divin marquis! C'est un euphémisme élégant, en gants blancs, du plus pur style XVIII^e siècle. Le XVIII^e siècle, siècle des Lumières, a connu de belles envolées répressives. D'un côté Sade, pérorant: "Vous, jeunes filles, qui avez supporté trop longtemps les liens absurdes et dangereux d'une vertu grotesque et d'une religion répu-

gnante, détruisez, piétinez de toutes vos forces toutes les normes ridicules que vos parents pauvres d'esprit vous ont imprimées dans la tête"... De l'autre, "chez des pédagogues acharnés à inventer l'innocence enfantine et à mettre les enfants sous verre (ce qui fut véritablement nouveau à l'époque, car les enfants étaient alors prélevés à la pelle dans les orphelinats, comme l'agneau pascal, pour remplir les filatures) se déclencha l'obsession de la pureté, l'angoisse du "péché contre la chasteté", la terreur des démanagements de la puberté et de la contagion de la corruption. On commença à isoler filles et garçons et on sépara les sexes etc.

Suivent les "accouchements divins masculins": Athéna surgit de la tête de Zeus, Aphrodite du phallus d'Uranus tranché et jeté à la mer, tandis que d'autres créatures naissent de la cuisse ou du genou d'un dieu mâle.

" D'un point de vue psychanalytique, écrit Guiducci qui n'est pas psychanalyste mais journaliste et essayiste, ces faits témoignent évidemment de l'envie qu'a l'homme du pouvoir maternel féminin. D'un point de vue historique, ils sous-entendent par contre un renversement de culture, qui, - à une époque traumatisante et insaisissable de l'Histoire - dut secouer l'Orient antique: le passage de cultures matriarcales et inspirées de la religion de la Mère à des cultures patriarcales gouvernées par des dieux et des ancêtres masculins. Au cours de ce bouleversement de structures et de valeurs, la grande image utérine de la Mère (à laquelle se rattachaient les animaux sacrés de la préhistoire dont le serpent, les arbres des premières cultures néolithiques: la plante de l'Immortalité, l'Arbre de la Connaissance du Bien et du Mal) se brisa en morceaux. Un dernier éclat, inversé dans sa signification, rattacha le mal à la femme dans la nouvelle mosaïque masculine. Lambeaux du monde précédent (Déesse-Mère, Arbre, Serpent) furent insérés, mutilés par la censure, dans un contexte nouveau: sur Eve ou sur Pandore retomba la pire des lumières."

Ex, dans la Cabale de Prague: "Le Seigneur forma Lilith, la première femme, comme il avait formé Adam, mais à la différence de boue pure, il se servit de saleté et d'excrément. Dans cette création excrémentielle de Lilith, Eva Figès voit dans la tradition de pensée hébraïque une dissociation de l'image féminine: Eve ou la maternité, Lilith ou la sexualité incontrôlée. "

Anorexie de la jeune Amanda pour échapper à la mainmise du père commandeur soutenu par une mère benî oui oui. "Mourir pour les punir."

"Mais, des profondeurs ignorées du corps, la sexualité, avec la force terrible d'une tige, sensations organiques. " Qu'arrive-t-il, se demande la fillette. Et autour d'elle, des visages impénétrables qui répondent: *rien*.

Dans les nuits imaginatives d'un acte sexuel énigmatique, régulièrement elle se scelle avec un bouchon de liège. Et, "malgré les tabous linguistiques, c'est le langage qui favorise mes premiers jeux sexuels."

Amanda chante et rechante:

Voyez un peu le contraste, la magnifique illusion

Le tonneau est si grand, le robinet si petit.

"Je chantais et rechantais cette comptine, je me rends compte aujourd'hui que c'était une vengeance sexuelle - contre mon frère. Car on m'avait appris que son pénis s'appelait robinet.

Au sein du livre écrira quelques pages de bêtises sur la psychanalyse. Comment lui en vouloir si "l'Église catholique - nous sommes en 1974 - multiplie ses conseillers et ses consultations, prenant à la psychanalyse ce qui lui sert pour encourager le culte marial: "lait mystique qui jaillit, bébé mystique qu'on allaite, devoir mystique de la mère mystique dans cette société en crise, mais illuminée par le Mamelon".

Enceinte, elle se voit entrer dans la "léthargie de tanière": je n'étais plus moi, mais une grosse souche de vie végétative. Alors elle pense aux arrière-grand-mères, et à leurs vingt marmots, parfois."

La joie d'accueillir son enfant dans l'énigme du cercle de l'accouchement, s'inscrira, comme les autres grandes questions de sa vie, mort, amour, Autre, dans un Livre. Manière de tisser ensemble sensible et intelligible. Manière de pouvoir dire enfin cette "femme" qui ne "disait rien."

5. COMMENTAIRE A LA "QUATRIEME PORTE"

DU FILM "EN ATTENDANT GODE" ¹ PROJETE A L'AEFL LE 22 MAI 1999

¹ Ce film est l'oeuvre collective du Cartel réunissant Daniel CASSINI, Georges SAMMUT, Christine DURATEA, France DELVILLE.

**"Lekh lekha": "Va vers toi-même"
comme possibilité d'élaboration d'une
nouvelle place de l'autre**

De "La voie Royale" au "Cantique des Cantiques", passage de la chose à l'objet.

1 - Objet comme chose:

Parler de ce qui Manque étant impossible, le pervers polymorphe non contredit/jamais limité, poursuit cet Impossible par le bord du faux-semblant, de la chose, de l'objet pur. Découpe purement visuelle, où rien n'est retranché.

Dans un passage de la Voie Royale, André Malraux décrit cet étrange objet non perdu, obscène dans son trop-plein de présence, pure image pourtant, car l'autre en est absent. Cet autre qui ne peut surgir que dans l'espace laissé libre par un renoncement à la Jouissance.

Le héros interroge un homme d'expérience tapi dans la pénombre, "forme aussi indistincte que les feux de la côte somalie perdus dans l'intensité du clair de lune où miroitent les salines", qui lui répond sur la difficulté de l'amour:

- Les hommes jeunes comprennent mal... comment dites-vous?... l'érotisme. Jusqu'à la quarantaine, on se trompe, on ne sait pas se délivrer de l'amour: un homme qui pense, non à une femme comme au complément d'un sexe, mais au sexe comme au complément d'une femme, est mûr pour l'amour: tant pis pour lui. Mais il y a pis: l'époque où la hantise du sexe, la hantise de l'adolescence, revient plus forte. Nourrie de toutes sortes de souvenirs... Ils se transforment, les souvenirs.... L'imagination, quelle chose extraordinaire! En soi-même, étrangère à soi-même... L'imagination... Elle compense toujours...

Sadique, se demandait maintenant Claude? ... Il y a quelque chose, mais ce n'est pas le sadisme...

Le mot sadisme, resté dans l'esprit de Claude, y appela un souvenir.

" Un jour on me mène, à Paris, dans un petit bordel minable. Au salon, il y avait une seule femme, attachée sur un chevalet par des cordes, un peu Grand-Guignol, les jupes relevées, de dos. Autour, six ou sept types: petits bourgeois à cravates toutes faites et vestons d'alpaga (c'était en été), les yeux hors de la tête, les joues cramoisies, s'efforçant de faire croire qu'ils voulaient s'amuser... ils s'approchaient de la femme, l'un après l'autre, la fessaient - une seule

claque chacun - payaient et s'en allaient, ou montaient au premier étage.

- C'était tout?

- Tout. Et très peu montaient: presque tous partaient. Les rêves de ces bonhommes qui repartaient en remettant leur canotier, en tirant le revers de leur veston... (..) L'essentiel est de *ne pas connaître* la partenaire. Qu'elle soit l'autre sexe.

- Qu'elle ne soit pas un Être qui possède une vie particulière?

- Dans le masochisme plus encore. Ils ne se battent jamais que contre eux-mêmes. A l'imagination on annexe ce que l'on peut, et non ce que l'on veut. Les plus stupides des prostituées savent combien l'homme qui les tourmente, ou qu'elles tourmentent, est loin d'elles: savez-vous comment elles appellent les irréguliers? Des cérébraux... (..) Et elles ont raison. Il n'y a qu'une seule "perversion sexuelle", comme disent les imbéciles: c'est le développement à l'imagination, l'inaptitude à l'assouvissement. Là-bas, à Bangkok, j'ai connu un homme qui se faisait attacher, nu, par une femme, dans une chambre obscure, pendant une heure.

- Eh bien?

- C'est tout; c'était suffisant. Celui-là était un "perversi" parfaitement pur...

2 - Savoir que cela ne peut s'écrire.

Lacan relève dans le Banquet de Platon le genre "neutre/pluriel" de "l'objet": "ta paidika" signifie à la fois "qui concerne l'enfance" et "qui concerne l'amour".

Pour parler de ce qui manque, une grammaire défectueuse: celle du Cantiques du Cantiques. Grammaire capable de ménager l'absence trouant la représentation de l'amant, de l'aimée. Trou central, retrait. Dialogues autour d'un Puits, dirait Jabès.

Lekh lekha, va vers toi-même, est au centre d'une grammaire, qui n'écrit qu'au futur: "*Il me baisera des baisers de sa bouche*".

A l'inverse des liens réels du pervers (liens concrets: chaînes, cordes), le futur du discours délie les corps, ne laissant liée que la promesse, la Terre Promise. L'histoire peut demeurer intacte, marche, course, à chaque inspir-expir... "*La voix de mon amant, le voici, il vient! Il bondit sur les monts, il saute sur les collines... Il répond, mon amant, et me dit: lève-toi vers toi-même, ma compagne, ma belle, et va vers toi-même!*"

" *Sur ma couche, dans les nuits, j'ai cherché celui qu'aime mon être, je l'ai cherché mais je ne l'ai pas trouvé. Je me lèverai donc, je tour-*

nerai dans la ville... Moi dormant, mon coeur veille. Une voix, mon amant tape: Ouvre-moi, ma soeur, ma compagne... Je me lève moi-même pour ouvrir à mon amant, mais mon amant s'était esquivé, il était passé... J'ai crié vers lui mais il ne m'a pas répondu, ils m'ont trouvée, les gardes qui tournent dans la ville, ils m'ont frappée, ils m'ont blessée... "

"J'ouvre moi-même à mon amant, mais mon amant s'était esquivé, il était passé... jette une incertitude sur l'adéquation exprimée ici: "Mon amant qui lance sa main par le trou, mes doigts de myrrhe ruisselante sur les paumes du loquet, j'ouvre moi-même à mon amant."

Incertitude jetée sur "Moi-même" , sur l'identification, sur l'adéquation de la clé et du loquet, c'est ce que vient dire Lacan avec:

"Ce qui manque à l'un n'est pas de ce qu'il y a, caché dans l'autre..." (Séminaire sur le Transfert, P. 63)

Une grammaire dysfonctionnante ici pour dire le hiatus des temps logiques: futur, présent, plus-que parfait ne s'accordent pas... *Mon être s'extasiait à sa parole, je l'ai cherché mais je ne l'ai pas trouvé...*

Lekh lekha, va vers toi-même, dit-il.

Fuis, mon amant, ressemble pour toi à la gazelle... dit-elle.

Et aussi: *"Fais-moi voir TA vue".*

"VA VERS TOI-MEME", "RESSEMBLE POUR TOI" EST L'ENVERS ABSOLU DE: "QUELLE NE SOIT PAS UN ÊTRE QUI POSSEDE UNE VIE PARTICULIERE..."

L'envers de la psychanalyse se tient là aussi, dans un changement de direction de la machine.

Au-delà d'une indication de la grammaire qui est le masculin/féminin:

- "l'amant" c'est l'intelligible, celui qui sait qu'il n'y a pas de rapport sexuel qui puisse s'écrire

- "l'aimée", c'est le sensible, celle qui courra toujours, toujours, "la" dupe, qui choisit de ne pas errer...

L'amant et l'aimée, en chacun de nous...

Daniel Cassini – Georges Sammut
France Delville – Christine Dura-Téa

En attendant Gode

PROJECTION DU FILM:

**"EN ATTENDANT GODE"
OU
"LOVE IN PROGRESS"**

22 MAI 1999, 10H

*Travail collectif du Cartel constitué par:
Georges Sammut, réalisateur
Daniel Cassini, scénariste, psychanalyste
Christine Dura-tea: psychologue
France Delville: psychanalyste
Avec la collaboration de Laure Baldassari
Actrice: Vanina Irinitz*

I

Synopsis: La jeune fille Vanina interroge l'amour. Les différents discours amoureux (deuxième partie de ce texte), sont concrètement accessibles par quatre portes disposées le long d'un couloir.

Premier plan: Vanina danse de manière débridée. La Ville n'est pas loin, avec ses murs taggés de paroles citoyennes... Ici, entre autres graffiti: le Je t'aime/S2.

La jeune fille dort. Sous quelle forme l'amour va-t-il la réveiller, l'éveiller?

Longue suite du "bain de langage" sur l'amour qui accueille l'être humain à sa naissance. Des couples énamourés font se succéder images, invocations, dialogues, chansons, formules toutes prêtes, dont voici quelques-unes:

Une femme - *Dis-moi je t'aime, et dis-moi ce que veut dire aimer...*

" Parlez-moi d'amour, redites-moi des choses tendres..."

Lui à Elle - *Tu es comme le vent qui fait chanter les violons...*

Une femme (indienne) - *Je ne sais pas ce que tu as dit, je ne sais pas ce que j'ai entendu, un éclair nous a réunis...*

Lui à Elle- *Mon bonheur rêve dans les bras de ma bien-aimée...*

Marilyn Monroe: - *Tout mon être frissonne, prends-moi dans tes bras, et ma vie sera merveilleuse...*

Edith Piaf:- *Un jour, deux jours, huit jours, laissez-le moi encore un peu à moi, le temps de s'adorer, de se le dire, le temps de s'fabriquer des souvenirs...*

Un chanteur égyptien: - *Toi qui as répondu à mon appel, mes nuits étaient si longues. La femme à qui cela s'adresse réagit comme sous une caresse.*

West Side Story, Elle:- *Ce soir ma vie a commencé, ce soir, à votre venue, je n'ai plus vu ni entendu que vous...*

L'été de Monika, Bergman. Elle:- *Je ne travaillerai pas, j'élèverai nos petits et j'aurai de jolies robes, lui:- Nous ne nous quitterons jamais, elle: - Rien que toi et moi.*

Suite de feux d'artifices, de Cupidons s'envolant, de couples planant dans le Ciel, pour finir: tournoiement de couples divers valsant.

Une Juliette pensive lève brusquement les paupières en entendant:

Bardot: - *Je t'aime, je t'aime, oh oui je t'aime*

Gainsbourg: - *Moi non plus*

B: - *Ô mon amour*

G: - *L'amour physique est sans issue*

Percevant des bruits de copulations, Juliette se glisse dans le couloir jusqu'à la seconde porte, celle du discours du Maître/Capitaliste. Des images d'étreintes se succèdent, sur lesquelles

ironise la *lathouse* lacanienne décrite par Daniel Cassini :

« Il est réconfortant de penser que chaque citoyen responsable se doit de se procurer le plus possible de ces objets désirables que sont les *lathouses*, les *pseudo-biens*. Dans leur indulgence, les *lathouses* promettent à leur serviteur l'accès immédiat au plus-de-jouir, quand elles sont la manifestation débridée d'un manque-à-jouir. Chacun est ainsi soumis à la pression toujours plus féroce d'un pousse-à-jouir, d'un prêt-à-jouir, dont l'accès se dérobe au fur et à mesure qu'il se montre plus proche. Un adage résume ce festin de misère auquel nous sommes libéralement conviés: tu ne trouveras pas ce que tu désires, tu désireras ce que tu trouves. »

Sur un bruitage grinçant apparaît la phrase:
Tout et N'importe quo(a)

Se succèdent alors des propositions publicitaires de la *lathouse*:

Le peep-show en direct à domicile

La quête de l'homme idéal

Obsession

Des seins d'enfer

Comment être une bombe au lit

Comment prendre en mains le sexe de Jules

Daniel Cassini commente:

« Dans cette course effrénée à la jouissance, le discours amoureux est, soit surinvesti, soit, au contraire, jeté aux oubliettes. Les *lathouses* classées x - les *parthouses* - rendent caduque l'art de la conversation à laquelle s'adonnaient les hommes et les femmes du XVIII^e siècle, et qu'ils poursuivaient dans les alcôves par d'autres moyens. »

Des médaillons aux portraits poudrés et perruqués défilent tandis que la voix de Georges Sammut confie:

« J'aimais éperdument la Comtesse, j'avais vingt ans et j'étais ingénu. Elle me trompa, je me fâchai, elle me quitta. J'étais ingénu, je la regrettais, j'avais vingt ans, elle me pardonna. Et comme j'avais vingt ans, et ingénu, toujours trompé mais plus quitté, je me croyais l'amant le plus aimé, partant, le plus heureux des hommes. »

Sur des fragments de Presse porno, extraits du commentaire de D. Cassini: "Pourquoi, comme Vivant Denont, risquer encore les mots tâton-

nants de l'amour quand, tel un junkie de l'image, ou de la ligne téléphonique hard, il est désormais loisible de se procurer sa dose quotidienne de jouissance, on n'arrête pas le progrès...

(Petites Annonces pornos, avec numéros de téléphone et slogans:

Elles osent vraiment tout

L'hôtel de tous les fantasmes, etc.)

... ce sont désormais les *lathouses* qui permettent à la jouissance de condescendre au désir. Dans ce naufrage, l'amour et le désir se sont perdus ensemble... »

Lathouse privilégiée, le téléphone portable, ici tenu par un gorille...Voix off: Il y a du "ça rapporte" sexuel.

Poursuite exacerbée de la jouissance, titres exorbitants, "l'homme au sexe d'or". La femme est l'esclave au "service" de la jouissance purement "sexuelle"

Montre cette putain de bouche

Cette fois le gorille va soumettre sa femelle à une copulation mécanique, il est allé la chercher sous la menace d'une branche.

Voix de D. Cassini: « En retournant la structure du discours du maître de sa variante capitaliste pour en faire émerger, à la place de sa cause, le plus-de-jouir, Lacan articule le discours de l'analyste.

Image du divan de Freud

D'être en position de petit a, l'analyste n'en jouit pas, mais selon la formule consacrée, se fait rebut de la jouissance, que déchet ... que déchaîne par ailleurs le capitalisme. »

Bruits grinçants sur formes grinçantes, et, en surimpression:

En raison de la vigilance paranoïde de leurs chiens de garde
LES LATHOUSES DES SUPERMARCHÉS
n'ont pu figurer dans ce film.

La jeune fille Juliette est très inquiète.

Voix de D.C.: « Sans autres pouvoirs que ceux de la parole, il travaille, cet horrible travailleur à l'invention d'un nouvel amour que fonde la loi de la castration symbolique. Ce "love in progress", "je suis en amour", se soutient d'une éthique, du désir, et du "bien dire", d'une po-éthique affirmée par Paul Celan... »

Sur une forme circulaire dynamique, abstraite, se déployant et se redéployant à partir d'un vide central, la voix de G. Sammut dit le poème de Celan, "Mandorle":

Dans l'amande, qu'est-ce qui se tient dans l'amande?

Le rien. Le rien se tient dans l'amande.

Il est là et continue d'être, dans le rien, qui se tient là.

Texte plein écran:

Tu peux aimer...
en attendant... Gode

Juliette est inquiète, déconcertée, tandis que le Cherubino des Noces de Figaro chante "Voi che sapete..." (*Vous qui savez ce qu'est l'amour, Mesdames, voyez si je l'ai dans le coeur! Je vais vous dire ce que je ressens: c'est nouveau pour moi, je ne le comprends pas! Je sens un sentiment tout plein de désir, qui tantôt est un délice, tantôt un martyr...*)

Juliette va regarder par le trou de la serrure de la Troisième porte: un couple de danseurs (de Pina Bausch) se triture, s'ausculte, violemment, se succèdent alors des règlements de comptes entre hommes et femmes, c'est le Discours de l'Hystérique:

Elle - J'ai horreur de toi!

Lui - Tu veux que je sois violent, tu veux que je te gifle à chaque fois que tu l'ouvres!

Elle - Ma vie me dégoûte!

Elle- Je ne t'aime pas, c'est tout!

Lui- (Ironique) Je t'aime plus que je n'aimerais jamais personne, tu es comme mon coeur, mon sang, mes yeux!

Elle- Je pense que tu es le pire salaud que j'aie jamais connu!(elle se jette sur lui pour le battre)

Chorégraphie Pina Bausch: la danseuse se jette sur l'homme, repart en arrière, se jette à nouveau contre lui, il est comme absent

Lui, visage douloureux: Il te faudrait 4 hommes, un qui te nourrit, un qui te baise, un qui t'amuse, et un qui s'occupe de ton âme!

Elle- Je te hais

Lui- Là je te crois, dans tes "je t'aime" tu es moins convaincante

Elle - C'est si terrible que ça?

Lui - C'est terriblement ennuyeux

Elle - Je t'ennuie tant que ça?

Lui - Non, tu m'emmerdes

Lui - (Violent) A genoux! Dis que tu aimes le brave Harry, bon qu'à gagner du fric!

Elle - (à genoux) Je t'aime

Lui- Encore!

Le même: - Moi aussi je t'aime

Elle le gifle

Elle - Je ne t'aime plus

Lui - Il y a bien une raison

Elle - La raison, c'est toi. Quelle raison? Je ne sais pas, moi: tu n'es pas un homme

Pina Bausch: les femmes tentent de remettre les hommes debout, ils retombent, une femme essaie de s'accrocher au bras d'un homme, il est comme paralysé, elle tombe, retombe.

Lui - (hurlé) Je t'aime! Je me coucherais sur les rails pour toi, reviens-moi!

Elle se débat pour s'échapper

Ils sont au lit, elle se jette sur lui avec rage pour le réveiller.

Pina Bausch: hommes et femmes courent dans tous les sens

Elle: Ce soir j'ai envie de mourir parce que je ne t'aime plus, ça me désespère, je voudrais être vieille pour t'avoir consacré ma vie, je voudrais ne plus exister parce que je ne peux plus t'aimer.

Elle - Regarde-moi ça, tu ne me pries pas d'entrer, tu ne m'offres pas un café, une cigarette... l'amour passe à une vitesse fulgurante

Pina Bausch: toujours des hommes que des femmes tentent de mettre debout

Lui: - Je n'ai rien su te dire, je ne me suis rendu compte de rien, j'ai bêtement gâché ma vie, et continue de la gâcher, prenant sans donner, ou sans donner assez, je ne vauds rien, si c'est ce que tu veux dire, tu as raison

Elle: -Parfois il me semblait que je t'aimais tellement que j'allais éclater, j'avais une sorte de bonheur explosif en te voyant entrer le soir, il y

avait un moi qui courait vers toi comme dans les films, qui se jetait à ton cou, j'avais tellement peur que tu me repousses que je restais clouée au parquet... () je suis un chien, je veux dormir au pied de ton lit, tu me balanceras un os de temps en temps

Lui:- Les chiens ne parlent pas, c'est ce qui fait leur charme, l'os, ils ne le réclament pas

Un homme pleure, une femme le regarde en silence

Le fin du fin de la vérité, vérité vraie,
c'est qu'entre hommes et femmes,
ça ne marche pas

Sablier cassé

Juliette prend un livre sur un rayon de bibliothèque (Malraux, La Voie Royale)

Dans la pénombre, un homme nu se fait attacher par une femme, et reste immobile

Pendant cette scène, texte (Malraux) dit par France Delville:

- *Les hommes jeunes comprennent mal... comment dites-vous?... l'érotisme. Jusqu'à la quarantaine, on se trompe, on ne sait pas se délivrer de l'amour: un homme qui pense, non à une femme comme au complément d'un sexe, mais au sexe comme au complément d'une femme, est mûr pour l'amour. A Bangkok, j'ai connu un homme qui se faisait attacher, nu, par une femme, dans une chambre obscure, pendant une heure.*

- Eh bien?

- *C'est tout; c'était suffisant. Celui-là était un "perversi" parfaitement pur...*

La phrase "Parler de ce qui manque" est écrite sur le dos de l'homme.

C'est le titre de la quatrième porte.

Voix, FD: *parler de ce qui manque et vers quoi l'on court toujours, étant impossible, on ne peut que découper cet impossible par le bord de l'objet pur...*

Juliette ouvre une fenêtre, lentement, sur un fond de saxophone.

Voix de Christine Dura-Tea: - *Parler de ce qui manque, c'est le trou central du Cantique des Cantiques, cette absence qui troue le fantasme de l'amant, de l'aimée, ce retrait.*

Bande sonore: Cantique des Cantiques chanté et joué par Jean David.

Peintures très elliptiques de couples, sculptures évidées de Sosno, fentes de Fontana, mer, varechs, écumes, profils face au Vide

Christine D.T: - *Je dors mais mon coeur veille, sur ma couche, les nuits, j'ai cherché celui qu'aime mon être, le voici, il vient, il bondit sur les monts, il danse sur les collines, il me baise- ra des baisers de sa bouche...*

Jean David sur parois crevassées, strates, entrelacs.

Mon bien aimé élève la voix: "ouvre-moi ma soeur, lève-toi ma belle ma colombe, lève-toi, et va vers toi-même..." Je me suis levée, j'ai ouvert à mon bien-aimé, mais mon amant s'était dérobé à son verbe, il était passé...

Fenêtre vide.

Un Visage de femme, et sous-titre: *J'aurais dû changer la semence amère en sperme fécond.*

Voix de F.D: *Lekh lekha, va vers toi-même, est au centre d'une grammaire, qui n'écrit qu'au futur.*

(L'écran montre les carrés du peintre Aurélie Nemours)

Impossibles hiatus des temps logiques, futur, présent, (deux carrés) plus-que-parfait ne concordent pas (un carré), et, au-delà de la grammaire encore, c'est-à-dire du masculin/féminin, "l'amant" c'est l'intelligible, celui qui sait qu'il n'y a pas de rapport amoureux qui puisse s'écrire, "l'aimée", c'est le sensible. L'amant et l'aimée, en chacun de nous...

Un couple court sur une plage de premier matin du monde.

Sur des bandes de Rotko:

Voix de D. Cassini:

Un en tant qu'un ne produit pas l'amour

Deux en tant que deux ne produit pas l'amour

Un en tant que deux produit l'amour

Un est pluriel

(Maître Eckhart)

Dans un parc, Juliette se balance sur une balançoire.

Flash sur écran noir:

Je ne suis pas de ceux qui négligent le corps pour en faire une offrande à l'âme. La mienne

n'aimerait pas être servie de cette façon.
(Rilke)

Juliette marche, s'assoit, sort une lettre, lit:
Dublin, 8 déc.1909.

Voix de Georges Sammut: *Ma douce petite pute Nora, j'ai fait comme tu me disais ma sale petite fille, et je me suis branlé deux fois en lisant ta lettre...*

Juliette écoute la voix:

... écris moi une longue lettre pleine de ça et d'autres choses sur toi ma chérie... () je pourrais rester toute la journée à me palucher rien qu'à regarder le mot divin que tu as écrit et la chose que tu as dit que tu me ferais avec ta langue... () Bonne nuit Nora, ma petite fouteuse nue () et coule, coule ta source divine et parfumée, entre les lignes...

Juliette lit à haute voix la fin de la lettre: *... Fais plus si tu veux, et envoie-moi alors la lettre, mon oiseau fouteur chéri au cul brun.*

James
Joyce

FIN

Remarque de F.D. : A la fin, Juliette se balance. Est-ce d'avoir pris contact avec l'insoutenable légèreté de l'être?

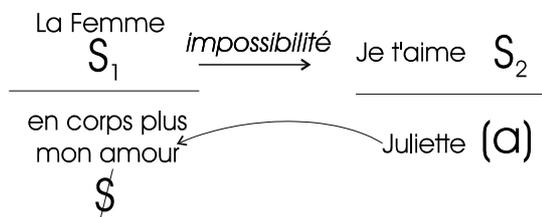
« *A vrai dire (dit Lacan dans le chapitre "le Pouvoir des impossibles" de l'Envers de la Psychanalyse), ce n'est que d'où il est faux que le savoir se préoccupe de vérité. Tout savoir qui n'est pas faux s'en balance... »*

FORMULES ET NOTES

PAR CHRISTINE DURA-TEA

Discours du Maître

La passion de l'ignorance



Moi je.

S1 aux commandes: La femme, ici on la dit Femme.

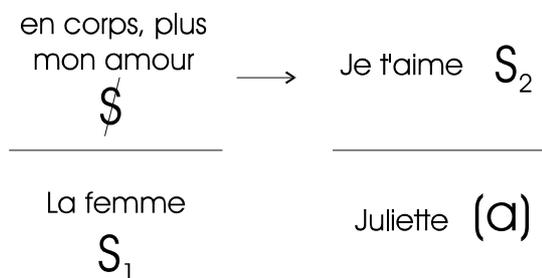
S: refoulé, a forcé le passage, est entré dans le jeu, et, avec lui, le manque et le symptôme.

Contournement de la loi de la castration symbolique.

S1: représentant du Sujet.

En s'adressant à l'autre sous les espèces du S2, l'agent s'adressait à l'Autre du Sujet, c'est-à-dire réveillait un savoir inconscient.

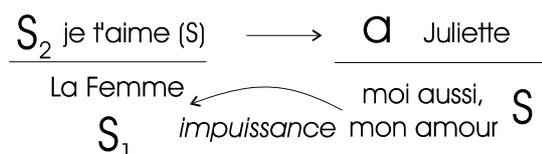
Discours du Capitaliste



Discours de l'Université

Passion du Savoir

Passion du savoir } La Garantie
de l'Amour }



S2: la langue parle toute seule, le savoir sans tête. "Je t'aime", ici, n'a ni queue ni tête.

S2: n'est pas le savoir inconscient puisqu'à la place de l'agent, il parle: moi-je, confondant le sujet de l'énoncé et le sujet de l'énonciation sans division.

S2: fait taire S1, il n'y a pas d'énonciation

S1: n'est donc qu'un mythe: La Femme

De ce fait, il n'y a plus d'accès au S2, cet autre signifiant pour lequel S1 est censé représenter le Sujet.

La barre interdit le Sujet.

Le Sujet barré à la production est impuissant à se conjindre à S, qui ne peut donc le représenter à l'entrée de la chaîne signifiante.

D'être à cette place implique un désir: pour entendre quelque chose. C'est ce qu'on appelle le désir de l'Analyse.

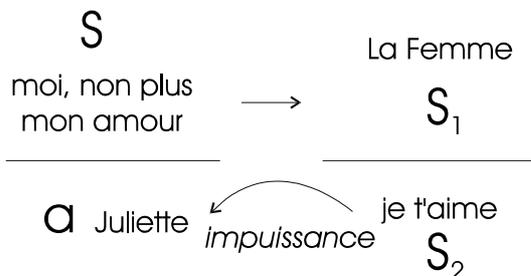
L'analyste en "a" veut entendre l'énonciation qui n'est pas dite, et non l'énoncé qui la rencontre. Il délivre l'énonciation et l'inconscient dans l'autre, et, du même coup, chez lui.

La vérité, frappée d'impuissance à répondre de S1, laisse la place à l'impossible réel du Trou.

Le réel est cerné par l'amour.

Discours de l'Hystérique

Passion de la haine



Là, où ça parle, ça jouit.

Faire parler le sujet et non son représentant S1.

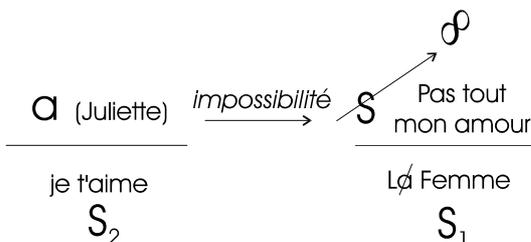
Le symptôme est en place dominante, il peut faire la loi, et la loi faire symptôme.

Le symptôme de l'hystérique, c'est la barre de la division, non supportée par un "a" au titre de manque et de semblant, puisque ce "a" à la place de la vérité est impuissant à assurer sa fonction, il ne peut apparaître que voilé.

Cette structure est la vérité du Sujet.

Discours de l'analyste

L'Amour de la vérité: je ne sais pas !



Le a en place d'agent ne se veut donc que cause du désir de l'Analysant: il le fait parler.

Brigitte Erbibou

Les nouveaux discours amoureux : le complexe de Portnoy

Au moment où nous avons décidé de nous interroger sur les nouveaux discours amoureux, j'étais en train de relire le roman d'un auteur américain contemporain, lequel à travers l'écriture me semblait justement révéler sur le mode de l'humour pathétique, la difficulté, voire l'impossibilité de s'engager en tant qu'homme dans une relation amoureuse avec l'autre.

Mon intérêt s'est accru, lorsque j'ai constaté que cet auteur décrivait ses tourments et ses conflits en s'adressant à un interlocuteur imaginaire qui n'était autre que son psychanalyste. Celui-ci, ainsi que le lecteur allaient recevoir durant 300 pages, l'élaboration d'un homme en proie aux questionnements tourmentés sur sa vie sexuelle autant que sur son engagement impossible à l'autre.

Au-delà des conflits personnels, cet auteur, j'ai nommé Philip Roth, inscrit dans la littérature américaine un tournant majeur, donnant naissance à une nouvelle lignée de romanciers, osant rompre avec le discours dominant de l'époque. Si l'Amérique est malade de son hypervirilité incarnée par le cow-boy, le chasseur, Philip Roth vient rompre avec les certitudes masculines et décrit abondamment la faille de l'homme dans son rapport forcé à la virilité, incapable de se soustraire, comme le faisaient ses prédécesseurs, à la menace de castration, possédé par la culpabilité, en bref, empêché de s'inscrire dans une génitalité.

Le roman que j'ai choisi de traiter, roman largement autobiographique, a pour titre : "le complexe de Portnoy". Dès lors, nous pouvons entendre à travers ce titre, que cette histoire singulière est élevée au rang d'un complexe susceptible de concerner une majorité d'hommes. C'est peut-être ce que nous nommons un mythe. Ainsi, Philip Roth, élève son

double, Alexandre Portnoy, au rang du mythe, comme Œdipe le fut en son temps. En effet, le roman présente en exergue une définition telle que nous aurions pu la trouver dans une encyclopédie psychanalytique.

Complexe de Portnoy : *"Trouble caractérisé par un perpétuel conflit entre de vives pulsions d'ordre éthique et altruiste et d'irrésistibles exigences sexuelles, souvent à tendances perverses engendrant un insurmontable sentiment de honte et la peur du châtiement sous forme de castration. L'on peut considérer que la plupart des symptômes reconnus ont pour origine les liens nés des rapports mère - enfant"*.

Mais qui est Alexandre Portnoy ?

Partagé entre les grands idéaux humanitaires qui l'animent et les obsessions inavouables qui le hantent, Alexandre Portnoy est la proie d'un insoluble conflit. Cet âge, 33 ans, information réitérée tout au long du texte, aura une valeur particulièrement signifiante. Elle n'est pas sans nous rappeler un autre homme de 33 ans, lequel désigné par sa mère au nom du grand Autre, vit ses jours écourtés, sacrifiés dans le but de sauver l'humanité.

Élevé dans un quartier israélite du New Jersey, par des parents autant aimants qu'abusifs, démesurément attachés aux principes de la tradition juive, ligoté par des tabous et des interdits, submergé de conseils et d'exhortations, Alexandre Portnoy tente d'advenir en vain à sa vie d'homme, écrasé par une culpabilité d'autant plus angoissante que la sexualité et ses déviations les plus extrêmes ne cessent de l'obnubiler... Jusqu'à sa 33ème année, année fatidique, hautement symbolique : crucifixion ou résurrection, tel sera l'enjeu de sa cure analytique.

En d'autres termes, Alexandre Portnoy restera-t-il l'objet du désir maternel, ou trouvera-t-il le moyen d'accomplir une nouvelle naissance ?

Sophie Portnoy est une bonne mère ; une trop bonne mère. La place, la trace ainsi que la puissance de cette mère sont énoncées d'emblée

dans un premier chapitre intitulé : *“L’être le plus inoubliable que j’ai jamais rencontré”*.

Elle était si profondément ancrée dans ma conscience que durant ma première année d’école, je crois bien m’être imaginé que chacun de mes professeurs était ma mère déguisée. Lorsque la dernière sonnerie de cloche retentissait, je galopais vers la maison et tout en courant me demandais si je réussirais à atteindre l’appartement avant qu’elle ait eu le temps de se retransformer en elle-même. Invariablement, à mon arrivée, elle était déjà dans la cuisine à préparer mon lait. Au lieu de m’inciter à renoncer à mes illusions, cette prouesse accroissait simplement mon respect pour ses pouvoirs.

Mais si cette mère, absolument parfaite, possédant un savoir absolu sur la gestion du quotidien autant que des dons d’ubiquité, émerveille le petit Alexandre, il n’en va pas de même pour son père.

En effet, Jack Portnoy, juif immigré aux États-Unis, objet d’une éternelle discrimination de la part de la bonne société américaine, se fait une gloire de vendre ou plutôt d’arracher des contrats d’assurance aux familles noires du New Jersey, les plus démunies, les plus illettrées. Lorsqu’il n’est pas occupé à sa haute fonction d’assureur, Portnoy nous décrit un père préoccupé par une constipation chronique : un père réduit à un intestin dysfonctionnant : Père en transit ? ... Père en proie aux problèmes d’assimilation ? ... Père inassimilé, inassimilable...

“Pas d’argent, pas d’instruction, pas de langage véritable. Pas d’éducation, une curiosité sans culture, des élans d’énergie sans objet, une expérience sans sagesse. Comme ces insuffisances pouvaient me mettre en larmes, aussi aisément qu’elles pouvaient me mettre en rage”.

D’emblée, la disproportion est grande entre le père et la mère : *Si seulement mon père avait été ma mère et ma mère mon père ! “Quelle confusion des sexes sous notre toit ! Qui de droit devrait marcher sur moi et battre en retraite, et qui devrait battre en retraite marcher sur moi !”* Comblant le vide patriarcal, telle est la quête de Portnoy. Et comme si cela ne suffisait pas, nous dit-il, parmi ses autres infortunes, *“j’étais le favori de sa femme”*. Pourtant, même si ce père réel s’avère largement insuffisant, insatisfaisant selon les dires de l’auteur, il apparaît clairement que sa présence au foyer présente un intérêt majeur. En effet, Lacan dit : *“Dans tous les cas, le père se fait lui-même d’appréciation symbolique. Le considérer comme déficient par rapport à une fonction à*

laquelle il n’est pas occupé, c’est lui donner à proprement parler une affectation symbolique. C’est proférer que le père n’est pas seulement ce qu’il est, que c’est un titre. C’est impliquer dans le mot père, quelque chose qui est toujours en puissance, en fait de création.”

Et voici notre Portnoy essayant de construire sa vie d’homme entre un père défaillant et une mère toute puissante, souveraine et culpabilisante, une mère adulant son rejeton pour mieux l’anéantir lorsqu’il ose s’opposer à sa sainte autorité. *“Car quand je ne suis pas puni, docteur, on me porte en triomphe dans cette maison comme le pape dans les rues de Rome.”*

Une mère excessivement interdictrice, attentive à ce que toutes les lois religieuses soient scrupuleusement observées, porte-parole fidèle et infaillible

de Dieu lui-même, brandissant en permanence la menace du divin châtement : *“Voyons docteur est-ce que j’exagère lorsque je considère comme un vrai miracle de tenir sur mes deux jambes ? Tu ne dois pas faire ceci, tu ne peux pas faire ça. Tu enfreins une Loi essentielle ! Quelle Loi ? Édictée par qui ?”* se demande Portnoy.

Ainsi, enfant, regardant par la fenêtre, un jour de neige, il s’adresse à sa mère :

“Maman est ce que nous croyons à l’hiver ? Je ne pouvais pas envisager de boire un verre de lait avec mon sandwich au salami sans faire une grave offense au Seigneur Tout Puissant !”

Et cette mère entretient une relation tendre et délicatement amoureuse avec son fils, entravant et compromettant subtilement l’avenir de ce futur homme : *“Elle s’assied au bord du lit avec son soutien gorge rembourré et roule ses bas tout en babillant dans la vague : qui est le plus gentil petit garçon à sa maman ? Qui est le plus gentil petit garçon qu’une maman ait jamais eu ? Qui est ce que maman aime le plus au monde ? Je nage absolument dans la félicité. Cet homme, mon père, est parti je ne sais où pour gagner de l’argent, et qui sait, si j’ai un peu de chance, peut-être ne reviendra-t-il jamais. En attendant, cet après midi là, pour moi et pour moi seul, une femme met ses bas en fredonnant une chanson d’amour. Qui va rester avec maman pour toujours ? **Moi**. Qui va avec maman dans ce vaste monde partout ou va maman ? **MOI... MOI** Bien sur, mais ne vous y trompez pas, je jouerai le jeu.*

Ou encore, alors qu’il entre dans sa quatorzième année : *“est-ce qu’un jour tu me quitteras mon bébé, est ce qu’un jour tu quitteras maman ? Jamais je répondais : jamais, jamais,*

jamais...” A entendre ce discours nous ne pouvons qu’approuver les dires de Lacan : *“Le rôle de la mère, c’est le désir de la mère. Le désir de la mère n’est pas quelque chose que l’on peut supporter comme ça. Ça entraîne toujours des dégâts. Un grand crocodile dans la bouche duquel vous êtes, c’est ça la mère. On ne sait pas ce qui peut lui prendre tout d’un coup de refermer son clapet. C’est ça le désir de la mère.”*

Mère hystérique selon les dires de l’auteur, qui s’emploie jour après jour à construire un homme dans l’impossible d’une relation avec une femme, dans l’inaccessible de la relation d’échange : *“ Mais qu’a fait ma soi disant conscience à ma sexualité, maman à ma spontanéité, à mon courage ? Peu importe les choses que j’essaye de surmonter, car le fait demeure, je n’y arrive pas, je suis marqué de la tête aux pieds par mes refoulements.”* La plainte de Portnoy s’emploie à décrire la transgression quotidienne d’un homme coincé dans la seule conduite possible pour lui : onanisme compulsif et envahissant, prolongé jusqu’à l’âge de 33ans, métaphorisant ici l’hostilité vis à vis du milieu familial écrasant, tentative cent fois renouvelée d’appropriation de son propre corps, pour une jouissance autant interdite que convoitée.

Ainsi Portnoy nous conduit-il à le suivre à travers les méandres d’une vie sexuelle pour le moins tourmentée. Avidé de sensations extrêmes, assujéti à la recherche d’une jouissance sans borne, Portnoy collectionne les conquêtes féminines, inlassablement, dans une insatisfaction grandissante. En choisir une signifierait perdre toutes les autres. Impossible. *“ Je ne veux tout simplement pas m’engager par contrat en vue de coucher avec une seule et même femme pour le reste de mes jours. Supposons que je me décide et que j’épouse A, qu’arrivera-t-il, docteur lorsque B fera son apparition ? Ou C ? D ? E ? F ?Parce qu’avec le sexe Docteur, l’imagination humaine galope jusqu’à Z et au-delà !*

Devant l’impossible conciliation du duo sexe - amour, Portnoy choisit, est-il vraiment sujet pour choisir, d’assouvir sa terrible pulsion sexuelle dans sa dernière liaison avec une femme aux mœurs légères et qui accepte de mettre en acte avec extravagance ses fantasmes érotiques les plus poussés. Non sans soulever la traînée habituelle de remords, de culpabilité, de honte et d’opprobre, il se sent découvert, mis à nu, obsédé à l’idée de faire la une des journaux qui dévoileraient au monde sa trahison, son mensonge, son infamie.

Dernière découverte fatale : la femme n’est rien d’autre dans sa vie qu’un objet sexuel masturbatoire. Ainsi aux prises avec sa conscience “rabbinique”, Portnoy s’assène enfin la vérité : *“Aimer toi, tu veux rire ! C’est toi-même que tu aimes ; toi-même ! Ton cœur n’est qu’un réfrigérateur vide. L’amour, il s’épelle lubricité, il s’épelle moi-tout-seul !”*

C’est ainsi qu’en proie à une maladie imaginaire, suprême châtement bien mérité, Portnoy met un terme à ses pérégrinations érotiques et décide de s’envoler vers l’Autre Terre, terre d’asile, terre d’exil : Israël, métaphore du lieu analytique.

Mais précisons tout de même qu’en dehors de son impossibilité à contenir ses fameuses pulsions, Portnoy offre au monde l’image la plus gratifiante et humaine qui soit. Brillant intellectuel, il est attaché dans le social, à défendre les causes humanitaires. Ses idéaux humanistes le poussent à se prononcer en faveur des opprimés, pour rétablir la justice, lutter contre le racisme les discriminations de toute sorte, espérant engendrer une sorte de fraternité humaine. Nous ressentons que l’énergie déployée à faire le bien est certainement inversement proportionnelle à l’activité souterraine et dévorante à laquelle il est assujéti.

Divisé, écartelé entre la passion d’atteindre à une jouissance sans borne et l’objectif de se faire le Sauveur de l’humanité souffrante, voici ce qu’il ne peut plus soutenir. Ainsi, alors qu’il projette un voyage en Europe, son père se sent tout à coup menacé de mort : *“Que pense-t-il au juste ? Qu’avec moi dans les parages, ça n’arrivera pas ? Que je me précipiterai à côté de lui, que je lui prendrai la main et du même coup le rendrai à la vie ? Croit-il vraiment que je détienne d’une façon ou d’une autre le pouvoir de détruire la mort ? Que je sois la résurrection et la vie ? Mon pauvre père, un enchristifié convaincu, et il ne le sait même pas ! ”* Être ou ne pas être... le Messie...

Nous pouvons peut-être établir en conclusion que le drame de Portnoy se situe dans une dialectique entre le discours de l’hystérique et le discours du Maître.

Le discours parental, à travers la question religieuse se fait un discours du Maître. C’est un discours univoque, qui maîtrise et voile nécessairement la division du sujet.

Le Maître maîtrise la jouissance en interdisant son accès ; la Loi qu’il promulgue au nom de l’Autre est là pour endiguer toute la question de la jouissance, du manque et de son corollaire, à savoir le désir.

Le judaïsme, met nettement en avant la question de l'objet a, à travers le messianisme. *"L'idée messianique, a la fragilité de tout ce qui n'arrive jamais à terme. Elle fait de la vie juive une vie en sursis ou rien n'est jamais acquis définitivement, ou rien n'est jamais accompli irrévocablement. Elle défend l'inadéquation radicale entre le désir et son objet. C'est la lutte contre l'idolâtrie, l'idole étant l'objet de jouissance venant clore la question du désir, elle perpétue l'exclusion d'un objet propre à satisfaire, à soulager la tension désirante. Dans cette tradition, l'objet du désir est le désir de désirer."* (Jean- pierre Winter, *Les errants de la chair*).

Si ceci fait défaut à notre personnage, c'est peut-être qu'en filigrane, l'enjeu de Portnoy est justement d'occuper la place de l'objet a. cet objet qui procure un supplément de jouissance. Nous voyons là combien les buts du maître et de l'hystérique sont opposés autant que complémentaires. En effet, le maître veut produire l'objet a que l'hystérique se propose d'incarner, mais en place de vérité.

Après avoir exposé scrupuleusement sa kyrielle de symptômes, Portnoy mettant en évidence le \$, agent du discours, appelle inévitablement le savoir du maître, ou son supposé savoir : L'analyste.

Le dernier chapitre, intitulé l'exil, nous conduit à vivre les dernières péripéties de l'homme Portnoy résolu à rompre avec sa vie de débauche. Alexandre Portnoy, 33 ans, en terre d'Israël. Retour aux sources, à l'origine, à la terre mère.

A la Loi des pères. Appel au symbolique, ultime tentative pour sauver une pauvre vie infiniment menacée, exil de lui-même.

Dernière scène : Portnoy décide de tomber amoureux d'une jeune femme juive, belle comme sa mère, maîtresse dans l'art de le prendre en faute, professionnelle du rappel à l'ordre. Mais comble de malheur, il se découvre impuissant. Impuissant sur la Terre d'Israël ! Saisi d'effroi, il se laisse tomber à quatre pattes, puis s'écroule au sol, allongé, rampant : impuissance originelle, retour au point o, à l'inaugural, totale régression du corps et du langage. Portnoy n'a plus rien à dire, simplement besoin de pousser un grand cri. Cri de la naissance ? Cri de la demande, témoin de la perte.

Et pour la première fois, et ce après 300 pages, l'analyste apparaît : *"bon maintenant, on peut commencer"*.

Ce moment crucial, résume à lui seul, le point de rupture, symbole de

l'exil. En effet, Portnoy a fait l'expérience de la jouissance, laquelle est comparée par Lacan au tonneau des Danaïdes : une fois qu'on y entre, on ne sait pas jusqu'où ça va. Son exil, son départ vers Israël, en convoquant le nom du père, promet enfin la coupure, annonçant l'exil de la jouissance pour une possible élaboration du désir.

Résurrection, création, sublimation ! ...

Jean-Paul Hiltenbrand

Pour l'amour, entre \$ et petit a, il n'y a guère de choix

Avant d'évoquer plus directement ce qu'il en est du registre de l'amour, je vais introduire une petite question méthodologique puisque vous vous appuyez, si j'ai bien compris, sur le séminaire «l'envers de la psychanalyse».

Je crois que les structures discursives que Lacan met en place, qu'il fait travailler dans ce séminaire et dont il décrit à la fois la teneur et le maniement, ces structures doivent être manipulées avec quelque prudence, en ceci que Lacan sans aucun doute, dans cette manipulation de lettres met à l'épreuve un certain nombre de choses qu'il avait déjà élaborées auparavant. Il semble en effet vérifier à ce moment là, la congruence de certaines formulations ou formalisations mises en place bien longtemps auparavant (cf. figure 1).

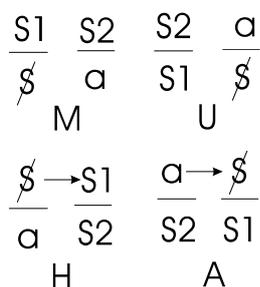


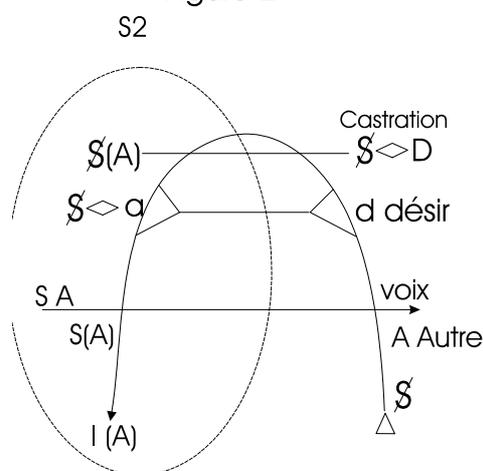
Figure 1

Ainsi par exemple S1 qui équivaut à tout son travail autour de la fonction phallique, est donc là mis à l'épreuve dans ces discours. Pour S2, c'est encore un peu plus complexe puisque à la fois il interroge S2 en tant que ce serait une dénomination de la Jouissance, et du Savoir, c'est-à-dire que le savoir serait une sorte de

dénomination de la Jouissance du Sujet. Et puis, il y a S en rapport variable avec l'objet petit a qui constitue la formule du fantasme qui dans les quatre discours comme vous avez pu l'apercevoir sur le tableau, est un algorithme tordu, travaillé donc dans ces différents discours.

J'ai également mis le graphe à côté, simplement à titre de comparaison, pour que vous aperceviez que dans le trajet d'élaboration de Lacan qui va du graphe aux quatre Discours, il y a un certain nombre de termes qui ont disparu, tout ce qui est sur votre gauche, à savoir S de grand A barré (S \bar{A}), en dessous le signifiant de l'Autre (SA), etc. (cf. figure 2).

Figure 2



Donc, il y a un certain nombre de termes qui ont disparu, ou alors il faut que nous supposions qu'un certain nombre d'entre eux ont été absorbés dans la nouvelle formalisation. C'est ainsi que probablement S2, lors du premier séminaire, Lacan l'avait inscrit au tableau de cette manière là : **S2 (A)**. Pour une raison que je ne connais pas, cette inscription a disparu des Editions du Seuil. C'était ce que Lacan avait mis au tableau et donc il est probable que S2 va constituer un signifiant d'une explicitation fort difficile et complexe. A vrai dire, définir ainsi

S2, c'est-à-dire ce signifiant qui désigne dans notre formalisation le Savoir, le désigne aussi comme étant proche de la Jouissance de l'Autre. Si vous regardez le graphe, dans sa partie gauche, vous vous apercevrez que effectivement, vous pouvez reporter S2 sur cette flèche verticale, c'est à dire à la fois du côté du Signifiant de l'Autre et du Signifiant du manque dans l'Autre. Comme vous pouvez le constater S2 est donc d'une exceptionnelle complexité. J'ajouterais que c'est sans doute d'une complexité inépuisable en raison du fait que nous effleurons avec S2, nous touchons là un point décisif, l'inconscient que Lacan a pu définir comme un savoir qui ne se sait pas.

Autrement dit, au lieu de vous donner un intitulé dont la rudesse se disputait avec la précipitation dans laquelle j'étais quand je fus amené à expédier ce titre, il faudrait dire plus exactement dans ce que je voudrais énoncer : «Un amour qui ne se sait pas» ou alors pour encore pasticher le titre du séminaire de Lacan : «l'insu que sait s'aile à mourre», c'est-à-dire l'insuccès d'un côté mais aussi l'insu, la dimension hautement inconsciente qui est impliquée là. Parce que toute la question de l'amour tourne autour de cette fonction du savoir, de cette fonction du savoir telle que, nous la mettons en place et non sans qu'évidemment - c'est pour ça que je l'ai évoqué toute à l'heure - non sans que cela concerne bien sûr S barré poinçon de petit a, c'est-à-dire le fantasme lui-même. C'est tout à fait évident !

Voilà donc comment j'articule la question aujourd'hui concernant l'amour, à savoir que cet amour est de l'ordre d'un savoir et comme tel, il a une multiplicité de fonctions dans le lien social, mais la première de ces fonctions qui me semble la plus essentielle, c'est que l'amour a rapport au Réel, à ce qui s'énonce comme impossible. Lacan va même un peu plus loin dans un de ses séminaires qui s'appelle «les non dupes errent», où il dit que S2, ce savoir, ce savoir qui est l'amour, c'est du Réel ! On aurait plutôt tendance à rapporter cela couramment à des formes imaginaires, et bien non ! Il a tout à fait martelé que l'amour c'est du réel ! Comme c'est du Réel, c'est à ce titre qu'est corroboré cette autre formule, que c'est un savoir qui ne se sait pas en tant qu'il est donc inconscient.

Donc Lacan situe l'amour, situe le discours amoureux, le fait de conter fleurette, le mari-vaudage, enfin tout ce que vous voudrez, par

rapport à cet inconscient, puis par rapport à ce Réel c'est-à-dire par rapport à quelque chose qui s'écrit comme savoir dans l'Autre (raison pour laquelle il avait mis au tableau cette formule S2 (A)). Cette façon de présenter les choses concernant l'amour, éclaire un point tout à fait essentiel, à savoir que sur l'amour en tant qu'affect, en tant qu'idée, en tant qu'imaginaire, vous pouvez à la limite dire tout et n'importe quoi. Les poètes ne s'en sont pas dispensés, ni même les écrivains qui ont rédigé des traités de l'amour comme ça a été le cas de Stendhal et aussi de Balzac qui a écrit un livre que je vous recommande qui s'appelle «la physiologie de l'Amour», qui est d'un humour absolument renversant ! ça éclaire peut-être pourquoi il est mort peu de temps après son mariage ! En tout cas ce type de propos, c'est sympathique et amusant, mais il n'y a aucune raison que l'on ne puisse pas dire n'importe quoi ! Mais, ce «n'importe quoi» effectivement ne va jamais toucher à la racine, à la racine du Réel, à la racine de ce qui est là comme point de savoir et qui est toujours pris dans cette interrogation. Si l'amour est interrogation depuis au moins vingt cinq siècles, depuis que nous avons des écrits conséquents, c'est parce que ça a toujours soulevé cette question, cette question sur l'origine, origine qui est précisément ce Réel Inconscient et ceci vaut autant pour les différentes formes d'amour, c'est à dire l'amour passion, l'amour estime, l'amour qui est spirituel, l'amour sexuel, l'amour physique, et évidemment pour la forme la mieux définie, la mieux cernée que nous connaissons, à savoir l'amour de Transfert. L'amour de transfert, car c'est à partir de ce point d'articulation, à partir de cette expérience que nous avons une petite idée, que nous pouvons formuler une appréciation un peu plus précise de ce qui se passe. Que se passe-t-il ? Dans l'ordinaire de la vie, ceci reste profondément voilé ! Cependant cette expérience dans la pratique de l'analyste est une expérience fort réduite, fort étroite. En effet, je ferai remarquer que lorsque dans l'analyse quelqu'un noue une relation amoureuse à l'extérieur, ce que l'on appelle un acting out, la plupart du temps, l'analyste n'a aucune idée, mais vraiment aucune idée, ni même aucune information précise sur ce qui se passe exactement à l'extérieur. Par contre, il peut dans certaines circonstances favorables déduire de quoi il s'agit, ou seulement supposer de quoi il s'agit. Je vais préciser ma pensée par une petite illustration.

Un jour arrive à sa séance une petite dame, que je suis depuis plusieurs années. Ce jour là, elle présente un torticolis, fait tout à fait exceptionnel et vient avec un rêve, un rêve dans lequel il est fait mention de sa rencontre avec un second analyste, rencontre qui provoque ses protestations : elle n'a pas besoin de deux analystes ! Dans le rêve elle ne comprend pas pourquoi ça s'impose ainsi à elle. Elle ne comprend pas non plus la raison pour laquelle elle aurait l'obligation - parce que c'est comme ça que c'était formulé dans le rêve - l'obligation de s'adresser en même temps à ce second analyste. Toujours dans le rêve, il y a un très grand embarras du fait du caractère inconcevable de cette obligation et puis le rêve s'arrête là dans la perplexité et en quelque sorte dans sa non résolution. Evidemment sur le divan on s'interroge : « qu'est-ce que ça peut bien être ? Qu'est ce que ça peut vouloir dire ? Quelle intention voilée contient ce rêve », etc. A ce moment là, la douleur du torticolis la ramène aux choses concrètes, la rappelle à l'ordre en quelque sorte et lui fait apercevoir qu'elle ne peut pas tourner la tête à droite. Or depuis quelques jours elle fait ses déplacements professionnels, elle étant au volant de la voiture, avec un Monsieur qui est assis à sa droite. Effectivement cette présence masculine est un peu trop sympathique et effectivement aussi il se pourrait bien que ça lui ait tourné la tête ! ça fait un petit moment que ça dure et elle s'interroge sur ce qu'elle veut. Le Monsieur a même fait allusion à la possibilité d'un repas au restaurant le soir : allusion ! Elle, elle ne souhaite pas une aventure sans lendemain et elle est dans l'embarras : « Ah ! Au fait l'embarras, mais c'est vrai, c'est comme dans le rêve, c'est le même embarras !!! ».

Alors quittons son propos, pour observer ceci : en même temps, qu'elle est en analyse chez moi, cela ne fait pas l'ombre d'un doute pour elle, la possibilité d'une liaison amoureuse avec cet homme a la même signification que si elle poursuivait son analyse avec un autre, c'est cela que suggère le rêve. Autrement dit, nous sommes ici devant un dédoublement de la question, qui fait problème. D'un côté cette patiente avait une relation qu'on pourrait appeler d'insatisfaction, entretenue sur l'objet de son désir, parfaitement repéré dans sa cure. Comme cet objet petit a , cet objet d'insatisfaction qui est l'enjeu de sa cure, de sa parole sur le divan au travers de sa présentification dans ses séan-

ces, elle a parfaitement repéré que c'est là l'objet perdu. Puisqu'elle a pu repérer tout cela dans sa cure, pourquoi ne pas donner existence, existence concrète à cet objet à l'occasion de cette rencontre avec ce monsieur? Mais une telle manœuvre, je vous le fais remarquer, ne permet aucunement de rendre l'objet, l'objet de son désir concret, mais ne fait que rendre concret son expérience de l'insatisfaction. Je veux dire que l'objet lui-même, il reste toujours aussi voilé, par contre c'est son insatisfaction qui devient là tout à fait manifeste et concrète.

Alors le point dont nous étions partis, à savoir que si l'analyste se fait effectivement une petite idée de ce qu'est cet objet pris dans la cure, qui est donc l'objet du fantasme ($S \lt a$), objet du fantasme dans la séance, ce qui par contre a lieu dehors, dans cet acting-out, il n'en connaît a priori pas l'enjeu. Il se peut que ce soit rigoureusement le même objet qui soit engagé et dans la cure et dans l'acting out, mais il se peut aussi que ce soit une facette de cet objet non aperçu dans la cure, et parce que c'est non aperçu ou non pris dans la cure, ça va forcément surgir sous forme d'un acte. Ce que vous ne pouvez pas dire, si la pression de la cure est suffisamment manifeste, si cette pression s'exerce sur le sujet, ce qu'il ne va pas pouvoir dire il va être obligé de le mettre en acte. Donc ça peut être un aspect de cet objet qui n'a pas pu être énoncé, qui n'a pas pu être dit et qui va donc faire surface, faire surface dans cette expérience. En quelque sorte, cette facette de l'objet ou cet autre objet, va donc rompre la censure, lever le refoulement pour jaillir sur la scène. Ce que Freud appelait « Andere Showplatz », c'est-à-dire l'Autre scène, autrement dit c'est mise en scène. C'est tout à fait évident que dans la petite illustration que je viens de vous donner, il y a là toute une mise en scène. Cette mise en scène n'est pas du tout à prendre sur le mode parodique ou sur le mode critique mais cette mise en scène est nécessaire à cette mise en avant de cet objet.

Donc mise en scène pour rompre la censure et le refoulement, pour se faire reconnaître comme l'un des aspects essentiels du savoir, et en quelque sorte de vous annoncer, d'avertir l'oreille de l'analyste, que voilà un point de Jouissance. Alors, je reviens aux propositions initiales que c'est un savoir ne se sachant pas qui va donc s'explicitier dans cet acte. Mais comme c'est un savoir écrit dans l'Autre in-

conscient, comment est-ce qu'on pourrait l'imaginer ? ça n'a rien à voir avec la connaissance, rien à voir avec ce que vous pouvez feuilleter dans une encyclopédie, c'est un savoir qui vient simplement constituer une sorte de substitution à l'endroit du Réel, à l'endroit de la béance du sujet, là où de toute façon quand il est interpellé il ne peut pas répondre, c'est donc un savoir qui vient en quelque sorte couvrir ce trou. C'est pas un savoir futé, c'est pas un savoir malin, c'est simplement que ce savoir est constitué comme réseau d'écriture.

Donc puisque c'est un savoir qui ne se sait pas puisqu'il n'a pas de substratum au niveau de la connaissance, c'est une pure écriture que vous pouvez parfaitement imaginer comme c'est inscrit au niveau du graphe. C'est-à-dire que c'est ce qui est écrit dans l'Autre et que dès lors, nous analystes, nous pouvons éventuellement reconnaître la structure de ce savoir, structure constante au milieu de toutes les virevoltes amoureuses auxquelles un sujet donné peut se livrer. Donc, nous ne pouvons que repérer la structure, mais pas le substratum. Est-ce qu'à partir de là, nous pourrions en apprendre un peu plus et du même coup permettre dans l'analyse, à quelqu'un, de ne pas se cogner toujours dans la même vitre, puisque dans le petit exemple que je vous donne, cette affaire n'est jamais que la 5ème ou 6ème, je veux dire que c'est là un processus qui revient régulièrement malgré toute l'attention qu'on peut avoir pour ce qui s'y passe, ça reste toujours aussi obscur. Mais par contre, la permanence de la structure, celle que j'ai indiquée comme étant en quelque sorte la racine du fantasme, c'est-à-dire ce désir d'insatisfaction, celui là est permanent. Donc je pose simplement la question : est-ce que quand quelqu'un est construit sur le mode d'un désir qui doit être insatisfait, est-ce que l'analyse reviendrait juste à constater ce fait et puis, mon vieux débrouilles-toi avec ça maintenant ? Oui, hein, qu'est-ce que tu veux ? Tu es fait comme ça, on va pas tout changer ! Est-ce que nous pouvons avancer un tout petit peu vis à vis de cela ? La réponse à cette question est oui vis à vis de ce problème, néanmoins elle reste assortie d'un petit « mais » conditionnel, qui est tout à fait important. D'abord comme vous allez le constater la chose n'est pas si facile à expliciter et puis quant à la mettre en pratique alors là, la mettre en pratique dans l'analyse c'est déjà pas commode, quant à ce que ça finisse par aboutir dans la vie courante, c'est encore une autre

paire de manches ! Donc il y a là, si vous voulez, occasion à un long travail d'élaboration et de modification du statut de ce savoir, non pas dans son contenu, ce contenu de toute façon nous ne le reconnâtrons jamais, c'est cette structure qui doit changer, nous verrons comment, si je parviens à vous le montrer.

Disons pour être tout à fait honnête, qu'un certain nombre d'analyses, pour donner une proportion, encore qu'elle ne soit peut-être que mienne, on peut dire qu'une bonne moitié des analyses que nous entreprenons, s'arrêtent à peu près à ce niveau, à ce niveau de déblayage de la structure du savoir. Donc un fois qu'on a constaté que la vitre est infranchissable avec un sentiment plus ou moins accentué de renoncement, ou avec le sentiment qu'il va falloir supporter sans cesse cette insatisfaction dans les différentes figures de l'amour, à savoir que l'amour va être sans cesse connoté de cette insatisfaction, le désir par lassitude s'arrête là, s'arrête à cette borne, c'est-à-dire à la répétition indéfinie des échecs et des déceptions. En général, un certain nombre d'analyses s'arrête comme cela. Il est évident que nous ne pouvons pas, ne serait-ce que sur le plan des principes, accepter ce genre de conclusion. Si vous consultez Freud sur ce concept de la répétition, puisque c'est de cela dont je vous entretiens depuis un petit moment, vous avez la surprise de constater non pas qu'il oppose l'acte à la remémoration, ce qui en soit se conçoit aisément, mais qu'il donne tout le crédit à l'opération de remémoration parlée. Comme si pour lui il y avait là quelque espoir de résolutions de la répétition elle-même. Nous savons aujourd'hui que les vertus cathartiques de la parole ont dans l'ensemble des résultats assez limités, qu'en tout cas ils n'arrêtent pas, ils n'interrompent pas le processus de répétition, puisque ce processus a pour origine quoi ? Le Réel ! C'est lui qui va déclencher, qui va déterminer le tournage en rond du processus.

Puisque j'avais pris le parti de porter cela sur la question de l'amour, je vous fait observer que l'amour c'est toujours une rencontre nouvelle, les guirlandes de la fête ont toujours des couleurs merveilleuses et imprévues. Alors que le Savoir, le savoir qui est là latent dans cette affaire, ce savoir inconscient, qui anime le processus, reste, lui, foncièrement obtus, monotone et inamovible. Il s'entête à vouloir toujours la même chose, toujours l'unique Chose (que vous

écrivez avec un grand c, Das Ding) et si possible cette Chose qu'elle soit représentée dans le cadre fixe du fantasme auquel le sujet, a l'habitude de se référer. On peut à l'occasion être tout à fait ébloui de constater avec quelle astuce, tel ou telle, parvient à partir de situations ou de partenaires forts divers, comment tel ou telle parvient à retomber toujours dans la même assiette, c'est-à-dire à aboutir dans ce même «Heim», dans ce même domicile, c'est-à-dire là où il se sent vraiment chez lui. Tout cela en répétant toujours le même échec.

Il y a une expression française, ancienne, je ne crois pas que vous vous en serviez, qui évoque la rencontre amoureuse, et qui se dit « dompter un cœur », ça avait en particulier la faveur au XVII^{ème} et au XVIII^{ème}. C'était savoir dompter les cœurs. Cet homme savait dompter les cœurs. Ceci signifiait non pas qu'il s'agissait de domestiquer des bêtes sauvages, ni de les maîtriser ou de les asservir, mais c'était dit dans le sens de subjuguier, de ravir. Ce terme dompter est intéressant puisqu'il vient du latin « domitare » qui a donné en italien « domare » et en français médiéval « domter », « damter » sans le « p », le « p » n'étant qu'une transcription médiévale fautive. Ce qui est intéressant dans cette racine « domter », il y a la racine latine « dom » qui a donné « domus », la maison, le domicile, le domaine ; domestique, « L'ami domestique », vous savez ce que c'est qu'un ami domestique ? ça ne se dit plus ! C'était l'ami qui était le familier de la maison. Donc cette racine « dom » en latin, c'est l'équivalent en allemand de « Heim », « Heimat », « Heimlich », « Unheimlich », c'est-à-dire le lieu naturel, le lieu de domicile naturel. « Dom », je n'ai pas le temps de vous en présenter une grande excursion, mais dompter, ça désigne le S1, le signifiant Maître, comme étant en son lieu naturel, en son domicile, en sa maison. Autrement dit, « savoir dompter » un cœur, c'est donc l'association, la conjonction et l'affrontement de S1, le signifiant Maître, à S2, le Savoir, dans le but, tout simplement de réaliser le fantasme. Nous retrouvons là ramassé dans cette expression ce que vous voyez écrit au tableau sur les discours, les 4 termes et les 4 places.

Alors, mon propos n'est pas de vous parler des discours mais de vous montrer que dans tout le procès amoureux, nous retrouvons forcément ces 4 lettres écrites d'une certaine ma-

nière et que l'automatisme de répétition lui-même, n'est concevable que comme un mode de tournage en rond d'une écriture. C'est parce que l'automatisme de répétition est écriture, que la parole ne peut que tourner sans fin, sans aucunement trancher, toucher ou modifier cette écriture. Il faut bien concevoir - c'est là la limite véritable de la dimension cathartique de la parole - que cette parole n'est qu'accrochée sur l'écriture. La parole vient presque s'ajouter à cette écriture qui se passe parfaitement de paroles. D'ailleurs, c'est ce qui est tout à fait sensible dans l'acting-out que je vous ai décrit tout à l'heure, ça se passe de paroles, à la limite, elle n'aurait rien dit là dessus, c'était pareil ! C'est pas tout à fait pareil au sens du transfert, mais quant à la question du savoir, c'est rigoureusement pareil. C'est la raison pour laquelle l'entreprise freudienne au départ qui était donc la cure par la parole, était forcément vouée à l'échec. Entre Lacan et Freud, c'est pas simplement une différence d'école comme on dit, c'est une position éthique radicale vis à vis de cette possibilité ou pas d'une solution quelque part. En tout cas, si c'est simplement pour parler, pour faire des confidences, si c'est simplement pour décrire ce qui se passe dans la vie quotidienne, ça n'a pas beaucoup de portée. Ceci n'est pas du tout destiné à amoindrir la découverte freudienne, ceci signale simplement que lui-même Freud, n'ayant pas les moyens pour en résoudre les données, au niveau de la conceptualisation d'écriture, il ne pouvait pas trouver de solutions à cette affaire. Du même coup, nous pouvons en tirer cette leçon, si nous même analystes, nous restons exclusivement attachés à la conception de la parole, nous ne dépasserons pas là un instant la position freudienne, c'est-à-dire que nous resterons dans les difficultés propres à Freud, je veux dire propres aux limites momentanées de sa découverte.

C'est la raison pour laquelle je vous ai fourni cette petite illustration. Dans la situation où est cette patiente, elle a parfaitement repéré l'élément répétitif de son acte, en tant qu'il est répétition de ce qui se joue dans le transfert. Elle a donc intégré ce fait que le type de Savoir qu'elle a mis en jeu est une reduplication du transfert et c'est en ce point que se limite donc son appréciation. Comme dit Lacan, devant une telle reconnaissance, il n'y a pas moyen d'échapper à cette formule extraordinairement réduite, qu'il y a sans doute quelque chose en dessous, quelque chose d'autre. J'ajouterai qu'il

y a quelque chose dessous qui travaille, qui travaille à une certaine Jouissance puisqu'il est clair que c'est ainsi que fonctionne la répétition, à savoir que c'est du travail voué à la Jouissance.

Seulement voilà, si tout à l'heure je vous ai ramené à la notion de discours, avec ces quatre signifiants et ces quatre places et qu'ainsi nous pouvons parler déjà d'une certaine écriture, puisque c'est une écriture déjà que ces discours, c'est un mathème comme l'appelle Lacan, c'est une écriture formalisée, nous n'avons cependant pas encore dit en quoi consiste S2, ce savoir dont j'ai déclaré qu'il était lui même aussi écriture. La question que nous devons nous poser, c'est de savoir est-ce que avec S2 nous parlons encore d'écriture ou de chiffrage ? Je vous fais remarquer que le rêve de la petite dame procède dans le comptage, c'est un psychanalyste, plus un, peut-être d'autres. En tous les cas, c'est 1+1, donc une opération de chiffrage, de comptage. Or le comptage, c'est ce qui procède dans la répétition de la coche, donc du trait unaire, c'est ce qu'avance Lacan à ce sujet, que c'est du trait unaire que prend son origine tout ce qui nous intéresse comme savoir. Donc le point de départ, le point d'origine de ce savoir c'est ce trait unaire, c'est quelque chose de vide qui n'est qu'un trait, qui n'opère, qui ne fonctionne, comme le trait unaire, que par une accumulation de traits. C'est ce trait là qui est mis en jeu dans l'opération du rêve de la patiente, c'est-à-dire que ça n'a pas de sens, pas plus de sens que son transfert à l'analyste, que cette relation à côté. On verra si ça a eu un aboutissement, mais au niveau du sens même, il n'y en a aucun, au point que le rêve peut se permettre cette allusion rigolote, que ça ne fait jamais qu'un analyste plus un analyste. Ça veut dire qu'il n'y a pas là matière à spéculer grandement. Donc, la répétition de la coche, c'est de là que s'origine notre savoir, donc qui est simplement une écriture, une écriture répétitive, sérielle et que c'est dans cet ordre là, c'est-à-dire là où il y a la marque, la coche du trait unaire, que vient s'écrire petit a, comme l'objet du désir, cette lettre qui désigne l'objet et qui est ce qui découle de ce que ce savoir dans son origine se réduit à son articulation signifiante. On verra les différents sens que peut lui donner le sujet, mais ça n'a pas plus de sens à l'origine que cette coche absolument anonyme, que ce trait.

Alors tout ça peut sembler un peu abstrait mais peut s'énoncer plus simplement, en ceci que l'objet petit a, l'objet désigné par cette lettre, n'est que le répondant, le semblant de ce que le trait unaire désigne comme objet primitif perdu et qui en quelque sorte est la marque d'origine du sujet. Je vais essayer de vous décrire cela succinctement. Pour comprendre qu'il y a une marque vide à l'origine, il faut se rappeler que dans sa structure même, la demande dans son support verbal, ne parvient jamais à attraper l'objet désigné dans la demande. Autrement dit, je vais l'énoncer de façon tout à fait banale, si je vous demande d'être attentif, ça peut aussi vouloir exprimer le souhait que vous soyez distraits. Je veux dire qu'à priori je ne peux pas qualifier le sens de ma demande comme étant exactement le sens que je veux lui attribuer, que je prétends dans la conscience lui attribuer, ça peut être exactement l'inverse. L'expérience assez banale avec l'enfant qui demande ou réclame à cor et à cri un objet et puis vous le lui donnez, et ce n'est pas ça ! Tiens ! Comment ça se fait ? Dans sa structure même, la demande fait que l'objet au-delà de la demande, ne peut pas être désigné. Donc c'est forcément une coche qui va marquer l'existence du sujet comme étant une coche vide, c'est-à-dire qui est hors sens. C'est là le Réel, l'impossible à atteindre. C'est de la perception de ce Réel que le sujet va naître. Il naît en tant que sujet, c'est-à-dire en tant qu'il est déjà frappé, écorné par ce manque. L'Autre, le grand Autre symbolique est supposé par contre en regard, connaître le secret inaperçu de cette demande. C'est donc une des fonctions de la mère, elle est supposée connaître la réponse.

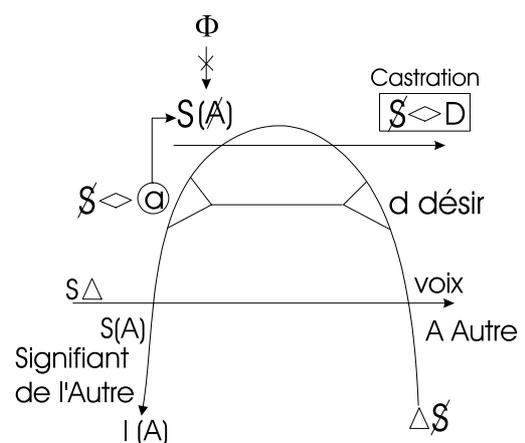
Donc d'une certaine manière, cette structure initiale qui va donc marquer le langage, qui va entraîner ce phénomène de répétition, mais qui va l'entraîner sur une marque qui n'a pas de sens, tous les sens que je vais essayer d'accumuler sur cette marque seront vains et m'obligeront à répéter sans cesse. Alors vous voyez qu'il est sensible que si tout à l'heure je suggérais que peut-être l'analyse parviendrait à déplacer cette organisation quand même fichtrement serré... Quand vous êtes à la place de l'analyste vous vous rendez compte que le patient ou la patiente n'a pas beaucoup de liberté d'action, puisque dès l'origine il a été verrouillé par ce trait, ce manque dans son langage. Donc la question de savoir si on va pouvoir déranger cette organisation pour que ce ne soit pas exclu-

sivement le lieu d'une souffrance, étant entendu que tout la description que je viens de faire et de ses modalités de structures, il est hors de propos de les bouleverser. On ne va pas rendre les patients fous ! C'est pas la solution ! On est libre quand on est fou, on n'est plus verrouillé dans ses articulations signifiantes du manque comme c'est inscrit au tableau avec le graphe et donc là vous avez enfin repris vos aises, vous pouvez dire n'importe quoi ! Donc cette liberté, c'est pas ce qu'on souhaite à nos patients. Etant entendu qu'on ne peut pas bouleverser cette structure.

Pour répondre à cela très rapidement, il faut s'interroger sur ce qu'est le symptôme. Un symptôme, c'est ce qui fait que la Jouissance, la Jouissance du petit a, de cet objet, donc, n'est pas seulement jouissance de l'oral, de l'anal, du regard, de la pulsion invoquante, mais qu'elle est également jouissance phallique. Donc si vous voulez l'objet oral prend cette propriété, prenons le sein, c'est quand même une figure assez classique et c'est ce qui fait la fortune des chirurgiens esthéticiens, c'est que le sein, il n'a pas seulement cette fonction de mamme. Dès lors, ce qui va être attribué au sein c'est cette fonction phallique. Cette superposition, c'est un exemple de la fonction d'objet a avec la Jouissance phallique, ce qui fait que certains hommes sont des fétichistes de la poitrine féminine. Donc, ce qui fait ce symptôme, c'est le fait qu'à la Jouissance de petit a, vient se collaber la Jouissance phallique et que en tant que telle, c'est elle la Jouissance phallique qui est supposée venir suppléer au manque. Alors ça c'est tout un programme, mais je vais dire simplement que sans toucher à la structure, sans toucher à l'écriture telle qu'elle se présente dans la structure, mais néanmoins cette écriture il faut la connaître, il faut l'avoir reconnue, la seule opération que nous pouvons réaliser quand il s'agit d'un symptôme de ce type là, c'est donc de disjoindre, de séparer cette fonction de l'objet petit a de sa fonction phallique, parce qu'à vrai dire, ce n'est pas seulement la fonction de l'objet petit a qui entraîne, qui engendre le processus de répétition, c'est essentiellement la fonction phallique, la Jouissance phallique qui entraîne le processus de répétition. Donc, pour en quelque sorte, atténuer ce processus de répétition il n'y a qu'une solution, c'est de séparer, de parvenir à séparer petit a de sa métonymie (c'est une longue manœuvre), puisque

petit a n'est que métonymie de Φ . Mais cela suppose aussi un temps antérieur, cela suppose que nous ayons modifié le rapport métaphorique, puisque le phallus s'inscrit dans la langue sur le registre de la métaphore. C'est ce registre de la métaphore qui vient donc suppléer au manque dans l'Autre. C'est ce phallus qui vient suppléer au manque dans l'Autre, qui détermine et enclenche le processus de répétition. Si vous supprimez ce rapport, vous avez ce petit a qui se trouve seulement engagé dans le processus (cf. figure 3).

Figure 3



C'est ce qui a fait dire à Freud, je conclus la dessus, dans « analyse finie et infinie », qu'il serait souhaitable que le ou la patiente dépasse le roc de la castration, le pénis Neid. Ça ne s'est pas vérifié pour Freud, puisque le problème n'est pas de Jouir du phallus lui même dans la clinique, le problème qui est bien plus ennuyeux, c'est que le sujet jouit de la castration. Tant que le sujet n'est pas délogé de là, de cette Jouissance de la castration, il ne va pas pouvoir non plus se défaire de la Jouissance de l'insatisfaction - puisque comme illustre fort bien cette patiente - cette insatisfaction qu'elle va rencontrer régulièrement dans ses relations masculines, je ne dis pas qu'une relation masculine n'est pas insatisfaisante, loin de là, mais que c'est le sujet qui porte l'accent la-dessus, c'est le sujet qui privilégie cette dimension. Privilégier cette dimension de l'insatisfaction, c'est privilégier cette dimension de la Jouissance de la castration et donc ça devient tout à fait insoluble. C'est la raison pour laquelle je vous dis qu'il y a moyen de sortir de ce registre de la répétition de l'insatisfaction pour autant que le sujet, lui, va pouvoir, au cours de son

travail d'analyse, renoncer non pas au phallique, mais renoncer à Jouir de cette castration. Voilà !

Il se pourrait que cela ait provoqué quelques interrogations chez vous ... Si vous en avez, n'hésitez pas.

Jacqueline Hiltenbrand : Cette façon dont tu nous dis le passage entre le phallique et l'objet petit a, cette nécessité d'effectuer une séparation, est-ce qu'on peut dire que c'est ça qui permet pour un sujet donné de passer du registre de la demande au registre du désir ?

J. P H : oui, c'est dans mes notes, mais comme j'ai abrégé, je ne l'ai jamais dit, mais je vais le répéter.

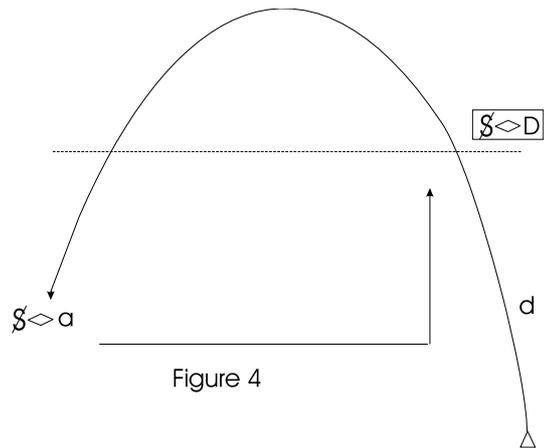
Jacqueline H : ... La jouissance de la castration est toujours dans le registre de la demande ? C'est la demande qui perpétue cette Jouissance de la castration ?

J. P H : Oui, c'est vrai. Vous vous souvenez peut-être ceux qui ont consulté les Ecrits que Lacan met la castration ici au point de $S \diamond D$ (cf. figure 3).

C'est vrai qu'il y a une solution que nous connaissons bien, je ne vais pas la décrire cliniquement, car ce serait fastidieux, mais ce sujet qui reste loti, campé, dans sa demande, et qu'il ne veut pas dépasser, c'est-à-dire que toute son existence va être vouée à demander, demander satisfaction plutôt que de chercher, plutôt que de désirer autre chose par ses propres moyens. L'intérêt de la demande c'est qu'elle fait fonctionner sans cesse l'objet oral ou l'objet anal. Alors on est dans une économie parfaitement réglée, c'est formidable, quand il y en a un qui demande, c'est tel l'objet, quand c'est l'Autre qui demande, c'est l'autre objet et on circule comme ça. C'est la raison pour laquelle dans notre clinique, celle de l'anorexie mentale, il n'est pas du tout exceptionnel que vous ayez un syndrome oral et puis en même temps un syndrome anal qui vient en quelque sorte complexifier l'anorexie. Quand à la boulimie, vous savez, qu'elle est aussi préoccupée par les deux extrémités de son tube digestif, c'est parce qu'on est là dans le registre de la demande et que selon qu'on fasse fonctionner la demande du côté du sujet ou de l'Autre et bien, c'est tel objet ou tel autre. Où en étais-je ? J'en étais à la

question du désir. Quand vous regardez le graphique : à l'origine de la demande, bien sûr il y a cette marque sur laquelle j'ai insisté, que j'ai décrite, cette marque irrécupérable qui va engendrer ceci c'est que dans son automatisme voilà comment ça marche : (Cf. Figure 4).

Dans le processus de la construction langa-



gière, ce qui vient répondre à ce qui reste voilé dans la demande, c'est-à-dire à cette coche vide, c'est ce qui est en principe dévolu à l'objet petit a dans le désir. C'est en quelque sorte un peu selon l'expression « do it yourself », faites-le vous-même, c'est-à-dire que ce que tu n'atteins pas, ce que tu ne parviens pas à atteindre par la demande et bien débrouilles-toi pour le réaliser autrement dans le champ du désir. Et c'est ce qu'on a toujours considéré comme étant une des grandes activités humaines, c'est-à-dire que toute la création humaine, vous pouvez consulter Freud dans « Malaise dans la civilisation », c'est cette perte, cette frustration initiale du côté de la demande, c'est moi qui le dit, cette perte initiale c'est ce qui va rendre l'homme industriel. Industriel c'est-à-dire qu'il va faire fonctionner son désir. Donc par le biais du désir, le sujet ne se donne pas satisfaction dans sa demande, mais il supplée à la béance provoquée par la demande.

Q : Par rapport à la position de l'analyste, est-ce que dans son désir il est passé au delà du roc de la castration, pour faire avancer les choses, est-ce qu'il ne se trouve pas pris dans une marge très étroite, à savoir que, il doit accepter d'être débordé et en même temps il ne faut pas qu'il jouisse de sa castration sans tomber dans une position perverse. Comment peut-il s'en sortir ?

J. P. H. : C'est très acrobatique ! C'est la différence entre les deux discours, à savoir que c'est dans le discours du Maître, qu'est présentifié comme agent le phallique ou son envers, la castration. Petit a comme agent dans le discours analytique, ça crée bien des ambiguïtés, bien des confusions et comme vous le dites, évident c'est aussi interprété, ou mis en pratique d'une certaine manière, une position perverse. C'est-à-dire que le discours de l'analyse est très proche des possibilités du pervers. Néanmoins il y a là une toute petite différence, elle est toute petite et pas commode à appréhender. C'est d'abord que l'analyste ne se prend pas pour l'objet petit a, aucun intérêt narcissique à se prendre pour l'objet petit a. Néanmoins c'est l'autre qui le prend, qui situe cet objet en place d'agent, c'est le ou la patiente qui lui attribue cette place d'agent. Ca veut dire que, par exemple, l'enseignement de la psychanalyse, ne pourra jamais passer par des épreuves universitaires avec sanctions de notes, de diplômes, etc. Pourquoi ? Parce que ce serait forcer le sujet dans sa subjectivité. Vous voyez que ce qui est pointé là dans le discours analytique, c'est la relation petit a --> \$ C'est la relation du fantasme (a-->\$), tout simplement la formule du fantasme à l'envers, donc vous pourriez user aisément de cette disposition pour faire ce que vous savez, ce que vous savez que vous pouvez observer dans d'autres lieux, c'est-à-dire faire tourner la machine, c'est facile, c'est commode, vous pouvez exploiter votre prochain sans grand risque, donc il y a là un risque permanent de promouvoir une action qui soit d'adhésion. Or s'il y a une chose que nous répudions fondamentalement, et ça pourrait paraître un paradoxe, à certains d'entre vous qui ne seraient pas très initiés à l'analyse, c'est que l'analyse ne suppose pas l'adhésion, contrairement à ce qu'on pense, c'est-à-dire que vous pouvez prendre en analyse quelqu'un qui est incrédule, c'est à dire qu'on n'exige pas à priori une approbation aveugle et tout ce qui se formule du côté de l'adhésion, de l'embrigadement, c'est là justement la dimension perverse du discours. La ligne du franchissement est toujours là à proximité.

Q : Est-ce que c'est la raison pour laquelle Lacan dit qu'un con si on l'analysait, on en ferait un salop ?

J. P. H. : Tout à fait ! D'un con on peut faire une canaille. Lacan avait là utilisé un autre terme, il disait « soumis à l'analyse », il est soumis à l'analyse. Pourquoi ? Parce qu'il veut gagner la bienveillance de l'Autre et que c'est ça qui donne les canailles, comme on le sait. C'est pas méchant, une canaille, c'est quelqu'un qui est soumis à l'Autre, c'est-à-dire qui est prêt à tout, à tout pour obtenir cette reconnaissance.

Q : C'est le problème de la dissolution de l'école freudienne ?

J. P. H. : C'était pas aussi simple. Vous n'avez pas connu ça ? Vous l'avez lu ! Je vais vous en dire deux mots, la plupart d'entre vous n'êtes pas informés sur ce qui s'est passé. Le problème c'est que Lacan souffrait de plus en plus physiquement depuis 78 et qu'il a paru à certains qu'il était urgent de rassembler les meilleurs élèves, meilleurs au sens de ceux qui tenaient à ce que l'enseignement de Lacan se poursuive. Comme dans l'école, c'était une vaste société de farfelus de toutes sortes et que les gens sur qui on pouvait vraiment compter dans l'école, n'étaient pas très nombreux, avant que Lacan ne passe l'arme à gauche, on a voulu dissoudre, pour reconstituer encore du temps de Lacan, l'Ecole. Comme vous le savez ça n'a pas marché comme ça. D'abord parce qu'il y avait des gens qui ont fait objection à la dissolution et puis ensuite parce qu'il y a eu la fameuse opération de Miller qui a voulu mettre la main sur l'Ecole de la Cause qui sortait de la dissolution.

Edmonde Salducci : quand il y a eu la dissolution de l'Ecole Freudienne de Paris, Lacan était encore en assez bonne santé, et il a été créé la Cause freudienne. Et c'est seulement après, il y a eu la lettre des 1000, il y a eu tout ce qui s'est joué à ce moment là. Après que Lacan soit parti à Caracas en Amérique Latines, quand il est revenu, il n'était plus en état de quoi que ce soit, et c'est là qu'il y a eu le coup d'état, on a dissout la Cause, et la Cause est devenue l'Ecole de la Cause.

J. P. H. : Quoi qu'il en soit, le problème n'était pas tant de la soumission que de retrouver quelques élèves, de réunir quelques élèves de Lacan disposés à poursuivre son enseignement. Et bien comme vous pouvez le vérifier maintenant quand vous faites le tour de la planète psy., il ne reste pas grand monde. Il y

avait sans doute beaucoup de gens soumis à son enseignement et qui n'ont pas eu le souci de poursuivre son œuvre, son travail, et qui n'y contribuaient pas véritablement, parce qu'il y a un temps pour lire Lacan et puis il y a un temps aussi, pour aller un peu au delà, si c'est pour simplement, éternellement ressasser les mêmes textes c'est pas la peine ! Il faut bien voir qu'il y a quantité de problèmes qui se posent dans notre pratique, dont nous n'avons même pas les instruments pour les résoudre. Donc il y a là un cheminement qu'il faut poursuivre et qui n'est pas seulement une récitation. Et alors, ce qui est tout à fait sensible, c'est qu'il y a un certain nombre de nos collègues pour qui l'enseignement de Lacan ne les concerne pas beaucoup, il suffit de lire leurs textes, et Freud c'est dépassé aussi, donc ils s'accrochent à leur propre fantaisie pour parler. Et puis, il y a là la lecture de l'École de la Cause qui est une lecture tout à fait surprenante, qui se veut orthodoxe, mais qui par son orthodoxie même, trahit carrément ce qu'il en est de la position éthique de Lacan. Parce que le problème, quand vous êtes devant un texte il y a :

Premièrement la manière de le comprendre, mais il y a aussi, deuxièmement la façon de repérer de quelle position éthique il s'ordonne.

Vous pouvez parfaitement faire comme les universitaires, citer Lacan, sans que ça engage dans quoi que ce soit votre éthique. Et la différence, c'est que nous, nous ne pouvons pas lire, ni traverser ses textes sans prendre position de façon éthique dans le texte lui-même. Donc, le problème n'est pas de savoir si quelqu'un peut parfaitement répéter Lacan, le problème c'est comme je l'évoquais là c'est celui du Savoir, j'ai pas insisté là dessus, ce Savoir est éthique lui-même, il est déjà un parti pris éthique dans la structure du sujet. Un sujet ne va pas aimer n'importe comment, il va se référer à certaines positions : «ça je peux aimer», «ça je ne peux pas aimer», ça c'est une position éthique, qu'elle soit critiquable, qu'elle soit discutable, ça c'est une autre paire de manches, mais aimer quelqu'un, aimer au sens large du terme, c'est automatiquement prendre une position éthique dans le champ du savoir.

Q : pourquoi vous dites que c'est automatique ?

J. P. H. : C'est automatique parce que vous avez dans la confrontation du Signifiant Maître avec le Signifiant S2 - Savoir, vous ne pouvez

pas les laisser comme ça, sans vous-même prendre position. C'est-à-dire que les actes de la vie, les décisions qu'on peut prendre sont automatiquement prises dans cette confrontation de ces deux signifiants. C'est ça la prise de position éthique, c'est-à-dire que vis à vis du Signifiant Maître, je vais prendre telle ou telle position, je vais par exemple chercher à me concilier le Signifiant Maître en me soumettant à l'autorité ! Bon. Vous pouvez aussi brandir l'étendard de la révolte contre ce Signifiant Maître, trouver que vraiment il est inique, ou qu'il est injuste, donc vous allez prendre là une autre position éthique, mais le Signifiant Maître ne peut pas vous laisser indifférent. Il faut automatiquement prendre position vis à vis de cela puisqu'il a une fonction d'intervenir dans notre existence, vous ne pouvez pas l'ignorer. Vous pouvez l'ignorer au sens où vous ne voulez rien en savoir, mais vous ne pouvez pas éviter d'être pris dans sa contingence.

Q. : Gérard Miller, par rapport à Jacques Alain Miller ?

J. P. H. : C'est son frère.

Bon, je vous remercie pour votre attention